This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

MÉMOIRES
ET LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME XI.

Contenant le Tome Ve. des LETTRES.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.
TOME CINQUIEME,

CONTENANT

Les Lettres à M. le Duc de Noailles, & quelques-unes à diverses Personnes

NOUVELLE ÉDITION.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXVIII.

210. g. 358.

BODLEIANA · BIBLIOTHECA ·

TABLE
DES LETTRES
Contenues dans ce Tome cinquieme.

LETTRES de Me. de MAINTENON à M. le Duc de NOAILLES.

LETTRE I -- LXXXIX. *De Madame de Maintenon.* page 1
De M. Bâville. 180
XC -- CI. *De Madame de Maintenon.* 181
De M. l'Abbé de Polignac. 214
CII -- CXXIV. *De Madame de Maintenon.* 216
CXXV. *Réponse du Duc de Noailles.* 263
CXXVI. *De Mad. de Maintenon.* 264
CXXVII. *De la même.* 265
CXXVIII. *De la même.* 266
CXXIX. *De la même.* 267
CXXX. *Du Duc de Noailles.* 268
CXXXI. *De la Duchesse de Noailles.* 269
CXXXII. *De Mad. de Maintenon au Duc de Noailles.* 271

LETTRES de Me. de MAINTENON à diverses Personnes.

LETTRE I. *A M. le Maréchal de Tessé.* page 272
II. *A M. le Maréchal de Chateau-Renaud.* 274
III. *A Mad. de Montgon.* 276
IV. *A la même.* 278
V. *Au Roi d'Angleterre.* 279
VI. *A M. le Duc de Beauvilliers.* 280
VII. *A M. le Marquis de St. Mexant.* 281
VIII. *A M. l'Abbé de Glapion.* 282

Fin de la Table.

LETTRES

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
A M. LE DUC DE NOAILLES. (1)

LETTRE I.

Samedi au soir.

VOILA donc Athalie encore tombée ! le malheur poursuit tout ce que je protege & que j'aime. Me. la D. de Bourgogne m'a dit qu'elle ne réussiroit pas, que c'étoit une

(1) Adrien-Maurice, Comte d'Ayen, Duc de Noailles, Pair & Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi & de la Toison d'Or, Ministre d'Etat, né à Paris le 29 Septembre 1678, Mousquetaire en 1692, marié à Mlle. d'Aubigné le 31 Mars 1696.

piece fort froide, que Racine s'en étoit repenti, que j'étois la seule qui l'estimoit, & mille autres choses qui m'ont fait pénétrer, par la connoissance que j'ai de cette Cour-là, que son personnage lui déplaît. Elle veut jouer Josabeth, qu'elle ne jouera pas comme la Comtesse d'Ayen : elle fera pourtant tout ce que je voudrai. Je lui ai répondu que ce n'étoit pas à elle à se contraindre dans un divertissement que je n'avois imaginé que pour elle. Elle est ravie, & trouve Athalie merveilleuse. Jouons-la, puisque nous nous y sommes engagés : mais, en vérité, il n'est point agréable de se mêler des plaisirs des Grands: vous faites aussi ces choses-là trop parfaites, trop magnifiques, trop dépendantes d'eux. L'année prochaine, nous prendrons un autre tour : en attendant, il faudra que la C. d'Ayen fasse Salomith : car sans compter ce qu'on doit à Me. de Mailly qu'on fait venir pour jouer Athalie, je ne puis me résoudre à voir la Comtesse d'Ayen jouer la furieuse. Bon soir, mon cher neveu ; nous nous étions promis des plaisirs, & voilà des dégoûts. Je ne sais comment étoit le monde avant moi : mais depuis que je le connois, il est bien comme cela.

LETTRE II.

A St. Cyr, 11 *Décembre* 1700.

SI l'on veut vous écrire, Monsieur, il faut venir ici : à Marly, ma chambre est remplie de quinze ou vingt Dames qui ne gardent pas le silence. Me. la D. de Bourgogne est mal depuis quelques jours : elle a vomi, & sans indigestion : car on pourroit quelquefois l'en soupçonner, sans avoir même mauvaise opinion de son estomac. La C. d'Estrées meurt de peur que ce ne soit une grossesse : & elle en a les yeux plus égarés que jamais : à cela près, c'est la Fée de notre Cour : elle engagea hier Monsieur, qui languissoit dans ma chambre après le dîné retardé par le Conseil, à jouer au *trou Madame* : elle fut admirable : & les louanges se partagerent entr'elle & la Duchesse de Guiche. Je ne vous fais point le détail de nos occupations. Je crois que vous recevez autant de relations de ce qui se passe à notre Cour, que nous en recevons des aventures de la vôtre. Il faut qu'à Orléans il y ait de mauvaises harangues de pere en fils : il y a quinze ans que j'en entendis de pa-

reilles à celle qui a déconcerté la gravité du Roi d'Eſpagne. Deſſiner eſt un très-joli plaiſir : mais écrire eſt un plaiſir utile : je voudrois que nos Princes ne regardaſſent l'un que comme le délaſſement de l'autre : il n'eſt point indifférent aux Rois d'écrire bien & facilement : Mr. le Duc de Bourgogne écrit avec goût, le Roi d'Eſpagne de fort bon ſens, M. le Duc de Berry fort mal : il devroit agacer les Dames du Palais, avec leſquelles il auroit bien à faire *d'avoir le dernier.* Je vous prie, mon cher Comte, de faire mes très-humbles compliments au Roi d'Eſpagne. Je me ſuis toujours intéreſſée à lui : mais ſes viſites dans mon cabinet m'ont donné une tendreſſe, dont je me ſerois bien paſſée. A propos de tendreſſe, je ne puis oublier la ſcene de Sceaux, où nos Princes en firent éclater une ſi touchante les uns pour les autres : quoiqu'il leur en ait coûté, j'en ai été ravie : je n'aurois jamais cru qu'on pût être Prince & ſenſible. Adieu, je n'écris point à M. le Maréchal : mon projet eſt de n'écrire qu'une lettre à la fois à votre Cour ambulante : j'en excepte les Princes, à qui il faut bien des exceptions. Je vous prie de faire mille amitiés pour moi à Moreau (1). Je ne vous dis rien

(1) Muſicien de St. Cyr.

pour vous : vous ſavez ſi je vous eſtime ; ſi je vous aime, ſi je vous goûte.

Je ne vois point de ſablon d'Etampes : vos projets ſont-ils déja renverſés ? Nous ſommes bien contents du maître Eſpagnol que vous nous avez donné : le Roi prétend qu'il parle fort bien, & moi, qu'il montre encore mieux : voilà ſa fortune faite, ſi ceci va juſqu'à Paris. Le retour de M. le C. de Noailles me conſolera de votre abſence : mais aujourd'hui, je ſens très-fort que tout me manque, le pere, l'oncle & le neveu.

LETTRE III.

19 *Décembre* 1700.

VOs bouts-rimés ſont venus fort à propos : nous commencions à nous laſſer de l'uniformité de nos ſoirées, paſſées à deſſiner ou à jouer au brelan. Le Roi d'Eſpagne a quelque goût pour les jeux d'eſprit : nos autres Princes l'auroient auſſi ſans ces malheureuſes cartes, qui, ſans donner de grands plaiſirs, dégoûtent de tous les autres. Peu s'en fallut que nous ne trouvaſſions un bon Poëte en M. d'Hudicourt. *M. de Noailles* rend de très-

bons offices à la jeunesse : car il ne perd pas une occasion de dire à ces Princes la vérité. Je crains, mon cher Comte, que ce voyage ne vous donne pas les agréments sur lesquels vous aviez compté : mais si vous vous y ennuyez, un autre y mourroit d'ennui. Je vous supplie de faire mes très-humbles remerciments à M. le D. de Berry : il ne m'écrit point, & il m'envoye du Cotignac : je vois bien que c'est un homme solide, & il en verra bien à qui cette solidité plaira, & qui aimeront mieux, tout Prince qu'il est, des cadeaux que des compliments. Il est ici grand bruit des belles, bonnes & tendres lettres de M. le D. de Bourgogne : j'en ai reçu une de notre Cardinal, qui de Rome a le courage de me gronder sur le Carnaval que Me. de Bourgogne passa il y a un an : il n'oublie pas nos péchés. Il doit partir le lendemain des fêtes. Qui auroit cru que nous l'aurions cet hyver, & que nous ne vous aurions pas ? Après cette belle réflexion, il faut vous donner le bon soir. J'ai un assez grand rhume, dont j'ai un assez grand soin, de peur qu'il ne m'empêche d'aller à St. Cyr. Du reste, je vois que c'est vous, qu'on a à sept heures du matin : car je n'ai presque plus personne, depuis que mon Ecuyer

me manque. Me. la Maréchale eſt exceſſivement ſérieuſe.

LETTRE IV.

A St. Cyr, 21 Décembre.

VOus vous éloignez, Monſieur le Comte : & la rareté de vos lettres nous le dit aſſez. Un eſprit & un cœur délicat trouveroient bien à diſcourir là-deſſus : mais ces belles choſes arriveroient peut-être trop tard : mon expérience à la Cour m'a appris que rien n'y étoit plus rare que l'à-propos : & croyez-vous qu'à la vôtre, l'égalité de l'humeur ſuive l'uniformité des occupations ? Que vos ſoirées doivent être longues ! on demande ici pourquoi votre muſique ne ſe mêle pas de les égayer & de les accourcir. Les bouts-rimés ſont jolis, & d'un joli différent, l'un malgré le ſublime, & l'autre en dépit du burleſque : vous ſavez que je me connois en ce dernier genre : tous deux ont fort bien réuſſi. Me. d'Hudicourt ne m'a pas paru moins ſenſible à la poéſie de ſon fils, qu'elle le fut aux promeſſes du Cardinal d'Eſtrées que ſon fils l'*Abbé* ſeroit un Pere

de l'Eglise. Notre commerce eſt moins agréable que je ne l'avois eſpéré : l'abſence eſt plus difficile à ſupporter que je ne l'avois cru : & voilà de ces mécomptes que le cœur fait toujours. De qui me demandez-vous des nouvelles ? C'eſt ſans doute des Dames du Palais : c'eſt votre foible ; il faut y compatir. Me. de Dangeau deviendra auſſi merveilleuſe au Trictrac qu'elle l'eſt dans tout le reſte. Me. de Roucy nous menace d'un enfant : Me. de Nogaret eſt enfin groſſe : Me. d'O garde le lit depuis l'abſence de ſon mari, pour regarder la place où il étoit, & pour s'écrier : Hélas ! il n'y eſt plus. A ce ſoupir, on étouffe, on brûle des aîles de perdrix, on appelle Gervais, on eſt tantôt une colombe, tantôt une Bacchante. Que vous dirai-je de la groſſeſſe de Me. du Châtelet, de la maigreur de l'indolente Lévy, du teint incarnat de Me. de Montgon, des rires éclatants de la Comteſſe d'Eſtrées, & du fauſſet de Me. d'Ayen, de la goutte de la Dame d'honneur, & de l'adreſſe de la Dame d'atour à tourner le fuſeau ? Voilà, mon cher Comte, notre petite Cour, qui s'aſſemble le jour dans mon cabinet autour d'une jeune Princeſſe qui croît en taille à vue d'œil, & imperceptiblement en mérite. Vos boîtes de

Cotignac auroient admirablement figuré aux noces de Mlle de Normanville (1), si je n'avois le bon sens de jetter le festin sur M. de Chamillart. Mes compliments à M. le Maréchal. Il aura une lettre à son tour : mais je crois qu'aujourd'hui c'étoit le vôtre, & que ma tendresse m'a trompée.

LETTRE V.

7 Janvier 1701.

Que de réflexions à faire, mon cher Comte ! M. de Barbezieux meurt à la fleur de son âge, dans une très-grande fortune, & à la veille d'une fortune encore plus grande (2). Il n'a qu'un moment pour se préparer à paroître devant Dieu : concevez bien ce que c'est que ce moment pour un Ministre : & ce moment, l'habitude de penser plutôt au frivole qu'à

(1) Née en 1680, élevée à St. Cyr, attachée à Me. de Maintenon, mariée en 1700 à M. le Président Brunet, morte en 17...

(2) Ce mot détruit tout ce que les Historiens de Louis XIV ont dit de la disgrace qui menaçoit M. de Barbezieux.

l'essentiel, le fait partager avec une scandaleuse inégalité entre le Testament & la Confession.

On ne sait encore qui aura sa place : vous l'apprendrez avec cette lettre : ces places-là ne restent pas long-temps vuides.

Me. la C. d'Ayen a eu quelques accès de fievre, & un léger soupçon de grossesse. Me. la Maréchale, contre mon avis, n'a pas voulu la quitter.

Si vous pensez à moi, d'où vous êtes, vous voyez à-peu-près ce que je fais. Je vous écris dans des moments de repos qu'il faut prendre à la volée : Me. de Dangeau va dîner avec moi, & peut-être Me. d'Hudicourt, qui nous demandera raison de tout ce que nous ne mangerons pas : je m'en impatienterai : & Me. d'Hudicourt rougira de mon impatience : & j'en rougirai par imitation & par orgueil. Les Princesses qui ne sont point à la chasse, arriveront, suivies de leur cabale, & attendront chez moi le retour du Roi pour dîner : je ne prendrai pas plus de part à ces visites que j'y en ai : les chasseurs reviendront en foule, & feront tout à la fois l'histoire de leur chasse, sans nous faire grace d'une circonstance : on ira dîner : Me. de Dangeau demandera, en

bâillant, un triſtrac, &c. voilà comme on vit à la Cour : mais nous n'avons point à tout cela ce charmant Comte d'Ayen, qui fait avec tant d'eſprit tant d'efforts inutiles pour nous en donner.

La C. d'Eſtrées devient une très-jolie femme : tout ce qu'elle fait, elle le fait avec grace : elle avoit promis peu d'eſprit, & de temps en temps elle en fait voler juſqu'à nous des étincelles qui nous préparent à tout : elle eſt naturelle, gaye, Sage, polie : plût à Dieu que ma niece lui reſſemblât ! il ſeroit ſi aiſé à cette pareſſeuſe d'être quelque choſe de plus !

La D. de Guiche ſe contente d'être belle : elle ne met pas aſſez dans le commerce : eſt-ce pareſſe ? eſt-ce prudence ? eſt-ce modeſtie ? eſt-ce dédain ?

Adieu, Monſieur : mes très-reſpectueux compliments à nos Princes ſur la nouvelle année : il faut bien ſuivre la coutume, quoique je ne me ſente point cette tendreſſe, qui tranſporte tout le monde, le premier jour de l'an.

LETTRE VI.

11 *Janvier* 1701.

VOus ferez bientôt en Efpagne, & nous aurons rarement de vos nouvelles : il n'y a que des volumes qui puiffent nous en confoler. Commencez depuis le moment que vous monterez dans ce carroffe gravement traîné par fix mules, & que vous vous mettrez dans ce ftrapontin, s'il y en a dans les carroffes d'Efpagne. Dites-nous les moindres détails : tout ce que fait le Roi d'Efpagne intéreffe fort celui de France, & tout ce que vous faites ne m'eft point indifférent. M. le D. d'Harcourt fait une fi grande figure, & a par conféquent tant d'affaires, que je n'ofe prefque plus lui écrire, & encore moins efpérer qu'il me réponde. Pour le Marquis de Sezannes, je le prie de continuer comme il a commencé : fes lettres feront fa cour auffi-bien que fa perfonne. Ne nous oubliez affez, pour vous borner aux chofes importantes : nous voulons des détails : comment le Roi eft-il vêtu? à quelle heure mange-t-il, fe couche-t-il, fe leve-t-il? A qui parle-t-il

le plus ſouvent ? à qui le plus volontiers ? Quel temps donne-t-il aux affaires ? quel à ſes plaiſirs ? Eſt-il gai ? s'ennuye-t-il autant qu'il convient à un Eſpagnol & à un Roi ? en un mot, tout ce que vous verrez : rien ne ſera au-deſſous de notre attention : car certainement on s'intéreſſe bien à ſon bonheur. Pour acquitter ce que j'emprunte de vous, je voudrois vous inſtruire de tout ce qui ſe paſſe ici ; mais il y a ſi peu de choſes où vous preniez part : le Roi, que vous aimez tant, ſe porte à merveille : je le trouve au comble de la gloire par la confiance que les Eſpagnols ont pour lui : rien n'eſt plus flatteur que de ſe faire aimer après s'être fait craindre. Adieu, mon cher Comte : je me porte bien auſſi : je ne ſuis point au comble de la joie : je n'ai pourtant rien qui doive vous inquiéter : vous voyez que je compte ſur votre amitié.

LETTRE VII.

14 *Janvier* 1701.

VOici bien des *pourquoi*, parce que le Roi d'Espagne les aime. Donnez-les à propos. Nous n'entendons plus parler que de morts ou de mourants. Le pauvre Bontems est tombé dans une maniere d'apoplexie: sans pourtant avoir perdu connoissance : nous en sommes tous bien attristés.

Je ne me souviens guere de ce que je vous ai écrit sur l'amitié que vous avez pour moi : je vous assure que j'en ai pour vous beaucoup plus que je ne vous le dis. J'en ai dit davantage à Me. la P. de Conti : & vous auriez été content des louanges sérieuses que nous chantâmes en *duo*. Je vous adresse le remerciment que je fais à M. le Duc d'Harcourt sur la distinction qu'il vous a procurée : quand il n'auroit pas pensé à moi, je me tiens en droit de prendre part, & de remercier de tout ce qui vous arrive d'heureux : cette phrase m'a la mine d'être irréguliere : mais nous n'y regardons pas de si près. J'écris sur le dos de M. de Pontchar-

train, qui parle fort haut & fort vîte, & qui, quoiqu'il ne dise pas grand'chose, me cause bien des distractions. J'attends vos relations avec impatience : elles amuseront celui que vous voudriez divertir par toutes sortes de personnages. Adieu. On m'assure que notre Cardinal revient chargé de la confiance du Pape, qui lui a marqué une estime particuliere.

LETTRE VIII.

A Versailles, ce 26 Janvier 1701.

SI l'on nous a dit vrai, vous êtes présentement sur des mules, peut-être assez fantasques pour broncher sous un Roi d'Espagne, encore plus volontiers sous un Comte d'Ayen. Cette voiture me paroît assez ridicule, & je le dirois, si elle n'étoit Espagnole : rien ne l'est davantage que ces marches-là quand elles sont sérieuses ; & cependant on ne peut pas toujours rire : on est mouillé, crotté, pénétré de froid, & souvent environné de ceux qu'on aime le moins. Votre Poëte est bien aussi embarrassé-là, qu'à suivre des cochers ; mais vous joindrez les carrosses, & alors votre place si

honorable se fera sentir. Notre Roi d'Espagne soutiendra tous ces événements avec son sang-froid, & ne perdra pas cette gravité dont il a été affublé dès le ventre de Me. sa mere. Vous faites très-bien d'épargner à la vôtre le louage de ces mules : effectivement cet argent-là n'est pas trop bien employé. Me. la Duchesse de Guiche est allée à Fontainebleau au-devant de M. le Cardinal. J'espère le voir demain au matin, & dîner ensuite avec lui chez M. de Chamillart, qui ne paroît pas enflé de sa grandeur. Je crains qu'elle ne lui coûte cher. Vous avez raison de regarder la liberté comme le plus grand bien dont les hommes puissent jouir : ils n'en sont pas toujours les maîtres : & ce qu'on peut faire de mieux quand le corps est enchaîné, est de mettre son cœur & son esprit en liberté : j'en use ainsi présentement. Je garde Me. la Duchesse de Bourgogne ; & pendant qu'elle écrit à M. son mari, j'écris à mon cher neveu, ou plutôt à mon cher ami : ce qui va chez moi bien loin devant les parents. Montrez cet endroit de ma lettre au Duc d'Harcourt, & qu'il voye la sérieuse estime que j'ai pour vous.

LETTRE IX.

Ce 29 Janvier 1701.

VOs relations & vos lettres m'ont fait pleurer, en me remettant devant les yeux la séparation que je comprends avoir été bien triste: mais il ne tiendra qu'au Roi d'Espagne de donner la joie de le revoir. Il est vrai que je sens une grande tendresse pour lui : vous savez qu'elle est désintéressée, & que je ne suis pas flatteuse. Je fis une grande imprudence de le convier à passer les soirées dans mon cabinet : car s'il étoit parti de son aîle, je n'aurois point connu tout ce que je vis en lui de vertu, de bonté, d'esprit, de douceur, & tout ce que vous admirez. Les Espagnols sont fort heureux de l'avoir : & il paroît qu'ils le sentent bien. Remerciez-le de l'honneur qu'il me fait de se souvenir de moi. Je voudrois qu'il pût voir l'état de cet appartement qu'il connoît. Les Dames lisent votre relation ; l'une pleure de tendresse, & l'autre se réjouit de tout ce qui revient de lui : la D. de Bourgogne rappelle toutes ses complaisances, & Monsieur, le plaisir qu'il pre-

noit avec elle. Le Roi n'a pas cessé de lui écrire depuis que sa lettre lui a été rendue. Je vous écris pour vous parler de lui : & je ne pense pas qu'on puisse en être plus occupé. Je suis ravie de tout ce que vous & le Duc d'Harcourt m'en dites, & je crois avec vous que ce sera un grand Roi. Dieu le bénira, car il l'aime, & le servira toute sa vie. Le Roi trouve très-bon que vous vous habilliez à l'Espagnole, & que vous fassiez tout ce qui peut plaire au Roi d'Espagne. Votre relation n'est point trop longue, & nous ne pouvons entendre trop parler des moindres détails de tout ce qui le regarde. M. le C. de Noailles arriva hier au soir : j'ai dîné avec lui chez M. Chamillart. S. E. m'a dit que la Princesse de Savoye est fort jolie : il la trouve petite ; mais par la mesure que Me. la D. Royale envoye, elle est plus grande que Me. la D. de B. ne l'étoit à son âge. Je voudrois savoir des nouvelles qui pussent réjouir le Roi ; car il sera ravi encore long-temps d'entendre parler de ce pays-ci. On va passer les jours gras à Marly : il y aura trois Bals. Me. la D. de B. danse beaucoup mieux que l'année passée : la Dame de Carreau danse très-bien : mais elle n'a plus celui qui la menoit, & il n'est pas aisé

à remplacer. Mlle. de Bournonville est très-jolie : le Roi a condamné la C. d'Estrées à danser au Bal par la disette où l'on se trouve. La Princesse de Conti a déclaré qu'elle ne danseroit plus, & les Dames de sa cabale suivent son exemple. Est-ce de Monseigneur que vous me demandez des nouvelles ? car le nom étoit un peu difficile à lire : il est en parfaite santé, & j'en suis plus contente que jamais : j'ai de grandes raisons pour cela. Nous irons peu à Marly ce Carême, parce que le Roi a de la peine à donner de la viande à tant de gens. Nous irons à Meudon, où les séjours sont plus courts, & pour faire plaisir au Seigneur du Château, qui, en vérité, mériteroit de plus grandes complaisances. M. le Cardinal nous apporte deux Jubilés, qu'on donnera en différents temps : il faut aller à Paris pour gagner celui de l'année sainte. Votre oncle, Courtisan alerte, qui connoît la peine que le Roi auroit à y aller, a demandé une dispense au Pape : il l'a accordée : mais nous ne savons encore si elle ne seroit que personnelle, & si la Cour n'y a point de part. Il faudroit que nous allassions tous passer quinze jours à Paris : ce qui ne laisseroit pas d'être assez incommode. Le Roi a Trianon en tête ; la façon de parler

n'eſt pas aſſez reſpectueuſe : mais elle n'eſt que pour vous. Il compte donc d'y aller cet été, & je n'en crois rien. Mes compliments à M. le Duc d'Harcourt. Je vous ai donné tout mon temps, dans l'eſpérance que ma lettre amuſera peut-être un moment le Roi d'Eſpagne. Je répondrai au premier jour à Mr. l'Ambaſſadeur. Dites, s'il vous plaît, à M. le Marquis de Sezannes que ſa lettre m'a fait plaiſir, & que je le prie de continuer. Adieu : il eſt dix heures, & je ſuis encore debout : & tout cela, pour ce Roi, à qui je deſire tout ſorte de bonheur ſans mêlange de peine : ce qui n'eſt guere poſſible.

LETTRE X.

A Marly, ce 6 Février 1701.

TOut le monde eſt au Bal, & je profite avec plaiſir du temps qu'on me laiſſe pour vous entretenir un peu. J'ai eu l'honneur d'écrire au Roi d'Eſpagne ; mais Me. la D. de B. qui lui écrivoit auſſi, ne m'a pas laiſſé le temps de vous adreſſer nos lettres. Vous voilà tout Eſpagnol : vous ne quittez pas le Roi, & vous avez pris l'habit. Je vous aſſure que vous faites fort

bien votre cour au Roi de France, & qu'il eſt bien ſenſible à ce qu'on fait pour aider ce Prince à s'accoutumer à des manieres toutes nouvelles pour lui. M. le D. de B. écrit aujourd'hui pour demander au Roi d'aller à la guerre : ne montez pas ſur votre mule, à cette nouvelle : il y en aura aſſez pour vous, ſi nous l'avons : car pour moi, j'en veux douter juſques à ce que M. le Duc d'Harcourt, mon oracle, me l'annonce. Le Roi n'a point encore dit ſi M. le Duc de Bourgogne ira : en attendant, il eſt aſſiégé par les eaux à Dax. Mandez-moi ſi nos Princes s'écrivent. Que vous dirai-je de la Cour ? j'aurois grand beſoin de vous dans toutes les nouvelles tracaſſeries que j'ai ſur les bras. Je ſuis fâchée contre Me. la D. de Noailles ; je n'admire plus la C. d'Eſtrées ; j'ai querellé Me. d'O ; Me. d'Hudicourt eſt brouillée avec moi : tout cela en un jour. Voilà le fait, Monſieur le Comte, & je n'ai pas le courage de vous en raconter les raiſons : je me flatte que vous ſeriez aſſez dénaturé pour être pour moi. Adieu, je vous donne le bon ſoir : & je vous prie de faire mes compliments à M. le Duc d'Harcourt. Il ne faut pas que M. le Marquis de Sezannes ſe rebute de m'écrire. Me. d'Arpajon n'eſt pas bien :

mais il en recevra des nouvelles plus précises par sa famille.

LETTRE XI.

11 Février.

MR. de Torcy vient de me dire qu'il a retenu les lettres que je lui avois envoyées pour le Roi d'Espagne pour vous, parce que vous les aurez plutôt par ce courier, que vous ne les auriez eues par la poste. Que je trouve qu'on est long-temps sans en avoir des vôtres, & que je suis éloignée d'oublier les absents que j'aime! Je vous regrette plus que jamais: car j'ai plus de temps pour vous entretenir. Je crois vous avoir dit que j'ai disgracié la plupart des Dames du Palais: les sérieuses ne sont point ici: les autres ignorent ma solitude: de maniere que je suis assez seule: je n'aurois pas avec vous la vanité de cacher mon état: nous aurions quelques conversations aussi agréables que celles que je perds. Je crains que tout ne soit raccommodé avant votre retour. Je m'ennuye aussi de ne pas savoir tout ce que fait le Roi d'Espagne, & je m'attends à une longue relation. Il

doit être content du ſoin qu'on prend ici de ſes affaires : elles doublent les Conſeils, & le Roi n'en eſt point fâché. Si après tout cela, nous n'avions point la guerre, nous pourrions peut-être nous promener le matin. Nous allons à Meudon ; & s'il faut faire le Jubilé à Paris, nous paſſerons quinze jours à Meudon, d'où l'on ira faire ſes ſtations. Votre muſique eſt en faveur. Le Duc de B. veut aller à la guerre, & le Roi y conſent. Le Prince d'Orange ne ſe porte pas bien ; & je prétends qu'on peut en conſcience deſirer ſa mort : j'y ajoute ſa converſion : ainſi il ne doit pas s'en plaindre. Je vous embraſſe, mon cher neveu. Mille amitiés à M. le D. d'Harcourt : c'eſt par diſcrétion que je ne lui écris pas.

LETTRE XII.

5 *Mars.*

C'Eſt miracle que ce que nous voyons entre les Eſpagnols & les François. Dieu tourne les cœurs comme il lui plaît, & ſelon ſes deſſeins. Je ſuis ravie de tout ce que vous me mandez du Roi d'Eſpagne, & je n'en ſuis point ſurpriſe : mais

je voudrois bien qu'au milieu de ses grandeurs, il ne mourût pas de faim. On mande qu'il n'a ni pain ni vin, & qu'il ne s'accoutumera jamais à la nourritute qu'on lui présente. Je voudrois bien lui en envoyer : car nous comptons pour beaucoup la bonne chere. Quand reviendrez-vous ? L'entrée se fera-t-elle bientôt ? Songez-vous bien que s'il y a de la guerre, vous ne ferez que passer à la Cour ? Vos lettres deviennent si rares, qu'il n'y a plus de plaisir à vous écrire. Notre pauvre D. de Guiche se consume dans la crainte de la guerre, & ne veut point attendre à s'affliger. L'idée que j'ai du Duc d'Harcourt est très-convenable à tout ce que vous me mandez : c'est un honnête & habile homme : adieu : je vous quitte pour lui écrire.

P. S. Mettez-moi aux pieds du Roi, & assurez-le qu'il n'a point de sujette plus attachée à lui. Je n'ose lui écrire souvent, quoiqu'il me l'ait permis. Il a écrit une belle & bonne lettre à notre Roi, qui me paroît y répondre avec empressement.

LETTRE

LETTRE XIII.

11 *Mars.*

IL est temps de fixer votre absence : je n'aime plus votre commerce, parce qu'il devient trop rare. Vous recevez trois lettres de moi à la fois : vous m'y répondez : & je ne me souviens point du tout de ce que je vous ai mandé. Nous sommes ravis de ce qui nous revient de votre Roi : il est aimé tendrement ici. Je travaille à lui envoyer le portrait qu'il m'a ordonné : voici deux après-dînées que je reviens de St. Cyr pour obliger le Roi à se faire peindre. La goutte est venue à notre secours ; & sans elle, nous ne l'aurions pas tenu trois ou quatre heures. Faites-moi bien valoir auprès du Roi d'Espagne de l'aimer mieux que St. Cyr, que j'aime pourtant plus que jamais. La tendresse, qui est entre les Espagnols & les François, est un vrai miracle. Dieu tourne les cœurs comme il lui plaît. Il faut bien les aimer pour leur pardonner la guerre qu'ils nous attirent : car on n'en doute presque plus ici. Vous n'aviez pas besoin de la faveur pour en connoître les

ſuites. Vous avez été gelé de froid ſur un ſtrapontin, pendant que votre Poëte étoit dans le fond d'un bon carroſſe : je voudrois le ſervir, mais il faut trouver quelque conjoncture : je n'ai pas entendu parler de la famille. Adieu : ne reviendrez-vous pas bientôt ? la joie que j'aurai de vous voir ſera bien diminuée, en enviſageant un ſecond adieu. Nous avons penſé perdre M. Fagon, & j'en ai été bien allarmée. Le Roi d'Angleterre s'en ira, je crois, bientôt en l'autre monde, où il ſera mieux qu'en celui-ci : & la pauvre Reine pleurera ſeule. Adieu, mon cher Comte : je n'oſe écrire à M. le Duc d'Harcourt par diſcrétion. Que les grandes places ſont éloignées du bonheur & de la paix !

LETTRE XIV.

20 *Mars.*

QUel ſpectacle nous venons d'avoir, mon cher Comte ! Monſeigneur aux portes de la mort, le Roi ſaiſi de douleur, toute la Cour dans les larmes. Il eſt très-bien revenu, parce qu'il a été ſecouru très-promptement, & M. Fagon

eſt perſuadé que cet accident ſera ſans retour. J'en ſuis préſentement plus malade que lui.

LETTRE XV.

A St. Cyr, ce 14 Mai.

ME. la Comteſſe d'Ayen m'a dit qu'on ne pouvoit vous écrire que très-rarement ; & je crains que par la même raiſon vous ne puiſſiez auſſi nous donner de vos nouvelles auſſi ſouvent que je voudrois en recevoir. J'en ai d'autant plus d'impatience, que M. le Maréchal me dit hier au ſoir que vous vous étiez arrêté dès votre ſeconde journée. Il faut vous guérir de préférence à tout. Selon ce qu'on nous mande d'Allemagne, M. de Villars eſt avec M. de Baviere. M. le Maréchal de Villeroi a pris Tongres. Le départ de M. le Duc de Bourgogne n'eſt pas encore fixé : Me. ſa femme s'eſt véritablement bleſſée : on dit que la Maréchale de Cœuvres eſt groſſe. Je paſſe mes journées à St. Cyr, & je ſuis peu inſtruite des nouvelles de la Cour. Duché m'a fait des reproches de ce que je ne l'employe pas pour les hiſtoires que je deſire : je lui ai mandé de

s'en prendre à vous. Athenais eſt fort agréable ; je l'ai fait lire pendant mon dîner, plutôt pour mon amuſement que pour en faire un examen. Nous irons à Marly le jour de l'Aſcenſion : il n'y viendra aucune Noailles, & le Patriarche ſera ſeul : ce qui eſt bien triſte, ayant le malheur d'une ſi nombreuſe famille : mais elle va à Paris pour faire une belle entrée au Palais pour le procès de Me. la D. de Guiche. La fievre a changé de conduite : je ne l'ai plus quarte : elle vient à ſept heures tous les ſoirs, mais légere & courte. On tue beaucoup de fanatiques, & on eſpere en purger le Languedoc. Adieu, mon cher Comte ; ſervez Dieu & le Roi, & aimez-moi toujours, puiſque vous vous y êtes engagé contre toutes ſortes d'apparences.

LETTRE XVI.

A St. Cyr, ce 25 Janvier 1702.

IL y aura demain quinze jours que je ſuis enrhumée & en ſpectacle aux Courtiſans, aux Médecins, aux Princes, careſſée, ménagée, blâmée, chicanée, tourmentée, conſidérée, accablée, dorlotée,

contrariée, tiraillée. Vous appliquerez, à votre loisir, chacun de ces termes, & vous avez assez de connoissance de mon état pour trouver leur place. J'aimerois encore mieux, mon cher Duc, que votre convoi fût arrivé à bon port. Vous voilà donc déja en mouvement, & apparemment pour long-temps : encore est ce le mieux qui nous puisse arriver : car il y a en Espagne des révolutions qui font tout craindre. D'un autre côté, on doit beaucoup espérer de la situation où sont les esprits de Barcelone, si l'on nous dit vrai. Je crains toujours l'envie qu'on a de dire des choses agréables : je compterai sur ce qui m'en reviendra par vous. Je ne trouve rien à vous mander de la Cour. M. le Maréchal de Noailles ne vous laissera rien ignorer. Il quitta hier le Roi pour aller voir représenter *Joseph :* Me. votre mere n'en auroit pas autant fait ; & dès qu'on quitte ce pays-ci, on ne peut plus répondre de ce qui s'y passe. Nous allons demain à Marly. Madame la Duchesse de Bourgogne y dansera, & j'y prendrai médecine : cependant je ne l'envierai point. Le Roi est un peu enrhumé. J'ai entrevu plusieurs fois Me. votre femme. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE XVII.

A St. Cyr, 4 Mars.

VOus connoissez, Monsieur le Comte, la passion que j'ai pour St. Cyr; mais vous ne savez peut-être pas dans quel détail j'entre sur l'éducation des Demoiselles. Il faut les occuper dans une classe depuis le matin jusques au soir, & cela n'est pas facile pour les filles qui ont dix-huit ou vingt ans. Vous avez vu tout ce que j'ai imaginé pour remplir leur mémoire de belles & bonnes choses, ou du moins d'innocentes. Mr. l'Abbé de Choisy a eu la complaisance pour moi de faire des histoires, très-agréablement écrites, & qui leur donnent des exemples de vertu : il a fait la vie de David, celle d'Esther : nous avons, ce me semble, Clotilde, Arsenius, & plusieurs autres dont je ne me souviens pas trop, mais qu'il seroit aisé de vous montrer dans la tête de mes filles. Je vous conjure de vous défaire pour un moment de ce goût exquis qui vous fait dédaigner tout ce qui n'est pas trop délicat, de ce desir de perfection que vous voulez en tout & que vous au-

rez peine à trouver, & de descendre pour l'amour de moi, non à des contes de Fées ou de *peau d'âne*, je n'en veux point, mais à lire *la Cour sainte*, (du P. Caussin) remplie d'histoires touchantes, agréables, véritables, & telles que je les voudrois, si elles étoient mieux enchâssées, ou absolument détachées : ce qui seroit, à mon avis, le plus aisé : car il est impossible de lire ce livre, dont le désordre des matieres, la confusion des temps, la grossiéreté de certaines expressions, la bassesse des autres, les digressions insupportables, & mille autres défauts qui vous feront l'effet de l'émétique, ne permettent pas de faire usage. Pour moi, je n'en ai soutenu que cinq ou six pages, & je meurs de peur que vous n'en puissiez lire davantage. Venons au fait. N'avez-vous pas sous votre protection quelque bel-esprit qui eût un appétit égal à son mérite, & qui n'eût point un revenu égal à son appétit ? De mon temps cela n'étoit pas sans exemple. Eh bien ! je voudrois qu'il voulût me faire de petites histoires bien choisies, qui en divertissant de jeunes personnes, ne leur laissassent dans l'esprit que des choses vraies & raisonnables, qui leur montrassent le vice puni tôt ou tard, & la vertu récompensée ? Je ne vou-

drois pas qu'il y eût du merveilleux: car je connois le danger qu'il y a de ne pas accoutumer l'eſprit à des mêts ſimples. Je voudrois que vous fuſſiez le maître du choix des ſujets : je voudrois que vous payaſſiez ces hiſtoires, à tant la piece, à meſure qu'on les feroit. Je ſens bien qu'avec de l'argent, on n'a pas du parfait, & que l'eſprit ne ſe vend pas. Mais vous traiteriez cela de maniere à n'avoir pas à payer un travail mercenaire; & vous envelopperiez de toutes vos politeſſes les vues groſſieres que je vous propoſe. En voilà aſſez pour être entendue. Cette petite liſte des hiſtoires de la *Cour ſainte* vous en donnera une belle idée. J'apprends que vous vous portez mieux: je ne ſais ſi je dois m'en réjouir.

LETTRE XVIII.

5 Mars.

JE vous envoye cent louis pour Mr. Duché, & le brevet d'une penſion de mille francs que le Roi lui donne: & vous y pouvez joindre ma promeſſe d'une penſion de moi de cinq cents francs, ſi vous jugez qu'il en ait beſoin, & s'il veut bien

la prendre. Bon soir, M. le Comte : faites travailler notre bel esprit à *Debora* il faut l'avoir de bonne heure.

Madame la Duchesse de Bourgogne envoye cinquante louis à M. Rousseau : elle en voudroit donner davantage, & ne veut pas qu'on la remercie.

LETTRE XIX.

A St. Cyr, 6 Mai.

JE voudrois un commerce de lettres avec vous, M. le Comte : mais de quoi seroit-il rempli ? nous n'osons traiter les affaires sérieuses : nous n'aimons point les bagatelles : nous en sommes même assez mal instruits : je ne suis point savante : vous n'êtes point dans le secret de la conduite de St. Cyr ; que pourrions-nous dire ? votre santé va son train : la mienne décline : demandez donc à Mr. de la Valliere quel sujet il veut que nous traitions ; car pour moi je n'en trouve aucun. La prudence rend de fort mauvaise compagnie, & la probité attire de méchantes affaires : je l'ai éprouvé ce matin. M. le Duc de Richelieu m'est venu demander mon approbation, pour se séparer de Me.

ſa femme. Je n'ai pu en conſcience entrer dans ſes ſentiments : il eſt ſorti furieux de mon parloir. Je pourrai vous inſtruire de la ſuite de cette tragique aventure : mandez-m'en de plus agréables. Je vous embraſſe, mon cher Comte & je vous eſtime trop pour ne pas vous aimer tendrement.

LETTRE XX.

A Marly, ce 22 Mai 1703.

JE reçus hier votre premiere lettre, mon cher Comte, qui me fit plaiſir en m'apprenant de vos nouvelles. Vous ne pouvez m'en donner trop ſouvent par rapport à moi : mais je ne veux pourtant pas abuſer de votre complaiſance, & je deſire que préférablement à toutes choſes, vous conſerviez votre ſanté. On dit qu'il ne faut pas s'appliquer en prenant les eaux, ſoit en buvant, ſoit en ſe baignant : & les lieux où elles ſont, ne peuvent divertir. Il faut eſpérer en la compagnie, qui, de l'humeur dont je vous connois, ſera délicieuſe. Je ne puis vous rendre bon compte de Me. votre femme : il a fallu la laiſſer montrer quelque aſſiduité auprès de

Me. la Duchesse de Bourgogne, qui prétend avoir été en couche. Je ne puis parler, & je passai hier ma journée en silence au milieu des Dames du Palais qui ne sont point enrouées. Je me promenai deux fois avec le Roi : je m'y en vais encore après avoir entretenu M. de Chamillart, qui a bon courage. Il n'y a rien de vif présentement sur nos affaires. On est consolé de la prise de Bonn ; on s'y attendoit : la garnison en est sauvée. Il ne se fait encore rien en Italie, & on laisse reposer les troupes qui sont sur le Danube. Les paysans boivent ici à la santé de M. le Maréchal de Baviere, croyant ne pouvoir rien dire de plus. M. le Duc est parti d'ici avec la fievre : Madame la Duchesse l'a suivi : & sur ce que le Roi lui dit qu'il ne doutoit pas qu'elle n'allât, en arrivant à Paris, tout droit à l'Opéra, elle répondit : » Sans doute, si cela me » fait plaisir. " Belle réponse qui ne pourroit être assez louée ; mais le Roi n'y est pas accoutumé. Adieu, M. le Comte : voici le Ministre.

LETTRE XXI.

A Verſailles, ce 27 Mai 1703.

MOn frere eſt mort à Vichy, le 22 de ce mois : c'eſt une conſolation pour moi d'apprendre qu'il a eu de grands ſentiments de piété : j'eſpere que Dieu lui aura fait miſéricorde. La Comteſſe d'Ayen, que j'ai vue un moment ce matin, m'en a paru fort touchée. Me. de Noailles l'a emmenée à Paris pour voir ſa mere. On ne peut trop-tôt finir ces ſcenes-là, inutiles aux morts, & importunes aux vivants. M. le Duc de Bourgogne part demain au matin : mais ne vous inquiétez point : vous aurez le temps d'arriver, avant qu'il ſe paſſe rien de conſidérable : peut-être y ſerez-vous aſſez-tôt pour vous bien ennuyer. Je ne puis vous dire combien j'ai reçu de marques de bonté & d'attention de M. de Noailles & de Me. la Ducheſſe de Guiche. Je veux bien leur être obligée ; mais je ſuis fâchée des peines que je leur ai données. Adieu, mon cher Comte : j'ai un peu mal à la tête ; du reſte, je me porte aſſez bien.

LETTRE XXII.

VOus êtes peut-être un peu cause de ma diligence. Je n'aime point à dire adieu aux gens qui ne me sont pas indifférents, & vous ne me l'êtes point. Allez donc, mon cher neveu : ce nom m'est plus cher encore qu'il ne m'est favorable : allez sous les yeux de Dieu, qui ne vous abandonnera pas : vous aurez la bénédiction de notre saint Pasteur, & mes indignes prieres. Ecrivez-moi souvent; ayez soin de votre santé ; comptez sur la tendre amitié que j'ai pour vous, & revenez comblé de gloire & chargé de lauriers.

LETTRE XXIII.

A St. Cyr, ce 9 Juin 1703.

J'Ai pleuré M. d'Aubigné : il étoit mon frere, & il m'aimoit fort : il étoit bon dans le fond; mais il avoit vécu dans de si grands désordres, que je puis dire qu'il ne m'a donné, en toute sa vie, d'autre joie que celle d'être mort saintement :

de très-bonne grace. Je vous avois regardé d'abord comme l'héritier, & cela ne me faisoit pas craindre de l'embarras : mais M. Voisin, qui a bien voulu entrer dans cette affaire, m'a dit qu'il falloit avant toutes choses :

12 *Juin*.

que Me. d'Aubigné trouvât ses reprises & son douaire. Elle retrouve tout : ce qui m'a fort surprise ; car je croyois qu'il y avoit plus de désordre dans la succession de mon pauvre frere. Il n'avoit mangé du bien de sa femme que douze mille francs. Dans cette occasion, Me. d'Aubigné n'a rien caché : elle a remis dans la Communauté tout ce qui est chez elle, & même de l'argent comptant. Elle a donc tout ce qui lui étoit dû, & demeure avec son bien, qui va à près de quarante mille écus, son douaire, & six mille francs de pension du Roi, que je me suis pressée de lui faire donner, croyant qu'elle n'auroit rien. Je ne m'en repens pas : car outre que je suis contente d'elle, il ne convient pas que votre belle-mere soit dans l'indigence. M. le M. de Noailles me fit dire que vous lui payeriez son douaire sur le Gouvernement : c'est une honnêteté dont j'ai été

touchée comme je le dois; mais il n'en eſt plus queſtion. Elle aura plus de douze mille livres de rente : & c'en eſt aſſez. M. Voiſin va finir toutes ſes affaires. Voilà, mon cher Comte, ce qui s'eſt paſſé. Je n'y ajouterai pas les dits & les redits des Dames ſur l'Eccléſiaſtique qui a ſervi au ſalut de mon frere, autant qu'un homme peut y contribuer : il a pris de l'argent : il s'entendoit avec un domeſtique : il vous fait un faux rapport des volontés du défunt : c'eſt enfin, mon cher Comte, toutes les miſeres, toutes les injuſtices, toutes les ſottiſes du monde. Ce valet dont on parle, eſt un tréſor que je voudrois placer. Il eſt pieux, fidele, intelligent : c'eſt ſur l'argent qu'il avoit entre les mains, que les diſpoſitions de mon frere ont été payées : il y en a encore eu de reſte, & il l'a rendu, pouvant cacher le tout, s'il avoit voulu. Ces mêmes Dames ont entendu dire qu'il y avoit de l'argent comptant, ou dans un coffre fort, ou chez quelque homme d'affaires. On s'inquiete, on cherche, on les nomme tous pour en faire couper quelqu'un; & on ne trouve rien. Voilà le ſecret que je vous demande de garder ſans aucune exception. Il eſt vrai que mon frere m'a envoyé un billet de dix-neuf mille livres, me priant

de faire payer quelques dettes à Cognac, & quelques restitutions que la délicatesse de sa conscience lui prescrivoit plus que la probité, & d'employer le reste, s'il y en a, en bonnes œuvres & prieres pour lui. Vous pouvez vous y opposer; mais je doute que vous le fassiez : je vous prie donc d'écrire, que je vous ai rendu un compte exact de tout, & que vous ne voulez pas qu'il en soit parlé davantage. Adieu : je suis si lasse, que pour aujourd'hui, je ne puis vous dire autre chose.

LETTRE XXV.

A Marly, ce 3. Juillet. 1703.

SI je vous avois écrit hier au matin, je vous aurois mandé que je me croyois guérie; mais la fievre me reprit hier contre toute regle & toute raison. J'ai reçu votre lettre sur la suite de la mort de mon frere. Je ne suis point surprise de tout ce que j'y ai trouvé: je vous sais le cœur noble & bien fait. Je ne m'en servirai pas, parce qu'il n'y a nulle raison de le faire : s'il y en avoit, j'en userois avec confiance: & ce n'est pas peu pour moi; car l'expérience m'a appris qu'il y a beaucoup de

gens prodigues, & peu de désintéressés.

Vous me ferez plaisir de me mander des nouvelles en détail de notre Grand-Duc. On m'en a dit tout le bien que vous m'en écrivez ; mais vous ne m'écrivez pas qu'il se renferme souvent : on mande qu'il fait merveilles, quand il se montre.

Il nous revient aussi que votre Maréchal de Tallard se fait aimer & estimer de tout le monde. Je souhaite qu'il soit heureux dans tout ce qu'il entreprendra. Adieu ; vous voyez bien que je ne suis pas en aussi bonne santé qu'à St. Cyr.

LETTRE XXVI.

A Versailles, ce 3 Août.

J'Ai grand regret à l'empressement que vous avez eu de partir ; & encore plus au consentement qu'on y a donné : car nous ne voyons guere d'apparence à la guerre où vous êtes. Je serois encore plus affligée de votre absence, si je vous voyois plus souvent : mais c'est à quoi il ne faut plus penser. La meute augmente tous les jours : je trouve des relais partout : & je suis véritablement aux abois : la figure des cerfs m'a toujours fort tou-

chée en me l'appliquant : & j'en ai une tendreſſe pour eux qui me met dans leurs intérêts contre celui des Chaſſeurs. Je fus aſſez hardie, il y a quelques jours à Marly, pour prendre la Comteſſe de Grammont, Me. de Dangeau & Me. d'Hudicourt pour me promener avec elles à Choiſy, & me tirer par-là de ma chambre qui ſe remplit tous les jours de plus en plus. A peine eûmes-nous fait vingt pas, que nous voilà au milieu de la chaſſe : nous ordonnâmes au cocher de l'éviter : mais mon étoile fut plus forte que mes ordres, & nous ne pûmes dire quatre paroles ſans être interrompues par la joie & par l'ardeur des Chaſſeurs. Il faut renoncer à tout, m'abandonner aux Chaſſeurs, & me renfermer le plus que je pourrai à St. Cyr. Je vous aſſure, mon cher Comte, que vous êtes celui qui me donnez le plus de regret à la ſociété. Vous m'en avez réveillé le goût, qui étoit aſſez amorti ; mais voilà aſſez donner à mon amour-propre : parlons des autres. Votre Roi d'Eſpagne veut aller à la guerre, & en écrit au Roi d'une maniere fort preſſante & fort noble. J'ai peine à croire qu'on lui ait donné ce conſeil : & ſi ce ſentiment vient de lui-même, il eſt d'un très-bon augure. Le Roi en a été ravi, & M. le D. de

Bourgogne, très-férieux. J'ai fait pour Duché ce que vous m'aviez demandé. M. de Pontchartrain a été en cette occafion le plus poli de tous les hommes ; il a été chez Duché, qui fe trouva trop honoré que M. de Pontchartrain vînt lui-même le mener à la Baftille : car il ne lui paffa pas autre chofe par l'efprit. Je ne doute pas qu'il ne vous rende compte de tout ce qui s'eft paffé là-deffus. Abfalon fera achevé dans quinze jours. Je vous embraffe, mon cher neveu, auffi tendrement que fi vous étiez mon fils. Je vous prie de faire mes compliments à votre Général.

LETTRE XXVII.

2 Avril.

J'Ai déja commencé à lire le fermon ; & je le trouve tel que je l'ai entendu : j'ai beaucoup de la reconnoiffance de la complaifance que votre ami a pour moi dans cette occafion : & je vous fuis très-obligée, mon cher Duc, d'en avoir été le follicîteur. Me. de St. Geran m'a affurée cet après-dîné, que l'air de St. Germain vous a déja fait du bien. J'ai peine à croire un effet fi prompt ; mais j'efpere

bien que vous y ferez mieux que dans votre entresol. Je ferai mon possible pour vous aller voir de Marly. Dans l'état où nous sommes, c'est de vous que j'attends des consolations courageuses. Je ne suis point d'avis que vous me demandiez à y venir si vous êtes malade : vous y aurez plus de peine que de plaisir. Si vous êtes mieux, on dira que vous vous portez très-bien : vous connoissez les courtisans. Je ne voulois pas répondre devant Me. de Beaumanoir. Bon soir, M. le Duc, je vous embrasse tous deux. J'ai passé la journée à Versailles, à cause de la médecine du Roi. Il y a treize heures que je suis en compagnie : vous n'en avez peut-être pas assez : ainsi sont disposées les choses du monde.

21 *Avril.*

Rien n'est si mal-à-propos pour tout le monde, que le voyage de Me. de la Valliere, & rien n'est plus triste & plus fâcheux que d'être obligée de se conduire contre la raison. Chacun porte son fardeau. Le Roi a bien la goutte, & voici deux nuits sans sommeil. Notre Princesse ne se console point. Je me porte assez bien, & je ne changerai jamais pour vous. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XXVIII.

A Marly, ce 11 Septembre 1703.

MAdame la Comteſſe d'Ayen nous dit adieu hier : elle part de tout ſon cœur, & mérite que vous acheviez d'en faire une femme raiſonnable. Elle eſt en bon chemin, mais elle en a encore à faire. Je vous aſſure, mon cher Comte, que je ſens toute ma tendreſſe revenir à meſure qu'elle revient, & je ſuis ravie de la voir digne de vous. Elle a eu envie d'une Demoiſelle de St. Cyr pour lui tenir compagnie. Me. la Ducheſſe de Guiche l'a encouragée à me la demander : elle doit en mener une qui en eſt ſortie, il y a déja long-temps : jugez de l'eſtime que j'ai pour vous & pour elle de vous confier des filles que je regarde comme miennes. Achevez de vous guérir, s'il eſt poſſible : donnez tout le temps qui ſera néceſſaire pour vos remedes. La langueur eſt toujours fâcheuſe ; mais je la trouve inſupportable dans la jeuneſſe. Il n'y a pas d'apparence qu'on puiſſe rien faire de plus en Allemagne, que ce que vous avez fait. M. le Duc de Bourgogne aura, je crois, quitté

l'armée plutôt que vous : soyez donc en repos, & croyez que je vous aime tendrement, parce que je vous estime beaucoup.

LETTRE XXX.

Ce 11 *Mars* 1704.

SI le P. Massillon connoissoit St. Cyr autant que je le connois, il n'auroit pu choisir un sujet plus convenable : & s'il avoit parlé devant le Roi & toute la France, il n'auroit pu faire un plus beau sermon. Jamais on n'a montré la vertu si aimable, si respectable, ni donné plus d'horreur du vice : mais quel dommage, mon cher Duc, qu'une telle instruction ne dure qu'un moment, dans lequel il prononce avec tant de rapidité, & avec une si prodigieuse quantité de choses à retenir, que les unes font oublier les autres ! Je voudrois bien vous piquer de jalousie, en vous disant qu'en pareil cas, M. le Cardinal obtint un sermon par écrit. N'auriez-vous pas bien autant de crédit sur un homme que vous aimez & admirez ? & ne répondrez-vous pas sur ma parole que ce sermon ne sera ni vu, ni copié ? Mais après

après avoir parlé pour St. Cyr & pour moi, il faut ſonger au bien public: ces ſermons ne ſeront-ils pas imprimés quelque jour?

Ne m'écrivez point, ſi la poſture vous fatigue: mais dites à ma niece de m'écrire tous les jours de vos nouvelles & des ſiennes. Elle a, ce me ſemble, aſſez de loiſir pour prendre ce ſoin-là. Je me porte aſſez bien préſentement.

LETTRE XXX.

A Marly, ce 27 Avril 1705.

JE ne doute pas que M. le Maréchal ne vous inſtruiſe exactement de la ſanté du Roi, & de toutes les autres nouvelles. Ainſi je me retrancherai à vous dire des miennes, qui ſont aſſez mauvaiſes pour mériter auſſi-bien qu'un autre d'être à Bourbon. Si j'habite encore longtemps la chambre du Roi, je deviendrai paralytique. Il n'y a ni porte, ni fenêtre qui ferme. On y eſt battu d'un vent, qui me fait ſouvenir des ouragans de l'Amérique. Il faut un peu parler de ſoi quand on a voyagé. J'ai un rhumatiſme dans la tête & ſur tout le reſte de ma perſonne:

& comme je n'ai que le temps de mon habillement, je m'en ſers pour dicter cette lettre à Nanon. Je ſerai bien contente, ſi vous continuez comme vous avez commencé : car j'ai déja reçu une lettre de Mlle. de Gralin, une de ma niece, & une de vous. Adieu, M. le Duc. Je vous recommande M. Treil, Confeſſeur de St. Cyr & de Me. d'Heudicourt, très-honnête homme, & que j'aime fort. Faites-lui je vous prie, les honneurs de Bourbon, le mieux que vous pourrez.

LETTRE XXXI.

A St. Cyr, ce 3 Mai 1705.

LE Roi a toujours la goutte : mais comme elle eſt aſſez douce pour lui laiſſer la liberté de ſe faire porter dans ſes jardins, il ne peut ſe réſoudre à quitter Marly. D'un autre côté, il voit bien des gens qui s'y ennuyent, & penſe à aller paſſer quelques jours à Trianon. Je ne viens plus ici que des moments : ce qui fait que je n'y trouve guere plus de loiſir qu'ailleurs. Je vous aſſure que ſi je ne vous écris pas, je n'en penſe pas moins ſouvent à vous, & que je vois mille choſes

tous les jours qui m'en font ſouvenir. Ce n'eſt pas toujours par la reſſemblance. J'ai bien plus d'inquiétude pour M. Fagon que pour le Roi. Le pauvre homme, pour remplir ſon devoir, n'a pas dormi depuis quinze jours, & paſſe toutes les nuits à veiller la plus petite maladie qu'on puiſſe avoir. Je me trouve auſſi aſſez fatiguée d'une aſſiduité, qui, me tirant de ma niche & m'expoſant au vent, me donne bien des rhumatiſmes. La patience eſt une vertu qui nous eſt bien néceſſaire. Portez-vous bien, mon cher Duc, & ce ſera une grande conſolation pour moi. Je vous ai déja recommandé M. Treil. Me. de Monteſpan part inceſſamment pour Bourbon. Ce ſont des mérites différents. Je ne vois rien de nouveau, ſi ce n'eſt qu'il y a beaucoup d'argent à Paris, & que nous ne ſommes pas ſi mal que nos ennemis le croyent, & que nous le diſons ſouvent nous-mêmes. Je n'ai point encore vu le Marquis de la Valliere, & j'ai été fâchée qu'on ne lui ait pas permis de venir à Marly. Il m'a envoyé une lettre de M. de Tallard. Je vous embraſſe, & mets Me. la Marquiſe de la Valliere avec vous deux.

LETTRE XXXII.

A St. Cyr, ce 6 *Mai* 1705.

COmme je vous crois bon ſerviteur du Roi, mon cher Duc, je ſongeai hier au ſoir bien vîte à vous ſur la bonne nouvelle qui nous eſt venue d'Eſpagne. Dieu veuille qu'elle ait d'heureuſes ſuites, & ſoutenir ſur le trône ce jeune Roi qu'il y a mis! Je n'ai point vu une plus grande joie que celle de Me. la Ducheſſe de Bourgogne. Elle aime la Reine ſa ſœur bien véritablement. J'ai reçu un mot de vous ſur les bonnes fêtes: vous avez raiſon de ne me pas écrire de longues lettres: mais j'ai de la peine d'avoir ſi peu de commerce avec vous. Je me porte bien: un heureux ſuccès en Flandre me rajeuniroit.

LETTRE XXXIII.

A St. Cyr, ce 21 Mai 1705.

J'Étois ici bien tranquillement pour y solemniser l'Ascension; mais mon étoile pour la Cour y a conduit notre aimable Princesse, qui promene le plus qu'elle peut son inquiétude. Elle a de la peine à se consoler de M. son fils, & elle joint à cette douleur un desir de s'amuser, qui n'est jamais satisfait. Mon anti-chambre est pleine de ses Dames qui s'ennuyent de leur côté : & toute la douceur de St. Cyr ne peut résister à l'amertume que les Courtisans, hommes & femmes, traînent avec eux. J'ai dit que j'avois à faire, & je suis venue vous écrire ce que je vous dirois si je vous voyois. Heureux, mon cher Duc, ceux qui ne cherchent plus rien, & qui ont tout trouvé le jour qu'ils se sont donnés à Dieu, & ont quitté le monde dans leur cœur, quoiqu'obligés à y laisser leur corps! Vous nous avez un peu allarmés : cependant la lettre de Me. la M. de la Valliere me rassura d'abord. Pourquoi la Duchesse de Noailles se prépare-t-elle toujours à prendre les eaux,

& n'en prend-elle jamais? On m'a dit que vous avez Me. de Montespan : comment vous en trouvez-vous? Je n'entends point parler de Mr. Treil. N'est-il point encore arrivé? La compagnie de Bourbon est fort mêlée. J'ai parlé encore une fois à M. de Maulevrier. J'ai une grande confiance en lui sur votre compte. Je ne puis traiter en étranger votre ami intime. Vous seriez bien indigné si vous saviez ce que je sais. Les hommes sont bien méprisables, &, en vérité, ne valent guere mieux que les femmes. Je ne vous dis point de nouvelles. Je suis persuadée que vous en savez plus que moi. Pourquoi ne dictez-vous pas pour m'écrire de plus longues lettres? N'avez-vous point le courage de badiner un peu? M. de Bonrepaux ne vous réjouit-il pas? Il m'a paru sérieux & pourtant assez plaisant. Adieu, mon cher Duc. Je me porte assez bien. Ne vous inquiétez pas de moi, je vous en conjure. Je ne suis pas trois jours en santé, & je n'ai point de mal qui dure trois jours : ainsi on ne sait jamais l'état où je suis. Je le trouve très-bon quand j'en vois tant d'autres pires que le mien. Le Roi a la goutte sans douleur, & il n'y a pas eu sujet de la moindre inquiétude sur son mal. Mes compliments à vos Dames

& à M. de Bonrepaux. Je vis hier la harangue de notre Cardinal : je n'ai jamais rien lu de si parfait.

LETTRE XXXIV.

A St. Cyr, ce 6 Juin.

VOus avez grande raison de ne pas vouloir badiner avec des gens si sujets à occasionner des contre-temps, & surtout dans les conjonctures présentes. Les affaires de la Moselle me donnent de grandes inquiétudes, & je vous connois assez bon François pour ne pas douter des vôtres. Le côté d'Espagne va très-mal, & je crains que Me. la Princesse des Ursins n'y arrive trop tard. Je ne sais si elle auroit raccommodé quelque chose, il y a trois mois; mais il n'est pas vraisemblable qu'elle y réussisse aujourd'hui. Je reçois souvent des lettres de la Reine qui sont très-surprenantes. On vous aura mandé le voyage de nos Princes : ils reviennent aujourd'hui. Notre chere Princesse commence à me faire peur : elle a une grosseur dans le ventre, & devient si maigre, que je crains que son mal ne soit considérable. Je lui dirai tout ce que

& n'en prend-elle jamais? On m'a dit que vous avez Me. de Montespan : comment vous en trouvez-vous? Je n'entends point parler de Mr. Treil. N'est-il point encore arrivé? La compagnie de Bourbon est fort mêlée. J'ai parlé encore une fois à M. de Maulevrier. J'ai une grande confiance en lui sur votre compte. Je ne puis traiter en étranger votre ami intime. Vous seriez bien indigné si vous saviez ce que je fais. Les hommes sont bien méprisables, &, en vérité, ne valent guere mieux que les femmes. Je ne vous dis point de nouvelles. Je suis persuadée que vous en savez plus que moi. Pourquoi ne dictez-vous pas pour m'écrire de plus longues lettres? N'avez-vous point le courage de badiner un peu? M. de Bonrepaux ne vous réjouit-il pas? Il m'a paru sérieux & pourtant assez plaisant. Adieu, mon cher Duc. Je me porte assez bien. Ne vous inquiétez pas de moi, je vous en conjure. Je ne suis pas trois jours en santé, & je n'ai point de mal qui dure trois jours: ainsi on ne sait jamais l'état où je suis. Je le trouve très-bon quand j'en vois tant d'autres pires que le mien. Le Roi a la goutte sans douleur, & il n'y a pas eu sujet de la moindre inquiétude sur son mal. Mes compliments à vos Dames

& à M. de Bonrepaux. Je vis hier la harangue de notre Cardinal : je n'ai jamais rien lu de si parfait.

LETTRE XXXIV.

A St. Cyr, ce 6 Juin.

VOus avez grande raison de ne pas vouloir badiner avec des gens si sujets à occasionner des contre-temps, & surtout dans les conjonctures présentes. Les affaires de la Moselle me donnent de grandes inquiétudes, & je vous connois assez bon François pour ne pas douter des vôtres. Le côté d'Espagne va très-mal, & je crains que Me. la Princesse des Ursins n'y arrive trop tard. Je ne sais si elle auroit raccommodé quelque chose, il y a trois mois; mais il n'est pas vraisemblable qu'elle y réussisse aujourd'hui. Je reçois souvent des lettres de la Reine qui sont très-surprenantes. On vous aura mandé le voyage de nos Princes : ils reviennent aujourd'hui. Notre chere Princesse commence à me faire peur : elle a une grosseur dans le ventre, & devient si maigre, que je crains que son mal ne soit considérable. Je lui dirai tout ce que

Me. de Montespan. Je n'en suis point jalouse; sûrement elle ne diminuera pas votre amitié pour moi.

M. le Maréchal ne vous laisse pas manquer de nouvelles : celles qu'on eut hier d'Espagne, ne sont pas si mauvaises qu'à l'ordinaire. La Campagne paroît finie : ce qui peut donner le temps d'avoir quelques troupes pour le mois de Septembre. M. Amelot commence à merveilles, & s'accommode très-bien du Roi & de la Reine. Il y a quelque chose sur Me. des Ursins que je ne comprends pas : on ne peut la faire partir. Me. la Duchesse de Bourgogne fait beaucoup de remedes, & n'en est pas mieux. Elle est plus inquiete sur la guerre, qu'il n'appartient à une personne de son âge.

LETTRE XXXVI.

A Marly, ce 5 Septembre 1705.

JE me flatte que Me. la D. de Noailles se tirera bien de ses couches, & qu'elle sera assez raisonnable pour préférer les conseils des Médecins aux impressions de ses fantaisies. Je ne puis l'appeller Me. la D. de Noailles, sans pen-

ser quelle place elle remplit, & sans lui desirer un peu du mérite de celle (1) que j'ai tant aimée & respectée. Je suis ravie de vous voir badiner sur une petite fille, qu'il me semble que vous traitez fort bien; mais, mon cher Duc, je suis bien triste, & j'aurois grand besoin de vos conversations consolantes. Je ne cesse de demander la paix, quoïque je comprenne fort bien que quand nous n'aurons plus la guerre d'épée, nous aurons une guerre de plume, & qu'il est plus aisé de désarmer des soldats que d'accorder des Docteurs. Nous ne voudrions point de disputes, & nous ne pouvons les éviter. Adieu, mon cher Duc : je me porte assez bien. Je file ma quenouille en silence de ma part, mais avec un grand bruit. Je ne sais point de nouvelles.

Moreau, Musicien de St. Cyr, & avec ce titre-là bien prêt à mourir de faim, sollicite un emploi auprès de M. l'Archevêque de Narbonne : voyez, mon cher Duc, là-dessus M. le Cardinal; c'est employer de bien grands personnages pour bien peu de chose!

---

(1) Madame la premiere Duchesse de Noailles.

LETTRE XXXVII.

A Meudan ce 26 Juin.

JE ne ſuis point contente de ce que j'entends dire ſur votre ſanté. On m'aſſure que vous paſſerez encore la ſeconde ſaiſon à Bourbon ; & encore ne nous promet-on pas une guériſon entiere. Que feriez-vous, mon cher Duc, dans un ſi triſte état, à votre âge, avec votre ambition, ſi vous n'aviez toute la ſageſſe que vous a donnée la Nature, & que la Religion doit perfectionner ? J'y penſois tantôt en voyant l'ennui qui regne parmi ceux qui ne cherchent que le plaiſir. Le Duc de Noailles, diſois-je, malade dans le plus vilain lieu du monde, ne s'ennuye pas tant que nous. Il eſt inutile de vous dire ce que nous faiſons : vous le voyez d'où vous êtes. Eſt-il vrai que Me. la D. de Noailles ſoit groſſe ? j'en ſerois charmée, dans l'eſpérance de vous voir un fils. J'ai entretenu un moment aujourd'hui Me. la M. de la Valliere : elle m'a dit la vie que vous faites : la ſienne eſt exemplaire. Notre Duc de Bourgogne a la grande & furieuſe paſſion que vous lui con-

noissez. Me. la Duchesse de Bourgogne se porte mieux, & pleura hier M. son fils comme le jour de sa mort, parce que c'étoit celui de sa naissance. Vous aurez été content de la démarche de Marlborough. Quoi qu'il fasse en Flandres ne vaudra pas ce qu'il vouloit faire sur la Moselle. Vous aurez appris aussi la vigueur du Roi d'Espagne en exilant Leganès. Nous sommes en peine des nouvelles d'Italie. Nous avons tant de maux différents, que nous ne savons lequel il faut pleurer & guérir. J'ai présentement un rhume qui n'est point sur le compte de Meudon : je me tue de le dire : on ne le veut pas croire. Adieu, mon cher Duc : saine ou malade, je suis toujours la même pour vous.

P. S. M. Duché me fait une proposition que je suis fâchée de refuser. J'ai promis aux Ministres de ne plus demander de nouveaux emplois, pourvu qu'on conserve ceux que j'ai fait donner : & ils ne sont pas en petit nombre. Si j'avois à sortir de cette regle, certainement j'en sortirois pour votre bel esprit ; témoignez-lui mon regret de le refuser ; qu'il m'offre d'autres moyens de le servir, il verra quel plaisir j'aurai à lui en faire.

Vous allez à Maintenon ; autrefois j'aurois desiré d'y voler : aujourd'hui tous les

lieux me ſont indifférents, & il n'y a que ce cabaret de Fontainebleau que je hais. Je voudrois fort que mon Château vous plût ; vous le trouverez fort dépourvu de tout : vous croyez bien qu'il ne m'en coûtera pas un ſol pour vous y recevoir : je ſuis toujours fort généreuſe & fort avare.

LETTRE XXXVIII.

A Marly, à 6 heures du matin.

J'Ai de temps en temps vingt-quatre heures d'une petite fievre qui me conſume : cette fois-ci, elle a été de quarante-huit : cet état de langueur empêche que je n'oſe propoſer St. Germain : j'en aurois bien la force : mais vous ſavez comme le Roi crie contre moi ſur tout ce que je fais pour les autres. La viſite de la Reine à laquelle je n'oſerois manquer, eſt encore une raiſon. Pourquoi, mon cher Duc, m'écrivez-vous ſans me parler de votre ſanté ? eſt-ce une politeſſe ? je vous conjure, retranchez-la de notre commerce : je maudirois mon élévation, ſi elle me privoit des douceurs de votre amitié. Vous ſavez combien je

m'intéresse à vous : je ne puis même compter que sur ce que vous me dites : car tout ce qui vous voit parle de vous différemment.

Le Roi a reçu agréablement le remerciment que vous lui faites, & m'a ordonné de vous le mander. Nous n'avons pas achevé de lire l'ouvrage que vous m'avez confié : les soirées sont courtes, & mes fievres fréquentes.

Rien n'est plus pitoyable que l'état de Me. la D. de Bourgogne, & sans autre remede que son accouchement.

La D. de Noailles est bien heureuse de se porter si bien. J'ai ici la petite fille dont je lui fais présent ; je la lui enverrai aussi-tôt qu'elle aura une grisette : on dit qu'elle a beaucoup d'esprit ; elle n'est pas belle, & je crois qu'il faudra veiller de près à ses inclinations.

Adieu, mon cher Duc ; je me porte mieux que je ne le devrois ; & je vous aime avec toute la tendresse que vous pouvez desirer : c'est beaucoup dire avec vous : mais je me sens capable de le soutenir.

Je ne connois point du tout M. l'Archevêque de Bordeaux, & je n'ai point encore pris cette hauteur qu'il y auroit à écrire à des gens qu'on n'a jamais vus.

De quoi s'agit-il auprès de Mr. de Bonrepaux, pour le Maréchal de Montrevel ? Je ferois pour vous quelque chose de plus difficile que de dicter quelques lettres. Empêchez Me. d'Hétorgues de faire revenir son fils : beau personnage pour un jeune Gentilhomme dans le chemin de la fortune, de venir s'établir chez une femme qui ne vit que de nos aumônes !

LETTRE XXXIX.

A St. Cyr, Juillet.

On peut être honnête homme, & faire mal les vers.

En voilà, que je vous prie d'examiner : ils me viennent de Marly, dont le Curé est, je crois, meilleur Chrétien que bon Poëte : je n'ai le loisir, ni la capacité d'en juger. S'ils sont assez bons pour être notés, il faudroit, mon cher Duc, faire encore ce présent à St. Cyr. Avez-vous oublié Gabinie ? En cherchant ici des papiers, j'ai trouvé ce que je vous envoye : vous seul pouvez y prendre quelque intérêt : il me semble que de telles

naiſſances devroient être comptées. Voilà le très-beau ſermon que vous m'avez prêté : j'ai été fidelle, & je le ſerai encore, ſi le P. Maſſillon veut encore m'édifier & m'inſtruire. J'ai déja dit pour M. l'Abbé de L. tout ce qu'il faut pour le placer : on y a quelque répugnance : je parlerai encore. Le Roi avoit déja oui parler de M. Crozade pour un Evêché : mais il veut un homme de condition pour Evreux. Si vous voulez que j'aille vous voir, je me ferai guinder chez vous vers midi. Envoyez, je vous prie, cinquante louis à Duché, je vous les rendrai ; mais de préférence à tout, portez-vous bien, & pour un temps ayez moins d'eſprit.

LETTRE XL.

ON m'a dit que la veuve de Duché eſt une femme d'Opéra : on craint qu'elle n'éleve ſa fille pour le Théâtre. Si cela étoit vrai, je ne lui donnerois pas une penſion : non que je croye qu'il faut laiſſer mourir de faim le vice, mais parce qu'il eſt juſte de ne le nourrir qu'après avoir bien engraiſſé la vertu. Vous remédiez à la fille en la mettant dans un Couvent :

il y en a un à Mantes, où elles ſont très-bien inſtruites; ce ſont des Urſulines fort pauvres : ainſi c'eſt une charité de leur donner des penſionnaires. Ce ſeroit une affaire que Mlle. d'Oſmond traiteroit indépendamment de moi. Nous avons taxé tous les Seigneurs, & nous avons fait violence à l'avarice de quelques-uns, qui feignoient d'avoir oublié que Duché les avoit ſouvent divertis. Sans vous conſulter, je vous ai mis ſur ma liſte : vous donnez 200 livres payables par quartier : envoyez-moi celui de Janvier 1705. Le Roi m'a accordé une penſion de 4000 livres pour Me. de Caylus : elle ſe conſolera de n'être point Dame du Palais.

LETTRE XLI.

A St. Cyr, ce 22 Février 1706.

JE reçus en moins d'une heure la nouvelle de votre ſeconde fille, & celle de votre entrée en Catalogne. Je ne me trouvai inſenſible ni à l'une, ni à l'autre.

Oui, certainement, j'ai vu le détail de ce que vous avez fait, & j'ai entendu avec joie ce que le Roi m'a dit en particulier ſur la conduite que vous avez

tenue. Répondez à ces heureux commencements. Il eſt impoſſible qu'ils ne faſſent une diverſion utile aux affaires d'Eſpagne. Vous voilà donc au ſiege de Barcelone : (1) ſi le ſuccès étoit favorable, ne pourrions-nous pas eſpérer la paix?

Je ſuis fort aiſe que le Duc de Berwick aille en Eſpagne. J'eſpere qu'il y fera fort bien ; mais je crains qu'il ne ſoit trop foible. On vous aura répondu ſur le ſiege de Gironne : ainſi je n'ai rien à vous dire là-deſſus. Me. des Urſins m'a un peu grondée de vous avoir recommandé à elle, & prétend être en droit de vous recommander à moi : je ne croyois pas vous aimer ſi peu. Me. la Maréchale m'a amené Mlle. de Noailles, ſans exception, la plus aimable laide du monde. Elle ne joua pas toutes les pieces qu'elle ſait : ſon attention ſe tourna ſur le petit Moïſe qu'elle apperçut dans ma tapiſſerie, & à qui elle vouloit donner à tetter. Ma ſanté ne ſe rétablit point : mon rhume ſe renouvelle tous les jours par le changement d'habitation, & parce qu'on me fait tou-

---

(1) Attaquée & manquée par le Roi d'Eſpagne en perſonne, après trente-ſept jours de tranchée ouverte, ce qui fut ſuivi de la perte de toute la Catalogne.

jours parler; on paſſe ici d'une extrémité à l'autre : aujourd'hui on me croit à l'agonie, & demain en parfaite ſanté.

Il s'eſt paſſé bien des choſes ſur l'Ambaſſade de Rome. M. le Duc de St. Simon avoit été propoſé, & après lui, M. d'Antin. Le Roi penchoit pour ce dernier, quand il apprit par des gens fort braves qu'il y avoit deux grandes cabales pour ces deux Meſſieurs; que les Jéſuites vouloient M. le Duc de St. Simon, & les Janſéniſtes M. d'Antin; que Me. de Monteſpan étoit à la tête de cette derniere cabale. J'avoue que je fus ſurpriſe de voir M. d'Antin accuſé de Janſéniſme : mais enfin, tout ce bruit a réveillé l'attention du Roi pour tous les Miniſtres qu'on lui nomme : cependant ſans exclure ni l'un ni l'autre, il a pris le parti du délai; & l'Abbé de la Trimouille ſera chargé des affaires.

Il n'eſt pas difficile de bien faire votre cour à notre Princeſſe. Je lui vois toujours pour vous beaucoup d'eſtime & d'amitié. Elle eſt parfaitement bien avec M. ſon mari; & j'en ferois bien contente, s'il n'y avoit point de lanſquenet. La Princeſſe de Conti eſt ſur le côté, & ſes ennemis triomphent; je ne vois pas que perſonne y gagne.

Je ne puis encore écrire de ma main; excusez les fautes de mon Secretaire, qui n'entend pas tous les mots de cette lettre. Je vous embrasse, mon cher Duc: je continue à vous estimer & à vous aimer.

LETTRE XLII.

Ce 1 Mai 1706.

JE crois votre Commandement fini: & vous avez montré que vous êtes capable de quelque chose; les autres se conduiront-ils aussi-bien? Ce siege de Barcelone est un coup bien important, à en juger par nos foibles lumieres; car il est certain que nous ne savons ce qu'il nous faut. Quand je pense que la mort du Prince d'Orange n'a rien changé, je ne sais que desirer. Je desire pourtant ardemment la prise de Barcelone, & j'attends avec impatience ce que vous me manderez là-dessus.

P. S. M. le Maréchal de Tessé m'écrit que vous avez eu un accès de fievre, & M. le Maréchal de Cœuvres, des accidents qui font craindre la petite-vérole. Votre mal, quel qu'il soit, est la

suite de vos fatigues. Le siege de Barcelone me fera donc mal passer mon temps. Il est très-inutile de vous conjurer, de vous conserver, car vous n'en ferez ni plus ni moins.

LETTRE XLIII.

3 *Avril* 1706.

LE Roi ne peut être que très-content de vous, mon cher Duc; mais quand il ne le seroit pas, vous avez sans doute assez de vertu pour être content du témoignage de votre conscience, & pour vous faire un bonheur en vous-même, indépendant des Rois. Je vois, avec la sensibilité que vous me connoissez, le retardement de ce qui étoit nécessaire pour le siege de Barcelone, & les apparences bien fondées qu'on ne le fera pas. On se flatte toujours ici; on eut hier des lettres de M. le C. de Toulouse, qui disent que tout arrive; elles sont du 26 Mars. Ne dites pas, je vous conjure, que vous ne m'écrivez guere, de peur de m'importuner; vos lettres me font un extrême plaisir; mais je comprends, par mon expérience, que notre commerce est trop froid pour

être fréquent, & que ne voulant pas écrire ce qu'on se diroit, on ne sait trop qu'écrire. Vous apprendrez la triste fin du pauvre Maulevrier ; j'y ai pris encore plus de part, parce qu'il étoit votre ami.

Votre Courier me mit hier en peine, quand j'arrivai à Versailles ; on ne savoit ce qu'il avoit apporté : je ne pouvois le demander au Roi : ma chambre étoit pleine : on se parloit à l'oreille ; on me donna votre dépêche, elle ne m'apprit rien : à dix heures, on me dit tout, après en avoir souffert quatre. Je crains, mon cher Duc, que vous n'entamiez ce que vous ne pourrez soutenir, faute de troupes ; vous ferez le mieux que vous pourrez : mais si le Roi ne demande compte que de la conduite, le public rend responsable des événements.

Je fais de bonne foi la tentative dont vous m'avez chargée ; je ne vois encore rien ni en bien, ni en mal. Je suis toujours la même pour vous, & toujours la même pour l'Etat : je tremble pour votre santé, & je tremble pour la Campagne où nous touchons. Votre Maître est seul inébranlable. Quoique je ne veuille plus rien vouloir, je sens que je voudrois que vous fussiez auprès de lui.

LETTRE XLIV.

A St. Cyr, ce 28 Septembre 1706.

QUelle allarme vous nous avez donnée, mon cher Duc! & qu'on a de peine à vous aimer! J'ai pourtant toujours espéré beaucoup de la chaleur du climat, & j'ai dit: cette maladie sauve mon neveu d'un plus grand péril. Mais l'accablement où je voyois Me. la Maréchale de Noailles me faisoit peur: autant que vous l'avez vue tranquille pendant vos maux passés, autant a-t-elle été frappée & altérée de celui-ci. Je ne vous peindrai point la joie de tout ce qui s'intéresse à vous, lorsqu'on vous sut hors de danger, & des Dames, lorsqu'elles furent rassurées sur votre beauté, dont il me paroît que M. Bouvart fait grand cas. Remerciez-le bien pour moi, Monsieur, de ce qu'il vous a conservé; il a fait plaisir au Roi qui compte votre personne; j'en ai vu ce matin un saint Cardinal bien touché. Loparia est une perte; mais mes inquiétudes, après avoir fini sur votre santé, recommencent sur le succès de votre entreprise; nous serions trop heureux d'y

d'y réussir après l'action (1) de M. de Vendôme, qui, vraisemblablement, aura des suites dont nous attendons le détail : Murçai s'y est distingué. M. de Berwick a grand besoin de votre secours. Notre De. de Bourgogne est toute triste de l'extrémité où se trouve la Reine sa sœur. Vous savez, mon cher Duc, si je vous estimois quand je vous quittai ; il me semble que vous n'avez pas démérité depuis que vous êtes parti ; j'en ai vu le P. de la Rue transporté de joie.

LETTRE XLV.

A St. Cyr, ce 29 Mai 1706.

MR. de Brancas nous apporte une assez mauvaise nouvelle ; vous en aurez déja appris une bien plus fâcheuse, celle de Flandre (2) est accompagnée des circonstances les plus accablantes. Vous me connoissez assez pour deviner l'état où je suis. Il faut baisser la tête sous la

---

(1) Bataille de Calcinato, où le Duc de Vendôme tailla en pieces l'armée des ennemis, & n'eut que 7 ou 800 hommes blessés.

(2) La bataille de Ramillies, perdue le 23 Mai.

main de celui qui veut nous abattre, & qui nous relevera peut-être un jour. Rien n'eſt plus honorable que la commiſſion dont vous êtes chargé : je conçois pourtant aiſément que vous déſireriez qu'elle finiſſe. Je laiſſai hier au ſoir le Roi dans l'intention de vous mander de laiſſer le Roi d'Eſpagne à Pau, & de vous rendre à Perpignan. Le nouvel honneur qu'il vous fait me touche peu; mais je ne ſuis pas inſenſible aux ſervices que vous avez rendus, & à la réputation que vous acquérez. J'eſpere que vous ne ſerez pas inutile où l'on vous met. Voici le temps où l'affection doit ſe montrer par d'autres endroits que par les proteſtations ou les compliments. Je n'ai pas vu M. votre pere depuis nos malheurs; le Roi m'a dit qu'il les pleuroit, & je n'en ai pas été ſurpriſe. Vous nous avez donné de terribles inquiétudes, mon cher Duc : Me. votre mere ne vivoit pas, & nous vous trouvions bien plus en danger que pendant la petite-vérole. M. le C. de Toulouſe a dit au Roi que vous ſerviez ayant encore les croûtes ſur le viſage. Il a parlé bien obligeamment de vous, en plus d'un lieu & ſans affectation, & ſans air de flatterie pour vous, ni d'égard pour moi; le Maréchal de Teſſé en uſe de même. Je vous

quitte pour lui écrire. Adieu, M. le Duc, les gens que vous aimez le mieux à la Cour, sont les plus affligés.

LETTRE XLVI.

A St. Cyr, ce 8 Juin 1706.

QUe n'aurois-je point à vous dire, mon cher Duc, sur tous les personnages que vous faites auprès du Roi d'Espagne, si la tristesse où je suis me laissoit encore quelque liberté dans l'esprit? Je ne vous crois pas plus gai que nous, puisque vous vous intéressez aux mêmes choses; mais vous me manquez beauco p pour pleurer avec moi, ou pour me consoler. Il n'y a personne à qui je puisse parler: vous croyez bien que je ne suis pas souvent sans fievre; mais je la soutiens fort vigoureusement, & j'ai l'esprit plus abbattu que le corps. Vous êtes peut-être à l'heure qu'il est dans une étrange situation. Dieu appesantit son bras sur l'Espagne & sur la France. Tout ce qu'il fait est juste, & même bon. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Nous n'en sommes pas à la maniere dont nous ferons revenir le D. de Gram-

mont. Le Roi m'interrompit hier, au premier mot que je voulus lui dire : je ne sais si M. de Chamillart lui en a parlé. Le Roi dit qu'il a été utile au Duc d'Orléans.

LETTRE XLVII.

A Marly, ce 15 Juin 1706.

JE viens de recevoir votre lettre du 6 de ce mois de Madrid. Aujourd'hui la joie des peuples est sans conséquence : j'aimerois mieux qu'ils donnassent de l'argent : il nous faut des soldats, & non des acclamations. En lisant votre lettre au Roi, il m'a dit que vous ne saviez pas encore ce qui s'est passé en Flandre : vous en serez bien touché, & nous pouvons dire présentement que nos affaires vont aussi mal que celles d'Espagne.

Je n'entre point dans le détail de la perte de la bataille & de celle de toute la Flandre Espagnole : M. votre pere vous en rendra un meilleur compte que moi. On n'a jamais vu une plus grande révolution en moins de temps. Nous ne sommes qu'au commencement de la Campagne, & les ennemis sont en état de faire

tout ce qu'ils voudront. Il n'y eut jamais un plus malheureux homme que le Maréchal de Villeroi : s'il avoit évité le combat, il auroit été déshonoré, l'on auroit encore plus crié contre lui : mais il a, outre ce déchaînement public, le déplaisir d'avoir perdu nos affaires, & affligé le Roi qu'il aime, & dont il est aimé. Cependant ce déchaînement est à un tel point dans l'armée & dans Paris, que je ne crois pas que le Roi le puisse soutenir; je suis persuadée qu'il est du bien de son service de donner une nouvelle face au commandement de l'armée : c'est vous dire que si je le puis, je nuirai à un de mes meilleurs amis, & que je suis bien fâchée de ne l'avoir pas fait plutôt. Le Roi soutient ce revers de fortune avec un courage Chrétien qui attendrit pour lui, mais qui fait pourtant un grand plaisir à ceux qui aiment encore plus son salut que sa prospérité sur la terre.

Pour moi, mon cher Duc, j'ai été étonnée, frappée, abattue, indignée, pétrifiée dans le premier moment : j'ai pleuré l'état de mes amis; & je reprends courage, & je me trouve un peu petite-fille d'Agrippa. La foi vient à mon secours, & me dit : Voilà le Roi dans le chemin des élus, dont peu se sauvent, sans souf-

frir. J'avoue que la souffrance de le voir souffrir & se contraindre est grande, & que j'aurois besoin de vous en ces moments; je ne parle à personne, & on n'en trouve point qui soit capable d'entendre: notre saint Cardinal, qui auroit pu être ma consolation, est devenu un de mes sujets de peine: votre famille ne m'aime guere, & ne pense pas comme moi; je me contente donc de gémir de nos malheurs devant celui qui les ordonne ou les permet. Votre beau-frere le Duc de Guiche (1) a véritablement fait des merveilles; Biron s'est distingué; on loue le Duc de Villars, on en blâme une infinité d'autres. Me. la D. de Bourgogne est ravie de ce que vous me mandez de la Reine, sa sœur; car vous l'avez persuadée que si elle ne vous plaisoit pas, vous seriez incapable d'en dire du bien, & elle compte plus sur votre approbation que sur tout ce qu'elle en avoit oui dire jusqu'ici: elle est grosse; mais l'état où nous sommes tous, nous rend peu sensibles à la joie. Elle est dans de continuelles agitations pour la Flandre, pour Turin, pour l'Espagne; & nous ne pouvons de tous côtés attendre que de mauvaises nouvelles.

(1) Colonel des Gardes Françoises.

Je vous crois en Rouſſillon, ou bien prêt d'y arriver. Mr. Amelot deſireroit bien que les ennemis fuſſent obligés de laiſſer des troupes en Catalogne. N'êtes-vous pas bien content de Me. la Princeſſe des Urſins & de notre Ambaſſadeur? Il me ſemble qu'ils ſont de leur mieux, & avec beaucoup de courage. Comment pourroit-on n'être pas content de vous? Vous donnez votre ſanté, vôtre vie, vos ſoins, votre bien pour le ſervice des deux Rois; vous ſerez encore plus récompenſé par le plaiſir d'agir en homme de bien, qui aime la choſe publique, & qui ſaura s'envelopper dans ſa vertu, ſi la reconnoiſſance des hommes lui manque.

Jugez, par la longueur de ma lettre, mon cher Duc, du plaiſir que j'aurois à vous entretenir, ſi l'on peut appeller plaiſir le ſoulagement de parler de nos malheurs avec quelqu'un de raiſonnable & qui penſe comme nous. Il n'y a plus de reſſource pour moi, je ne verrai plus que des peines; pour vous, qui êtes jeune, vous pouvez fort bien voir la France ſe remettre & s'affoiblir plus d'une fois.

peu mieux; je ne m'en fie qu'à ce que vous m'en dites vous-même. Je suis bien de votre avis sur les remedes, mais il faut votre courage pour y renoncer quand on souffre. Comme les autres mêlent beaucoup d'inquiétude à leurs maux, ils cherchent le soulagement. Je me porte assez bien aussi, & pour vous dire mon état, je m'ennuye de vivre, sans pourtant aucune nouvelle mélancolie.

LETTRE XLIX.

A St. Cyr, ce 15 Juillet 1706.

J'Ai reçu votre gros paquet de Perpignan avec des lettres d'Espagne de vieille date. Les affaires y ont bien changé de face depuis ce temps-là. Je me suis trouvé assez de courage jusqu'ici par rapport aux nôtres; mais je vous avoue, mon cher Duc, qu'il est à bout depuis la crainte trop bien fondée d'une descente en France. Je ne puis y voir les ennemis, sans avoir le cœur dans une étrange situation. Je suis soumise à la volonté de Dieu dans la partie supérieure, pendant que l'autre est dans l'abattement. Ma santé devroit y succomber, & elle est meilleure

qu'elle ne l'a été depuis cinq ans. Le Roi n'est point insensible, mais courageux & Chrétien. Notre Princesse est plus affligée que son âge ne le permet. Tout cela ne me console pas. Je me doutai bien que vous ne sentiriez guere la joie d'être Lieutenant-Général; je le dis à votre famille, qui m'en faisoit compliment. Je crois vous bien connoître; vous aimez le Roi & l'Etat. Je n'ai pas la force de vous écrire, quelque envie que j'en eusse; car je ne. sais quel chapitre traiter avec vous. Les plaintes sont inutiles, & on ne peut pourtant perdre de vue les sujets qu'on en a, ni s'amuser à parler d'autre chose. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE L.

A St. Cyr, ce 24 Juillet 1706.

J'Ai à répondre à deux lettres de vous mon cher Duc, l'une du 11, & l'autre du 17, & toutes deux aussi tristes qu'il convient à notre état présent. Je ne pourrois le suporter si je ne regardois d'où il nous vient, & que les hommes ne sont que des instruments entre les mains de Dieu pour affliger un Royaume trop

heureux, & pour humilier un Roi trop grand. Il ne faut point raisonner avec le Maître des événements, en disant que les Rois qu'il paroît abandonner, sont pieux, & que nos ennemis sont pour la plupart hérétiques. Dieu ne nous doit point rendre compte de sa conduite; & il est bien sûr qu'il est juste, & au milieu de sa colere, plein de bonté. D'ailleurs, ce ne sont point les opinions qui prennent les villes, ou gagnent les batailles. Nos ennemis sont pleins de prudence & d'habileté, & nos Généraux sont mal-habiles, & notre soldat découragé. Voilà, mon cher neveu, puisque votre amitié pour moi vous fait aimer ce nom, ce que je pense dans ce que *St. François de Sales* appelle *la fine pointe de l'esprit*, tandis que tout le reste de ce qui est en moi est dans la tristesse, dans l'abattement, & dans un serrement de cœur qui devroit bien terminer cette misérable & trop longue vie : précisément depuis ce temps-là, je me porte mieux.

Le Roi est en parfaite santé. Même courage, même soumission à la volonté de celui qui dispose des Empires; toujours malheureux, & faisant toujours tout ce qu'il faut pour ne l'être pas. Notre ami M. Chamillart est accablé de travail, & pénétré de douleur.

Les Castillans donnent de grandes marques de fidélité. Il me paroît que le Roi d'Espagne est résolu à donner une bataille aussi-tôt que nos troupes auront joint les siennes. Je ne crois pas qu'on en puisse voir une plus décisive. Il y va du sort de l'Espagne ; & si l'Espagne se perd, quelle perte pour la France !

Les affaires ne prennent pas un bon tour en Italie ; & je tremble pour le succès de Turin. M. de Vendôme ne peut être assez loué ; il a mille choses pour lui, mais il croit aisément ce qu'il desire.

D'un autre côté, nous attendons la flotte. On nous dit hier qu'elle étoit en mer ; & je ne doute point que je n'apprenne ce soir, en arrivant à Marly, qu'elle fait une descente en France. La bonne nuit !

Les nouvelles de Flandre étoient que les ennemis assiégeoient Menin. Le Roi reçut ses trois Couriers tous à la fois, qui représentent assez l'état de Job. Dieu lui donne les mêmes peines, qu'il lui donne la même patience !

Si le Roi d'Espagne ne rentre bientôt dans Madrid, je ne doute pas que Naples & la Sicile ne se révoltent ; car tous les Royaumes suivront toujours la destinée de Madrid.

M. de Vendôme ne peut être parti que

du 18. Tout retarde ; & nous sommes pressés de tous côtés par l'ennemi le plus actif.

Notre chere Princesse se porte assez bien ; malgré ses inquiétudes surprenantes dans une personne de son âge, de son caractére, de son sexe & de son rang.

M. le Duc de Bourgogne est toujours amoureux, dévot, scrupuleux, mais tous les jours plus raisonnable.

Non, je n'ai personne à qui parler, & ma solitude m'épargne beaucoup de fautes. Car mes conférences ne seroient ni favorables, ni glorieuses au prochain. Les hommes sont très-mal dans mon esprit, & je ne regarde pas les femmes. Adieu, mon cher Duc ; il n'est pas nécessaire de vous recommander le zele pour le Roi & pour l'Etat. Vous agissez sur des principes qui ne peuvent changer. Et si vous ne trouvez pas toute la reconnoissance que vous méritez, vous trouverez de solides récompenses.

LETTRE LI.

12 *Août* 1706.

JE penſe tout comme vous, mon cher Duc, ſur le commerce que nous voudrions avoir enſemble. Vous êtes un des hommes du monde à qui j'aurois le plus de choſes à dire, & à qui j'en ai le moins à écrire. Vous aurez eu plutôt que nous les nouvelles d'Eſpagnes, qui nous réjouirent fort hier au ſoir. Voilà donc Philippe V encore retourné à Madrid! Dieu veuille qu'il n'en ſorte plus! Les Caſtillans ont été auſſi affectionnés, que les Catalans ont été révoltés. Vous avez-là de vilains voiſins; ne ſont-ils pas las de l'Archiduc, & ne pourriez-vous point tramer encore quelque trahiſon avec eux? On nous aſſura hier que la flotte ſe ſépare: ſi cette nouvelle ſe trouve vraie, elle vaudra bien celle d'Eſpagne. L'arrivée de M. de Vendôme en Flandre ranime nos troupes; on croit que ſi Menin (1) dure

(1) Menin ſe rendit après 38 jours de tranchée ouverte; & la priſe de cette Ville fut ſuivie de celle de Dendermonde & d'Ath.

un temps raisonnable, sa prise finira cette Campagne. M. de la Feuillade m'a mandé que Turin sera pris à la fin de ce mois. Le Roi se porte parfaitement bien; & nous étions tous bien-aises hier de lui voir un éclair de joie. Je n'ai presque pas eu de fievre depuis l'affaire de Flandre; auriez-vous cru que c'étoit là le remede qu'il me falloit? Adieu, mon cher Duc, c'est bien sincérement que je vous aime, parce que je vous estime beaucoup.

LETTRE LII.

A Versailles, ce 3 Septembre 1706.

HÉ bien, mon cher Duc, vous faites des merveilles, & on peut juger de ce que vous feriez si vous aviez un peu plus d'étoffe entre les mains. Il est vrai que les affaires d'Espagne vont assez bien; mais nous en avons tant de mauvaises, qu'il nous reste toujours beaucoup d'inquiétude. Le siege de Turin va bien lentement; on espere pourtant le prendre, & je crois que pour le manquer, il faudroit que le Prince Eugene eût battu M. le Duc d'Orléans: ce qui ne paroît pas bien aisé, sur-tout ayant joint M. de la

Feuillade. La flotte me fait toujours une grande peine, ſoit qu'elle vienne en France, ou qu'elle aille en Eſpagne. On ſait fort bien dire qu'il faut tout remettre entre les mains de Dieu, mais c'eſt ſouvent un langage : on ſent bien dans l'occaſion qu'on veut ce qu'on veut avec un grand attachement. Vous aurez ſu que le voyage de Fontainebleau a été rompu pour notre Princeſſe, & remis pour nous au 23 de ce mois. Vous avez une ſœur qui ne fut pas indifférente à cette nouvelle, & qui me fit une grande pitié : je me conforme à l'inclination que vous avez pour elle, & plus je la vois, & plus elle me plaît. Le Roi la traite à merveilles, & elle a auſſi beaucoup de goût pour lui. Je m'en vais à St. Germain voir notre triſte Reine, que je ne ſuis plus en état de conſoler ; car j'ai moins de courage qu'elle, & nous ne ſommes pas ici ſi accoutumés aux mauvaiſes aventures. Les ennemis de la Princeſſe des Urſins répandent qu'elle eſt mal avec le Roi, & qu'elle ſera rappellée encore une fois : rien n'eſt ſi faux, & je vous aſſure que depuis qu'elle eſt partie, il n'y a pas eu un mot à reprendre dans ſa conduite, ni dans celle de notre Ambaſſadeur. Adieu, mon cher Duc : triſte ou gaie, je ſuis la même pour

vous, & mes ſentiments ſont fondés ſur ce qui ne peut changer.

LETTRE LIII.

Ce 12 Septembre 1706.

IL y a bien des choſes, M. le Duc, auxquelles il n'y a point de remede. Je doute que vous me faſſiez un compliment ſur la priſe de Turin : tout y languit ; notre armée eſt diminuée conſidérablement ; mais vous ſavez tout cela mieux que moi. Nous attendons toujours la deſcente, ſans ſavoir où : nous n'avons pas même de nouvelle que la flotte ait mis à la voile. Nous partons pour Fontainebleau ; j'y ſerai bien ſeule ; car je n'aurai ni la Princeſſe, ni les Dames du Palais. Je compte y voir quelquefois la Marquiſe de la Valliere, qui ne ſera peut-être pas fâchée de reſpirer avec moi ; je ſuis affamée de la ſolitude, & ſon cœur me paroît en preſſe. Me. la Maréchale de Noailles me parla hier de vous, comme ſi vous deviez paſſer l'hyver en Rouſſillon. Je ne m'y oppoſerai certainement pas, ſi vous y êtes néceſſaire pour le ſervice des deux Rois : mais ſi cela n'étoit

pas, je voudrois vous voir. Je me porte parfaitement bien depuis nos derniers & plus grands malheurs. Je n'ai plus de ces fievres qui me prenoient à toutes les mauvaises nouvelles. M. Fagon dit que c'étoit le changement qu'elles faisoient en moi, & que mon cœur étant présentement toujours dans la même situation, il n'y a plus d'inégalité. Vous en croirez ce qu'il vous plaira, mais je ne vous laisse pas la même liberté sur les sentiments que j'ai pour vous.

LETTRE LIV.

A St. Cyr, ce 25 Avril.

TOus vos bons amis, au nombre desquels je me range, étoient en peine de n'avoir point de vos nouvelles par M. le Maréchal : car nul autre ne prétendoit à cet honneur. Vous avez passé mes espérances, mon cher Duc, en m'écrivant. Je trouve très-bien que ce soit de la main d'un Secretaire, & je pourrai bien vous le rendre quand l'occasion s'en présentera. Les cataplasmes, qu'on vous met, ne me donneroient pas une si grande idée de votre mal, que de vous

voir demeurer tout court. Je connois votre zele pour le Roi, & votre amitié pour la France; & j'ai plus à craindre que vous ne vous pressiez, qu'on en auroit avec un autre qui ne se presseroit pas assez. Au reste, vous êtes parfaitement bien avec M. le Contrôleur-Général : je l'ai vu ce matin, & nommai votre nom sans dessein. Il s'est mis sur vos louanges d'un fort bon ton; & prétend être aussi fort bien avec vous; je l'en ai assuré. Il me paroît déja chargé de quelqu'un de votre famille; je vous ai mis à part, sans les abandonner. A propos de famille, n'êtes-vous pas bien-aise d'avoir un Mousquetaire au lieu d'un Abbé ? Me. la Maréchale en rit fort : il va faire la campagne, & à son retour son détournement sera oublié; & on vous le donnera, si nous sommes assez malheureux pour que la guerre dure. Notre Princesse s'est blessée, & après plusieurs accouchements douteux & qui exerçoient la Faculté & toutes nos Dames, elle en fit hier au soir un d'un véritable enfant, dont elle est très-affligée. Je tâche de la consoler pour le passé, & de la faire profiter pour l'avenir de sa propre expérience. Elle doit se trouver bien heureuse de ce que vous n'êtes pas ici : vous l'auriez bien grondée. Je ne

fais plus que languir : je m'ennuye à Marly, parce que je suis plus exposée au monde, & je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE LV.

A Marly, ce 14 Mai.

IL me semble qu'il y a bien long-temps que je ne vous ai écrit, mon cher Duc, & je n'en ai pourtant pas été moins occupée de vous. M. des Ursins est ici, & le bien de l'Etat passe aujourd'hui chez moi avant tous les devoirs de l'amitié. Je fus hier enfermée dans mon entresol une heure & demie avec M. de Maulevrier. La conversation n'étoit pas aisée : il ne parle pas mieux qu'il ne faisoit, & j'entends un peu moins. Il falloit remédier à ces deux inconvénients par une grande application, qui n'est pas trop bonne à ma tête. Il a cru m'apprendre bien des choses ; il n'a fait que confirmer tout ce qui nous a paru de nos Ambassadeurs, & nous montrer qu'il dit très-vrai dans le compte qu'il rend. Y aura-t-il encore du remede à l'état où se trouve l'Espagne ? Je crains qu'après qu'on aura tiré

de lui les éclairciſſements que chacun eſt bien-aiſe d'avoir, il ne demeure avec un nombre d'ennemis irréconciliables : il me paroît très-honnête homme & droit : l'eſtime que vous avez pour lui m'a diſpoſée à lui parler ouvertement, outre que de mon naturel je ne ſuis pas myſtérieuſe. Il parle de cette jeune Reine comme Me. la Princeſſe des Urſins. Je ne regrette point de m'en aller bientôt, mon cher Duc : les hommes ſont inſupportables quand on les voit de près. Le Roi ſe porte bien, & je le ſoupçonne de faire traîner ſa convaleſcence pour demeurer ici, où il fait effectivement très-beau. Je voudrois bien être à Verſailles pour regagner St. Cyr, dont j'ai un extrême beſoin : je ne puis ſoutenir le vacarme de mon cabinet : il y a plus de cinquante femmes à Marly. Nous avons mangé du beurre, mais vous n'y étiez pas ; & les ſouhaits que nous fîmes là-deſſus, ne vous valoient point. Notre De. de Bourgogne ne ſe conſole point, quelques efforts qu'elle faſſe pour s'étourdir : & cette inquiétude, jointe à ſa vivacité naturelle, la rend aſſez inſupportable. Adieu : voici M. Chamillart, dont je ſuis toujours bien contente.

LETTRE LVI.

A Fontainebleau, ce 27 Juin.

JE n'ai nul plaisir à vous écrire, mon cher Duc, & je n'y vois aucune utilité : nous en sommes souvent demeurés d'accord, pourquoi donc vous en fâchez-vous ? J'entends parfaitement votre lettre, mais n'allez pas devenir un Courtisan inquiet. Faites le mieux que vous pourrez. Assurez-vous du témoignage de votre conscience : n'attendez rien des hommes ; les biens qu'ils promettent sont peu de chose, & les maux qu'ils font n'ont pas plus de durée ; ils sont légers dans les uns comme dans les autres. Mais où m'emporte toute ma solidité ? Je vous fais une lettre de consolation, quand je ne sais nul sujet de peine pour vous : il n'y a personne qui soit plus mal instruite de ce qui vous regarde : on ne me nomme pas votre nom ; je vois peu Mr. votre pere, qui est celui avec qui je pourrois parler de vous. Il me paroît content sur ce qui vous regarde, & sans chagrin sur les troupes qu'on vous ôte. J'ai cru aussi que vous recevriez tout en grand homme, &

que vous feriez ce que vous pourriez, à proportion des moyens qu'on vous fourniroit. Je ne doute pas que le ſtyle ne ſoit différent quand les intérêts le ſont. Je ne ſais où j'en ſuis là-deſſus. Le Roi ſe porte à merveille : voilà ce que vous deſirez. Notre Princeſſe n'a nul ſujet de vous craindre, ſes plaiſirs ſont modérés, & ſes ſoins pour M. ſon mari très-empreſſés. Elle s'amuſe fort avec M. de Méſanges : & je m'y amuſerois auſſi, ſi je me voyois quelques moments à jouir de ce qu'il m'apprendroit. La Ducheſſe de Noailles paſſe ſes journées avec moi, & les ſoirées avec M. ſon beau-pere, dont je ſuis inquiete : il eſt ſouvent aſſoupi & dans une grande triſteſſe. Adieu, M. le Duc ; je ſuis très-laſſe de vivre : peu de choſes me plaiſent : les jours ſont longs ici : je ne ſuis point fort triſte, nous n'en avons point de nouveaux ſujets ; mais la mort eſt préférable à la vie. Ne vous fâchez point de ce diſcours, il ne vient point de chagrin.

LETTRE

LETTRE LVII.

Ce 15 Juillet 1707.

MR. le Maréchal de Noailles ne vous aura pas laiſſé ignorer que le Maréchal de Villars s'eſt un peu trop avancé, & que les ennemis l'ont coupé; mais il aſſure fort qu'il conſervera la ſupériorité qu'il a eue juſqu'ici, à moins que les ennemis n'envoyaſſent un puiſſant ſecours. On l'élevoit aux nues, quand il ravageoit l'Allemagne; c'eſt le dernier des Généraux, depuis qu'il a ignoré la marche des ennemis : les diſcours de ce ſallon (de Marly) ſeront donc éternellement les mêmes?

Je puis vous aſſurer que le Roi eſt très-content de ce que vous faites, & très-perſuadé de votre attachement pour lui : vous agiſſez ſur des principes qui vous ſoutiendront toujours. Mes inquiétudes ſont préſentement pour la Provence : beaucoup de gens les croyent mal fondées : qu'ils ayent raiſon ! Le ſcorbut eſt dans la flotte des ennemis : on dit qu'ils jettent dans la mer tous les jours plus de cinquante hommes : il eſt bien malheureux d'avoir à s'en réjouir ! Si nos affai

res se soutiennent de ce côté-là, nous pourrions avoir la paix.

Votre denier de la veuve a été très-bien reçu : vous faites ce que vous pouvez, & on est bien persuadé que ce n'est ni le zele, ni le courage qui vous manquent. Le mariage que vous savez ne va pas bien ; & je crois, par des raisons que je ne saurois expliquer, qu'il seroit mauvais pour tout le monde. Nous avons six Noailles à la Cour.

Mes chagrins sur le Jansénisme augmentent tous les jours, sans que j'y voye aucun remede. On a commencé à gâter le Val-de-Grace, & le Roi en a un sensible chagrin par rapport à la Reine-mere.

Je suis plus que jamais Hermite à la Cour, & il n'y a personne sans exception à qui je daigne parler : ma vieillesse me console de tout. Adieu, mon cher Duc; je vous estime trop pour ne vous pas aimer. Me. la Duchesse de Bourgogne prétend que vous êtes le plus honnête homme de France : elle vous aime & vous estime par des réflexions au-dessus de son âge. Sa conduite est assez folle, & cependant je lui trouve un fond de raison qui me fait beaucoup espérer pour l'avenir : elle & M. son mari sont dans une parfaite union. Il y a dans le Régi-

ment d'Artois un Sous-Lieutenant de la Compagnie de M. le Chevalier de Balincourt; il est sous ma protection, & je vous le recommande, mon cher Duc, s'il mérite que je me mêle de lui. Il est parfaitement bien Gentilhomme, & frere de la petite musicienne que vous m'avez vue à Versailles.

LETTRE LVIII.

A St. Cyr, ce 31 *Juillet* 1707

J'ai de temps en temps ma petite fievre. Il s'y en joint quelquefois une autre un peu plus forte avec des vomissements. L'intervalle de ces accidents n'est pas assez long pour me remettre, & j'en suis fort affoiblie. Je sue, dès que je veux écrire quatre mots. Aussi l'on ne voit presque plus que le caractere de votre cousine. Les affaires de Provence me paroissent bien sérieuses. Et quoi qu'on dise à Versailles, où l'on chantoit victoire hier au soir, j'ai bien de la peine à croire qu'on ne prenne pas Toulon & tout le reste. Je ne saurois me réjouir que je ne sache M. de Savoye en marche pour s'en retourner chez lui.

Me. la Ducheſſe de Noailles s'eſt bien conduite à Marly. Elle a reçu de très-bons traitements du Roi & de Me. la Ducheſſe de Bourgogne. Elle paſſoit la plupart de ſes journées à jouer au Trictrac avec Me. de Dangeau dans mon cabinet, plutôt que d'aller dans le ſallon. Madame votre mere m'a aſſuré pluſieurs fois qu'elle étoit bien contente. Elle vint hier ici, & y eſt encore aujourd'hui. Elle a fait ſes dévotions trois fois en aſſez peu de temps. Elle a pris M. Treilh pour ſon Confeſſeur. Que ces commencements ſe ſoutiennent! Mais elle eſt bien jeune pour être ſitôt raiſonnable. Je vous tiendrai la parole que je vous ai donnée.

Je m'accommoderois fort bien d'avoir quelque commerce avec une de vos ſœurs. Mais il faudroit le traiter auſſi ſecretement qu'une galanterie.

Adieu, mon très-cher Duc : ne verrons-nous point finir ce malheureux temps par une paix qui vous remette derriere votre Maître pour ne le plus quitter?

LETTRE LIX.

A St. Cyr, ce 2 Septembre 1707.

JE mourois d'envie de voir par vos lettres la joie que vous avez du départ de M. le Duc de Savoye : quelque téméraire que fût l'entreprise, elle eût réussi, si on avoit cru les conseils du Prince Eugene ; quoiqu'il en soit, voilà un grand bonheur.

Il y a de l'apparence que vous allez porter le faix des plus grandes affaires, & que les efforts de nos ennemis vont se tourner de votre côté. J'ai toujours dans le cœur que Dieu n'abandonnera pas Nos Majestés ; il paroît, comme vous le dites, qu'il a fait lui-même le partage : mais on prétend que les Anglois ne consentiront jamais à ce que Dieu a fait : il faudroit que d'heureux événements nous missent en état de donner la loi. Voilà un Prince des Asturies, qui va redoubler l'affection des peuples : mais on ne peut pas toujours les soutenir ; en vérité, il est bien difficile de comprendre comment cette fusée pourra se démêler.

Je voudrois, mon cher Duc, vous ca-

cher le déplaisir que j'ai de voir celui de notre Cardinal : ses affaires avec le Roi se gâtent tous les jours de plus en plus, je n'y vois point de remede, je n'ose presque lui en parler. Si quelqu'un y pouvoit quelque chose, ce seroit vous ; mais nous ne vous verrons de long-temps : je n'ai pas le courage de passer de cette matiere-là aux nouvelles de notre Cour : il faut seulement, pour répondre à votre amitié, vous dire que je me porte assez bien présentement. Je passe mes jours avec Me. votre femme.

LETTRE LX.

A Fontainebleau, ce 13 Septembre 1707.

NOus sommes arrivés ici en bonne santé, & toute la Cour, très-occupée des chasses déja faites, & des chasses à faire. J'aurois plus d'envie de recevoir de vos nouvelles, que vous n'en aurez d'apprendre des nôtres, au moins de celles qui font l'attention de la plupart des Courtisans. M. le Maréchal de Noailles ne vous laissera pas ignorer les considérables ; nous avons celle de la mer. Il est certain que nous avons eu l'avantage ;

mais nous ne pouvons savoir que par les marins le plus ou le moins de cet avantage. Je cherche une retraite contre la voliere, qui est plus vive depuis hier, que je ne l'ai jamais entendue : si elle est fatigante dans les temps où on n'a rien qui afflige, jugez de ce qu'elle sera dans celui-ci, où j'ai un grand serrement de cœur sur ce qui s'est passé, & sur les suites que j'en crains. Je suis soumise à la volonté de Dieu; mais cette soumission n'ôte pas la tristesse : votre état y met le comble. Il faut plus de courage pour la soutenir que pour aller au combat : au combat on est tué; & ici l'on meurt. Quand je pense à cet hyver, qui n'est pas bien éloigné, où l'on se divertissoit dans mon cabinet, & que, de ce qui y étoit, le Duc de Guiche & vous, étiez peut-être en langueur pour toute votre vie, & que le Marquis de Noailles & Labaume sont morts, je vois le peu de fond & de projets qu'il faut faire. Il n'y a que moi qui ne sauroit mourir. Je vous embrasse, mon cher Duc, avec ces tristes réflexions.

LETTRE LXI.

A Versailles, ce 16 Mars.

OU avez-vous pris, mon cher Duc, que je suis affligée des discours des Courtisans, vous qui savez que nous vivons d'injures ? J'ai été choquée de celui d'un de vos amis. Vous savez que ce qui est déraisonnable me déplaît, & que j'ai peine à comprendre dans ces occasions-là, que l'esprit ne supplée pas au cœur. Si vous étiez prophete, je serois bien consolée par les assurances que vous me donnez, que nos maux sont passés. Nous voici pourtant à la veille d'une campagne bien importante. On s'y prépare avec plus de confiance & de courage que les autres années; & tout le monde convient que les arrangements sont meilleurs.

Le Roi donna le Gouvernement de Valenciennes au Chevalier de Luxembourg. On dit beaucoup de bien de lui. Le Comte d'Aubigné me dit en ce moment qu'il est Inspecteur. J'en suis très-aise, & je voudrois voir ce nom-là se relever.

On parle d'un beau discours que le Maréchal de Villeroi a fait, en prenant pos-

ſeſſion de la place de Doyen des Maréchaux de France. Il me parle toujours comme un de vos meilleurs amis : Madame votre mere ne le croit pas.

Madame de Caylus eſt aſſez mal, pour me donner de l'inquiétude.

Notre Princeſſe ſe met en pieces pour ſe divertir, ſans y parvenir. Elle n'a jamais été ſi ſérieuſe.

Je crois être préſentement aſſez bien avec Me. votre mere. Je vous embraſſe de tout mon cœur:

LETTRE LXII.

A Marly, ce 3 Mai 1708.

J'Ai reçu deux lettres de vous preſque à la fois, l'une du 22, & l'autre du 27. Je ſuis bien affligée de votre état, & par rapport à vous, & par rapport aux affaires du Roi. Je ſais que vous n'êtes pas ſur le ton plaintif; & je juge par-là de l'extrémité où vous vous trouvez : on m'aſſure qu'on y donne tous les ordres que vous propoſez. M. le Maréchal de Noailles vous inſtruit des armées. M. de Vendôme part aujourd'hui, bien content de la ſienne, & bien plein de confiance

qu'il va faire des merveilles. Il m'est revenu qu'on dit ici, que le Maréchal de Villars refusera de commander en Dauphiné : je ne le crois pas capable d'une telle sottise ; & j'en serois bien fâchée. Nos Princes sont ravis d'aller en Flandres. M. Chamillart est charmé de M. l'Electeur de Baviere : mais ce que j'entends dire aux autres me feroit trembler pour l'Allemagne, s'il n'avoit un bon conseil, & M. le Maréchal de Berwick, présentement l'homme à la mode, & digne de l'être.

--M. le Maréchal vous mandera sans doute le très-petit *bisbiglio* dont on a soupçonné Mrs. les Maréchaux de France, qui se réduira, je crois, à rien. M. votre pere me fit là-dessus une réponse qui a bien fait sa cour. Ecrivez-moi toujours par un Secretaire ; c'est un soulagement pour vous & pour moi ; & nous sommes tous deux trop sages pour nous écrire des choses bien importantes.

Votre maître se porte parfaitement bien. Il est content de vous ; & je sais combien vous l'êtes de lui. La D. de Noailles ne me quitte point ; & il me semble qu'elle fait fort bien. Elle & Me. de Caylus sont en faveur auprès de notre Princesse, & n'en abusent pas. Je vous aime

toujours, & je vous le dis avec la secheresse d'une personne qui ne mesure point l'amitié sur les démonstrations.

LETTRE LXIII.

A Fontainebleau, ce 12 Août 1708.

NOus sommes convenus que notre commerce ne pouvoit être agréable, & je le sens tous les jours. Vous me taisez tout ce que vous pensez : & comme je serois aussi prudente que vous, quoique fort tentée de ne l'être pas, je vous écris le moins que je puis. Vous savez l'état où nous sommes ; & vous comprenez parfaitement le mien en particulier : vous êtes mieux instruit que moi des affaires générales, car votre Gazetier est fort soigneux de s'en informer : ainsi je ne veux vous parler que de Me. la Duchesse de Bourgogne, qui passe mes espérances, & même mes souhaits, dans la maniere vive & tendre dont elle aime son mari. Je ne l'aurois jamais cru ; & s'il pouvoit le voir, je crois qu'il en mourroit de joie : enfin, vous seriez content, c'est beaucoup dire. Nous attendons de moment à autre de voir à quel

siege les ennemis se détermineront : Lille & Tournay sont également menacés. Je vois la place prise, bien plutôt qu'on ne pense, si on ne la secourt pas : je vois la bataille perdue, si on veut la secourir, je vois trois Princes en danger, dont le moindre est d'assez grande conséquence. Jugez, mon cher Duc, si je suis bien à mon aise avec de telles visions, & s'il ne vaudroit pas mieux voir des fantômes. Je ne suis point contente de la santé de M. de Noailles, quoiqu'on me cite tous les jours des exemples de gens qui ont vécu vingt ans avec de pareils assoupissements. Tout en ce monde est affliction d'esprit, affliction dans les affaires temporelles, dans celles de l'Eglise, dans les grands, dans les petits, dans les hommes, dans les femmes, dans les biens, dans le repos, dans les amitiés, dans les sociétés, dans les familles : tout est affliction d'esprit ; tout est plein de contradictions ; & pour comble de malheur, on n'est pas en paix avec soi-même. Je ne vous connois de bonheur que votre sagesse : vous êtes absent de tout ce que vous aimez : vous vous dévouez pour le Roi & pour l'Etat, & on vous ôte les moyens d'être utile. M. d'Orléans crie miséricorde : M. de Villars en fait autant : M. l'Electeur

pense pis & se tait : les puissantes armées de Flandre ne peuvent rien faire : tout est affliction d'esprit. Je vous embrasse. La Duchesse de Noailles ne me quitte guere.

LETTRE LXIV.

A St. Cyr, ce 10 Septembre 1708.

VOus savez, mon cher Duc, que je pense comme vous sur le commerce des lettres, & qu'il y a de bonnes raisons pour les rendre rares entre ceux qui sont tentés de tout dire. Nous sommes dans un état très-violent sur les affaires de Flandre : vous en connoissez mieux que moi l'importance : je ne doute pas que M. votre pere ne vous tienne instruit de tout. Je voulois attendre qu'elles fussent décidées : mais je n'y vois point de fin : les armées sont pourtant bien près l'une de l'autre. Le Roi veut qu'on hasarde tout pour secourir Lille; & il s'y trouve de si grandes difficultés par les postes avantageux que les ennemis occupent, que je suis persuadée qu'on ne pourra les surmonter : cependant on les croit, à tous moments, aux mains, & jamais la Cour n'a été dans l'état où elle est de-

puis la malheureuse journée d'Oudenarde. Notre Roi est le seul qui se possede toujours dans la même égalité d'esprit, d'humeur & d'occupations. Notre Princesse est trop aimable : & je commence à lui trouver trop de mérite. Vous seriez charmé de sa conduite ; & je voudrois qu'elle eût des témoins comme vous : car aucun de ceux qui l'environnent n'est capable de connoître le prix de ce qu'elle sent, & je la vois souvent louée très-mal à propos : sujets de conversation pour cet hyver, si vous me retrouvez encore. Je me soutiens, malgré mon extrême foiblesse de corps & d'esprit, ou, pour parler plus juste, (car on peut vous parler dans toutes sortes de langues) Dieu me soutient & me soutiendra tant qu'il lui plaira de me faire souffrir. Vous connoissez mes croix, & elles sont imperceptibles aux autres : mais il n'importe : l'essentiel est de les bien porter. Je ne suis pas contente de la santé de M. votre pere : je l'aime véritablement, & je sais ce que vous souffrirez quand vous le perdrez : il dort souvent, & n'a plus d'appétit. On se moque de moi, quand je m'en effraye : je souhaite qu'on s'en moque long-temps. J'ai fait vos compliments à votre Maître, qui les a reçus comme d'un serviteur fide-

le : il sait que vous ne pouvez plus rien faire : & tout est oublié & négligé présentement. On ne pense qu'à la Flandre, & vous, comme les autres, & peut-être mieux que les autres. Les choses sont disposées de façon à donner de longs déplaisirs. Il faut que les François & les amis du Roi renouvellent de zele & de courage. J'ai de grandes espérances sur vous, mon cher Duc, & bien de l'impatience de vous voir ici. Votre cœur vous dit que nous sortirons bien de l'action de Lille : cependant, à parler selon les apparences, nous devons être battus, & tout perdre. Notre cher Maréchal de Boufflers fait tout ce qui est possible. Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE LXV.

Ce 4 Novembre 1708.

LE Roi a ordonné à M. le Maréchal de Boufflers de se rendre : je suis dans une grande inquiétude du dénouement de la Citadelle : car je crains tout de la supériorité des ennemis : je serai bien affligée, & pour le mari & pour la femme, si ce merveilleux homme est prisonnier

de guerre. Je ne sais rien de nouveau de Flandre : & vous n'en sauriez être instruit par moi : car mon ignorance est si grande, que je ne puis juger de ce qui nous est bon ou mauvais.

Je vous remercie, mon cher Duc, de ce que vous voulez faire pour Me. de Barneval : si vous la logez chaudement, vous lui sauverez la vie. Je me porte mieux qu'il ne m'appartient dans la situation où est mon cœur : les malheurs de l'Etat ne me laissent pas même le loisir de pleurer les malheurs de mes amis.

LETTRE LXVI.

3 Décembre 1708.

LIsez cette lettre, mon cher Duc : & voyez ce qu'on me demande & à quoi l'on m'expose. Que les gens en place sont à plaindre d'avoir à refuser leurs meilleurs amis, ou à faire des injustices !

Si nous faisons la guerre au Roi d'Espagne, vous n'en serez point chargé. Vos remontrances ont été trouvées fort justes : & je me presse de vous ôter l'inquiétude que je vous ai vue.

Dites à Me. la Maréchale que je n'ai jamais autant senti qu'aujourd'hui le poids de ma fortune & de ma vieillesse, puisque l'une m'ôte le temps, & l'autre, la force d'aller rendre à votre famille un devoir, qui est encore plus de tendresse que de bienséance.

LETTRE LXVII.

A Versailles, ce 28 Décembre 1708.

MR. le Cardinal d'Estrées travaille à raccommoder M. l'Evêque de Chartres & M. l'Evêque de Noyon avec M. le Cardinal de Noailles. Il y réussit assez bien: & j'ai reçu une lettre de votre cher oncle sur ce sujet, pleine de bonté, de douceur, & de cette paix, qui aura encore augmenté en lui, parce que nous ne pouvons douter qu'il ne soit de bonne volonté.

On tâche d'empoisonner votre voyage: c'est le dessein de figurer avec la Feuillade, qui vous le fait entreprendre. On ne manquera pas d'envoyer ces soupçons en Espagne, qui y arriveront avant vous: mais la force de la vérité surmontera la malice des discoureurs.

Me. votre mere est à Paris pour le ma-

riage de Mlle. de Bournonville avec le Duc de Duras.

Le Maréchal de Villeroi est ici. Il a paru surpris de la santé du Roi, & il dit qu'on lui donne mille maux. N'allez pas devenir Provincial, & rassurez les autres.

Je verrai notre saint Cardinal Mercredi : il est mieux de sa goutte. Je ne me cache point, comme vous le savez, de l'estime & de l'amitié que j'ai pour M. l'Ev. de Chartres : mais c'est sincérement que je regarde aussi les intérêts de M. le Cardinal dans ce raccommodement. Ils seroient forts, s'ils étoient unis : je crois que vous m'entendrez bien. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXVIII.

A St. Cyr, ce 28 Mai 1709.

JE vous ai écrit une fois, mon cher Duc, & je n'ai point encore reçu de vos lettres. Nous sommes toujours comme vous nous avez laissés, & même plus mal, puisque la durée des maux les augmente.

Nos Princes ne vont plus à l'armée : elle n'est pas en assez bon état pour les

avoir à leur tête. M. le Maréchal d'Harcourt a peu de troupes, & aura peu d'ennemis : M. le Maréchal de Villars est très-content de l'armée en Flandre, mais très-inquiet de sa subsistance : la famine n'augmente pas, mais elle ne diminue point.

Nous sommes toujours dans l'incertitude de la paix ou de la guerre : on ne conclut, ni on ne rompt : nous attendons un Courier de M. de Torcy.

On disoit, il y a deux jours, que Me. la Princesse des Ursins étoit chassée : je crois que nous le saurions.

J'ai dîné chez Madame la Duchesse de Noailles : Mlles. vos filles y étoient : l'aînée (1) est embellie, & a tout l'esprit de son âge : la petite vous ressemble. Elles me vinrent voir ici le lendemain : elles ont charmé tout St. Cyr : l'aînée sut se contraindre pour plaire aux Dames : la cadette fut bouffonne, bisarre, naturelle : elle ne vous en ressemble pas moins : en voilà assez pour un pere qui ne m'a jamais paru affolé.

Je tiens une grande rigueur à Me. votre

---

(1) Françoise-Adélaïde de Noailles, née le 1er Septembre 1704, mariée le 12 Mai 1717, à Charles de Lorraine, Comte d'Armagnac, Grand-Ecuyer de France.

femme pour l'empêcher de venir ici : elle m'aſſure que Me. la Maréchale & Me. la Ducheſſe de Guiche y conſentent : j'ai répondu que je voulois voir ce conſentement par écrit.

Le Roi fait à ſon ordinaire : mais il eſt triſte & enrhumé.

Me. de Mantoue eſt à Vincennes. Elle verra, je crois, le Roi dans ma chambre, quand ſon exil ſera fini : on dit qu'elle eſt embellie & fort ſage : du reſte, elle eſt Princeſſe de Lorraine, & inutile : on commence déja à la décrier : vous connoiſſez notre Cour.

Ce 29 Mai, à St. Cyr.

Il n'étoit queſtion, hier au ſoir, à la Cour que de Mlles. de Noailles ; l'aînée avoit été dîner à Meudon avec Me. la Ducheſſe de Bourgogne : M. le Dauphin ne pouvoit tarir ſur ſes louanges. Mlle. d'Ayen ſe contenta d'aller voir M. le Duc de Bretagne : il lui prit ſon éventail, & le déchira d'un bout à l'autre : Mlle. d'Ayen lui en donna un coup de toute ſa force : & le Prince le lui rendit par un coup de pied dans le ventre. Me. de Ventadour les ſépara, & rendit un éventail à Mlle. votre fille : ainſi finit le combat.

On dit par tout Paris que la paix a été ſignée le 24: il n'y a pas d'apparence, puiſque le Roi n'en ſait aucune nouvelle.

L'Evêque de Limoges m'écrit que vous vous êtes fait adorer en Limoſin. J'ai vu, ce matin, M. le Cardinal en bonne ſanté, malgré deux mille pauvres qu'il s'eſt chargé de faire ſubſiſter. Je mange du pain d'avoine: il eſt très-bon: ce ménage n'eſt pas conſidérable: mais cela épargne l'eſpece du froment. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE LXIX.

A Verſailles, ce 3 Juin 1709.

ME. la Ducheſſe de Noailles, chez qui nous dînons, vient de me donner votre lettre du 24, la premiere que vous m'ayez écrite. Nos malheurs augmentent tous les jours: nous ne pouvons ni faire la paix, ni faire la guerre: vous apprendrez ce que M. de Torcy nous a rapporté, qui a donné de l'indignation à tout ce qui a une goutte de ſang François. J'ai vu donner les ordres pour que vous ſoyez bien informé de tout, & qu'on vous conſulte ſur les troupes qu'on veut

vous donner, & ſur l'uſage que vous croirez en devoir faire. Le Maréchal de Boufflers ſeche de ce qui ſe paſſe : je n'oſe entrer dans le détail : je n'ai pas la force de traiter les bagatelles : ainſi il vaut mieux finir, ſans vous dire même, comme je ſuis pour vous, car vous devez le ſavoir. Vos aimables enfants ſont avec nous. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE LXX.

A St. Cyr, ce 9 Juin 1709.

JE ne ſais ſi votre courier me fera avertir de ſon départ : je vais vous écrire comme ſi je le ſavois.

Votre ſituation eſt en petit ce que celle du Maréchal de Villars eſt en grand. On prétend que le Dauphiné & l'Allemagne ſont mieux. Quant à la mauvaiſe commiſſion que le Roi vous fit enviſager quand vous partîtes d'ici, il n'en eſt plus queſtion. La paix ne ſe fait point : & quand elle ſe feroit, le Roi d'Eſpagne ne veut point revenir : mais le nôtre, après avoir lu votre lettre, m'a donné ordre de vous mander qu'en aucun cas, vous ne

ſeriez employé pour un tel perſonnage : il m'effrayeroit très-fort : ce n'eſt pas un Bourbon qu'il vous convient de détrôner.

Votre lettre m'a paru belle & bonne. On eſt très-perſuadé des ſentiments qui y ſont. Vous ne pouvez croire à quel point ils deviennent rares : & j'en ſuis ſi effrayée, qu'à peine comptai-je préſentement nos autres maux. Comment ſauvera-t-on la France, s'il n'y a plus de François ?

Quand on a ſu que le Roi refuſoit les indignes propoſitions de paix, que les ennemis ont faites à M. de Torcy, tout le monde a applaudi & demandé la guerre ; mais ce mouvement n'a pas duré : & l'on eſt bien vîte retombé dans cet abattement que vous avez vu & qui vous indignoit.

Quand vous étiez ici, combien de fois avez-vous entendu dire : Pourquoi nous laiſſe-t-on de la vaiſſelle d'argent ? le Roi nous feroit plaiſir de tout prendre. Depuis que les plus zélés en ont donné l'exemple, tout eſt conſterné : on murmure : on trouve que c'eſt au Roi à commencer à ſe retrancher : on lui plaint toutes ſes dépenſes : les voyages de Marly ſont la cauſe de la ruine de l'Etat : on voudroit lui ôter ſes chevaux, ſes chiens, ſes valets : on attaque ſes meubles : en

un mot, on le veut dépouiller le premier. Où se font ces murmures ? à sa porte : par qui ? par des gens à qui il a tout donné. Pour moi on veut me lapider, parce qu'on suppose que je ne lui dis rien, comme s'il n'ouvroit pas lui-même toutes les lettres, & ne donnoit pas lui-même ses ordres.

Cependant le Roi a diminué sa table de Marly : il a envoyé sa vaisselle d'or à la monnoie : il met ses pierreries entre les mains de M. Desmaretz, pour les engager, si on le peut : mais on ne veut compter que ce qu'il ne fait pas. Je vous avoue que de telles dispositions me glacent le sang dans les veines, & que vous me seriez bien nécessaire ici.

Le déchaînement contre l'homme que vous savez, augmente tous les jours, & vient jusqu'au Maître : il ne peut se résoudre à le sacrifier, parce qu'il lui fait pitié, & qu'il se met en pieces présentement pour le service.

Les enfants du Roi paroissent plus sensibles à l'état des choses. Le Dauphin parle davantage & écoute : il porte même au Roi les plaintes qu'il a reçues : mais après tout cela, il dit, j'ai parlé, & fait par-là encore plus blâmer son pere.

La Duchesse de Bourgogne est dans une

une triſteſſe qui paſſe la mienne; c'eſt ſa pente naturelle, & elle connoît trop le fond & les circonſtances de ſon état. Elle aime le Roi, elle aime ſon mari, elle aime ſon pere, elle aime ſa ſœur : tous ces endroits-là lui fourniſſent aſſez de matiere à ſes chagrins, ſans compter ceux de la journée, qui eſt ſi longue à paſſer.

D'un autre côté, M. le Maréchal de Villars veut ſe faire valoir, & gronde de n'être pas premier Gentilhomme de la Chambre : le Maréchal de Boufflers ſeche d'affection pour le Roi, & de zele pour la France : mais il veut trop de perfection, pour nous convenir : & à force de demander, il ſe mettra en état de ne rien obtenir. Je lui conſeille un peu plus de ménagement; mais ſes principes n'en admettent point, & ſont trop durs pour la foibleſſe des hommes. Je ſerois bien fâchée que vous allaſſiez à Madrid; il n'y a plus rien à faire en ce pays-là : vous vous perdriez ſans les ſauver.

Je n'ai pas encore lu le Manifeſte de Manſera, & je l'ai laiſſé à Verſailles.

Nos Princes n'iront point à l'armée : on ſe trouve trop incertain ſur les ſubſiſtances.

Le Chevalier de St. George va en Flandres, ſi on peut lui donner de quoi par-

tir, & même quand on ne lui donneroit pas : nous ne payons plus la Reine : tout est à l'extrêmité.

J'ai été des premieres à envoyer ma vaisselle ; vous y perdez plus que moi, & vous ne vous y seriez pas opposé : il y en a pour 13 ou 14 mille francs. S'il n'y avoit qu'à manger sur de la faïance, nous en serions quittes à bon marché.

Le Chevalier de la Vrilliere se meurt à Strasbourg.

Les ennemis se sont crus si sûrs de la paix, qu'ils en ont signé les articles avant de se séparer, & ont fait partir six ou sept couriers pour en donner part à leurs Alliés. Il en passa un par ici pour porter cette nouvelle en Portugal, & il nous demanda un passe-port.

Il me paroît qu'on donne tous les ordres possibles pour les bleds ; il en est arrivé à Dunkerque ; il en vient de tous côtés ; il y en a encore beaucoup sur le port à Paris : cependant le pain ne diminue point : il y a souvent du désordre dans les marchés. On vient de donner un arrêt pour qu'il n'y ait plus que de deux sortes de pain, & un bis pour les pauvres qui sera un peu cher : il faut consulter là-dessus tant de gens, que tout se fait trop lentement : & la jalousie en-

tre les Magiſtrats y contribue encore.

On eſt un peu ſcandaliſé à la Cour, des careſſes que M. le Dauphin fait à M. de Vendôme à Meudon : notre Princeſſe, ſoutenant ſon caractere, ne s'eſt pas preſſée d'y aller.

Le Roi, pour faire ſa cour à Me. la Ducheſſe de Guiche, a gardé ſon mari, ici, le plus long-temps qu'il a pu : mais enfin il a fallu qu'il partît.

A Verſailles, ce 10 Juin.

En entrant hier dans ma chambre au retour de St. Cyr, je trouvai ſur ma table une lettre de M. de Chamillart, qui m'apprenoit ſa diſgrace. Le Roi l'a accompagnée de toutes les marques de bonté qui lui ont été poſſibles. C'eſt M. de Beauvilliers qui lui en porta la nouvelle. Il ira où il lui plaira, pourvu que ce ne ſoit pas à la Cour : il a une très-groſſe penſion, une pour ſa femme, celle de ſon fils conſervée : il aura la ſurvivance de la Charge de Cavoye.

M. Voiſin eſt arrivé ce matin : le Roi lui a déclaré le choix qu'il a fait de lui pour cette place ; je le plains plus que ſon prédéceſſeur.

C'eſt Monſeigneur qui a achevé de déterminer le Roi.

Ménagez votre ſanté, je vous en conjure. Vous n'êtes pas ſi robuſte par le corps que par l'eſprit. Adieu, je n'en puis plus. Je compte ſur vous, mon cher Duc, comptez ſur moi.

LETTRE LXXI.

A St. Cyr, ce 22 Juin 1709.

LA ſuite vous aura fait voir, mon cher Duc, que j'étois mieux informée ſur la paix, que votre ami de Rotterdam. Nous ne l'avons point, cette malheureuſe paix; & notre état eſt encore plus triſte que ſi nous l'avions. On eſt bien déſeſpéré de la ſavoir rompue : on auroit été bien affligé de ſe ſoumettre à de telles conditions : la guerre vaut encore mieux que la honte.

Je crois que la guerre vous fera perdre deux de vos bons amis, M. le Maréchal de Boufflers, & moi, qui ſéchons de tout ce que nous voyons de lâche, & de tout ce que nous craignons de funeſte. J'y pourrois ajouter une perſonne qui ſe pique d'être votre amie : c'eſt Me. la Ducheſſe de Bourgogne : elle eſt un peu plus triſte que moi : il s'y joint un ſoup-

çon de grossesse : & dans l'état où nous sommes, faire des Princes, c'est presque faire des malheureux. Je suis bien de votre avis sur nos Princes : tout bien considéré, il est encore meilleur qu'ils n'aillent pas à l'armée que d'y aller : ils la ruineroient & ne la ranimeroient pas.

Je ne crois pas qu'il se passe rien en Allemagne. Le Maréchal de Berwick paroit assez tranquille de son côté, & croit avoir fait de bonnes dispositions. Nos grandes inquiétudes sont pour la Flandre : le grand nombre de nos ennemis m'épouvante : mais je voudrois bien qu'il n'épouvantât que moi, & que les Officiers Généraux ne recommençassent pas les discours de l'année passée.

Me. la Princesse des Ursins n'est point chassée : mais les choses pourront bien se tourner de façon qu'elle sera obligée de laisser le Roi & la Reine entre les mains des seuls Espagnols, auxquels elle sera toujours suspecte.

Il me paroît qu'on songe à vous fortifier : vous n'avez besoin d'être exhorté ni excité, & je suis bien persuadée que vous n'oublierez rien pour le service du Roi : vous savez que dans les grands malheurs, ne faire que son devoir, c'est ne pas le faire. J'espere que notre Minis-

tre ſera autant de vos amis que des miens : il ne ſauroit faire auſſi mal ſa charge que ſon prédéceſſeur, qui étoit tombé dans un abattement, dans un mépris qui le rendoient inutile. Je ne vois perſonne qui n'approuve ce changement. Le diſgracié le porte avec fermeté : je ſuis perſuadée qu'il s'en conſoleroit, s'il n'étoit environné d'une famille déſeſpérée : il n'a pas même la conſolation d'être content de M. de la Feuillade, comme il le fut quand il quitta les finances : car la Feuillade n'a rien fait qui vaille dans cette occaſion-ci.

Me. la Princeſſe de Conti a fait offrir à Me. de Dreux un appartement à l'Hôtel de Conti, & ſa table toutes les fois qu'elle voudroit : je ne connoiſſois point cette grande amitié ; ce n'eſt peut-être qu'une générosité. Le Roi ſe porte très-bien : l'extérieur eſt comme vous le voyez du lieu où vous êtes : l'intérieur n'eſt pas toujours tranquille : mais le courage & l'occupation le ſoutiennent, & plus que tout cela, la confiance en Dieu.

Il ne me paroît pas que l'on compte que votre rôle doive être ſi petit : il eſt de notre intérêt, autant que de celui de Philippe V, de ſoutenir l'Eſpagne, tant que la guerre durera.

Me. votre femme ne me quitte guere : nous avons six Noailles à la Cour; la Marquise de la Valliere a été obligée de quitter Marly, pour aller chercher de l'argent à Paris : ce qui ne se trouve pas fort aisément. La ressource de la vaisselle d'argent n'a pas été jusqu'ici bien grande, mais elle étoit absolument nécessaire dans un commencement de campagne; les quatre cents mille francs de vaisselle d'or ont fourni de quoi envoyer de petits secours: ce qu'on a porté de vaisselle d'argent va à quatorze cents mille francs; c'est toujours quelque chose, en attendant que les monnoies fournissent davantage. La vaisselle que l'on vend fait du bien au Roi par le cinquieme qu'il gagne sur l'augmentation des especes : ce qui me fait espérer qu'à la fin on la défendra tout-à-fait. Que n'en sommes-nous quittes, pour manger toute notre vie dans de la faïance ?

M. le D. d'Orléans paroît dans un très-grand chagrin : les uns disent que c'est parce qu'on ne le consulte pas : les autres prétendent qu'il voudroit commander en Flandre : d'autres disent que ce n'est que sur le rang de ses filles : & d'autres n'y croyent pas de plus grand mystere, que la contrainte d'être quelquefois à Mar-

ly, aimant mieux que jamais les libertinages de Paris.

On a été très-content du Mandement que M. le Cardinal a fait pour les prieres publiques. Le Roi nomma hier pour Abbesse de Maubuisson, Me. de Château-Morand. Le Chevalier de St. George est parti pour l'armée, avec un équipage au-dessous même de cette dignité : il a réglé son ordinaire à une livre de viande par tête : vous ne l'en estimerez pas moins. Adieu, mon cher Duc : je suis aujourd'hui dans une langueur qui ne m'auroit pas permis d'écrire de ma main. Mon amitié pour vous n'est ni moins vive, ni moins tendre ni moins courageuse.

LETTRE LXXII.

A St. Cyr, ce 30 Juin 1709.

C'Est être trop modeste de ne vouloir pas d'un personnage important quand on est Général, & Général d'une armée qui sera bientôt assez nombreuse. Le Roi m'a paru bien-aise de vous avoir destiné, à un bataillon & un escadron près, le même nombre de troupes que vous demandez. Il est bien content aussi de vos

arrangements, de votre prévoyance : enfin, il vous a donné des louanges, & il n'en sort guere de la bouche des Rois.

Me. la D. de Noailles est une vive sollicitense des commissions que vous lui donnez : elle m'importuna bien hier sur votre M. de Fimarcon : elle voulut absolument que je le visse au travers de tout ce que vous savez qui remplira ma chambre à Marly : le Roi, Me. la D. de Bourgogne, le piquet, une médecine, tout cela ne l'arrêtoit point : tout devoit céder à M. de Fimarcon : il arrive : & nous serons peut-être assez embarrassés l'un de l'autre.

M. Chamillart soutient avec courage le changement de sa fortune. Non, je ne le trouverois pas à plaindre, si sa famille pensoit comme lui : mais il est le seul de son sang qui ait quelque fermeté. M. Voisin commence très-bien : & tout ce qu'on dit de son exactitude fait voir que l'autre ne faisoit presque plus rien : Me. Voisin prétend être fort de vos amies : je ne sais si elle se vante ; mais je desire fort que ces gens-là vous aiment & que vous les aimiez : j'y contribuerai autant que je le pourrai. M. le Maréchal de Boufflers ne veut pas absolument qu'ils se parlent : je le voudrois aussi absolu-

ment que lui ; mais j'y trouve plus de difficultés.

Tous les bons François ont senti, comme vous, la dureté des conditions de la paix qu'on vient de rompre : mais il est difficile de soutenir la guerre, quand on n'a ni bled, ni argent. La famine vient si directement de Dieu, qu'il me semble que c'est une preuve qu'il veut que nous soyons accablés, soit par la paix, soit par la guerre.

Me. la D. de Bourgogne est grosse : c'est encore un contre-temps dans la conjoncture présente : sa tristesse acheve de me consterner.

On commence à croire que les ennemis n'attaqueront point le Maréchal de Villars : il est si bien retranché, qu'ils feroient une imprudence ; le parti qu'ils prendront ne nous sera peut-être pas plus avantageux : car on dit qu'une armée demeurera devant la nôtre, & que l'autre entrera en France ; je n'en dirai pas davantage, ne pouvant souffrir que les femmes parlent de guerre.

Vous n'avez jamais vu un tel vacarme dans le sallon de Marly, qu'il y en a eu sur l'évacuation des troupes d'Espagne. Je ne sais par la fauté de quel Ministre on sut que les avis avoient été

partagés là-dessus dans le Conseil ; les uns soutenant que la paix ne pouvoit jamais se faire sans le renoncement de l'Espagne ; les autres, que quand cela seroit vrai, il ne falloit la céder que le plus tard qu'on pourroit. M. le D. d'Orléans, M. le Maréchal de Boufflers soutenoient ce dernier parti, & Mrs. de Beauvilliers & de Chevreuse étoient pour le premier : car M. de Chevreuse s'est fourré plus avant que personne, à ce voyage-ci, dans toutes sortes d'affaires, & si fort dans le monde, qu'il a joué après minuit avec Me. la D. de Bourgogne dans le sallon.

Je n'ai pas fait de même, & je n'ai jamais eu moins de monde ; quoique notre séjour de Marly ait été bien long, je suis presque toujours demeurée dans ma petite chambre, où il n'est guere entré que notre languissant piquet, & *les Princesses de mon sang* : mais à propos de ces Princesses, n'oubliez pas que Me. de Caylus fait un grand personnage, & tient intimement à nos deux principaux Ministres.

J'avois proposé, dès que vous étiez ici, de voir Me. votre mere à St. Cyr ; je n'en ai pas eu la force. Nous ne vivons pas, dans l'attente continuelle des nouvelles de Flandre ; le Maréchal de Villars s'y conduit fort bien jusqu'ici, & est très-

approuvé, hormis de quelque Officier Général qui n'approuve rien.

La petite armée d'Allemagne a pensé être noyée : elle a été bien vîte à Strasbourg, & on alloit le lendemain en batteau dans le camp. M. le Maréchal de Berwick ne paroît pas inquiet de sa situation. Le Chevalier de St. George commence bien : il se fait aimer de tout le monde.

Il n'est pas nécessaire, mon cher Duc, de vous recommander de faire le mieux que vous pouvez ; je suis sûre que vous irez plus loin que nos idées ; vous devez être content de ce que votre Maître pense sur vous : il soutient les revers avec courage, & juge des services avec discernement.

Monseigneur entre dans les affaires, & s'en occupe plus qu'il n'a jamais fait. Le Roi & le public le voyent avec plaisir : aussi ira-t-on dîner Jeudi à Meudon ; je ne ferai pas de cette promenade ; il n'y a plus que St. Cyr qui convienne à mon âge, à ma santé & à mon humeur.

LETTRE LXXIII.

A Versailles, ce 10 *Juillet* 1709.

MR. de Fimarcon m'a paru content du nombre & de la qualité des troupes qu'on vous donne : & je vous trouverois bien, si vous aviez de quoi vivre : c'est ce qui manque par-tout : car nous avons de bonnes armées. Le Maréchal de Villars voudroit encore quelque infanterie : M. le Maréchal d'Harcourt ne demande rien, & M. le Maréchal de Berwick est content : mais cette disette est par-tout.

On ne comprend rien à ce qui se passe à Paris ; il n'y eut jamais tant de bled sur la riviere, ni dans les marchés, & cependant le pain augmente tous les jours, & le peuple, par conséquent, toujours prêt à se mutiner. On y apporte tous les remedes qu'on imagine : jusqu'ici, ces remedes ont aigri le mal. Les Magistrats ne sont point d'accord. Il n'en a pas été ainsi à Rouen, où il y a eu une sédition. Le premier Président, l'Intendant, & l'Archevêque se sont unis, pour aller au bien : M. de Luxembourg les a secondés

tout paroît fini de ce côté-là, pourvu qu'on soutienne une manufacture, dont la chûte est la cause de la révolte.

Nous croyons aussi que tout sera bientôt appaisé en Languedoc.

La paix sera plus difficile à établir dans la Cour à M. le D. d'Orléans. Le pauvre Longe-Pierre a perdu son procès : mais ce qui vous surprendra, c'est que Mlle. de Serri a pensé comme M. le C. de Noailles, qui m'a dit ce matin que le Précepteur qu'elle a protégé, est un Saint.

M. Chamillart tient des discours admirables : il dit que le Roi ne pouvoit faire que ce qu'il a fait ; & que le déchaînement du public étoit trop général pour y résister : il demande à voir le Roi en particulier, & lui écrit des lettres fort tendres : cependant il fait ses visites dans Paris avec le Comte de Bergheich, qui doit y demeurer quinze jours pour les affaires d'Espagne.

M. de Polignac a épousé cette nuit Mlle. de Mailly : il ne sait pas les tendresses que vous avez pour elle : on ne peut être plus jolie qu'elle l'est : Dieu veuille qu'il la possede en paix ! Notre Princesse a été bien-aise d'avoir une noce, qui lui a donné le plaisir de veiller toute la nuit.

Le siege de Tournay me fait respirer :

on prétend que c'eſt ce qui pouvoit nous arriver de mieux : il eſt à deſirer qu'il dure long-temps : ſa garniſon n'eſt pas forte : il y a bien des munitions de guerre & de bouche : l'argent manque : on y fait de la monnoie. L'Evêque fait des merveilles : l'inondation va bien : Surville (1) fera ſon poſſible pour imiter notre Romain (2) : mais il ſera plus rudement aſſiégé ; on ne croit pas qu'il ſoit ſecouru.

On vous aura mandé la petite action d'Artagnan (3). Il me paroît qu'on eſt content des beaux commencements de M. Voiſin : Me. ſa femme eſt en paſſe d'être ma favorite : je lui ai préſenté & recommandé la De. de Noailles.

Le Roi nous donna Lundi à dîner à Trianon : vous y aviez trois ſœurs, & une femme. Les careſſes que M. le Dauphin continue de faire à M. de Vendôme, ſcandaliſent tout le monde : il lui donne

---

(1) Le Marquis de Surville ne ſe rendit que faute de vivres.

(2) Le Maréchal de Boufflers.

(3) Depuis Maréchal de Monteſquiou. Il força 1600 hommes retranchés à Verneton, en prit 800, & n'en perdit que 2.

un logement marqué à Meudon, dans ce nouveau palais qu'on montre à tout ce qui y va : de sorte que c'est une occasion qui se renouvelle tous les jours.

La voix publique de l'armée dit beaucoup de bien du Maréchal de Villars : il y a toujours quelque envieux qui chante un couplet insolent.

Il faut finir par ce qui vous plaira le plus : c'est que le Roi est en parfaite santé, &, je vous assure, fort content de vous. Je me porte assez bien pour mon âge : plus je vois les hommes, plus je vous estime : je suis très-fâchée qu'il y en ait si peu qui vous vaillent.

LETTRE LXXIV.

A St. Cyr, ce 28 Juillet 1709.

JE crois que votre courage vous trompe, quand vous espérez des ressources : si vous faites réflexion aux malheurs qui nous sont arrivés à la guerre depuis plusieurs années, & à la famine présente qui y met le comble, je ne comprends point qu'on puisse éviter une paix aussi affligeante que celle qu'on nous offre. La disette de bled & d'argent met à bout les

ſentiments les plus courageux, & toute la capacité de nos Héros. Le Maréchal de Villars, par ſa bonne conduite, a arrêté les ennemis, & a changé leurs deſſeins; mais il ſe voit toujours prêt à périr, faute de ſubſiſtance. Vous éprouvez de votre côté la même extrêmité. Il eſt pourtant bien vrai que nos affaires changeroient de face, ſi la récolte des petits grains faiſoit diminuer le prix du bled, s'il n'arrive rien en Flandre de plus fâcheux que la priſe de Tournay, & même de quelque autre Place; & ſi vous vous ſoutenez un peu en Eſpagne.

Tout le monde eſt perſuadé qu'il y a plus d'argent à Paris qu'il n'y en eut jamais. Si M. des Marets, par l'anéantiſſement des billets de monnoie, pouvoit rétablir quelque crédit, nous aurions le temps de nous arranger pour la campagne prochaine. Je ſuis perſuadée que M. Voiſin ſervira très-utilement. M. Chamillart a tout perdu par ſon opiniâtreté: il vouloit abſolument compter ſur la paix, & n'avoit fait aucun préparatif pour la guerre: c'eſt ce qui nous met dans la dangereuſe ſituation où nous ſommes. Ce pauvre homme n'eſt bon que dans le commencement de toutes choſes: il ne conduit pas mieux ſa diſgrace que ſa for-

tune : il veut voir le Roi : il se pare de la bonté qu'il lui a marquée : il se donne, ou se laisse donner l'air d'un retour qui n'est pas prêt, mais qui ne laisse pas de nuire à ceux qui sont en place : de-là ces changements continuels de nos Ministres, qu'on fait à Paris. Vous croyez bien que Me. de Bourgogne a vu l'article de votre lettre qui la regarde, & qu'elle n'y a pas été insensible : elle est présentement dans son lit pour quinze jours, parce que c'est le temps qu'elle se blessa la derniere fois.

Je ne sais ce que c'est que cette lettre que la Reine d'Espagne a écrite à M. le Duc de Savoye : ce Prince commence à s'ébranler : M. de Berwick n'en paroît pas inquiet. Les Espagnols ne sont pas des traîtres : & je compterois beaucoup sur l'affection qu'ils ont pour leur Roi, s'ils n'étoient sans argent, aussi-bien que nous : ils perdront en M. Amelot, qui m'a paru bien habile dans tout ce qui s'est passé, depuis qu'il est Ambassadeur. Me. la Pr. des Ursins ne revient pas encore ; mais elle pourra bien devenir suspecte aux Espagnols : on se déchaîne contre elle : mais je suis témoin que sa conduite a été bien droite & bien noble.

Un Evêque de Normandie, je crois

que c'eſt M. de Lizieux, (il s'appelle Nêmond) ayant ſu que trois bataillons paſſoient, & ſe trouvoient ſans ſubſiſtance, il a envoyé mille francs à chaque bataillon. Mon Archevêque de Rouen s'eſt jetté bravement au milieu de trois mille ſéditieux, & a contribué à les appaiſer : mais ce qui eſt encore plus beau, c'eſt que le Gouverneur, l'Archevêque, le Premier Préſident, & l'Intendant ſont très-unis pour bien ſervir le Roi. Il n'en eſt pas de même à Paris : nos Magiſtrats ſont de différents avis ſur ce qu'il y auroit à faire pour le pain, dont le prix augmente tous les jours : le peuple eſt toujours prêt à ſe mutiner. Je ſeche à vue d'œil ; mais je ne me porte pas trop mal : je ſuis un peu moins triſte, & j'eſpere davantage : le ſiége de Tournay va ſon train : la garniſon fait des ſorties vigoureuſes : l'inondation va à merveille.

Adieu, mon cher Duc : oui, certainement, je compte ſur votre ſincére attachement pour moi, & je vous regarde comme le meilleur de mes amis. Nous en avons un qui eſt en mauvais état, c'eſt notre Maréchal de Boufflers : il ne guérit point : l'agitation où il eſt continuellement, ſuffiroit pour le tuer.

LETTRE LXXV.

A St. Cyr, ce 30 Juillet 1709.

JE comprends aisément, M. le Duc, que vous avez bien des affaires ; un Général en a, quand les choses sont dans le train ordinaire : à plus forte raison, quand il faut penser à tout, prévoir tout, craindre tout, réparer tout, & faire toutes sortes de métiers : on est bien persuadé ici que vous ne négligez rien.

Les troupes laissées en Espagne ont partagé tout le monde ; les uns prétendent qu'en les retirant, nous nous attirons encore une guerre avec l'Espagne : les autres croyent que nous n'aurons jamais la paix, qu'en abandonnant l'Espagne de bonne foi, & que cette paix est d'une nécessité absolue & présente.

J'ai souvent fait la même réflexion que vous sur le siege de Tournay : il faut être bien mal pour sentir un tel soulagement ! mais enfin Dieu a voulu nous réduire à cette extrêmité. Cependant je ne serois pas sans espérances, si nous avions de l'argent : mais il n'y a plus de crédit : & je crois qu'il ne peut se rétablir, que par

d'heureux événements qui ne ſont pas vraiſemblables, ou par une paix qui ne paroît pas s'approcher.

Notre Cour eſt toujours fort triſte : & dans ce ſallon, où l'on ne parloit que de milliers de louis jettés ſur une carte, de caroſſes, de chevaux, on ne parle plus que de bled, d'orge, & d'avoine. On eſt fort occupé du ſoulagement des peuples : mais juſqu'ici ce qu'on fait pour eux les irrite : il y a des gens de mauvaiſe volonté, qui les excitent au murmure. Me. la Ducheſſe de Bourgogne eſt très-mélancolique : elle eſt groſſe dans un mauvais temps : elle eſt ſi ſenſible ! Vous voyez ce qu'il en coûte à la Reine d'Eſpagne : en quelque pitoyable état qu'elle ſoit, je ſuis fâchée de la mort de l'Infant : c'étoit encore un engagement pour les Eſpagnols.

Le Roi eſt plus mécontent que jamais de ſon Archevêque : il vous deſiroit, il y a quelques jours, pour lui parler : & je ne vous deſire point du tout pour une telle commiſſion : c'eſt toujours ſur la même matiere. Adieu, mon cher Duc : je ſuis aſſez bien depuis hier : je ne pourrois pas vivre plus long-temps que je fais, quand j'aurois une forte ſanté & toute ſorte de bonheur. Ne faites point de vœux pour

moi : ils ajouteroient peut-être quelques jours à ma vie.

LETTRE LXXVI.

A Versailles, ce 2 Septembre 1709.

NOus sommes souvent convenus ensemble des raisons que nous avons de ne nous pas écrire souvent : & je crois l'amitié, qui est entre nous, trop solide pour avoir besoin de ce secours pour se soutenir. Je conçois que vous ne respirez pas : & j'aimerois bien mieux, Monsieur, que vous donnassiez quelques moments à l'amusement, qu'à vous fatiguer à me lire ou à me répondre.

On nous annonce souvent ici la mort prochaine de l'Archiduc : mais outre qu'il ne faut desirer la mort de personne, il n'est pas bien décidé que celle-là nous fût avantageuse.

Dieu nous a protégés du côté de M. d'Harcourt : il paroît qu'il y avoit un grand concert entre nos ennemis, pour entrer chez nous par ce côté-là : on parle d'une cassette de M. de Mercy, qui nous apprendra, avec l'almanach, qu'il y a bien des trahisons en campagne.

A St. Cyr, ce 3 Septembre.

Vous ne ſerez pas ſurpris, mon cher Duc, que je commence ma lettre dans un lieu, & que je la continue dans un autre : je ne ſais où elle s'achevera.

Dans cet intervalle, nous avons appris que la citadelle de Tournay a capitulé, le dernier jour d'Août. Le Maréchal de Boufflers ſoutient, le plus qu'il peut, la défenſe de M. de Surville : & M. le Maréchal de Villars l'attaque hautement : quand on a pour ſoi le défenſeur de Lille, on n'eſt ni à plaindre ni à blâmer.

Comme il y a bien à craindre une bataille, le Roi a envoyé le Maréchal de Boufflers à Bavay pour les accidents qui pourroient arriver au Maréchal de Villars. Notre ami s'offre à être l'Aide de Camp de ſon cadet : Villars ne devroit pas être fâché que Boufflers fût à une aîle : je ne ſais comment tout cela ſe démêlera. Nous jouerons gros jeu dans cette bataille, mon cher Duc : il n'y a que Dieu qui ſache ce que nous allons devenir.

La miſere viendra bientôt juſqu'à nous : on n'a pas un ſol : le bled enchérit tous les jours : vous ſeriez pénétré de la douleur du Roi & de ſon courage.

Le respect que je dois à M. le Duc d'Orléans fait que je ne dis pas un mot sur son affaire. Je vois avec déplaisir le tort qu'elle lui a fait dans le monde. D'un autre côté, il mene une vie scandaleuse & publique : le Roi en souffre, par amitié pour lui, par aversion pour le désordre, & par délicatesse de conscience. Votre projet a été trouvé bon & beau, bien détaillé ; mais les moyens manquent de tous côtés. Je ne sais ce qui est le plus à plaindre, ou de servir de loin avec les peines que vous avez, ou de voir de près l'état où nous sommes.

On vous aura mandé la triste aventure de Me. de Beaumanoir ; elle va aux eaux de Bourbon : Me. de Champeron la suit. Il me paroît qu'elle n'est Gouvernante de Mlle. de Noailles qu'*ad honores* : bagatelle, en comparaison des autres peines qui nous accablent.

Vous aurez appris la désolation de la Duchesse d'Albe. Je suis très-contente de Me. de Châtillon, & il me semble que la De. de Noailles s'en accommode fort bien ; au reste, elle fait la vie du monde la plus innocente : elle passe les jours dans sa chambre, ou à St. Cyr ; elle travaille, elle chante, & il me paroît qu'elle aime mieux être chez elle, que dans le monde.

Le

Le Roi reçoit très-bien vos compliments; il est persuadé de votre attachement pour sa personne, & de votre mérite. Me. la Duchesse de Bourgogne se pique d'être la meilleure de vos amies. Je n'ose parler de moi après de tels personnages : vous savez à quoi vous en tenir.

LETTRE LXXVII.

A St. Cyr, ce 14 Septembre 1709.

LA nouvelle de votre petite victoire (1) arriva hier à Versailles, un quart d'heure après celle de la perte de la bataille (2) en Flandre. Vous jugez bien,

(1) M. le Duc de Noailles ayant fait en Catalogne une marche secrete, pour surprendre deux Régiments des ennemis qui étoient dans Figuieres, les trouva sortant de ce quartier. Il les chargea à la tête de six escadrons, & les tua ou les prit tous. Le 2 Septembre, il surprit dix-huit cents chevaux campés entre Palau & Santa-Eugenia, à demi-portée du canon de Gironne : il en tua deux cents, & mit le reste en fuite; le Général de la Cavalerie Palatine fut fait prisonnier.

(2) De Malplaquet, entre Mons & Bavay. Le champ de bataille coûta aux Alliés trente mille hommes tués ou blessés. » Encore une vic-

mon cher Duc, qu'on fut plus ſenſible à la douleur qu'à la joie ; cependant j'entendis dire au Roi, que ce que vous aviez fait étoit bien penſé, bien conduit, & bien exécuté. M. Voiſin m'en avoit écrit à peu près de même, en m'envoyant ici le détail de cette action.

Vous croirez aiſément que je ſuis un peu abattue des ſcenes que j'ai eſſuyées depuis trois jours ; l'intérêt général ne m'eſt pas indifférent, & je ne ſuis guere moins ſenſible à celui des particuliers.

J'ai été témoin de la déſolation de la plupart des meres & des femmes des tués ou bleſſés, qui, juſqu'ici, ne ſont pas en grand nombre, pour une bataille qui a duré huit heures, & qui s'eſt paſſée de part & d'autre avec un courage qui alloit à l'acharnement.

De la maniere dont on conte le détail, nous l'aurions gagnée ſans la bleſſure de M. le Maréchal de Villars; l'aîle qu'il commandoit, plia dès qu'il l'eut quittée : on y envoya de l'infanterie, & par-là on dégarnit un endroit, que les ennemis occuperent bien vîte. La bleſſure eſt dangereuſe, & j'ai grand'peur que

---

» toire telle que celle-ci, dit un Hollandois, & » nous ſommes perdus. "

nous ne le perdions; je n'ai pas entendu ni à la Cour, ni à l'armée, qu'on ait donné un ſeul blâme à toute ſa conduite; il avoit reçu le Maréchal de Boufflers d'une maniere qui a bien augmenté l'eſtime que j'ai pour lui, je veux dire pour le Maréchal de Villars; car celle que j'ai pour l'autre, eſt au comble, depuis Lille.

Il s'eſt battu, comme s'il avoit eu une réputation à commencer, s'eſt acquis une gloire dont aſſurément il n'avoit pas beſoin: point de Régiment à la tête duquel il n'ait donné. Il alloit à la charge avec la férocité d'un lion, & donnoit ſes ordres avec le ſang froid d'un Philoſophe en robe de chambre.

M. d'Artagnan (1) a eu trois chevaux tués ſous lui, & ſa conduite a égalé ſon courage. La fievre n'a pas empêché le Roi d'Angleterre de faire des merveilles.

Le Maréchal de Boufflers a écrit une lettre au Roi, dont on m'a dit qu'on donnoit des copies; quelqu'un vous l'enverra avec la liſte des tués ou bleſſés, qui ſera ſans doute plus longue, quand on aura ſu un plus grand détail.

Je ſuis bien affligée de l'état de Me. de

---

(1) Il fut fait Maréchal de France, & prit le nom de Maréchal de Monteſquiou.

Dangeau ; il n'y a guere d'apparence que ſon fils (1) en revienne.

Vous ſerez ſans doute inſtruit de tout ce qui regarde Mrs. vos beaux-freres. Notre Princeſſe a rempli dans cette occaſion, comme en toute autre, la bonne opinion que vous avez d'elle.

Vous croyez bien que je ſuis un peu languiſſante, & que j'ai eu beſoin de la main de Mlle. d'Aumale, pour vous faire une ſi longue lettre ; votre adreſſe me paroit bien longue. Vous me ſeriez un ſecours & une conſolation. Dieu ne le veut pas : mais il veut bien que je vous aime avec une grande eſtime & beaucoup de tendreſſe.

Le Maréchal de Boufflers appelle l'action qui vient de ſe paſſer, *illuſtre & malheureuſe*.

LETTRE LXXVIII.

A Marly, ce 10 Octobre 1709.

VOtre courier m'annonce qu'il va partir ; je ſuis dans le bain. Je ne vous écrirai donc qu'un mot, mon cher Duc, pour vous dire que tous les déplaiſirs qui

---

(1) M. de Courcillon, pere de Me. la Princeſſe de Rohan ; il en fut quitte pour une jambe.

m'accablent, ne peuvent m'empêcher de ſentir quelque joie, en apprenant que vous revenez bientôt. Venez nous aider à ſupporter tout ce qui nous arrive. Il n'eſt non plus queſtion de paix, que ſi l'on étoit au commencement de la guerre. Maréchal arrive en ce moment : il vient de ſauver la vie au Maréchal de Villars. Tous nos bleſſés vont bien, & comptent tous d'être ici vers la Touſſaints. C'eſt tout ce que j'ai le temps de vous dire, en vous aſſurant d'une amitié, trop bien fondée pour finir jamais.

LETTRE LXXIX.

A St. Cyr, ce 6 Décembre 1709.

VOilà donc la Reine d'Eſpagne en France pour aller prendre les eaux de Bagneres, qu'on lui a conſeillées pour ſes glandes qui augmentent tous les jours? Je n'aime point cette ſituation pour elle; les Eſpagnols ont témoigné quelque crainte que nous ne la gardaſſions : nous ſommes bien éloignés d'un tel deſir. Elle a écrit au Roi la plus belle lettre qu'une femme puiſſe écrire, pour lui demander l'approbation de ſon voyage, & la permiſſion

d'entrer dans ſon Royaume ; elle mene avec elle M. le Prince des Aſturies.

On nous avoit mandé d'Eſpagne que les ennemis avoient abandonné Tolede, & nous ſavons que M. de Staremberg s'y fortifie : ce qui fait bien ou mal raiſonner nos Politiques, qui ne peuvent comprendre qu'il ait mis aſſez de ſubſiſtance dans cette Ville pour pouvoir y demeurer.

Cependant l'Archiduc avec mille chevaux va ſe renfermer dans Barcelone : nous voudrions fort qu'il vous rencontrât.

Le Maréchal de Villars eſt à la Cour ; il ſe porte bien : le Chirurgien dit qu'il ne ſera ni eſtropié, ni boîteux.

Le Maréchal d'Harcourt & tous ſes amis diſent qu'il eſt mieux qu'il n'étoit avant d'aller en Flandre ; cependant il ne ſuit le Roi que rarement. Le Maréchal de Boufflers avoit hier le bâton ; le Roi s'occupe plus que jamais de ſes affaires ; ſes enfants s'amuſent, le plus qu'ils peuvent, entre Meudon, Marly, les chaſſes, la comédie & le jeu où l'on voit, à ce qu'on dit, beaucoup d'or.

On croit qu'on fera, cet hyver, le mariage de M. le Duc avec Mlle. de Conti, & celui du Prince de Conti avec Mlle. de Bourbon ; c'eſt Me. la Princeſſe, & enſuite Me. la Ducheſſe, qui en ont parlé

au Roi : elles esperent finir par-là les procès de la famille. Je ne sais qui conduit la De. de Noailles ; mais elle n'a pas encore été à un seul plaisir. Je vous embrasse bien tendrement, mon cher Duc, bien effrayée sur la campagne prochaine, & de ce qu'on ne parle plus de paix.

LETTRE LXXX.

A St. Cyr, ce 16 Décembre 1709.

NOus attendons de vos nouvelles, M. le Duc, avec impatience ; toute l'attention est présentement pour l'Espagne : & tout ce qui n'est pas capable d'une profonde politique, desire que l'Archiduc soit chassé, & nos Princes en repos.

J'y voudrois ajouter qu'ils nous envoyassent de l'argent, des troupes, & des Généraux. On regarde ici le voyage de la Reine à Bagneres comme un contretemps : & il se répandoit hier un bruit, que les Espagnols n'avoient pas voulu consentir que M. le Prince des Asturies passât en France.

Votre Maître se porte très-bien, quoiqu'il se plaigne souvent : il a peine à comprendre la moindre différence entre un

estomac de trente ans & un de soixante-douze.

Me. la Duchesse de Bourgogne aura dorénavant la disposition des charges de sa maison : le Roi lui en a remis le Gouvernement ; elle est en tout dans une grande faveur, & je commence à espérer que mes projets pour elle réussiront.

Je dînai hier chez M. Desmarets : je lui vis des espérances sur le dixieme ; on prétend que les Hollandois en sont fâchés, & outrés de ce qu'on a fait sur le commerce.

Il me semble que je ne suis point mal avec Me. la Maréchale de Noailles : j'en eus hier deux billets à sept heures du matin.

Nos Généraux clopinent assez sagement : j'attendois plus de démêlés : peut-être aussi ne viennent-ils pas jusqu'à moi, qui suis plus farouche que jamais. Adieu, mon cher Duc ; j'entretiendrai Jeudi M. d'Aubigny, qui m'apporte une lettre de créance de Me. la Princesse des Ursins, avec laquelle je suis encore en commerce. Je me porte bien : rien ne pourroit me faire plus de plaisir, que de vous voir revenir avec de grands services rendus à vos maîtres, dussiez-vous aller labourer vos terres, n'en sortir jamais, n'éprouver que

l'ingratitude des Rois, & n'avoir d'autre récompense que la gloire sans les honneurs.

LETTRE LXXXI.

A Marly, ce 14 *Mai* 1710.

IL me paroît, mon cher Duc, qu'il y a assez long-temps que vous êtes parti, pour commencer à vous écrire : & il s'est même passé assez de choses nouvelles, pour que je ne sois pas en peine de remplir ma lettre. Le Roi a appellé dans des Conseils Mrs. les Maréchaux de Boufflers & d'Harcourt, & le Maréchal de Villars, dans l'intervalle qu'il s'est trouvé ici; il n'y a fait qu'une apparition. M. le Dauphin paroît entrer plus qu'à l'ordinaire dans les affaires avec le Roi, & il a eu plusieurs conversations avec ces Maréchaux de France. L'extrémité de nos affaires se fait sentir de plus en plus : les ennemis les connoissent, & veulent en profiter sans aucune mesure; les conditions de la paix sont plus affligeantes que quand vous étiez ici. Cependant je crains que Marlborough, qu'on attend, ne rompe encore cette triste paix, qu'on est con-

traint de desirer. Le Roi d'Espagne y met encore de nouveaux embarras. On ne peut comprendre comment tant d'intérêts différents se concilieront. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est la douleur intérieure où est le Roi, qui me fait tout craindre, malgré son merveilleux tempérament; il fut purgé hier, & se porte très-bien.

Le bled a diminué à Paris; les marchés s'y sont passés tranquillement, & la derniere Déclaration produit de bons effets.

Notre Romain ne se porte pas bien; il sent les conditions de la paix avec ce grand & bon cœur que vous lui connoissez. Le séjour de Marly ayant été prolongé, j'ai rendu une visite à Me. la Duchesse de Noailles. Vous la savez d'humeur à n'avoir pas été insensible à mon empressement. Je la trouvai dans le plus aimable, le plus digne, le plus honnête établissement où une femme puisse être: elle avoit très-bon visage; son deuil rend son habillement modeste, avec une négligence convenable à une convalescente; une vieille Dame auprès d'elle; deux filles travaillant dans sa chambre; un bel appartement, un très-beau jour; assez de domestiques dans l'anti-chambre; enfin, j'en fus si frappée, qu'à mon retour, je le

contai à bien des Dames, qui ne m'en parurent pas si touchées que moi. Notre Princesse y vint aussi, & me trouva couchée dans ma niche & tête-à-tête avec Me. votre femme, qui l'avoit ainsi desiré, quoiqu'elle n'eût rien à me dire; mais il faut la contenter par ces petites complaisances. Elle me promit fort de ne pas jouer, & me dit ce que vous lui aviez recommandé, qui est très-raisonnable: j'y tiendrai la main, autant qu'il me sera possible; elle me persécute pour venir passer la Pentecôte à St. Cyr.

A St. Cyr, ce 15 Mai.

Il ne me fut pas possible d'achever cette lettre.

Le Maréchal de Villars partit hier. On disoit que M. le Prince Eugene venoit à Lille: mais il est allé à la Haye, dès qu'il a su que M. de Torcy y étoit. Je ne doute point que lui & Marlborough ne rompent la négociation qui s'y fait. Le Maréchal d'Harcourt est assez embarrassé entre l'envie de partir pour Strasbourg, dans la crainte que les ennemis ne s'assemblent, & la peine de n'être plus ici à solliciter les moyens nécessaires pour faire la guerre; le Roi lui a dit d'attendre encore trois jours.

M. Chamillart paroît fort abattu. Je crois y avoir contribué par cette franchise, dont tant d'années, passées à la Cour, n'ont pu me déshabituer.

Me voilà bien sortie de ma circonspection sur les écritures : car je n'aimerois pas trop que cette lettre fût vue; mais voilà ma derniere imprudence : j'ai cru encore vous entretenir. Je me porte bien, malgré mes peines, qui augmentent tous les jours par l'état où je vois le Roi.

LETTRE LXXXII.

A St. Cyr, ce 1 Juin 1710.

QUe je suis lasse de vous mander, tous les couriers, que ce n'est point par oubli que je ne vous écris pas, que j'aurois bien des choses à vous dire, mais que je n'en ai guere à vous écrire! Vous n'êtes pas sans commerce ici, & vous savez mieux que moi ce qui se passe en Flandre. On ne croit pas qu'il y ait de bataille, pour secourir Douay (1). Les

(1) Défendu par le Comte Albergotti, Lieutenant-Général, & rendu après 52 jours de tranchée ouverte. Albergotti fut récompensé du Cordon-bleu & du Gouvernement de Sar-Louis.

ennemis font retranchés, & feront les mêmes manœuvres aux autres places. Albergotti fait, à ce qu'on dit, une belle défenfe, & aura tenu autant & plus qu'il ne falloit pour fecourir la place. Nos ennemis ne veulent point de paix : les Plénipotentiaires ne reviennent point encore, & paffent mal leur temps. Notre Cour eft comme vous l'avez laiffée : les nouvelles tables réuffiffent à merveilles, & tout le monde eft ravi de la liberté que le Roi leur a donnée : notre Princeffe eft fort occupée de la fienne, & en fait bien les honneurs. Monfeigneur fe partage ; il dîna avant-hier chez Me. la Ducheffe, hier chez Me. de Bourgogne; il eft allé aujourd'hui à Verfailles dîner avec Me. la Princeffe de Conti : il va demain dîner à Meudon; c'eft ainfi qu'il diftribue fes graces, & tient tout alerte, à qui l'aura le plus fouvent. M. le Duc d'Orléans eft le plus trifte & le plus ennuyé : mais un mariage le confolera de tout. Il faut bien vous parler auffi un moment de mon perfonnage : il eft affez abandonné, depuis qu'on ne vient plus chez moi attendre les heures du Roi; je me retranche à Me. de Caylus, & aux femmes des Miniftres, qui me manquent même affez fouvent. Je deviens un peu l'objet de la

générosité, & il me paroît qu'on se sait assez bon gré quand on me vient voir. Je porte jusqu'ici cette humiliation avec assez de courage : elle sied mieux à ma foiblesse, que la foule qui ne me laissoit pas respirer. Me. votre femme avoit grande envie de venir à Marly : elle a souffert mon refus avec une grande douceur. Finirai-je ma lettre, sans dire un mot de M. le Cardinal de Bouillon, fils de Souverain, grand Prince, & tenant dans le monde la seconde place après la suprême? Sa famille a paru devant le Roi : elle l'excuse sur ce que la tête lui tourne depuis quelque temps; on vous aura envoyé sa lettre, qui, en effet n'est pas bien arrangée; mais le fond du cœur doit faire pardonner le mauvais style; il habite présentement le Palais Episcopal de Tournay. La politique devroit s'opposer toujours aux grandes élévations des particuliers, dont on n'est jamais assuré; cette sotte affaire peut avoir des suites embarrassantes. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE LXXXIII.

A Versailles, ce 9 Juin 1710.

JE connois trop votre cœur, Monsieur, pour douter de vos peines & de vos chagrins : votre situation n'a rien d'agréable. On crie miséricorde à Madrid sur la force que vous donnez à l'Archiduc, en ne lui opposant rien ! le Roi d'Espagne ne se trouve plus en état d'espérer des conquêtes. De notre côté, nous voudrions bien encore avoir en Flandre le peu de troupes que vous avez. C'est ainsi que tout est forcé par-tout : nous allons perdre Douay, & attendre ce que les ennemis voudront faire : & ce qu'ils voudront faire, il nous sera difficile de le parer.

Nous avons pourtant véritablement & réellement une armée belle, bonne, nourrie, payée, & brave : & cela n'est plus contesté, même de ceux qui ont prédit tout l'hyver, qu'il n'y en auroit pas. Mais cette belle armée est inférieure d'un nombre considérable à celle des ennemis : ils sont sages, & prennent autant de précautions que si nous étions puissans : c'est

ce qui a mis le Maréchal de Villars hors d'état de rien entreprendre, après les avoir tournés de tous les côtés ; ce Général souffre quand il monte à cheval ; je crains qu'il ne nous manque tout-à-fait. Le Maréchal de Berwick va en Dauphiné : on dit que M. de Savoye ira cette année à l'armée.

Nous ferons des noces (1), mais sans joie & sans dépense, au moins sans joie publique : car on ne peut en voir une plus grande que celle de M. le Duc & de Me. la Duchesse d'Orléans, & celle de Mlle. leur fille.

On croit que le Ministre d'Antin n'a pas été content de ce mariage, & qu'il auroit eu besoin de la petite consolation de faire Me. de Lesdiguieres Dame d'honneur. Le Roi y étoit tout disposé, & les ordres étoient donnés au Ministre pour aller persuader le mari, quand il vint un avis, que cette Dame est du parti qui nous fait tant de peur, & conduite par le chef du parti : le contre-ordre ne tarda pas. J'étois prévenue d'une grande estime pour cette femme, & vous savez, sur la parole de qui. J'ai admiré depuis mon

(1). De M. le Duc de Berry avec Mademoiselle.

imbécillité de n'avoir pas soupçonné ce qui nous est revenu. J'en suis véritablement fâchée, & de la destinée de ne pouvoir attirer à la Cour une personne d'un mérite sans tache.

On ne donnera ni appanage, ni maison au Prince ni à la Princesse : on nommera seulement la Dame d'honneur & la Dame d'atour, qui ne sont pas encore déterminées, & dont vous ne vous souciez guere. M. le Duc d'Orléans croyant & disant par-tout, qu'il m'est obligé, m'a refusé avec une fermeté très-louable de mettre M. de Longe-pierre auprès de M. le Duc de Chartres : il convient de son mérite ; mais il ne veut pas donner cette marque de foiblesse & de reconnoissance : il est fort le maître ; il sait bien qui il refuse, & qu'il est plus aisé de m'offenser que de m'exciter à la vengeance.

Me. votre femme a un visage qui promet un garçon bien sain, selon les lumieres des Dames.

Votre Maître se porte très-bien, mais souvent trop sérieux. Il n'y a nulle apparence de paix.

LETTRE LXXXIV.

A St. Cyr, ce 13 Juin 1710.

NOus n'avons point encore appris la prise de Douay. M. d'Albergotti acquiert beaucoup de gloire : mais il faut bien se rendre, quand on ne peut être secouru.

Le Maréchal de Berwick revient demain : on le croit nécessaire en Dauphiné : il seroit devenu inutile & à charge en Flandres, par la différence de ses pensées avec celles du Maréchal de Villars : ils ont très-bien vécu ensemble, soutenus par l'espérance de se quitter bientôt.

Nous rentrerons après la perte de Douay dans les mêmes embarras pour une autre Place ; & tout le monde est persuadé qu'il faut une bataille ; le succès n'en sera pas indifférent. Nos Plénipotentiaires demeurent sans rien avancer. Paris vit toujours dans l'espérance de la paix ; tout y est paisible, parce qu'on y a la comédie & du pain.

Nous attendons la dispense de Rome pour marier M. le Duc de Berry. Il y auroit bien des choses à vous mander là-

deſſus ; mais il eſt temps d'avoir un peu de prudence. On ne fera ni fête, ni réjouiſſance, ni dépenſe ; tout ſe paſſera avec une économie & une triſteſſe convenable à l'état des affaires : notre joie inſulteroit le peuple, qu'il faut reſpecter ſans le craindre.

J'avois propoſé & prôné Me. de Leſdiguieres ſur votre très-périlleuſe parole : mais des gens plus alertes & moins crédules que moi, ont découvert une direction intime du P. de la Tour : M. d'Antin en eſt au déſeſpoir ; il ſouhaitoit paſſionnément cette affaire. Me. de Caylus a eu la même excluſion ſur la charge de Dame d'atour : il faut que ce pere ſoit bien aimable, s'il peut conſoler de telles pertes des femmes qui tiennent encore au monde.

Notre grande Princeſſe de Conti eſt affligée de Me. la Ducheſſe de la Valliere. Elle a été déſolée de ce que le Roi n'a pas été la voir là-deſſus. Mais il a cru ne devoir pas renouveller le ſouvenir d'une faute, dont il ſe repent tous les jours : du reſte, il l'aime toujours tendrement. La Princeſſe ne peut plus cacher ſa pitié, & donne un grand exemple à la Cour, avec beaucoup de raiſon & de courage. Nous irons à Marly, auſſi-tôt après le mariage.

J'ai quelque impatience d'y voir deux petites chambres auprès de la Chapelle, que le Roi me donne pour aller me reposer quelquefois, & me dérober à l'importunité des visites du matin.

Me. la Duchesse de Bourgogne devient tous les jours plus raisonnable : elle sera chargée de la nourriture & de l'éducation de Me. la Duchesse de Berry, qui de longtemps n'aura rien chez elle. On commence pourtant à dire qu'on ne peut faire de contrats de mariage sans donner une appanage : le Roi peut prendre ce qu'avoit Me. de Guise. Jamais on n'a vu un si bon ménage que celui de M. & de Me. d'Orléans : ils ne se quittent plus, & prennent tous leurs plaisirs en famille. On croit que la De. de St. Simon sera Dame d'honneur ; la Dame d'atour n'est pas nommée. Il n'est question que de la Chapelle : on accourt de tous côtés pour la voir ; elle est magnifique : je n'ai pas assez bon goût pour juger du reste.

Me. votre mere m'a écrit pour avoir un rendez-vous, & n'a pas mis le pied à Versailles depuis ce temps-là. Me. de Gondrain est des repas particuliers de Meudon : & M. d'Antin va chercher Me. la Duchesse de Bourgogne à la Ménagerie.

J'ai par-dessus tous mes maux un pe-

tit mal de dents, qui ne me rend pas gaie; j'ai toujours bon courage, dans l'espérance de la vicissitude des choses de ce monde. Adieu, M. le Duc.

LETTRE LXXXV.

A St. Cyr, ce 19 Juillet 1710.

JE voudrois, mon cher Duc, pouvoir me souvenir de la disposition de cette lettre qui vous a tant plu. J'en recommencerois une à peu près de même style: car j'aime fort à vous plaire. Mais vous savez que si je vous plais par-là, ce n'est que par hasard: ce que je dis part du sentiment, & ce que j'écris est sans étude. Si vous y trouvez quelques traits vifs ou solides, n'en faites point honneur à mes lumieres: attribuez-les à ce naturel, qui même a été peu cultivé. Telle que je suis, personne ne vous aime & ne vous estime plus que moi. Je ne sais comment vous recevrez de loin la derniere réponse de nos ennemis. Le Roi l'a entendue, non avec l'indignation d'un homme qui se souvient de ses anciennes victoires, mais avec le sang froid d'un homme, maître de la guerre & de la paix.

Nos Princes, nos grands Seigneurs n'ont pu se modérer ainsi : je ne les ai jamais vu moins courtisans & plus citoyens. Pour moi, si j'ose vous parler de moi en si bonne compagnie, j'ai été moins vive qu'eux : je n'ai rien appris de nouveau; je n'ai jamais espéré une paix raisonnable, & n'ai jamais cru que le Roi en acceptât une honteuse. Il faut donc songer à la guerre, & défendre notre terrein & notre Roi jusqu'à la derniere goutte de notre sang. Je suis préparée à tout ce qui nous peut arriver de pis.

Nulle apparence qu'on attaque M. de Villars dans ses retranchements, qu'on dit très-bons : la nouvelle d'avant-hier marquoit que les ennemis alloient faire le siege de Béthune : & je crois en trouver, à mon retour, la confirmation. M. le Duc de Savoye a été à l'extrêmité, de la rougeole : il a reçu tous ses Sacrements. M. le Maréchal d'Harcourt est revenu, mais abattu, mais tout-à-fait raisonnable : ce n'est plus cette homme dur & inhumain, qui demandoit sans cesse pour lui-même, & qui mordoit également & Généraux & Ministres : il ne veut pas qu'on parle du passé, mais qu'on prenne les choses dans l'état où elles sont, qu'on s'unisse pour soulager le Roi, pour le sou-

ténir, & qu'on meure avec la France & avec lui : il conseille d'animer le peuple à son devoir par toutes sortes de moyens : il n'admet aucunes aversions particulieres ; il veut que tout cede au bien public, & que le Maître se serve de chacun selon ses talents. Il a eu une longue conversation avec le Roi sur ce ton-là : il vient les matins, & retourne se reposer à Pontalie.

Il y a long-temps que je n'ai vu notre ami Boufflers. Il m'a demandé, ce matin, un rendez-vous. La Duchesse de Guiche est à Marly, par politique, pour être plus à portée des nouvelles : car ce n'est assurément pas pour son plaisir : elle est hors d'elle à chaque Courier : un siege la mettra un peu plus à son aise. Me. la Duchesse de Berry est en soupçon de grossesse ; je crois que M. le Duc de Berry s'en saura aussi bon gré que deux hommes que j'ai connus. Notre Princesse gouverne sa belle-sœur avec autorité sans en abuser, & avec tendresse sans mollir. M. le Dauphin est souvent avec ses belles-filles ; c'est à qui lui donnera les dînés les plus élégants : car nôtre misere nous borne aux délicatesses du goût, & nous défend les profusions de la magnificence. M. & Me. d'Orléans sont de tout, & ne

ſe quittent plus. Madame la Ducheſſe eſt dans ſon antre obſcur & humide, ne ſe montrant guere, dédaignant nos plaiſirs, inſenſible à nos malheurs, méditant ſans doute notre perte à tous. Je la vois ſortir, au bout de ſon année, plus aimable & plus redoutable que ſes ennemis. Notre Princeſſe tâche de s'étourdir; elle court à pied, à cheval, en carroſſe, & ſes inquiétudes avec elle. Vous ſeriez bien charmé, mon cher Duc, de lui voir la dignité de la premiere femme de l'Etat, les ſentiments d'une Romaine pour Rome, & ces agitations d'une ame qui veut le bien avec une ardeur qui n'eſt pas de ſon âge.

On rompt, on efface les fleurs de lys & les armes que le Cardinal de Bouillon a fait mettre à S. Denys dans la Chapelle d'Evreux, pour confondre quelque jour le nom de Bourbon avec le ſien : on laiſſe ſeulement les armes de M. de Turenne ſur ſon tombeau. Plus on approfondit tout ce qui a rapport à ce Pantalon Suiſſe, plus on trouve de preuves de ſon incroyable vanité : M. de Bouillon ne ſe porte pas bien : il eſt pourtant à Marly.

Les gens de bon ſens croyent qu'on devroit envoyer quelqu'un au Roi d'Eſpagne, pour le perſuader, qu'en refuſant un équivalent,

équivalent, il perdra tout, & sera réduit à Versailles. C'est-là une mauvaise commission, quoique le sujet n'en soit que trop vraisemblable.

On se trouve mieux que jamais à Marly, depuis cette liberté de courir les tables. Me. de Caylus a été considérablement malade. Je me porte très-bien, pour mon âge; je suis toute courageuse, au moins en ce moment; car je vous avoue que j'en ai de mauvais & de moins braves.

Je ne voudrois point vous savoir à une triste défensive dans l'état où nous sommes. Adieu, mon cher Duc: j'espere toujours un Comte d'Ayen.

LETTRE LXXXVI.

A Marly, ce 1 Août 1710.

JE vois avec plaisir, Monsieur, votre vivacité pour M. de Brancas. Il y a long-temps que je l'aime & l'estime: je voudrois de tout mon cœur lui en donner des marques solides. Il y a bien des prétendants présents pour les charges de M. le Duc de Berry; on vendra tout ce

qu'on pourra vendre : M. de Beauvilliers a des droits. Toutes ces raiſons-là rendent ce que nous deſirons difficile à l'égard d'un homme qui n'a que du mérite & point d'argent.

Nous ne penſons plus ici qu'à la guerre ; nos Plénipotentiaires ſont revenus. Je ne puis vous dire les reſſources qu'on trouve en M. Deſmarets : plût à Dieu que nos militaires euſſent autant de courage qu'il a lui d'habileté ! Le Roi a commencé à travailler avec lui & avec M. Voiſin, pour régler les fonds. Il a été réſolu de donner tout ce qu'il y a de plus ſûr & de plus préſent à l'extraordinaire de la guerre. Ces aſſemblées ſe feront toutes les ſemaines ; il en naîtra peut-être le bonheur de l'Etat.

Le Roi, en m'apprenant la deſcente (1) des ennemis en Languedoc, me dit qu'il croyoit que vous auriez pris ſur vous d'y envoyer des troupes, & qu'à tout haſard il vous en donnoit l'ordre. Je ne ſais ſi l'on ſe flatte ſur cette affaire ; on ne croit pas qu'elle ait des ſuites. Pour moi, ſe-

---

(1) Vingt-cinq vaiſſeaux de guerre s'emparerent du Bourg & du Fort de Cette.

lon ma bonne coutume, je ne puis voir ſans effroi ces Anglois en France.

On travaille maintenant pour la ſubſiſtance préſente : on fait des magaſins de ſeigle, pour empêcher le ſiege d'Arras à la fin de la Campagne prochaine, & pour être auſſi-tôt prêts que nos ennemis, morfondus aux ſieges de toutes ces Places, qui leur coûtent plus qu'à nous.

Quoique les grands vents ayent fait quelque déſordre dans les bleds, on compte ſur une année abondante ; & il en arrive tous les jours des pays où l'on en avoit demandé quand on craignoit la diſette.

Par les projets que je vois faire, je n'eſpere pas vous voir ſitôt. Mais je vous connois aſſez, pour croire que vous ſeriez conſolé d'être loin de nous, ſi les affaires prenoient une meilleure face, & que vous puſſiez chaſſer l'Archiduc.

Marly eſt un ſéjour délicieux, depuis l'établiſſement des tables particulieres ; on ſe donne à manger tour à tour. On eſt quelquefois convié par quatre perſonnes à la fois ; nos Princes ſont ravis de changer de mêts : Monſeigneur dîne un jour chez la Ducheſſe, un autre chez une Princeſſe, qui lui donne ſouvent des retours de chaſſe : on mange tard ; on eſt trois

heures à table : rien ne presse ; on s'habille ensuite : M. d'Antin donne de grands repas, & fournit à tout.

Le Roi est ravi de manger seul & en liberté à dîner ; il soupe le soir en compagnie : comme les Princes ou les Princesses manquent souvent tour-à-tour, il y a sept ou huit places pour des particulieres que Me. la D. de Bourgogne choisit, & qu'elle fait avertir quelquefois un peu tard : M. le Moine est son Ministre dans ce département.

Il me semble que Mesdames d'Estrées, de la Valliere, & de Gondrin ne brillent pas beaucoup à ce voyage-ci. La Duchesse de Villeroi l'emporte pour l'éclat, & Me. d'O, pour les grandes choses. On prétend même que Me. de Lévi n'est que la troisieme. Me. la Duchesse de Guiche a beaucoup de part à l'estime & au goût, mais elle ne va pas plus loin ; & je crois qu'elle n'a nul regret là-dessus.

J'allai dîner hier à la Marche ; je menai Mesdames de Lévi & de Caylus : Me. Desmarets me fit la galanterie d'y convier Me. de Dangeau, qui étoit à Paris. Tout se passa très-bien, & je suis tout-à-fait contente de ces gens-là.

La Grande Princesse fait souvenir de

Me. ſa belle-mere : elle arrive à l'Egliſe, avec une ſuite preſque auſſi modeſte & recueillie qu'elle : elle ſoutient, ſans embarras & ſans oſtentation, ſon nouveau perſonnage.

Me. la Ducheſſe de Bourgogne ſe conduit à merveille en tout. Elle prend ſoin de Me. la Ducheſſe de Berry, comme ſi celle-ci étoit ſa fille. On tâche de tous côtés de troubler cette union, & l'on ſe déchaîne contre cette jeune Princeſſe, qui juſqu'ici n'a ni mérite ni démérite.

M. le D. & Me. la Ducheſſe d'Orléans ſont à St. Cloud pour huit jours. Ils ont ramaſſé vingt-trois ou vingt-quatre perſonnes, dont les principales ſont Me. la Ducheſſe de Villeroi, & Me. la Maréchale de Villars.

Mlle. de Chouin a été malade, & n'a pu aller au dernier voyage de Meudon. Me. la Princeſſe de Conti y a toujours demeuré, diſant qu'il n'y a qu'à la prendre, ou à la laiſſer.

Nous irons, le 20 de ce mois, à Marly pour trois ſemaines. Je n'en ſuis pas fâchée, depuis que j'ai une chambre auprès de la Chapelle, où je vais me mettre en ſolitude, quand je ſuis laſſe du bruit. La Ducheſſe de Guiche eſt en faveur, & réveille tellement le Roi, que

ma jalousie auroit tout-à craindre, sans leur grande vertu.

Le Roi continue toutes les semaines à travailler avec Messieurs Voisin & Desmarets : il est content de l'un & de l'autre ; & je crois qu'ils seroient très-bien ensemble, s'ils n'avoient point de femme.

La pauvre Me. de Châtillon est dans une grande douleur d'avoir perdu sa fille mariée à Toulouse ; elle a voulu aller à Chaillot, où elle a une parente, & M. le Cardinal vient de l'y envoyer. Je voudrois bien qu'elle n'y demeurât pas long-temps : c'est un trésor pour vous, auprès de Me. votre femme : il me paroît qu'elle fait à merveille les honneurs de la maison : elle a soin de la santé de la Duchesse ; elle est très-bonne compagnie : & certainement Me. de Noailles voit trop de monde pour être seule : elle en aura besoin dans ses couches ; je ferai mon possible pour lui rendre une si utile personne.

J'ai laissé à St. Cyr deux lettres que je voulois vous envoyer : l'une de M. Desmarets, l'autre de M. de Bâville. Je suis contente de ce qu'ils disent de vous.

Me. la Marquise de Laval se meurt de la maladie de quatre-vingt-douze ans. On dit que le Cardinal de Bouillon va à Ro-

me, & que la mort de ſon neveu dérange un de ſes plus beaux projets, qui regardoit Liege & Cologne.

Me. la Ducheſſe de Mantoue eſt dangereuſement malade : elle ne feroit point mal de mourir : elle eſt embarraſſée & embarraſſante : avec cela a-t-on des raiſons de vivre ? Adieu, mon cher Duc ; je me porte aſſez bien ; & je vous eſtime de tout mon cœur.

LETTRE LXXXVII.

A St. Cyr, ce 2 Août 1710.

MA lettre ne put s'achever hier à Marly : je n'y ſuis pas long-temps en repos. Je ſuis un peu inquiete aujourd'hui : M. le Maréchal de Villars marcha hier : & ſi les ennemis veulent une bataille, elle eſt donnée préſentement. Jugez avec quelle impatience on attend ce courier, qui doit nous apprendre notre mort ou notre réſurrection. Cependant les hommes diſent, que les Hollandois aimeront mieux nous miner ſûrement, que de ſe commettre à une action qui eſt toujours incertaine.

Nous retournons à Verſailles ; M. le Dauphin, déja dégoûté des affaires, va

pour deux jours à Meudon, & y mene dîner notre Princesse avec la Duchesse de Berry. Toutes les autres prennent leur parti, soit pour s'étourdir, soit pour se désennuyer : & le Roi sera seul avec M. Voisin, & avec ceux qui ne peuvent se dispenser de le suivre.

La santé de M. le Maréchal d'Harcourt revient, depuis qu'il se repose : on croit qu'il ira en Flandre à la fin de ce mois, que le Maréchal de Villars est obligé de passer aux eaux d'Aix-la-Chapelle.

Il y a une grande cabale pour ôter le Maréchal de Villars du service : sa conduite me paroît plus droite, que celle de ceux qui l'attaquent.

Je reviens du Parloir voir M. l'Ev. de Chartres. Vous ne sauriez croire combien ces différents objets émoussent le peu de vivacité qui me reste. Adieu donc, mon très-cher neveu. Je m'en retourne de bonne heure, pour voir Madame votre femme, dont la santé me promet un Comte d'Ayen.

LETTRE LXXXVIII.

A Verſailles, ce 5 Août.

QUe puis-je vous dire, mon cher Duc, ſur ce que vous venez de faire (1)? Vous avez rendu un grand ſervice à l'Etat; vous avez fait un extrême plaiſir au Roi, vous acquérez une réputation qui eſt le plus grand bien des Héros; vous avez ravi tous vos parents; vous avez conſolé ma vieilleſſe; vous avez

(1) Une flotte de vingt-cinq vaiſſeaux de guerre avec pluſieurs barques ayant fait une deſcente à Cette, le Duc de Noailles, ſur le premier avis du Duc de Roquelaure, Commandant en Languedoc, partit en poſte, ſuivi de neuf cents chevaux commandés par le Marquis de Caylus, de mille Grenadiers ſous les ordres du Brigadier Planque, & de douze pieces de canon. Les troupes arriverent en trois jours, ſe repoſerent cinq heures, allerent à l'ennemi, qui, chaſſé d'Agde & de Cette, ſe rembarqua avec perte de ſix cents hommes: le Duc de Noailles ne perdit qu'un Grenadier & quatre chevaux. Ce ſuccès, dû à ſa diligence, étoit important: ſi l'Anglois avoit eu le temps de ſe fortifier dans le port de Cette, il auroit pu recevoir du port des ſecours, & en tirer même du pays où les feux de la guerre des fanatiques n'étoient pas encore éteints.

rempli mes espérances; vous m'avez ôté la confusion d'estimer si sérieusement un si jeune homme.

Le Roi vous sait bon gré de ce que vous avez fait, & se félicite de l'avoir deviné: il admire votre diligence & celle de vos troupes: mais il avoue qu'il ne peut comprendre celle de votre canon. Vous savez qu'il est juste, & point flatteur. Le peuple de Paris dit, que si vous êtes arrivé le jour que l'on marque, le Diable vous a porté: admiré ici, là vous passez pour Magicien.

J'ai reçu bien des compliments, & j'ai été surprise de la vivacité de celui de M. le Duc de Beauvilliers, avec qui je ne vous croyois pas si bien: il m'a parlé, comme vous connoissant. M. Desmarets m'écrivit de maniere à mériter de vous envoyer sa lettre; mais je ne l'ai pas ici; & il faut que celle-ci parte. Notre Maréchal de Boufflers est à Paris: je m'attends à des démonstrations d'une joie bien sincere.

Me. la Maréchale de Noailles me fit aller hier chez M. Desmarets pour l'affaire des rentes sur la ville: nous conclûmes tous deux, qu'il ne seroit pas de votre goût, qu'on en parlât dans ces circonstances.

M. Voisin envoye votre lettre à la Duchesse de Noailles : elle n'a pas été insensible à cette attention : nous dînâmes hier ensemble chez Me. Voisin. Elle est bien fiere de ce que vous avez fait : sa santé est très-bonne, quoiqu'elle puisse dire. Notre Princesse a eu en tout ceci, une conduite si obligeante pour vous, qu'elle doit vous raccommoder pour long-temps. Mesdames vos sœurs ne vous la laisseront pas ignorer. Adieu, mon cher Duc : j'ai tant à répondre sur tout ce que vous m'avez attiré, qu'il faut que je songe à ce que vous avez fait, pour vous le pardonner. Je ne laisse pas dans ma joie d'être en peine de l'excès des fatigues que vous venez d'essuyer : l'esprit est prompt, &c.

LETTRE LXXXIX.

A St. Cyr, ce 15 Août 1710.

IL n'y a pas long-temps que je vous ai écrit au long, mon cher Duc; mais je veux vous envoyer cette lettre que je viens de retrouver dans mon porte-feuille.

Je crois que Béthune (1) n'ira plus gue-

---

(1) Elle fut très-bien défendue par M. du Puy-

re loin. M. de Vendôme a toujours la goutte à Anet. Les dissentions d'Angleterre augmentent tous les jours; Dieu prépare quelque chose de ce côté-là. Le Roi n'a pu se confesser, parce que son Confesseur s'est trouvé mal.

De M. de Bâville.

De Montpellier, le 1 *Août* 1710.

J'ai eu l'honneur, Madame, de vous écrire en gros la descente des ennemis: voici ci-joint le détail de leur rembarquement. M. le Duc de Noailles nous promet un grand Général; il entre dans des détails infinis; il communique son application & son activité à tout ce qui reçoit ses ordres; voyant d'abord tout ce qu'on peut voir, il prend vîte son parti; les troupes l'adorent, & feront toujours sous lui avec joie ce qu'elles ne feroient pas sous un autre sans murmurer; mais il lui sera bien difficile de rendre à l'Etat un service plus important, que celui qu'il vient de rendre à cette Province. Des Of-

---

Vauban, qui ne la rendit qu'après 35 jours de tranchée ouverte, quoiqu'il n'eût qu'une petite garnison.

ficiers prisonniers m'ont dit aujourd'hui, qu'ils ne s'étoient embarqués dans ce projet, que sur l'assurance d'être soutenus par plus de vingt mille hommes qui devoient les joindre. C'est ce qu'il a prévenu par cette marche si vive & si extraordinaire, dont vous ne pouvez bien juger dans l'éloignement. Je serai toute ma vie avec le respect de mes jeunes années, &c.

LETTRE XC.

A Versailles, ce 17 Août 1710.

VOus croyez donc, Monsieur le Duc, que nous sommes des imbécilles en ce pays-ci, & qu'il n'y a personne qui ait entendu toutes les merveilles & toutes les délicatesses de votre conduite. Quand on reçut votre lettre, simple, courte, Césarienne, le Roi dit: » Il n'a pas voulu » rendre compte de ce qui s'est passé; » il veut laisser au Commandant & à » l'Intendant à mander le détail. " Cette lettre fut donc pesée dans toutes ses circonstances; & la fin ne fut pas ce qui plut le moins: vous priez si tendrement le Ministre de la guerre d'envoyer de vos nouvelles à vos parents! J'aurois été bien

offensée, s'il y avoit eu quelque chose de plus pour moi. Quand le Courier, ou Officier de M. de Roquelaure me présenta deux lettres, je dis qu'elles seroient de M. de Roquelaure & de M. de Bâville, & qu'elles ne pouvoient être de vous. Vous voyez, Monsieur, qu'on a du discernement, & qu'on vous connoît un peu. Jamais on n'a plus donné de louanges à un homme, que vous en avez reçues. Ne point attendre l'ordre, prendre son parti sur l'heure, ne consulter que le bien de l'Etat, aller servir en subalterne, donner d'abord les ordres, les exécuter avec la même diligence, pourvoir aux rafraîchissements des troupes avec vigilance, attaquer l'ennemi avec la même promptitude, ramener sur le champ en Roussillon un soldat qui ne sent point les fatigues qu'un Général, qu'il aime, partage avec lui: tout a été considéré, & je n'ai point encore eu de coup à parer. Je ne dis rien de votre courage, vous en seriez offensé; mais on a parlé de celui des deux freres. Faites mon compliment au Chanoine, il n'auroit point si bien fait à Notre-Dame. J'ai été si contente, que j'ai été dîner chez Me. de Noailles.

M. de Vendôme est retenu par la goutte; on croit qu'il ne trouvera pas les affaires

en fort bon état en Espagne, & que le dernier combat ne s'est pas passé heureusement pour le Roi. On ne parle ici que de notre union avec l'Espagne : & les Dames, en mettant leur rayon, agitent, s'il faut faire un Traité, ou non ; ce sera bien autre chose à Marly.

Je suis plus solitaire que jamais : je vis hier le P. de la Rue, qui vous voudroit Connétable : il vous aime passionnément.

LETTRE XCI.

A St. Cyr, ce 3 Septembre 1710.

COmme l'incertitude est pour moi le plus grand mal, je ne pouvois ces jours passés avoir le courage de vous écrire. J'attendois toujours la confirmation de la mauvaise nouvelle d'Espagne (1). Enfin, elle arriva hier, mais avec un reste d'espérance de rallier encore une petite armée ; vous savez bien qu'on a la funeste maxime de n'affliger les Rois qu'à demi.

---

(1) La bataille de Sarragosse, où les Espagnols, d'abord vainqueurs, avec un grand avantage, furent ensuite battus par M. de Staremberg.

Apparemment, on presse fort l'arrivée de M. de Vendôme, qui produira plus que toutes les promesses. On nous presse fort de Madrid de leur envoyer des troupes pour faire quelque diversion : je ne doute pas qu'on ne le fasse quand on le pourra : mais quand le pourra-t-on ? la marche sera trop longue, & le mal est présent.

Béthune est pris après une résistance qui a surpris tout le monde : voyons ce que nos ennemis voudront faire. On mande de l'armée que ce sera le siege de St. Venant, & que l'on ne croit pas qu'ils entreprennent si tard celui d'Aire : nous en serons éclaircis dans peu de jours.

M. le Maréchal de Villars est très-incommodé : mais il renvoye toujours son voyage aux eaux : il veut finir la campagne, & sans doute il voudroit bien y finir lui-même. Je crains qu'il ne se mette hors d'état de servir l'année prochaine : il est véritablement mal, & son seul courage le soutient.

M. le Maréchal d'Harcourt obéira à tout ce qu'on lui commandera : mais il n'est point remis, & il ne pourra point remplir, ni les devoirs d'un Général, ni ceux d'un soldat. Notre situation est triste de tous les côtés : & il n'y a que l'habitude de l'envisager depuis long-temps, qui puisse

nous la faire envisager sans trembler. Je suis aussi mécontente des Officiers Généraux, que je l'étois l'année passée. A force de voir la conduite des hommes, la lâcheté des braves, les foiblesses des Philosophes, les bêtises des politiques, la fausseté des dévots, je suis parvenue à ne les pas plus estimer que les femmes, qui sont pourtant de jour en jour plus méprisables.

Les tracasseries qui étoient autrefois resserrées dans les maisons des particuliers, sont aujourd'hui à la mode parm les Grands; mais tracasseries qui emportent la piece, & qui communiquent le découragement aux mieux intentionnés, & qui déchirent la réputation. De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que sujets de peine : il me semble que de mon temps il y avoit encore une espece de générosité & de franchise dans les malices mêmes de l'envie.

Oui, certainement, mon cher Duc, le Roi est très-content de vous. Il dit que les Noailles ne lui manqueront jamais : il compte sur vous pour les plus mauvaises, comme pour les meilleures commissions.

La pauvre Me. des Ursins triomphoit, dans sa derniere lettre, d'un petit avantage remporté le 15 d'Août : elle voit pré-

sentement que les batailles ne sont pas toujours avantageuses ; il y a des gens qui ne savent ni se réjouir, ni s'affliger.

On n'a point voulu que vous allassiez à Madrid : vos raisons étoient pourtant bonnes. Vous aurez de la peine à bien arranger vos projets avec M. de Vendôme, outre que cette derniere affaire change fort l'état de l'Espagne. Faites de votre mieux, & ne vous attendez à rien de parfait.

M. Voisin se conduit parfaitement, & tout le monde le loue. On se déchaîne assez contre M. Desmarets. Il me paroît qu'il travaille beaucoup & avec un grand courage : sa besogne est difficile : il s'agit de contenter le Roi, & de ne point aigrir le peuple, de nourrir des soldats, & de ne pas ruiner des paysans : on lui demande des millions, & il n'a pas le sol : il ne peut que fournir des moyens d'en avoir, & ces moyens irritent, parce qu'ils sont aujourd'hui tous violents.

Le Roi est très-occupé de ses affaires : il les suit : il entre dans le détail : il travaille plus que jamais ; & sans le flatter, on ne peut trop admirer la fermeté de son courage & la sincérité de sa résignation. Le Roi d'Angleterre est languissant : il a des hémorroïdes si douloureuses, qu'il ne peut presque plus monter à cheval : il se-

ra obligé de revenir avant la fin de la Campagne. J'irai vers le soir à Versailles pour voir Me. la Duchesse de Noailles, qui aura, je crois, bien des choses à me dire : car sa couche ne se tourne pas selon son projet; j'ai bien envie qu'elle ait un Comte d'Ayen.

Plus je vieillis, & plus j'ai d'afflictions: plus j'ai d'afflictions, plus ma santé se rétablit : il y a bien long-temps que je ne m'étois aussi bien portée. Je sais que vous le desirez ainsi, & l'idée de vous plaire me console un peu du chagrin de me déplaire à moi-même.

Je vous embrasse, mon cher Duc, en vous assurant de ma parfaite estime & de ma tendre amitié.

P.S. Je viens de recevoir la lettre de Me. des Ursins; elle me mande que l'affaire est moins fâcheuse qu'on ne l'avoit cru d'abord. Elle se recrie fort sur la fidélité & l'affection des peuples. Il n'y a pas lieu d'en douter, & c'est un grand bien. Mais il faudroit des troupes & de l'argent, & nous n'en avons point, & c'est un grand mal. Le Gouvernement de Vincennes a été demandé par toute la Cour : on croit que Me. la Duchesse de Bourgogne l'a fait donner à M. du Châtelet; elle se fait bien des amis & des

ennemis. Adieu, Monsieur le Duc. M. Desmarets vous aime toujours, & est toujours aimé de moi.

LETTRE XCII.

Ce 31 Octobre 1710.

MAdame la Maréchale me vint voir le lendemain de votre départ : elle étoit si froide, que j'irois lui rendre sa visite, si je pouvois aller dans un lieu où je n'ai pas une niche. Je n'ai rien vu de plus aimable que Mesdemoiselles vos filles : je vous les promets parfaites si elles sont élevées pour les mœurs comme pour les graces.

Me. votre femme veut aller à Marly : je lui ai déclaré qu'elle ne pouvoit pas y aller toujours : que le Roi est embarrassé pour les logements : qu'elle ne peut contribuer au plaisir présent des Princesses, qui est de monter à cheval & de jouer. Il me parut qu'elle ne goûtoit pas ma discrétion : mais un voyage à St. Cyr l'a consolée.

Il n'est pas étonnant, Monsieur, que j'aie oublié à vous recommander M. de

Pelleport, qui a épousé la fille de ma favorite Me. de Villefort, & M. du Pérou, frere de la Supérieure de St. Cyr, qui ne m'est pas indifférente.

Le Roi & M. le Cardinal sont toujours en querelle : c'est une négociation qui ne peut vous manquer quand vos affaires seront finies; celle-là vous fera plus de peine que d'aller de Madrid à Versailles en poste.

Il m'a paru qu'on goûtoit assez le Cardinal en Espagne : on en parla au Conseil; on croit que l'amitié de la France peut lui être encore plus utile à Rome.

Les nouvelles d'Espagne marquent que les affaires se raccommodent tous les jours, & que l'Archiduc est embarrassé. Me. la Princesse des Ursins me mande que si l'on vous met en état de faire une diversion, la guerre finira bientôt : elle pourroit bien se trop flatter, & nous, nous trop désespérer.

Le Roi n'avoit pas encore hier au soir la nouvelle de la prise d'Aire. Nos chers Officiers trouvent que la défense est trop longue & qu'il pleut beaucoup.

Les amis de M. le Maréchal d'Harcourt disent qu'il se porte fort bien. Le Maréchal de Villars se loue fort des eaux. Le Maréchal de Berwick doit arriver demain.

Le Maréchal de Boufflers est allé planter : je crois que ce *Cincinnatus* ne seroit pas fâché qu'on allât le chercher à la charrue pour commander l'armée. En attendant, il nous a tous chargés de penser à lui, s'il vaque quelque chose pendant son absence, qui doit être de quinze jours. Je voudrois que nos ennemis craignissent nos Généraux autant que moi : ils me désespéreront cet hyver, & je n'aurai point celui qui me consoleroit : je ne vois que des Courtisans, & pas un Capitaine. M. le Duc d'Orléans se démit hier l'épaule à la chasse : son cheval se renversa sur lui ; tout est bien remis. Adieu, mon cher Duc : les gens que vous aimez le mieux se portent fort bien & vous estiment fort. Je vous prie de remercier M. le Comte de Muret de la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire sur ce qu'il va servir en Catalogne. Rien n'est plus obligeant, & pour vous, & pour moi.

LETTRE XCIII.

A St. Cyr, ce 9 Novembre 1710.

JE ſuis en peine de votre ſanté, mon cher Duc, & je ne ſerois point ſurpriſe que votre corps ne pût fournir à l'activité de votre eſprit & à l'ardeur de votre zele. Conſervez-vous; ce ſera un ſervice que vous rendrez au Roi: vos jours ſeront utiles à ſon Succeſſeur. Je ne ſais de vos nouvelles que par le Miniſtre: mais je ne ſuis point raſſurée, quoique vous continuiiez votre voyage.

Nous ſommes occupés, & trop publiquement, d'un parti de cinquante hommes qui a paſſé quelques rivieres, & qui a deſſein d'enlever quelque perſonne conſidérable. Les nouvelles qu'on en reçut hier de Soiſſons, diſent que ces cinquante hommes ſont à pied. On dit que ſi cela eſt, ils ne nous enleveront pas, & que c'eſt peut-être pour faire contribuer, en menaçant du feu.

La défenſe d'Aire ſurprend tout le monde, & donne grande envie qu'on pût la ſecourir. Les ennemis ont beaucoup perdu devant toutes les places qu'ils ont priſes,

ſur-tout devant celle-ci : & il y a de fâcheuſes maladies dans leur armée, qu'on aſſure être fort diminuée. Je crois que M. le Maréchal d'Harcourt fera tout ce qu'il pourra, & qu'il pourra très-peu. On dit qu'il y a des maladies auſſi dans notre armée ; mais elles ne ſont pas ſi dangereuſes.

M. le Maréchal de Berwick eſt revenu. M. de Savoye fait des propoſitions qui ne ſont pas recevables : il eſt aſſez mal depuis quelque temps : ſa perte ne nous ſeroit pas avantageuſe, à ce qu'on dit. Le fils du Comte de la Mothe a été tué à Aire, après y avoir fait des merveilles.

A St. Cyr, ce 12 Novembre.

M. de Guébriant mande qu'il peut encore venir, ſi cela eſt néceſſaire : vous entendez bien ce qu'il veut dire. Je ne ſaurois croire que le Maréchal d'Harcourt manque une ſi belle occaſion, ſi le ſecours eſt praticable.

Je dînai hier chez M. Deſmarets, & je l'entretins enſuite ; il ne me parut pas ſi chagrin qu'on me l'avoit dit. Il eſpère beaucoup du dixieme denier, & croit que la recette ſe fera fidélement ; il eſt ravi de la défenſe d'Aire. Nous ne nous ſé-

-parâmes

parâmes pas, ſans parler de vous : je le crois de vos amis. On eſt rempli d'eſpérance en Eſpagne, & ravi du ſecours qu'on y envoye. Dieu veuille accomplir toutes vos prophéties! Adieu, mon cher Duc.

LETTRE XCIV.

A Verſailles, ce 18 Novembre 1710.

VOici la troiſieme lettre que je vous ai écrite, mon cher Duc, ſans en avoir reçu de vous : tous vos parents ne s'accommoderoient pas d'un plus long ſilence : il faut un mot qui raſſure ſur votre ſanté notre tendreſſe allarmée.

Les armées ſont apparemment ſéparées : on ne voit que les lettres des Courtiſans qui annoncent leur retour. Leurs diſcours d'hyver ſeront comme ceux de l'Eté, & tous très-décourageants, & très-préjudiciables au ſervice.

Je ne vois que le Duc d'Albe & le Comte de Bergueich, qui approuvent la taxe du dixieme; c'eſt peu que d'avoir le ſuffrage des étrangers. M. Deſmarets en eſpere pourtant beaucoup; il prétend que les Hollandois en ont été fâchés. Le dé-

bordement des rivieres cause encore une grande ruine. Le pont de Moulins, chef-d'œuvre du grand Mansard, a été emporté. On découvre tous les jours combien ce grand homme a trompé le Roi : il ne m'a jamais trompée. . . . .

Le Duc d'Albe est toujours très-mal : Me. sa femme n'est plus grosse : Me. la Duchesse de Mantoue n'étoit pas encore morte hier au soir. Le Maréchal d'Uxelles me paroît d'autant plus mal, qu'on dit que ses jambes sont desséchées : rien n'est plus dangereux. On chante déja victoire à Vittoria : l'Archiduc est en marche pour se retirer soit en Arragon, soit en Catalogne. Comme je suppose que l'armée du Roi le suivra, je me fais une agréable idée, peut-être est-ce une chimere de voir M. de Staremberg entre M. de Vendôme & vous. . . . . .

Le petit Caylus a fait de grandes sollicitations pour aller à Gironne servir d'Aide-de-camp au Général : j'approuvois fort ce dessein : le Roi ne l'a pas voulu ; sa mere est toujours très-languissante. Mon compliment, je vous prie, à M. le Marquis de Brancas, sur ce que M. son frere est Aumônier du Roi ; je le vis hier : sa figure est noble & modeste : je le vois déja un bon Evêque, à tout ce que j'en entends

dire. M. de Guébriant arrive au premier jour; je crois qu'il sera Chevalier de l'Ordre avec une pension. La derniere lettre de Me. la Princesse des Ursins étoit pleine de marques d'estime & d'amitié pour vous; je le disois hier au soir au Roi, qui me répondit, que LL. MM. CC. vous avoient de grandes obligations, & que vous vous mettiez en pieces pour leur service. Si votre confiance étoit dans les Princes, je vous plaindrois pourtant; mais vous avez appris de bonne heure à les servir en dépit de l'ingratitude, & à n'attendre de récompense que de vous-même.

Me. de Champigny, Dame de St. Louis, veut que je vous recommande son frere, Colonel d'un Régiment nouveau.

LETTRE XCV.

A St. Cyr, ce 25 Novembre 1710.

ENfin, j'ai reçu une lettre de vous du 14 de ce mois, toute remplie de plaintes. Le Roi ne doute point que votre zele & votre intelligence ne remédient à tout. Mais Me. la Duchesse de Bourgogne & moi entrons dans vos peines :

nous connoissons que votre style n'est pas larmoyant; & nous jugeons que votre état est encore plus triste que vous ne nous le dépeignez.

Cependant vous avez le beau temps que vous desirez : ainsi j'espere que vous sortirez de vos premiers embarras ; mais il en viendra d'autres. La Cour de Vittoria s'étoit flattée, selon sa coutume, que l'Archiduc se retiroit : ce qui ne se trouve pas vrai. On dit que M. de Staremberg attend les troupes que les ennemis envoyent à Barcelone & en Portugal.

Nos bonnes têtes d'ici sont toujours persuadées que nous n'aurons jamais la paix en gardant l'Espagne, & que tout bon François doit desirer que Philippe V. se contente d'un partage, en attendant des conjonctures plus favorables. Ils prétendent que le Roi devroit exiger de Me. la Princesse des Ursins d'entrer dans cette vue, & d'y travailler peu à peu. Ils croyent que c'est la chose du monde la plus aisée de persuader à un Roi, qu'il doit se détrôner lui-même, & à une favorite, qu'elle doit s'ôter son crédit. Je n'ai encore vu M. le Maréchal d'Harcourt qu'en présence du Roi : il me parut le visage un peu étonné ; je dois le voir demain où après demain : il a pris le bâton.

M. le Maréchal de Boufflers n'a point demandé à me voir depuis son retour. M. d'Albergotti m'a paru aussi vif que jamais; aussi dit-il que son mal n'étoit rien de considérable. M. de Guébriant sera Chevalier de l'Ordre, & aura une pension, en attendant le Gouvernement vacant. Nous allons voir bientôt l'effet du dixieme; il y a des Provinces qui murmurent un peu. Le Roi dit que les Gardes du Corps sont en très-bon état. M. le Prince de Conti sera Chevalier de l'Ordre au premier jour de l'an. Notre Princesse a commencé à tenir une Cour chez elle, le soir, depuis sept heures jusqu'à dix; M. le Duc de Bourgogne y tient une table de jeu. On veut quelques Bals à Marly; tout cela m'inquiete pour une personne qui paroît sur sa bonne foi, & qui jusqu'ici en use bien. On est fort attentif sur la destinée de M. de Marlborough, qui est retourné en Angleterre. Si tout ce qui s'y passe n'apporte point d'autre changement que celui de ce Général, il me semble que c'est peu de chose: nous sommes trop mal, pour qu'un seul homme puisse nous rétablir, ou nous sauver. Votre Maître se porte très-bien, & la santé de votre très-humble servante est meilleure qu'elle ne l'a été depuis dix ans.

Madame de Mantoue vivoit encore hier au soir.

LETTRE XCVI.

A St. Cyr, ce 27 Décembre 1710.

VOus ne devriez pas m'écrire, mon cher Duc, quand vous n'avez à me mander que ce que vous écrivez au Roi, il m'en fait part, & vous êtes accablé d'affaires. Je ne cesse de vous recommander à Dieu pour qu'il vous conserve. Songez que vous êtes Général, & Général très-nécessaire.

Vous savez combien on juge à notre Cour d'après les événements; toutes les fautes de Mr. de Vendôme sont oubliées, & c'est un Héros; il n'auroit aucun talent, s'il étoit malheureux: notre jalousie ronge toujours le mérite, & ne laisse pas même en paix le malheur.

Paris & la Cour sont dans la joie; les habiles croyent que nous ne gagnons pas à ce qui se passe en Espagne; il n'y a que Dieu qui sache ce qui nous en doit revenir, & ce qu'il veut faire de nous.

On est très-occupé du rétablissement de l'armée de Flandre; les Officiers sont plus

qu'on n'avoit espéré : les recrues arrivent, on connoît la nécessité de la diligence, l'argent seul nous arrête. Je suis persuadée que si vous étiez ici, vous nous procureriez encore quelques millions ; mais vous n'y êtes pas, & c'est ce qui me tue ; vous faites du bien où vous êtes, & c'est ce qui me console.

Pourquoi ne vous servez-vous pas de toute votre autorité sur le Marquis de Noailles pour le renvoyer ici ? Il est toujours malade ; l'air de Roussillon lui est mauvais, celui de Paris est excellent pour la poitrine, qu'on dit qu'il a très-foible. Je tremble que vous ne le perdiez. On croit Me. la Duchesse de Noailles grosse ; elle soutient qu'elle ne l'est pas ; si elle l'est, elle aura besoin de consolation : il est vrai qu'elle passe une triste jeunesse, & qu'elle souffre bien des maux. Adieu, Monsieur ; notre amitié est trop véritable & trop solide pour nous faire des compliments ; laissons-les aux traîtres ou aux désœuvrés.

LETTRE XCVII.

A Marly, ce 12 Janvier 1711.

LEs affaires d'Espagne sont maintenant l'objet de notre joie, & de notre application. Nous ne les séparons point de celles des Catalans, & nous trouvons fort mauvais que nous n'ayons pas de vos nouvelles à tout moment. On ne s'aborde plus, sans se demander des nouvelles d'Espagne; il est encore du bel air de vous louer.

Nous apprîmes hier qu'on diminue tous les jours le train de M. de Staremberg; je vous plains, si le manque de subsistance vous empêche de le joindre. Nous vous faisons souvent aller bien vîte avec un morceau de pain dans la poche, battre Staremberg, le prendre prisonnier, & nous l'envoyer; nous traitons assez de même M. l'Archiduc: mais encore une fois, vous serez bien fâché, si nos projets deviennent impossibles, & je n'en serai pas surprise.

Paris est ravi de l'état de l'Espagne; le plus grand nombre en ce pays-ci pense de même : mais *ma solidité* est persuadée que nous en pâtissons. il ne faut pas vous

en dire davantage, de peur de vous mettre en colere. Encore un mot. On ne croit pas que le siege de Barcelone soit possible, ni qu'il vous fût avantageux de chasser l'Archiduc. Si votre Ingénieur dit vrai, vous êtes dans la ville de Gironne. Vous avez tant de commerce, qu'on vous aura mandé beaucoup mieux que je ne le saurois faire, tout ce qui regarde la guerre du Nord. La pente que j'ai à la défiance, ne m'empêche pas de voir, que de tous côtés il y a des mouvements dont nous pourrons bien profiter; mais j'ai peur que nous ne puissions attendre leurs effets. On dit que nos ennemis commencent à faire de grands efforts en Flandre, & qu'ils sont bien piqués de ce qui se passe.

M. Desmarets & M. Voisin me paroissent fort occupés à mettre l'armée en état de prévenir nos ennemis : nous avons un peu d'argent, & je vous avoue que j'admire M. Desmarets de le voir dans l'espérance de pouvoir soutenir encore une quatrieme Campagne : je l'ai vu aujourd'hui, non sans parler de vous; il me paroît bien véritablement de vos amis.

M. Voisin marie sa fille au jeune Comte de Châtillon. Le Duc de Fronsac va épouser votre cousine; jamais homme n'a

mieux réussi à la Cour, la premiere fois qu'il y a paru ; c'est réellement une très-jolie créature.

Je vis hier la Duchesse de Noailles à St. Cyr avec la contenance qu'auroit eue Mlle. de Lamoignon en pareil cas, pénétrée d'une douleur tranquille, inquiete de vos nouvelles, comprenant le péril où vous êtes, priant instamment qu'on lui dise tout ce qu'on apprendra de vous.

Il y a assez de nouvelles ici sur le tapis, pour faire parler le sallon ; mais le jeu qu'on y joue depuis le matin jusqu'au soir, fait une grande diversion, & nous épargne bien des sottises.

M. le Maréchal de Boufflers a fait un grand raccommodement entre M. d'Harcourt & M. de Torcy ; il n'y a pas eu grande peine, car ils en avoient tous deux envie. J'aime la paix, & j'ai souhaité celle-ci, parce que je la crois utile aux affaires du Roi. M. d'Harcourt veut demeurer brouillé à jamais avec M. le Duc de Beauvilliers. Le Roi a permis à M. d'Antin de faire juger le procès qu'il a pour le Duché d'Epernon ; ce qui fait grand bruit à Marly : il faut si peu de chose pour nous occuper !

Je vous embrasse, mon cher Duc ; je suis inquiete pour vous ; je ne me porte

pas bien. J'entends avec grand plaisir chanter vos louanges : la table que vous donnez aux Ingénieurs fait grand bruit ; elle me ravit, mais je voudrois la Duchesse de Noailles dans un Couvent avec cent écus de pension.

Il ne faut pas finir, sans parler de notre Princesse, qui s'attire présentement beaucoup de louanges & de considération ; nous ne vous oublions pas dans nos entretiens. Ma niece n'est point ici ; je ne sais pourquoi.

Cette bisarre Duchesse
Ne feroit-elle pas mieux
De nous montrer ses beaux yeux,
Que de rester à Lutece,
Et laisser notre grand Roi
Entre sa cousine & moi ?

LETTRE XCVIII.

A Versailles, ce 20 Janvier 1711.

VOs prophéties sur l'Espagne sont accomplies ; & je vois même des apparences favorables pour celles que je vous ai vu faire sur la France : cependant nous

touchons à ce mois de Mars qui doit décider notre sort.

J'ai vu avec plaisir que vous pensez comme le Roi sur le siege de Barcelone. Je crains que M. de Vendôme ne se rende pas; il me paroît pourtant par leurs projets qu'ils veulent faire ce que vous proposez. Notre Maréchal de Boufflers a été bien malade de la poitrine; il est à Paris: M. Fagon n'y croit pas de danger, mais il ne le voit plus. Me. la Maréchale de Noailles me paroît bien contente de Me. votre femme, & de tout ce qu'elle a fait à Paris pour vos affaires. Il a fallu bon gré malgré voir M. d'Oremieux; mais après avoir dit un mot de vos intérêts, nous nous sommes mis sur vos louanges. Vous êtes son Héros, & nous croyons que vous le serez de bien d'autres.

Je crois Gironne pris; mais il faut encore bien des jours pour en savoir des nouvelles. Vous faites fort bien votre cour: je connois vos sentiments, & je crois qu'ils ne changeront pas. La Duchesse de Ber... a bien fait des imprudences; on s'en est lassé: & Me. la Duchesse d'Orléans a pris le timon. Elle est en pénitence & gouvernée; elle fait tout ce qu'on veut: ceux qui l'avoient abandonnée ont plus de tort

qu'elle. Notre Princesse s'établit une grande réputation de prudence; la jeunesse commence à la craindre, & véritablement tout le monde en est charmé. Nous parlons souvent de vous, & nous n'avons point de dispute. Le Roi est en parfaite santé; c'est ce qui vous paroît le plus important, & à moi aussi. Je ne puis, mon cher Duc, vous dire à quel point je vous estime & je vous aime; je suis persuadée que vous avez de l'amitié pour moi.

LETTRE XCIX.

A Versailles, ce 25 Janvier 1711.

JE suis fâchée de toutes vos tribulations, mon cher Duc; mais, graces à Dieu, vous avez de toutes sortes de courages, & vous savez mieux que moi qu'il y en a plus à souffrir des contradictions, qu'à prendre des villes.

Il est certain qu'on vous a fait voler au-devant de M. de Staremberg pour l'empêcher de rentrer dans Barcelone: on l'a fait venir dans quatre jours; d'autres ont fait marcher le Roi d'Espagne si vîte,

qu'il a pris M. de Staremberg avec toute son armée. Gironne d'abord a été une grande entreprise : ensuite on a parlé d'une muraille seche pour toute défense ; on vous a fait laisser une partie de vos troupes pour la prendre, & vous, aller avec l'autre défendre le passage de l'Ebre. Je n'ai jamais vu le Roi douter que M. de Staremberg ne seroit point pris, qu'il arriveroit à Barcelone, & que vous ne quitteriez point Gironne qu'il ne fût pris.

L'Ingénieur qui avoit écrit que vous feriez les Rois dans la ville, a un peu contribué à l'impatience du public. Mais les gens sensés, au nombre desquels je me range, ont bien remarqué que vous ne le mandiez pas, & que vos espérances étoient du 15 au 20 ; de sorte que nous n'attendions de vos nouvelles que le 25 ou le 30. Vous êtes si solide, que vous ne compterez guere tous les discours, & que vous ne songerez qu'à finir votre entreprise, sans daigner même songer à faire rougir les discoureurs. Deux raisons empêchoient le Roi de croire que vous ne l'abandonnassiez : l'une, l'impossibilité de marcher sans subsistance, & l'autre, que vous étiez d'humeur à achever ce que vous aviez entrepris, avant que de passer à une autre idée.

Le siege de Barcelone a fait faire aussi beaucoup de raisonnements : les uns le vouloient, le croyant possible ; les autres soutenoient qu'il y auroit de la folie de l'entreprendre ; & quelques-uns ont cru qu'il ne vous seroit pas avantageux de l'avoir, parce que les ennemis ne pourront le soutenir sans beaucoup de soin, de dépenses & de peines, qu'ils tourneroient toutes contre vous. Le Roi a été très-aise que vous vous soyez trouvé de son avis là-dessus ; & il me semble même que du côté d'Espagne on n'en parle plus.

Nous sommes ici fort occupés du rétablissement de l'armée : on croit que les arrangements pour la subsistance sont faits ; les recrues vont mieux qu'on ne l'osoit espérer de la pauvreté des Officiers ; mais leur bonne volonté ne suffit pas, on les aidera par des Milices. Le Maréchal de Villars part pour la frontiere, & M. de Guébriant, pour St. Omer. Je vous pardonne d'être plus occupé de Gironne que de nous : la Duchesse de Noailles m'avoit déja dit, que vous lui mandiez que toute votre passion étoit pour cette Place : apparemment vous jouirez enfin de votre maîtresse, au hasard d'être incestueux (1).

(1) Le premier Maréchal de Noailles avoit pris Gironne, le 29 Juin 1694.

Il faut bien vous dire un mot de notre Duchesse de Bourgogne, qui, malgré tout son mérite, est un peu trop engouée de la danse, des bals & des mascarades : le mariage de Mlle. Voisin en a fourni un ; c'est dommage que celui de M. de Fronsac se fasse à Paris ! Il ne faut pas finir cet article, sans vous dire que de Lorme, ma femme de chambre, épouse Baptiste. Je suis dans mon lit avec une fluxion sur la tête, qui m'empêche de vous écrire moi-même, mais qui ne m'empêche pas de vous aimer de tout mon cœur.

LETTRE C.

A Versailles, ce 26 Janvier 1711.

J'Entendis lire hier au soir toutes vos lettres ; & j'ai vu le détail de toutes vos souffrances. Je les comprends dans toute leur étendue, & je les partage avec amitié : j'espere qu'elles sont finies à l'heure qu'il est, & que nous aurons à la fin du mois la nouvelle de la prise de Gironne. Dieu veuille vous conserver, au travers de tant de périls, pour votre vie & pour votre santé ! Il faut être bon Fran-

çois pour ſervir dans le temps où nous ſommes : il faut avoir un grand courage pour ſurmonter tant d'obſtacles que vous n'avez pas ignorés, même avant que de partir.

Quand l'entrepriſe de Gironne ſera finie, vous entrerez dans d'autres peines. J'étois bien mal inſtruite, quand je croyois qu'on ne penſoit plus au ſiege de Barcelone. M. de Vendôme ne ſe rendra pas aiſément ; & je crains que la différence de vos ſentiments ne trouble l'intelligence qui eſt entre vous. Le Roi eſt pour vous ; mais on ne manquera pas de publier en Eſpagne, qu'il ne veut pas que la guerre y finiſſe. Je vois par une de vos lettres qu'on vous a donné quelque chagrins ſur la Pancarte du Roi Catholique. Je dirois à un autre, qu'il ne faut jamais fâcher les gens éloignés, parce qu'ils voyent les choſes pires qu'elles ne ſont. Mais j'eſpere que votre eſprit ſupérieur vous les fait voir à peu près ce qu'elles ſont en effet. Enveloppons-nous dans notre vertu, mon cher Duc ; j'en ai un beſoin préſent, & vous en aurez beſoin toute votre vie. Heureuſement vous aimez le bien pour le bien : le témoignage de votre conſcience vous ſatisfait : bon ſujet & bon citoyen, vous aimez également l'Etat &

le Roi ; vous connoiſſez la néceſſité de vos ſervices : c'en eſt aſſez pour vous faire paſſer par-deſſus bien des choſes déſagréables. Il eſt très-ſûr que vous êtes très-bien avec le Roi, & que je n'ai point encore vu le déchaînement de l'envie contre vous. Mais patience : cela viendra ; & il faudroit que vous fuſſiez bien malheureux pour n'être pas envié. Ce qui ſurprend le plus ici, c'eſt la fidélité de vos Catalans, qui marque que l'Archiduc n'eſt pas leur véritable Roi. Nous avions eſpéré qu'ils ſe rendroient à nous pour être à jamais dans leur devoir. Adieu, mon cher Duc : continuez toujours à m'écrire l'état de votre eſprit & de votre ſanté ; je ſais par vos lettres au Roi les autres détails. Il eſt inutile de finir les miennes par des proteſtations ; je ne puis croire qu'elles ſoient néceſſaires.

LETTRE CI.

A Marly, ce 6 Février 1711.

J'Ai beaucoup de joie ; & je l'ai achetée par beaucoup de peine, non des ſots diſcours que j'entendois ſur la levée du ſiege, mais par beaucoup de raiſons,

comme le retardement que le déluge vous apportoit, la diminution de vos vivres, la difficulté d'en avoir, le peu d'habileté de vos Ingénieurs, la capacité de M. de Staremberg, la rage des peuples, vos inquiétudes, vos fatigues. Tout cela, mon cher Duc, m'a fait passer de mauvaises nuits : je me suis souvent mise à votre place, & je la trouvois la plus mauvaise du monde.

Enfin, Gironne est pris : & tout ce qui en faisoit les difficultés fait aujourd'hui votre gloire. Madame, qui sort de ma chambre pour m'en faire compliment, m'a assurée que vous étiez encore aimé & loué de bon cœur : & nous avons conclu que si vous continuez, vous pourrez bien être haï & blâmé de bon cœur aussi.

On nous annonça M. Voisin, en même-temps que le Capitaine des Gardes avertit pour la viande (1). Vous savez qui est dans ma chambre à cette heure-là. Nous crûmes d'abord que ce seroient des nouvelles de Gironne. M. Voisin entra, suivi d'un homme dont la taille étoit fort petite, & dont la barbe étoit un peu plus

(1) Du temps de Louis XIV, on annonçoit les repas du Roi en ces termes : *Sire, la viande que Votre Majesté a commandée, est prête.*

grande, Ce petit homme commença son récit d'un ton & d'un accent qui charma nos Princes. La joie fut extrême, quand on sut que les forts étoient rendus : car on n'avoit compté que sur la prise de la Ville. Je ne vous dirai pas le compte que M. Planque rendit de toutes les attaques, tenant un plan à la main : le Roi y prenoit un singulier plaisir, & je veillois sans peine pour le partager. Ce que j'ai le mieux retenu, est ce qui fut dit de vous. « J'ai servi, dit M. Planque, sous » tous vos Généraux : vous n'en avez » point, qui ait plus promis que celui-ci : » il a la prudence & la prévoyance de » Turenne, la valeur & la vigilance de » Créquy, l'intelligence pour l'artillerie » de la Fresellière, & le détail de Ja» quier ". On alla souper : pour moi, je demeurai assez long-temps réveillée agréablement, & j'eus ensuite une fort bonne nuit.

Le lendemain matin, le Roi me dit que votre dépêche étoit merveilleuse ; qu'il n'avoit jamais vu tant d'ordres, & si bien donnés ; qu'il n'y avoit pas un seul Officier qui ne sût ce qu'il avoit à faire, & que vous aviez poussé la prévoyance jusqu'à marquer aux soldats de ne pas entrer trop avant dans la Ville,

parce qu'ils trouveroient des retranchements. Nous attendons un courier de vous, qui nous apprendra ce que vous allez faire. Je suis bien persuadée que vous ne vous brouillerez pas avec M. le Duc de Vendôme par les rivalités que prétendent les Dames du sallon. Mais je craindrois la diversité de vos sentiments sur le siege de Barcelone, & qu'on ne se prît à vous en Espagne de l'opposition qu'on trouvera dans le Roi, qui très-naturellement pense en cela comme vous.

Je vis avant-hier M. le Maréchal de Villeroi, qui professe une grande estime & amitié pour vous; il a été des premiers à m'écrire sur cette affaire-ci: M. Desmarets le fait aussi, & parle fort bien sur votre sujet.

J'ai fait des compliments là-dessus à Me. la Maréchale & à M. le Cardinal, & j'ai reçu ceux des autres.... Me. de Maintenon (c'est le Secretaire qui parle) *prit la plume & écrivit ce qui suit......*

Le Roi commençoit à être inquiet sur Gironne: il a été ravi: & sans rabais, il est bien content de vous. Il me semble qu'il a fait tout ce que vous avez desiré pour les Officiers; quant à vous, cela viendra: & j'ai fort assuré que vous seriez satisfait, tant qu'il le sera lui-même;

on craint de petits embarras : j'ai répondu ce que vous auriez répondu vous-même : & je vous connois assez pour savoir ce que vous penserez. Je suis ravi de ce que vous mettez M. de Brancas en train d'avoir des graces : je vous prie de lui faire mes compliments de celle qu'il vient de recevoir. Me. la Duchesse de Noailles doit venir ici à quelques bals : mais jamais elle n'a paru moins empressée. Adieu, mon cher Duc : j'étois venue au lieu du repos, pour vous écrire avec plus de loisir ; mais le froid m'en chasse. Vous ne voulez point ma mort ; & vous avez raison : car certainement vous y perdriez une amie qu'on ne retrouve guere. Voici une lettre bien écrite & bien vraie.

De M. l'Abbé de Polignac.

Madame, quand ce ne seroit pas l'intérêt de l'Etat qui doit aller avant tout, la seule gloire de M. le Duc de Noailles m'engageroit à vous féliciter sur l'heureuse fin du siege de Gironne. Vous savez l'estime & la tendresse que j'ai pour lui : vous savez aussi quelle doit être ma reconnoissance de toutes les obligations que je lui ai, dont la plus grande est de m'avoir attiré vos premieres bontés. Il y a long-

temps que j'ai prévu, par le caractere de son esprit & par sa façon de penser, tout ce qu'il devoit être un jour. Il est impossible de réfléchir sur-tout ce qu'il a fait depuis un an, ses courses, ses négociations, ses exploits militaires, sans être affligé de ce que le Roi a si peu de serviteurs comme lui. Les dangers les plus pressants ne font qu'exciter sa diligence : & les plus grandes adversités ne font qu'animer son courage. Le Roi d'Espagne doit sans contredit au dernier voyage qu'il a fait à la Cour, son rétablissement sur le Trône & la ruine de l'Archiduc. J'espere aussi qu'un jour nous lui devrons la paix ; puisqu'il n'y avoit aucun pas qui pût nous y conduire plus sûrement, que celui qu'il a fait en portant la guerre dans le cœur de la Catalogne. Pardonnez-moi, Madame, si je m'amuse à vous dire tant de bien d'un homme que vous connoissez encore mieux que moi ; je n'ai pu, dans l'excès de ma joie, me refuser au plaisir de vous en parler, & de me réjouir avec vous de ce que les ordres de S. M. ont eu tant de succès entre ses mains.

LETTRE CII.

A Marly, ce 13 Février 1711.

LE Roi vous estime très-fort, & est très-content de ce que vous allez faire. Voilà le principal pour vous & pour moi. Au reste, les discours sont tels que vous les voyez du lieu où vous êtes : mais vous n'êtes pas homme à vous embarrasser de ce que disent les Dames du sallon avec un nombre de fainéants ; lâches envieux, qui ne veulent rien faire, & qui sont fâchés que les autres fassent.

Je viens de voir M. de Duras, qui n'est pas homme à beaucoup de paroles : j'en dirai tout ce que vous m'en écrivez. Il y en a une grande partie dans votre lettre à M. Voisin, que je viens d'entendre lire. En vérité, l'état où vous êtes me feroit beaucoup de peine pour quelque Général que ce fût : jugez s'il me serre le cœur, quand je vous vois dans de pareilles tribulations. Je connois en vous un courage qui vous feroit prendre votre parti dans les plus grandes extrémités : je ne sais si vous en aurez autant pour la misere de tous ceux qui vous environnent. Cependant

dant, mon cher Duc, je vous conjure de vous armer d'une grande patience : ce ne sera pas en vous une vertu, c'est une nécessité. Les Ministres ne savent où donner de la tête pour tous les différents secours qu'on leur demande.

Le Roi seroit ravi de pouvoir aider son petit-fils : mais la Flandre est bien proche, & vous êtes bien loin. Il faut certainement avoir toute la vertu que vous avez, pour vous être chargé du service de ce pays-là. Il n'y a qu'une chose sur laquelle vous me paroissez vous être trompé, c'est sur la disposition des esprits parmi les Catalans ; vous croyez qu'ils seroient François, & ils montrent autant de zele pour l'Archiduc, que les Castillans en ont fait voir pour Philippe V. Il ne faut ici rien dire de flatteur : nous prenons les moindres espérances pour des sûretés, & nous ne les oublions jamais.

Que puis-je auprès des Ministres pour votre armée ? M. Desmarets a fait de grands efforts, pour que les ennemis ne nous préviennent pas en Flandre : c'est-là ce qui prend tout l'argent & toute l'attention ; je serois aussi surprise que charmée, si votre armée vous lapidoit, car on dit qu'elle vous adore.

Conservez-vous, je vous en conjure

ce rhumatiſme vient de l'horrible fatigue ; & d'être toujours dehors. Vous donnez d'excellents conſeils aux autres : donnez-vous-en à vous-même, & ſongez qu'il n'y a rien qui mérite qu'on ſe tue.

M. d'Antin commence à trouver qu'il a entrepris une grande affaire, & qui le tire ſouvent d'un ſervice plus doux que celui de ſolliciter. Il voudroit bien que le Roi finît ſes embarras en le faiſant le dernier Duc : & le Roi n'y eſt pas déterminé.

Le Roi d'Angleterre vint hier au ſoir au bal : il ne put y danſer qu'un menuet ; il eſt accablé de vapeurs & dans une profonde triſteſſe. La Reine a un redoublement de douleurs : & la Princeſſe danſe de tout ſon cœur. Notre Ducheſſe de Bourgogne eſt dans ces excès de plaiſirs qu'elle pouſſe quelquefois un peu trop loin : mais c'eſt ſon âge ; je crois qu'elle vous a écrit.

Jannette (1) va épouſer le fils de Me. de Villefort, qui profitera de la faveur de ſa femme, qui eſt aſſez grande. La Ducheſſe de Noailles, à qui le Roi garde un des plus beaux appartements de Marly ;

(1) Madame la Marquiſe d'Hauſſi.

fait espérer qu'elle viendra ce soir, ou demain. Elle n'est pas empressée pour le monde, & elle nous ramenera le petit prodige qui se soutient toujours, mais que l'on tuera à force de caresses; il épousa hier votre cousine germaine.

A St. Cyr, ce 14.

Il n'y a rien, ce me semble, de nouveau. Mlle. de Grammont a la petite-vérole; & Me. de la Valliere, qui y est demeurée pour être auprès de Me. la Princesse de Conti, est malade de peur. M. le Maréchal de Boufflers m'écrit en faveur des Officiers de Gironne comme il parloit pour ceux de Lille : mais je n'ai de crédit que pour les choses dont je ne me soucie point

Adieu, mon cher Duc, je ne suis bien ni de corps, ni d'esprit : je crois pourtant que nous sommes mieux que les autres années.

LETTRE CIII.

A Versailles, ce 23 Février 1711.

MR. Voisin m'avertit qu'il vous envoye ce soir un courier : je ne puis le laisser partir, sans vous écrire un mot, n'ayant pas la force d'en écrire davantage, & Mlle. d'Aumale n'étant pas avec moi. Je suis ravie de tout ce que vous faites : tout retentit aujourd'hu de vos louanges, à Paris, dans les Provinces, & par-tout où vous n'êtes pas envié ; mais au milieu de tant de triomphes que les Poëtes chantent & dont ils m'accablent, je sens vos peines & le peu de secours qu'on vous donne. On va vous ôter M. de Barillon, malgré le nom qu'il porte : & vous aurez M. de la Neuville, qui paroît alerte. Adieu, mon cher Duc : votre bonheur consiste dans votre maniere de penser : je souhaite de tout mon cœur que vous ne vous en départiez jamais.

LETTRE CIV.

A St. Cyr, ce 27 Février 1711.

JE vous assure, mon cher Duc, que si je vous écris rarement & succintement, ce n'est pas manque de matiere : demeurons-en-là. On vous ôte M. de Barillon : vous m'avez écrit sans ménagement pour le fils d'un de mes amants : & j'ai pressé son rappel avec une grande ingratitude. M. de la Neuville paroît plus vif. Il est certain que la grande estime qu'on a pour vous, tourne à votre dommage, & que l'on attend de vous des choses impossibles. Du reste, vous avez trop de bon sens pour compter les discours de Versailles pour quelque chose. On ne croit point ici que vous chassiez l'Archiduc, mais que vous ferez la guerre avec supériorité ; ce n'est pas assez pour nous, qui aurions besoin de secours, au-lieu de pouvoir en donner. Voici encore des inondations, qui perdent quatre ou cinq Provinces : vous perdez aussi le bateau que vous aviez à Maintenon : le parterre est emporté : il y a deux ou trois pieds d'eau dans la salle. Vous & moi voudrions bien que la France

en fût quitte pour de pareils malheurs : & l'on a l'effronterie de se moquer de vous & de moi, quand on nous voit penser ainsi. Je suis persuadée qu'on ne vous brouillera point avec M. de Vendôme, quelque soin qu'on en prenne à notre Cour. Le Roi attend de vos nouvelles pour décider sur votre Grandesse ; je lui dirois bien pour vous ce que vous lui manderez ; la Reine d'Espagne m'en écrit du ton le plus obligeant, & me dit, de la part du Roi, que je ne serai pas si aise que lui de la prise de Gironne, parce que je ne saurois vous aimer autant qu'il vous aime. Ces gens-là veulent être adorés, & ils le seront : car pour l'être, les Princes n'ont qu'à le vouloir. Je ne vous dis point des nouvelles de notre Cour : il me semble que tout ce que nous sommes, tout ce que nous tâchons d'être, tout ce que nous faisons, tout ce que nous voudrions faire vous paroît bien petit. Le Roi se porte bien : c'est tout ce qui vous intéresse ; il sait tout ce qu'on dit sur ses Généraux : & ce qu'on en dit n'influe point sur ce qu'il en pense : vous vous en appercevrez.

LETTRE CV.

A St. Cyr, ce 1 Mars 1711.

JE sais, Monsieur, ce que vous pensez sur ce qui se passe : je connois la vérité de votre vertu, & qu'elle n'est pas en paroles : je sais que vous connoissez les hommes : & toute ignorante que je suis, je sais que la lecture donne une assez grande expérience, pour n'être surpris de rien. Après cela, allons notre chemin, & faisons le mieux que nous pourrons en tout & par-tout. Je suis plus sensible à vos travaux, qu'au retardement des honneurs, parce que je suis assurée que les uns vous accablent, & que vous aurez un jour les autres. Il faut prendre votre parti là-dessus, après avoir proposé ce que vous croyez nécessaire ; car ce qui s'appelle vos travaux est de manquer de ce qu'il faut pour le service. Il ne m'est pas revenu un mot de votre famille : la petite-vérole l'a dispersée : & je me cache de plus en plus. Le Roi est très-content de votre belle lettre ; il est délicat en fait de style, & le vôtre l'a satisfait. Je n'ai point encore bien vu comment est pour vous

celui à qui vous donnez de l'*obéissant*, & qui n'auroit que de l'*affectionné* sans son Maître. Je ne sais si vous vous souviendrez de ce que vous me mandez là-dessus. Le Roi me dit hier que M. Voisin venoit de lui lire votre lettre : qu'il n'y avoit rien de particulier : que c'étoient des demandes de ce qu'il vous faudroit : voilà tout ce que j'en saurai. Me. la Duchesse de Bourgogne a reçu & lu votre lettre fort sérieusement ; elle m'a dit seulement qu'il n'y avoit nulle raillerie. M. de Brancas m'écrit vivement sur ce qui vous regarde : je ne montrerai pas sa lettre : je ne puis lui en savoir mauvais gré. Adieu, mon cher Duc, & plus cher que je ne le puis exprimer. Je prie le Ciel de vous conserver & toute votre maison ! Je suis charmée de votre lettre : elle part du cœur : l'esprit ne pourroit fournir tout ce qui y est : & on y sent la vérité.

Je reçois en ce moment une lettre de Me. votre mere, désespérée de ce que le Roi ne déclare pas votre Grandesse ; j'ai répondu ce que je crois vous convenir, & qu'on vous obligeroit fort de se taire.

LETTRE CVI.

A St. Cyr, ce 7 Mars 1711.

LA peine eſt toujours mon partage : j'en ai ſenti dans vos ſuccès, parce que j'ai compris ce qu'ils vous en avoient coûté : & je ſens aujourd'hui le triſte état où vous mettent & votre déſeſpoir & votre zele. M. de Vendôme ſe trompera toujours par ſon extrême confiance. Me. la Princeſſe des Urſins ſe flatte auſſi beaucoup : je ne ſais ſi elle croit tout ce qu'elle mande, ou ſi elle veut ſeulement nous perſuader pour nous exciter à donner de plus grands ſecours. On nous a parlé de vous joindre, de ſerrer Barcelone, de l'aſſiéger après avoir pris Sarragoſſe, de chaſſer l'Archiduc, & de nous envoyer quarante mille hommes pour reprendre ce que nous avons perdu en Flandres. Quoiqu'on n'ait jamais cru ici que la guerre pût finir ſitôt, on a de la peine à voir cette jonction retardée, & vous, réduit à renvoyer votre Cavalerie chercher à vivre en France. Cependant on voit très-bien qu'il n'y a pas d'autre parti, & que les affaires ne ſont pas diſpoſées à

toucher des contributions. Nous prenons si aisément les agréables idées, qu'il est dangereux de nous les présenter. : mais elles nous viennent du côté d'Espagne, d'où l'on mande toujours, que tout dépend de nous; & que si nous le voulions, la guerre y finiroit bientôt. Le Roi ne l'a jamais cru : il a été ravi, & le sera toujours, quand il y aura d'heureux événements en Espagne; mais il est certain que ne pouvant fournir à tout, il préférera ce qui peut garantir la France, & en éloigner les ennemis.

Il n'est pas nécessaire de vous exhorter à faire de votre mieux pour le service des deux Rois. On sait ce que vous pensez là-dessus, & en quel rang vous les mettez; mais je vous conjure de ne vous point pénétrer de déplaisir, & pour m'expliquer plus élégamment, de n'être pas le valet du Diable.

Je sais qu'on m'accuse d'être indifférente sur les affaires d'Espagne. Il est pourtant très-vrai que je souhaite ardemment que Philippe demeure sur son Trône. Mais je ne crois pas que les affaires d'Etat se conduisent par les sollicitations des particuliers; je ne crois pas qu'où il s'agit du bien public, il faille écouter ses sentiments; je ne crois pas que pour affer-

mir la Couronne sur la tête du petit-fils, on doive engager le grand-pere à se dépouiller. Me. votre femme vouloit aller chez tous les Ministres, de porte en porte, les persuader de ne point faire revenir les troupes du Dauphiné; ce qui marque plus de zele que de capacité. On dit que vous voulez aller en Espagne & revenir ici: ces voyages ne seroient pas approuvés. Je suis inquiete de votre santé: comment se rétablira-t-elle au milieu de tant de peines d'esprit? Car pour celles du corps, je crains que vous n'en ayez pas autant que vous le voudriez, & que votre guerre ne devienne une chicane.

Comme je ne reçus hier au soir votre lettre qu'après que le Roi fut entré dans ma chambre, je ne sais point encore sa réponse sur la Grandesse: je l'aurai ce soir, & je m'attends à trouver tout le monde renversé sur les affaires d'Espagne, & disant, que tout est perdu.

M. le Maréchal de Boufflers a interrompu ma lettre; il est bien foible pour la santé, & toujours bien grand pour la vertu; il comprend vos peines sur les mécomptes que vous trouvez de tous les côtés; il espere que nous ne serons pas si malheureux cet Eté que les autres: il convient de nos arrangements & du cou-

rage que l'on reprend par-tout, & voit dans l'air de quoi prédire de grandes révolutions.

M. le Duc a perdu son procès : Me. la Duchesse est très-affligée, & ceux qui s'intéressent à elle, sont sérieux. M. le Duc du Maine n'a point voulu recevoir de compliments.

LETTRE CVII.

A St. Cyr, 8 Mars 1711.

ENfin, le Roi m'ordonna hier au soir de vous mander d'accepter la Grandesse; je lui lus l'endroit de votre lettre sur cette matiere-là. J'ai bien cru que vous ne seriez pas engoué de ce nouvel honneur. Je dois rendre justice à votre famille; il n'en est pas revenu un mot sur tout ce qui s'est passé par rapport à vous depuis quelque temps : je crois cependant qu'on y sera très-sensible à la Grandesse : on peut porter ses vues sur des cadets, sur une fille. Je crois qu'avant de vous rien proposer, on vous donnera le temps d'avoir quelques garçons; mais les projets là-dessus trouveroient des difficultés dans l'esprit du

Maître, à qui je sais que vous ne voulez jamais déplaire.

Le procès de M. d'Antin va commencer tout de bon : je crois qu'il se terminera par devenir Duc : tous vos confreres le desirent, pourvu qu'il prenne la queue, & non la tête.

On continue à publier ici que M. de Vendôme & Me. des Ursins sont brouillés : je ne le saurois croire. Je suis plus en peine de nos deux Ministres, quoiqu'ils soient sages l'un & l'autre. Je crains leurs femmes : & il faut convenir que les affaires sont assez difficiles pour se chagriner, quand l'un a toujours à demander, & quand l'autre ne peut donner que le tiers de ce qu'on demande, & le quart de ce qu'il faudroit.

Adieu, mon cher Duc : tâchez de vous guérir. Vous ne pouvez rien faire si vous êtes malade : je ne connois rien de plus pressant pour vous que ce motif-là. Le Roi se porte très-bien : tous ses Capitaines des Gardes sont sur le côté. Le Duc de Villeroi crie miséricorde sur le froid, la pluie, la neige, & le vent : & le Roi n'en sent rien. Notre Princesse est accablée de fluxions : elle paye l'excès des plaisirs du carnaval. Me. la Duchesse de Berry est grosse.

LETTRE CVIII.

A St. Cyr, ce 22 Mars 1711.

ON va vous envoyer nôtre petit prodige, qui n'eſt plus prodigieux : on donne autant ſur lui préſentement, qu'on le louoit au dernier voyage de Marly : je ne ſais pourtant rien de poſitif, que d'avoir donné dans un panneau qu'on lui tendoit ſur le jeu : il a perdu vingt ou trente mille francs au quinze, tête-à-tête avec un homme qu'on prétend qui avoit bien des moitiés. Quoi qu'il en ſoit, mon cher Duc, le fardeau retombe ſur vous. M. le Duc de Richelieu a cru, qu'après cette équipée, il falloit l'éloigner, encore plus qu'il ne le feroit en Flandre : que le Marquis de Noailles, qui eſt à préſent le ſujet de ſon admiration, auroit ſoin de lui ſous vous ; que Fronſac apprendroit parfaitement ſon métier, & qu'il étoit bien juſte qu'il profitât du bonheur d'avoir un tel couſin-germain. J'ai trouvé tout cela très-bien penſé, & j'eſpere que Fronſac ne vous embarraſſera pas plus que de raiſon : c'eſt la plus aimable poupée qu'on puiſſe voir.

Me. la Princesse des Ursins m'écrit toujours sur la facilité & sur l'utilité du siege de Barcelone : on ne pense pas de même ici.

Nous sommes bien persuadés ici que les ennemis ne vous préviendront pas en Flandre : le Général ne presse pas d'y aller, de peur d'entamer trop-tôt nos magasins.

La finance & la guerre ne s'accommodent pas encore ; il y a eu un peu de bruit : on m'assure qu'il n'ira pas plus loin.

Je suis plus affligée que jamais sur ce qui touche votre cher oncle ; il a des ennemis, & il leur donne beau jeu pour le brouiller tout-à-fait avec son Maître.

Je suis plus séquestrée que jamais ; je ne puis m'accoutumer à tout ce que je vois, & je deviens très-insupportable à tout ce qui environne notre Princesse ; elle est plus âpre aux divertissements qu'elle n'a jamais été : je vais à St. Cyr le plus que je puis. On n'a pas envie de vous voir, parce qu'on vous trouve un ardent solliciteur. Je vous assure, Monsieur, que je ne pense pas de même.

LETTRE CIX.

A St. Cyr, ce 4 *Avril* 1711.

JE comprends parfaitement votre voyage de Saragosse, & que rien n'est plus nécessaire que de concerter ce qu'on veut faire, avec ceux qui doivent en faire la moitié. Je crains que vous ne trouviez de grandes oppositions dans l'esprit de M. de Vendôme, qui veut, à ce qu'on dit, le siege de Barcelône, qui d'ici est regardé comme très-téméraire, & dont le mauvais succès ruineroit les affaires. Je ne comprends pas moins le reste de votre lettre. Vous connoissez très-bien toutes choses, & les gens avec qui vous avez à faire. Il faut vivre avec les hommes tels qu'ils sont, puisqu'on ne peut les changer. Votre vertu ne vous manquera jamais; & n'avoir point tort, est une grande ressource. J'ai bien cru que nous ne vous verrions de long-temps; ce qui est bien triste pour moi, qui suis un peu pressée; mais il faut vouloir ce que les circonstances veulent, & servir nos Maîtres à leur mode. Nous allons entrer dans nos inquiétudes ordinaires pour la Campa-

gne. Belle armée, peu d'argent. Ce que vous aimez le mieux à la Cour se porte très-bien. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE CX.

A Marly, ce 27 Avril 1711.

JE n'oublierai point votre nom, mon cher Duc : je l'entends prononcer trop souvent. Et je crois, en vérité, qu'on vous loue trop. Vous augmentez mes inquiétudes sur le mal de la Reine, qui déja me paroissoit considérable : nous en attendons des nouvelles avec impatience ; & j'espere que nous en recevrons par le Courier que vous devez envoyer. Il me paroît que M. de Vendôme & vous, êtes d'accord ; c'est à quoi je ne m'attendois pas : je suis charmée de m'être trompée.

Vous aurez appris la mort de Monseigneur, dont j'ai fait la relation à Me. la Princesse des Ursins. M. d'Antin s'est distingué par ses empressements auprès de lui pendant sa vie, & Mrs. de la Roche-Guyon, de Roussi, & de Ste. Maure, par leur douleur après sa mort. Mr. le

Dauphin & Me. la Dauphine font le plus grand perſonnage. Notre Princeſſe exprime cela & autre choſe, en diſant qu'elle ſe ſent croître à tout moment; mais les événements l'agitent ſi fort, qu'ils alterent ſa ſanté & changent ſes traits. Il vous paſſera bien des choſes par la tête ſur la mort de l'Empereur. Je me flatte que Dieu a voulu nous donner la paix : mais ce ne ſera pas ſitôt que je le voudrois.

Les Janſéniſtes, les Jéſuites, M. le Cardinal de Noailles, M. l'Archevêque de Cambray, pluſieurs Evêques font un grand bruit. Si vous vouliez ſavoir mon avis là-deſſus, je vous dirois qu'ils ont tous beaucoup de tort. M. le Cardinal de Noailles a demandé la permiſſion de venir ici Mercredi, pour faire ſes plaintes en forme : j'ai grande peur que cette audience ne fâche beaucoup celui qui la donnera, & celui qui l'a demandée.

Rien n'eſt égal à la douleur de Me. la Ducheſſe : auſſi tombe-t-elle de ſon haut. Me. la Princeſſe de Conti a toujours été malade depuis la mort de Monſeigneur. La mort de la Ducheſſe de Villeroi a ſi fort augmenté la frayeur des Dames, qu'aucune n'oſe ſortir de chez elle. Me. la Ducheſſe de Noailles eſt enfermée dans

son appartement, ne voulant voir personne, & ne sortant que pour aller à la Messe le Dimanche : S. Cyr lui est interdit, parce qu'il y a eu cent vingt filles avec la rougeole. Je m'imagine que Me. la Duchesse de Guiche ne vous laissera pas ignorer l'état de M. & de Me. de Boufflers, qui ressemble fort à celui de Job.

Nos bonnes têtes prétendent qu'il faut se tenir en paix fort sagement pour profiter des événements du Nord & de l'Allemagne : nos armées sont pourtant en présence avec quelque riviere entre-deux. Dieu veuille bénir ce que vous allez entreprendre ! Vous n'avez pas besoin d'être exhorté à faire de votre mieux. Je vous prie seulement de vous souvenir qu'il n'y a que Dieu qui mérite le sacrifice que votre Philosophie fait aux Rois.

LETTRE CXI.

A Marly, ce 14 Mai 1711.

JE vois avec bien de la joie que vous êtes d'accord avec M. le Duc de Vendôme, & que vous avez fait des projets ensemble qui paroissent pleins de sagesse. La mort de l'Empereur va vous fournir

de belles idées : les miennes ne ſont guere plus gaies qu'à l'ordinaire : je vois l'Archiduc Empereur, & tout le reſte comme il eſt depuis tant d'années, ſi ce n'eſt que nous avons encore moins d'argent, & que je tremble toujours pour la ſubſiſtance de l'armée. J'ai dit au Roi tout ce que vous me marquez par rapport à ce que M. de Vendôme lui écrit ſur ce qui vous regarde ; il l'a reçu, je l'oſe dire, comme il le devoit : car du moins faut-il bien recevoir des ſentiments pareils aux vôtres ; & le malheur d'être Roi ne donne aucun droit à l'ingratitude. Je vous connois ſi courageux & ſi vrai, qu'en ces occaſions délicates, je répondrai toujours de vous : vous êtes perſuadé que c'eſt peu d'avoir, & que c'eſt tout de mériter. Je ſuis dans une grande inquiétude ſur la maladie de la Reine. Me. la Princeſſe des Urſins n'écrit à perſonne, & nous ne l'avons jamais vue manquer. Me. la Dauphine ſouffre beaucoup. Nous attendons à tout moment l'arrivée du courier, qui vous apporte la triſte nouvelle de Monſeigneur. Il nous eſt revenu que le Duc de Savoye a paru très-affligé de la mort de l'Empereur, & qu'il s'eſt enfermé tout un jour, inacceſſible à ſes plus intimes confidents. On croit ici que c'eſt pour

pleurer ſon allié, & moi, pour réfléchir ſur le parti qu'il doit prendre. Je ſuis fort aiſe des ſervices que vous rendez à nos Rois : je trouve votre perſonnage meilleur que celui que vous feriez à Marly. Mais je vous avoue que je ſens beaucoup de peine de n'avoir perſonne à qui parler franchement. Les deux *Princeſſes de mon ſang* (1) ſont toujours malades & affligées. Je ne vous mande point les petites nouvelles de notre Cour : la Cour eſt ſi indifférente à ceux qui, comme vous, ſont occupés de l'Etat ! Le Maréchal de Boufflers s'eſt abymé dans la douleur & dans les maladies. Le Maréchal d'Harcourt a toujours un mauvais eſtomac, & pourtant une bonne tête : il partira dans cinq ou ſix jours pour l'Allemagne, & paſſera par Bourbonne. Je ne vous parlerai plus de M. le Cardinal ; j'ai fait ce que j'ai pu pour adoucir tout de part & d'autre. Je déplais aux deux partis, parce que je ne ſuis d'aucun : on voudroit m'y entraîner, mais les matieres en queſtion me paſſent. J'ai réſolu de n'en plus parler : je vous dirai ſeulement que la lettre des Evêques eſt publique & inſoutenable ;

(1) Meſdames de Noailles & de Caylus.

que le Roi indigné en vouloit faire raiſon à M. le Cardinal ; & que ſans attendre le jour de l'audience, il ſe l'eſt faite lui-même.

LETTRE CXII.

A Marly, ce 9 Mai 1711.

J'Avois laiſſé cette lettre à St. Cyr ; attendant les nouvelles d'Eſpagne par le courier qui vous avoit porté celle de Monſeigneur. Nous les reçûmes enfin avant-hier au ſoir. La douleur du Roi Catholique renouvelle la nôtre : mais le meilleur état de la ſanté de la Reine nous tire d'une grande inquiétude. Il n'eſt pas croyable combien l'on étoit en peine, & l'eſtime & la tendreſſe qu'on ſent pour cette Princeſſe. La nôtre devient tous les jours plus ſérieuſe, & fait un aſſez bon perſonnage. M. le Dauphin s'accoutume un peu plus au monde.

Les affaires ſpirituelles s'aigriſſent tous les jours. Le Roi a envoyé M. Voiſin au Cardinal pour lui déclarer la guerre, ou lui offrir des conditions de paix. Comme j'ignore ce que vous ſavez & ce que vous voulez là-deſſus, je ne vous en fais

point le détail ; vous ne m'en croiriez peut-être pas, & l'on vous instruit d'ailleurs : peut-être aussi n'en voulez-vous rien savoir ; car vous ne pouvez y mettre ordre. Quoi qu'il en soit, mon cher Duc, je vous aime toujours également.

LETTRE CXIII.

A Marly, ce 16 Mai 1711.

JE n'ai point eu, cet ordinaire, de lettre de vous, mon cher Duc. Je ne vous en fais point de reproche. Ce que vous faites vaut mieux que de m'écrire. J'ai pourtant quelque impatience de voir ce que vous pensez sur la mort de l'Empereur. Nos Courtisans ont crié victoire, dès qu'ils l'ont apprise : on devoit avoir la paix un mois après : une suspension d'armes étoit assurée : tous les Electeurs alloient se remuer, & nos cent mille hommes nous attirer du respect. tout cela est évanoui : l'Archiduc sera Empereur, sans essuyer une contradiction : il n'y a pas un Electeur qui voulût l'être. L'esprit de paresse a gagné toutes les Nations : tout veut vivre en repos : c'est que tout est épuisé ; le Duc d'Hanovre ne veut ni

l'Empire, ni, ce ſemble, la Couronne d'Angleterre : nous ne voyons que des Philoſophes, & bien peu d'Héros : il n'y a que M. de Boufflers, & vous, mon cher Duc, qui ſachiez être ſages & braves à la fois. Me. la Princeſſe des Urſins me querelle de ce que vous n'êtes pas Maréchal de France, de ce qu'on vous demande quatre bataillons, de ce que nous voulons la paix, & de ce que nous ſommes occupés à empêcher l'ennemi d'entrer en France. Vous ſavez ce que je penſe ſur tout ; je ne m'amuſerai donc point à vous l'expliquer. Le Roi ſe plaint ſouvent de pluſieurs incommodités ; mais M. Fagon & moi ne voyons qu'une très-forte ſanté, mangeant parfaitement bien, dormant de même, & mettant à bout tout ce qui l'environne : je lui ai dit votre vivacité ſur ſa ſanté, & il vous en ſait très-bon gré. Nous avons un peu plâtré l'affaire de M. le Cardinal ; il viendra Mercredi voir le Roi ; il a de puiſſants ennemis, & il donne tant de priſe ſur lui, qu'il eſt impoſſible que les embarras ne ſuccedent toujours aux embarras. M. le Dauphin s'applique fort aux affaires, & ſe rend plus affable aux Courtiſans. Me. la Dauphine, en prenant une place plus haute, devient plus jolie & plus attentive qu'elle

qu'elle ne l'a jamais été; elle fait une grande figure, & n'en est pas fâchée. Je crois que vous ne feriez pas mal content d'elle, si vous la voyiez présentement. Je vous embrasse, M. le Duc : je me trouve mal aujourd'hui; mes incommodités sont toujours les mêmes; trois jours de santé, trois jours de fievre; voilà le cercle de ma vie.

LETTRE CXIV.

A Marly, ce 18 Mai 1711.

J'Ai reçu votre lettre du 8 de ce mois par le Courier de M. de Torcy : elle m'afflige par bien des endroits. Je vois que vous prenez trop de peines; & je vous ai déja mandé qu'il n'y a que Dieu qui mérite d'être servi comme vous servez les Rois. Je vois que vous ne vous portez pas bien; sans me dire ce que c'est que votre mal, quelles eaux vous vous proposez de prendre, & en quel temps. Ce ne sont pas là des matieres à traiter fort légérement avec moi. Je vois encore un fond de tristesse dans vos lettres, qui augmente la mienne. Il me paroît que vous vous ennuyez d'être si loin de nous:

& en vérité, vous avez raison : nos vœux vous rappellent ici aussi ardemment que les vôtres vous en rapprochent. Quoi qu'on puisse dire où vous êtes, il n'y a guere d'apparence que la guerre se termine promptement en Espagne. Passerez-vous votre vie hors de France ? que vous en reviendra-t-il ? Tout est en l'air, & cependant vous vous tuez : je suis sûre que vous travaillez plus que ceux qui y ont le principal intérêt. Je ne sais si c'est l'envie de vous voir qui me prévient ; mais je vous avoue que je crois qu'il y a bien des raisons de revenir ici, dès que vous le pourrez, avec honneur. On dit que le Prince Eugene est arrivé à l'armée de Flandre, qu'il n'y sera pas long-temps, & qu'il ira en Allemagne. Pour l'Archiduc, bien des gens croyent qu'il ne vient pas en Flandre pour n'y rien faire, & qu'il tentera quelque chose : d'autres croyent qu'il n'osera dans la conjoncture présente. Il est certain que nous avons une belle & grande armée, & bien placée, du consentement de tout le monde. On ne doute point que l'Archiduc ne soit élu unanimement, & qu'il ne veuille être aussi Roi d'Espagne.

Toulon est menacé, & toutes les nouvelles s'accordent là-dessus. On se con-

duit en Flandre à l'ordinaire : les Lieutenants-Généraux décrient, autant qu'ils peuvent, le Général : & pour le décourager, ils décrient nos affaires : c'est pourtant M. de Villars. Le *bisbiglio* de M. de Noailles va un peu se raccommoder : il doit voir le Roi ici Mercredi : s'il ne change de conseil, il vous donnera de grands chagrins, de la maniere dont vous pensez. M. le Dauphin fait mieux depuis la mort de Monseigneur. Me. la Dauphine se fait adorer de tout le monde. On a été jusqu'à présent dans une grande tristesse ici, ou pour parler plus juste, dans un grand ennui. Les chasses recommencent : & la Princesse y est présentement en calêche avec le Roi : elle n'a pas voulu monter à cheval, que les quarante jours ne fussent passés. La petite-vérole nous a chassés de Versailles ; je tremble qu'elle ne nous suive par-tout. J'entendis dire, hier au soir, au Roi : » Il manque quatorze hommes à la Compagnie du Duc » de Noailles, qui est ordinairement la » plus complette & qui a toujours des » surnuméraires : apparemment c'est un » effet de son absence. " Me. la Duchesse est dans une tristesse extrême. M. d'Antin sera bientôt déclaré Duc : on prétend que son procès n'est pas bon, & qu'il

fait bien d'aimer mieux être le dernier par grace, que de demander d'être des premiers par droit : on vous mandera tout ce que le Roi a réglé, à cette occasion, pour les Duchés & pour les légitimés. Mais aujourd'hui faudroit-il songer à être Duc? Il faudroit songer à rétablir la France. Adieu : instruisez-moi de votre santé, modérez votre zele, songez à revenir, & ayez toujours un peu d'amitié pour la personne du monde qui connoît le mieux ce que vous valez.

LETTRE CXV.

A Fontainebleau, ce 15 Août 1711.

J'Entrevois bien qu'il s'est passé quelque chose en Espagne, qui vous a donné envie de revenir. Je comprends que vous avez voulu quitter, quand vous avez cru y être inutile, & que vous y demeurez par la confiance que vous avez en M. le Comte de Bergueich. Je n'ai pas dessein de combattre tous les sentiments d'honnête homme que je connois en vous; mais je vous réponds que vous les pousserez trop loin, & que vous n'en aurez jamais que la satisfaction de votre con-

ſcience. Je ne ſuis pas en belle humeur. Les affaires de Flandre prennent un mauvais tour : & celles de Dauphiné nous donneront de l'inquiétude encore un mois. Je vis l'autre jour dans votre dépêche, que vous deſiriez des troupes. Mais quelque merveille que vous puiſſiez faire en Eſpagne, nous ne nous conſolons point de vous en avoir donné, qui nous ſeroient bien néceſſaires. Il vous eſt très-honorable d'avoir été retenu par Leurs Majeſtés Catholiques. Vous ſaurez bien placer votre retour : & il n'y a qu'à vous laiſſer faire : le Roi approuve toute votre conduite, & démêle bien pourquoi vous ne revenez plus & pourquoi vous vouliez revenir. Si je conſidérois mon intérêt & mon amitié, je vous deſirerois ici. Mais ſelon les apparences, vous n'y trouveriez que des ſujets de chagrin, & par les affaires générales, & par les particulieres de M. le Cardinal, qui s'étendent déja ſur votre famille. Je languis de tout ce que je vois. Mais je ne meurs pas encore : Dieu me laiſſe dans ce monde pour ſouffrir. Cependant M. le Dauphin & Madame la Dauphine tiennent la Cour dans toutes ſortes de plaiſirs, & ſe font aimer de plus en plus. Le premier eſt moins ſauvage, & l'autre aime moins le Lanſquenet. Adieu,

mon cher Duc : s'il eſt vrài que l'Archiduc ſoit parti, je m'attends à vous voir révolter la Catalogne.

LETTRE CXVI.

Ce 23 *Août* 1711.

VOus avez perdu un bon ami, mon cher Duc, en perdant M. le Maréchal de Boufflers, qui mourut hier ici. Me. la Ducheſſe de Guiche a conduit Me. ſa femme à Paris cette nuit. J'attendois avec impatience la nouvelle certaine de l'embarquement de l'Archiduc : mais la lettre de Me. des Urſins, datée du 12, ne m'en dit pas un mot. C'étoit en ce cas-là que je comptois que vous alliez faire des merveilles en Catalogne, c'eſt-à-dire par des trahiſons & des révoltes, où les Miquelets vos bons amis vous auroient bien aidé.

Avez-vous eu quelque révélation ſur la paix ? j'avoue que n'en croyant encore rien, votre lettre égaye un peu mon imagination : je ſuis perſuadée que vous feriez tout ce que vous me mandez, & que vous ſeriez heureux, parce que vous *êtes ſage*. En attendant ce temps-là, je

ſuis accablée de triſteſſe par les affaires de Flandres, & par celles de M. le C. de Noailles, qui, venant au ſurcroît de tout ce que vous ſavez que je ſouffre, me pouſſent à bout. Toute ma conſolation eſt fondée ſur ma vieilleſſe, qui m'annonce une mort qui finira bientôt tous mes ſoucis.

Dieu veuille vous conſerver & vous aider dans tout ce que vous allez entreprendre! L'extrême confiance de M. le Duc de Vendôme me fait toujours peur. Je vous embraſſe, mon cher Duc, *Madame ajouta de ſa main* (c'eſt le Secretaire qui parle) toute affligée de notre ami. Il alloit ſe repoſer à Boufflers, & j'avois peine à croire qu'il en revînt; car il étoit bien affoibli : ſon grand courage le ſoutenoit. En lui, le cœur eſt mort le dernier.

LETTRE CXVII.

Ce 1 Septembre 1711.

VOus aurez appris, avec bien du chagrin, le renverſement de nos affaires en Flandres. Le déchaînement eſt grand contre le Maréchal de Villars; le Roi n'eſt

pas persuadé qu'il ait autant de tort qu'on le croit : mais le fait est malheureux.

Nous ne craignons plus rien pour le Dauphiné : M. de Savoye s'en va prendre les eaux : il se dit malade. Il nous faut la paix, mon cher Duc : il faut un intervalle : nos guerriers sont rebutés : l'armée est pleine de malades : on dit que le Chevalier de Maulevrier est une perte : la Frezeliere est mal : Gassion est parti pour Bourbonne.

Chacun se vante d'être affligé du Maréchal de Boufflers : on lui donne mille louanges ; que l'on est faux en ce Pays, même en disant la vérité ! je suis bien fâchée de ce que l'Archiduc ne part point ; on me mandoit si positivement d'Espagne, qu'il étoit parti, que je m'en étois flattée, & que contre mon ordinaire, je voyois tout soumis à Philippe V. Plût à Dieu que vous puissiez faire quelque chose d'éclat, qui facilitât la paix ! Je ne doute pas que vous ne la desiriez autant que moi : vous en connoissez encore mieux la nécessité.

M. d'Antin est entré dans l'affaire des Evêques & de M. le Cardinal, dont il se trouve le meilleur ami : il est aussi celui du Pere le Tellier : ainsi il va tout raccommoder.

Le Maréchal de Villars n'a point de

mandé la charge de Capitaine des Gardes : il dit que le Roi marche trop bien pour qu'il puisse suivre. Revenez, mon cher Duc, & revenez plus sage que jamais : vous en aurez besoin. Notre Dauphine s'attire une grande considération, & je ne crois point que son mérite cede à celui de la Reine d'Espagne. Votre Maître se porte bien, & se plaint toujours. Vous ne trouverez plus le Comte de Brionne, & vous vous en passerez bien. J'ai été dix jours dans un état de foiblesse, dont je croyois que je ne sortirois jamais. Je ne cesse de mander à Me. des Ursins de se souvenir qu'elle est Françoise ; il me semble qu'elle a le défaut de ne point croire que nous ayons besoin de la paix.

LETTRE CXVIII.

A Versailles, ce 15 Mars 1712.

Le Roi me dit hier au soir, mon cher Duc, que vous étiez plus mal que nous ne vous avons vu, que vous avez de la peine à ouvrir les yeux, & que vous êtes dans une tristesse mortelle ; c'est ce qui met le comble à la mienne. L'intérêt que le Roi prend à votre santé, doit

vous consoler On dit que vous partez demain (pour Bourbon), & qu'il est incertain que Me. la Duchesse de Noailles vous suive. Un commencement de grossesse n'empêche point un voyage qui se fait avec les commodités que vous avez par-tout; je serois bien fâchée que vous fussiez seul, & que ma niece ne fût pas à son devoir.

Vous savez, je crois, plus de nouvelles que moi, sur ce qui se passe à Utrecht; j'en sais assez pour mourir de chagrin de nous voir recommencer une campagne. Nous verrons si l'on sera aussi content du Maréchal de Montesquiou, que du Maréchal d'Uxelles. L'Abbé de Polignac écrit de belles lettres; nos Plénipotentiaires nous donnent de grandes espérances, que je m'obstine à rejetter. Le Roi travaille plus que jamais; encore deux Conseils aujourd'hui; la France est désormais sa famille, & lui est au moins aussi chere que celle qu'il a perdue. Adieu, mon cher Duc, aimez-moi; j'ai toujours un serrement de cœur, que je voudrois bien que vous ne connussiez pas.

LETTRE CXIV.

A St. Cyr, ce 18 Mars 1712.

CE n'est pas dans mes lettres, mon cher Duc, que vous trouverez des marques de la confiance que j'ai en vous. Cependant donnez-moi une adresse sûre, il pourroit échapper quelques traits à ma défiante solidité.

Nouvelle inquiétude sur la rougeole de M. le Prince de Dombes ; son pere en seroit inconsolable, & moi je le suis de votre état : il ne me sort guere de l'esprit. Le Roi travaille plus que jamais : son courage se ranime dans les adversités, & sa santé se fortifie de son courage. Du reste, Versailles est aussi affligé qu'il l'étoit il y a un mois. Cependant on dit assez librement que l'on est fâché que notre petit Dauphin vive : tant on craint une minorité ! Dieu le conserve ! peut-être consolera-t-il un jour la France des pertes que nous avons faites, & de la paix que nous ferons.

Il ne nous vient point encore de nouvelles d'Angleterre : nos malheurs domestiques auroient-ils changé leurs résolu-

tions ? La campagne me transit par avance : que de maux à porter à la fois !

On sait en Espagne la mort de notre premier Dauphin. On attendit une communion du Roi pour lui annoncer cette nouvelle : sa résignation fut aussi grande que sa douleur. Que dira-t-il à l'arrivée de l'autre Courier ? Il aimoit M. le Duc de Bourgogne : il adoroit Me. la Duchesse de Bourgogne : Eh ! mon cher Duc qui ne l'auroit aimée.

M. Desmarets m'a vu deux fois, & ne m'a parlé de rien, quoiqu'il le pût très-naturellement : je verrai la suite : mais il ne faut pas courir après. Adieu, mon cher Duc : je ne suis née ni pour moi, ni pour les miens. Mon tempérament me fait toujours mille trahisons : dans la joie, ma santé est languissante : elle devient bonne dans la tristesse : plus j'ai de raisons de partir de ce monde, plus je m'y trouve enracinée.

LETTRE CXX.

Vendredi Saint, 1712.

LE Maréchal de Tallard, transporté de joie d'être Duc, va marier son fils. Les nouvelles d'Angleterre sont bonnes : on y veut la paix, & même on la presse. Cependant il est difficile que la campagne ne commence pas : car les ennemis font de grands préparatifs pour un siege : il ne paroît pas que nos malheurs fassent changer Londres de sentiment.

On ne se console point ici : personne ne sait où donner de la tête, & jamais Princesse ne fut plus regrettée. M. d'Armagnac a la rougeole, & étoit assez mal hier au soir. Je crois que le Roi a brûlé le discours de M. le Cardinal. La Duchesse du Lude ne cesse de vous louer : elle dit que vous mêlez avec un agrément infini les choses les plus réfléchies, dans les conversations les plus gayes. Je vous reconnois à ce portrait : s'il me revenoit autre chose, vous en seriez promptement averti. Le Duc & la Duchesse de Guiche sont contents. En voilà assez pour un Vendredi Saint.

LETTRE CXXI.

A St. Cyr, ce 6 Avril 1712.

VOus devez avoir reçu bien des lettres de moi : je vous écris très-souvent : je suis fort occupée de vous, & de l'envie de vous amuser quelques instants. C'est avoir un courage au-dessus de ses forces, que de vouloir divertir les autres, quand on meurt soi-même de tristesse & d'ennui : c'est pourtant ce que je tâche de faire trente fois le jour. Nous allons à Marly pour un mois : on y mene autant de Dames que les autres voyages : il y en eut quarante qui se présenterent Lundi : elles se sont piquées d'honneur pour montrer au Roi qu'elles pensent à s'approcher de lui, autant qu'elles peuvent. On tâchera de faire une Cour à Me. la Duchesse de Berry ; ce ne sera pas sans difficultés : mais peu-à-peu les idées changeront. M. d'Antin & Me. la Duchesse veulent prendre le sallon sous leur protection, & ils sont très-capables de le ranimer. Je fuirai le plus que je pourrai ; mais l'oisiveté des Dames me sera à charge : car il faudra bien leur fournir

une occasion de voir le Roi. J'espere toujours la paix : mais je crains la Campagne ; des gens de bon sens croyent qu'il y aura une suspension d'armes. Adieu, mon cher Duc : ma main se lasse, malgré ma bonne santé : & je ne sais pourquoi je n'ai pas pris mon Secretaire. Je vous embrasse tendrement tous deux. Car je prétends que mes lettres sont pour l'un & pour l'autre. Le Roi se porte fort bien : il me semble que vous voulez que je vous le dise dans toutes mes lettres, & que vous croyez que j'ai autant de plaisir à vous le dire, que vous en avez à l'entendre.

LETTRE CXXII.

A Marly, le 16 *Avril* 1712.

IL y a quelque temps que je ne vous ai écrit, mon cher Duc, parce que je ne recevois point de vos nouvelles, & que je ne comprenois pas bien ce que devenoient nos lettres. J'en reçois trois des vôtres en même-temps, l'une du 2, une du 7, & une de Me. la Duchesse de Noailles du même jour : il me paroît que vous recevez les miennes.

Je vous passerois volontiers les lunettes, si vous vous portiez parfaitement bien d'ailleurs. J'espere beaucoup de Bourbon, & pour vous & pour ma niece, parce que je suis bien persuadée que vous prendrez les eaux sagement l'un & l'autre. J'aurois besoin pour ma consolation de vous voir en parfaite santé, & Me. la Duchesse de Noailles heureusement accouchée d'un garçon bien fait & bien sain.

Le Roi d'Angleterre & la Princesse sa sœur se tirent de leur petite-vérole à force de bierre, de pain & de beurre. Je m'informe peu des nouvelles du sallon, quelque envie que j'eusse qu'il se ranimât, parce que le Roi le desire. J'abandonne ce projet à M. le Duc d'Antin : mais il me paroît que ses plaisirs l'emportent sur ceux du public : car il s'absente souvent pour des chasses & des repas avec Me. la Duchesse, & avec M. le Comte de Toulouse. Cette Princesse ne fut jamais plus gaye, & ne s'est jamais tant divertie : elle a été à Rambouillet plusieurs fois : elle mene les Princesses ses filles : Me. de Duras est venue de Paris pour l'y suivre.

Il me semble que, de tous côtés, on ne veut pas douter de la paix ; toutes les lettres des particuliers de Hollande nous

en assurent. Cependant il me paroît que les négociations qu'il faut faire en Espagne pour la succession, nous vont jetter dans une lenteur qui m'allarme fort. Il peut se passer en Flandre quelque chose qui devienne un obstacle à cette paix si desirée, si nécessaire, & si glorieuse après une si malheureuse guerre.

Si quelque malheur nouveau ne change pas le projet du Roi pour cet Eté; nous irons à Fontainebleau, au commencement de Juillet. L'escalier qu'on veut faire à la Chapelle de Versailles, nous empêche d'y passer; c'est M. du Maine, M. le Comte de Toulouse, & M. d'Antin, qui ont mis Fontainebleau en tête; dans l'espérance d'y amuser le Roi : j'ai dit que tous les lieux m'étoient indifférents : & cela est ainsi dans la *partie supérieure* : mais *l'inférieure* aimeroit mieux St. Cyr, que de passer mes journées dans un cabaret.

Me. la Maréchale de Noailles & moi avons eu un commerce de lettres assez court, mais assez vif & assez aigre sur un mariage qu'elle voudroit faire, & qu'on dit qu'elle ne fera pas. J'envoyai chercher le Duc de Guiche pour mettre un homme entre nous : ce qui réussit fort bien. J'ai meilleure opinion du mariage dont M.

Desmarets m'a parlé ouvertement, me disant pourtant qu'il n'a pas le courage d'y penser encore. Il est à bout sur l'argent, & je n'en suis point surprise.

Pourquoi m'écrivez-vous tous deux en même temps? & pourquoi m'écrivez-vous de votre main? Je vous conjure de vous en dispenser. Je vois que vous avez beaucoup de commerce en ce pays-ci: cependant il vous faut un grand repos. Je voudrois qu'on vous écrivît pour vous amuser, & que vous ne répondissiez guere. Mon commerce avec Me. la Princesse des Ursins continue toujours: nous n'entrons point dans de grandes affaires: mais elle me fait sentir délicatement, qu'elle desire la vie du petit Dauphin, & qu'elle ne comprend point la politique de ceux qui desirent sa mort. D'autres écrivent plus clairement, que le Roi d'Espagne est fort accoutumé où il est, & qu'il auroit de la peine à venir ici: c'est ce que je ne conçois pas.

Je vois assez souvent Me. la Duchesse d'Orléans. L'amitié qu'elle avoit pour Madame la Dauphine, me la rend plus chere. Toutes les Dames viennent dans ma chambre pour voir le Roi, c'est-à-dire dans ce grand cabinet où je vais assez rarement. M. de Dangeau est tombé

malade à Paris : Me. de Dangeau & sa très belle fille y sont allées ; c'est encore une petite contradiction pour moi, & même pour le Roi, qui est fort accoutumé à elle. Me. de Caylus a été quitte de la rougeole pour la peur. Vous voyez bien, par ces détails, que ma lettre est pour Me. la Duchesse de Noailles comme pour vous. M. le Maréchal de Montesquiou fait des merveilles : vos correspondants vous en rendront un meilleur compte que moi. Adieu, mon cher Duc : je compte avec une grande confiance sur votre amitié : comptez sur la mienne : consolez-vous : laissez-vous conduire à Dieu. Je pleure, & pleurerai toute ma vie Me. la Dauphine : en vain on me rapporte tous les jours des choses qui me font croire qu'elle m'auroit peut-être donné de grands déplaisirs : je la pleurerai toujours ; je la vois dans ce qui nous reste encore d'elle (1) ; cet enfant lui ressemble un peu : Dieu le conserve & fasse miséricorde à la mere ! Les Médecins prétendent nous consoler, en nous disant que M. le Dauphin ne pouvoit vi-

(1) M. le Duc d'Anjou, aujourd'hui Roi de France.

vre encore un an, à cause de sa taille : & M. le Duc de Bretagne & notre chere Princesse, qu'est-ce qui les empêchoit de vivre plus long-temps ?

LETTRE CXXIII.

À Versailles, ce 9 Mai 1712.

VOus ne trouverez ici que des sujets de peine, de quelque côté que vous vous tourniez. Cependant je ne puis m'empêcher de vous desirer souvent. Je suis toujours persuadée que nous aurons la paix : mais je le suis aussi que nous ne l'aurons pas sitôt; il y a trop d'intérêts à concilier, & les nouvelles d'Espagne sont un peu longues à venir. Nous en attendons incessamment d'Angleterre, qui seront bien importantes. Nous eûmes hier une allarme sur M. le Dauphin : il est bien aujourd'hui; mais sa santé est très-foible, & met tout le monde dans une incertitude qui augmente toutes les difficultés. Il est vrai que l'on a paru bien allarmé du Roussillon. Je ne saurois croire que le Roi puisse douter de votre zele : je l'en assurerai encore : je suis très-chagrine, & je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CXXIV.

A St. Cyr, ce 15 Novembre 1712.

NE ferez-vous pas une nouvelle tentative, mon cher Duc, pour engager M. le Cardinal à recevoir la satisfaction des Jésuites, qui entraînera celle de tous les autres ? De bonne foi, peut-il se mettre dans l'esprit que le public trouvera étrange qu'il ait cette complaisance pour le Roi ? Il y va, dit-il, de sa conscience. C'est un ressentiment plutôt qu'une punition. Mais quand c'en seroit une, c'est la longueur de cette punition qu'il devroit, ce me semble, sacrifier à son Maître, à son Bienfaicteur, à un Prince qui soutient seul la Religion. Il ne faut point se flatter, Monsieur ; nous allons voir une très-violente rupture, si nous ne voyons pas un accommodement. Je connois le Roi : sa colere augmente par le temps : je vous l'ai dit plusieurs fois : vous l'éprouverez, & vous verrez tous les jours quelque nouvel incident de part & d'autre. Le Roi hait les divisions ; il desire ardemment que celle-ci finisse : il ne tient qu'à ce cher oncle de

la terminer à son avantage ; il aura fait voir aux Jésuites le mal qu'il peut leur faire, & au Roi ce qu'il est capable de lui sacrifier. La réconciliation que je vous propose, est le plus grand malheur qui puisse arriver aux Jésuites, s'ils sont tels qu'on le dit : car on éxigera d'eux une conduite plus sage, & l'on saura réprimer leurs emportements ; on s'adoucira pour M. le Cardinal, & tout ira bien. N'oubliez rien, Monsieur, pour faire entendre raison à celui qui doit nous gouverner tous ; mais qui certainement est éxcité par ses ennemis, qui veulent du bruit & le mettre à leur tête. Non, je ne m'accoutume point à voir le nom de Noailles à la veille d'une disgrace, & je crois vous avoir porté malheur.

LETTRE CXXV.

Réponse de M. le D. de Noailles.

IL ne tiendra jamais à moi ni aux tentatives que je pourrai faire, que le Roi ne soit content. Il a beau me reprocher d'être indolent : je suis convaincu qu'au fond du cœur, il ne peut croire que je

le fois ſur rien de ce qui peut l'intéreſſer. M. le Cardinal de Noailles eſt en viſite de ſon Dioceſe, & n'en revient que demain. Je le verrai, dès qu'il ſera à Paris, & je lui ferai toutes les repréſentations que je crois convenables. Mais je ne puis, Madame, ni rien promettre, ni répondre de rien, parce qu'il me paroît que vous êtes tous fort éloignés ſur la maniere de penſer. Ce que vous regardez comme une punition qu'on doit ſacrifier à ſon Maître, on le regarde comme une obligation de ſon état, comme un devoir indiſpenſable, auquel on a même apporté beaucoup de ménagement, & à quoi les dernieres affaires n'ont aucun rapport. Je ferai cependant de mon mieux, Madame; mais comme je viens d'avoir l'honneur de le dire, je ne me flatte point de réuſſir beaucoup. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail, quoique cette affaire en ſoit ſuſceptible : je me réſerve à vous en rendre compte inceſſamment. Au reſte, Madame, ce ne ſera jamais vous qui pourrez porter malheur au nom de Noailles : & de quelque diſgrace qu'il ſoit menacé, il ne s'en prendra qu'à ſa deſtinée, & fera toujours ce qui conviendra pour n'en pas mériter une fâcheuſe. Recevez, Madame, je vous en conjure, les

assurances de mon inviolable & respectueux attachement pour vous, & de ma parfaite reconnoissance de vos bontés.

LETTRE CXXVI.

De Mad. de Maintenon.

De la Solitude.

NOus voilà sur un bon pied. Vous êtes un des hommes du monde que je vois le moins ; mais comme vous êtes, mon cher Duc, celui que j'aime le plus, je ne puis avoir de joie, sans desirer d'en jouir avec vous. Les Anglois sont bien aimables : faut-il que notre Cardinal le soit moins qu'eux ? ils sont fort pacifiques : faut-il que notre Cardinal nous déclare la guerre & trouble notre paix ? Voyez la lettre d'un très-bon Evêque, & ne me la renvoyez point. Me. la Princesse des Ursins est dans une grande inquiétude de ses lettres : je vous prie de me les rendre : je doute que vous les ayez lues, & je vous assure que vous n'y perdez rien : car ce n'est pas vous qu'elles auroient instruit, ou diverti. Bon jour, mon cher Duc.

LETTRE

LETTRE CXXVII.

A St. Cyr, ce 4 Avril.

JE ne crois point que le Roi fasse rien de nouveau sur Mrs. les Ducs. Je vous conjure de ne paroître dans cette affaire-là que le moins que vous pourrez. Vous êtes des plus jeunes : laissez faire les anciens. Vous savez combien le Roi hait ces sortes d'embarras. Vous êtes très-bien avec lui : n'allez pas lui donner lieu de croire que vous m'excitez, & que vous voulez me faire entrer dans vos sentiments. Si je ne me vante pas de leur lettre, à quoi servira-t-elle ? Si je la montre, je vous commets & rends un mauvais office à tout le corps : car on n'aime point qu'on s'adresse à personne. Que les Ducs ne m'écrivent donc point : vous savez mieux que qui que ce soit combien il est inutile de me prévenir ou de chercher à me gagner : je vais, en tout, le plus droit qu'il m'est possible : & il ne conviendroit pas que ces Messieurs vainquissent par une femme. Je vous garderai le secret, & ne vous dirai pas un mot de ma santé, puisque vous ne me parlez

pas de la vôtre. Je n'arriverai que tard chez moi, pour éviter une couple de Princeſſes qui me galoppent.

LETTRE CXXVIII.

Ce 4 Août 1714.

TOutes les négociations ſont rompues : il eſt temps, mon cher Duc, que vous faſſiez connoître au Roi combien vous déſapprouvez la conduite de M. le Cardinal de Noailles. Sans cette précaution, vous pourriez bien vous trouver enveloppé dans ſa diſgrace, à moins qu'il ne ſuive l'exemple de M. de Pontchartrain (1). Si M. votre oncle continue à préférer les intérêts du P. Queſnel à ceux de ſa famille, il n'eſt pas juſte que je me ſacrifie pour lui, ni qu'il vous entraine dans ſa chûte. Je ſais qu'on vous rend de mauvais offices auprès du Roi : un éclairciſſement raccommodera tout.

P. S. Tout eſt changé : les négociations vont recommencer : ſoyez en repos, cela va mieux (2).

---

(1) Qui s'étoit retiré du Miniſtere.
(2) M. le Duc de Noailles trouva le Roi aigri

LETTRE CXXIX.

A St. Cyr, ce 5 Mai 1706.

IL faudroit être difficile pour trouver à redire au mariage que vous avez fait; & il faudroit l'être encore plus pour que je ne fusse pas contente, lorsque vous l'êtes. Pourquoi me demander mon consentement? vous l'aviez déja, mon cher Duc, dans cette approbation générale que je donne à tout ce que vous faites. Je desire votre amitié; mais je voudrois être oubliée de tout le reste. Vous me feriez un extrême plaisir de ne point amener ici M. le Prince Charles : une telle visite convient-elle à une vieille, retirée dans un Couvent? Si après cela vous vous opiniâtrez à vouloir que je voye ce gendre, dont il est juste d'être aussi charmée que vous, je vous gronderai, mais je ne vous refuserai pas.

---

contre le Cardinal, mais sans chagrin à son égard. Le Roi ne put pourtant s'empêcher de lui dire que le nom de Noailles excitoit quelquefois des idées fâcheuses dans son esprit: le Duc répondit : *Je changerai de nom, si Votre Majesté me l'ordonne : j'ai appris de mes peres à n'avoir d'autre volonté que celle de mes Maîtres.*

Une perſonne de mes amis me mande que Me. la Ducheſſe de B.... a déclaré qu'elle vous haïſſoit, & qu'elle feroit ſon poſſible pour vous le prouver. On me permet de vous donner cet avis : mais on ne veut pas être nommé. Vous voyez que l'éloignement du monde ne peut m'empêcher de m'intéreſſer à vous.

LETTRE CXXX.

De M. le Duc de Noailles à Mad. de Maintenon.

JE ne ſais, Madame, ſi vous avez déja appris la mort de M. Voiſin, arrivée cette nuit par une apoplexie. J'ai cru que mon attachement, mon reſpect pour vous, & mon zele pour la Maiſon de St. Cyr, ouvrage de vos mains, vouloient que je me preſſaſſe de demander à S. A. R. qu'elle voulût bien me charger du ſoin de cette maiſon. Je n'attends plus que votre agrément. Si vous m'en jugez digne, vous n'aurez point d'homme d'affaires plus affectionné : vous retrouverez en moi toutes les attentions & tout le zele de ceux qui m'ont dévancé. J'aurai l'honneur de rendre compte à M. le Duc d'Orléans des

demandes pour les Demoiselles. Pour ce qui est du détail journalier, je prendrai un bon Maître des Requêtes de notre Conseil, qui suivra toutes les affaires avec exactitude. Je vous conjure, Madame, de me mander si cet arrangement vous convient, si vous approuvez ma démarche, ou si vous avez quelqu'autre en vue.

LETTRE CXXXI.

De Me. la Duchesse de Noailles.

JE ne doute pas, ma chere tante, que vous n'ayez été affligée & surprise de la mort de M. le Chancelier. Vous avez approuvé le choix de M. le Duc d'Orléans pour remplir sa place de St. Cyr. Là-dessus je me suis flattée que ce nouvel honneur pourroit rejaillir sur moi : vous me permettrez d'y aller plus souvent, pour prendre vos ordres sur les Demoiselles que vous voudrez faire entrer à St. Cyr : & je pourrai soulager un peu M. le Duc de Noailles. Les nouvelles nominations mettent tout Paris en l'air : compliments de joie & de condoléance. Les filles de M. Voisin font une perte bien sentie, sur-tout Me. de la Rochepot qui

l'aimoit tendrement. Je vois fort peu Me. de Caylus : je ne sors presque point : M. le Duc de Noailles travaille tout le matin, & cette matinée dure jusqu'à trois heures. On peut bien dire que c'est *un Apothicaire sans sucre* : car il est Président des Finances, & n'a pas un sol. Je ne m'accoutume point à me voir éloignée de vous : je suis désolée de cette petite-vérole qui m'empêche d'aller à St. Cyr. Je crains que la retraite & l'éloignement ne diminuent vos bontés pour moi. Me. la Duchesse d'Orléans recommence à donner des soupers ; il y en a même eu de très-gaillards & de très longs : mais tous ces plaisirs ne sont que des châtouillements. Où Me. de Caylus prend-elle tout ce qu'elle vous mande? Je ne sais jamais des nouvelles pour remplir une page : vous parler de l'intérieur de ma maison, ce seroit vous faire bâiller à la premiere ligne ; vous entretenir de mon amitié pour vous, ce seroit me faire tort à moi-même. Cependant si d'être aimée très-vivement pouvoit vous faire plaisir, vous devriez être sensible à tout ce que je sens pour vous de délicat & de tendre. Toute la famille vous assure de ses respects, même le Marquis de Mouchi, qui sera brun, à ce qu'on prétend. Que je voudrois qu'il vous ressemblât !

LETTRE CXXXII.

De Mad. de Maintenon à M. le Duc de Noailles.

A St. Cyr, ce 17 *Février* 1719.

JE ſuis morte, mon cher Duc, & je ne veux plus ni demander, ni remercier: je n'en ſuis pas moins ſenſible pour ceux qui conſervent quelque bonté pour moi. Il ne s'eſt pas paſſé une occaſion, depuis que je ſuis ici, où M. le Premier Préſident ne m'ait marqué la ſienne, ſoit par les diſcours les plus obligeants, ou par les actions les plus effectives. J'ai chargé Me. de Caylus de le remercier de ce qu'il vient de faire pour cette maiſon; mais vous le ferez encore mieux qu'elle, mon cher Duc. Je ſuis mieux que la derniere fois que vous êtes venu: M. Beſſe me ſoutient par des cordiaux. En vérité, vous êtes admirable par tout ce que vous faites pour St. Cyr! on diroit que vous voulez faire par-là votre fortune. Adieu. Vous ne pouvez exagérer ma reconnoiſſance pour M. le Premier Préſident, ni douter que je meure, comme j'ai vécu, votre meilleure amie.

LETTRES DE MADAME DE MAINTENON

A DIVERSES PERSONNES.

LETTRE I.

A M. le Maréchal de Tessé.

A St. Cyr, ce 10 Février 1706.

VOus ne pouvez aspirer, M. le Maréchal, à être oublié : vous êtes sur le Théâtre : vous jouez un grand personnage : vous le jouez avec de grands talents : toute l'Europe est intéressée & attentive à ce que vous faites. Il est bien sûr que vous êtes chargé des affaires les plus tristes : mais il est bien sûr aussi que vous ferez de votre mieux, qu'on ne vous jugera point sur le succès, & qu'on vous tiendra compte de votre zele. Je comprends que Me. la Princesse des Ursins

n'eſt pas plus à ſon aiſe que vous : & je n'envie pas plus la place de la favorite, que celle de l'Ambaſſadeur. Votre ſeul bonheur eſt votre union. Vous mandez tous à peu près la même choſe, & vous n'embarraſſez point le Roi à démêler la vérité comme autrefois : c'eſt beaucoup : & quelque délabrées que ſoient les affaires, nous eſpérons tout de votre capacité & de votre eſprit fécond en expédients. Il y a bien long-temps que nous ne voyons plus Me. de Maulevrier : c'eſt une perte pour elle & pour nous. J'ai reçu une lettre de M. l'Abbé de Teſſé, digne du fils de la politeſſe même : & je me ſuis bien réjouie du mariage de M. votre fils aîné. Je ne ſais ſi l'on dit en Eſpagne, comme dans les autres pays étrangers, que le Roi n'a plus de ſanté : je puis vous aſſurer qu'il n'en eut jamais davantage, & qu'il n'a pas même la moindre incommodité. Je ne vous le dis point par politique, mais uniquement à cauſe de l'attachement que vous avez pour lui. Notre Princeſſe devient tous les jours plus aimable, & ſeroit parfaite, s'il n'y avoit point de Lanſquenet. Je n'ai plus de ſanté : il y a quatre ans que j'ai une petite fievre preſque continue. Je ſuis ſi affoiblie, que je ne puis preſque plus

écrire de ma main. Je n'en manque pas à St. Cyr, mais je crains bien d'en avoir choisi une très-mauvaise. Croyez, M. le Maréchal, qu'en quelque état que je sois, je ne changerai jamais pour vous.

LETTRE II.

A M. le Maréchal de Château-Renaud.

JE crois, M. le Maréchal, que vous ne serez pas fâché que je m'adresse à vous pour vous prier de faire rendre à un Gentilhomme de Bretagne, nommé M. Duval-Pinard, la justice qu'il demande, & qu'il me paroît qui lui est dûe. Il avoit été nommé, il y a quelques mois, Capitaine de Milice de sa Paroisse. Son élection avoit été suivie de l'agrément de M. le Comte de Toulouse, qui lui donna ordre de s'aller présenter devant vous, pour demander aussi votre agrément, que vous lui accordâtes, en lui disant qu'il n'avoit qu'à s'aller faire recevoir dans sa Paroisse, & ensuite exercer ses fonctions. Il paroît qu'il manqua en quelque chose au cérémonial envers M. Lezerdot du Parc, qui fait la fonction de Capitaine-Général en ce quartier-là, & par qui il devoit se

faire installer. Mais il me semble aussi que cette faute légere a eu des suites plus fâcheuses qu'elle ne devoit. Car ce M. de Lezerdot ayant fait une espece de cabale avec le Curé pour le déposséder, & pour faire une autre élection qui n'est pas réguliere, & contre laquelle les habitants même réclament, lorsque j'ai voulu demander justice à M. le C. de Toulouse, & le prier de maintenir ce qu'il avoit fait, j'ai appris que c'étoit à vous, Monsieur, qu'il falloit recourir, & que vous aviez la disposition de ces sortes d'affaires comme Commandant dans la Province. Il n'y a personne à qui j'aimasse mieux m'adresser, soit pour obtenir justice, soit même pour obtenir quelque grace pour le Gentilhomme dont je vous parle, s'il en avoit besoin. Mais il me semble qu'ayant été une fois élu & installé, c'est le déshonorer & le perdre dans sa Province, que de lui ôter sa place, sans qu'il s'en soit rendu indigne. L'honneur d'un Gentilhomme me paroît quelque chose de si délicat, que je n'ai pu refuser ma protection à celui-ci. J'espere donc que vous voudrez bien donner les ordres nécessaires pour le faire rétablir au plutôt : & quoique ce ne soit qu'une action de justice, je la regarderai comme un plaisir

que vous me ferez, & comme une marque de votre amitié, sur laquelle je compte toujours.

LETTRE III.

A Me. de Montgon. (1)

A Marly, le 10 *Août.*

J'Ai été très-aise, Madame, de recevoir votre lettre; & j'y réponds sur le champ, pour vous en remercier. Si mon estime vous fait plaisir, vous êtes, en vérité, fort heureuse : vous l'avez toute entiere, & beaucoup plus qu'il ne faudroit pour une personne de votre âge. Mais je ne me jette dans l'excès à votre égard, que parce que tout ce que nous voyons dans la jeunesse, doit faire admirer ce qui se sauve de tels exemples. Continuez, ma chere fille, à travailler

---

(1) La Comtesse de Montgon, fille du Marquis d'Hudicourt, & de Bonne de Pons, élevée par Me. de Maintenon, Dame du Palais de Me. la Duchesse de Bourgogne, & mere de M. l'Abbé de Montgon, dont nous avons des Mémoires, né en 1690.

pour vous établir de plus en plus une bonne réputation : c'est un trésor que vous serez ravie d'avoir acquis, & que rien ne pourroit vous donner, si une fois vous l'aviez perdu. Jouissez du bonheur d'être dans une famille remplie d'honneur & de vertu. Admirez bien vos enfants ; car sans doute ils sont admirablas. Pourquoi ne me mandez-vous pas quelque gentillesse de leur façon ? Je vous aime assez pour vous écouter là-dessus, & pour voir avec plaisir, que c'est là votre foible : on peut vous le pardonner. Leur grand'mere de ce pays-ci s'appelle présentement Agathemiter : c'est un nom Grec qui lui a été donné à Marly : appellez-là ainsi dans votre premiere lettre : & cette plaisanterie réussira fort bien. Je vous embrasse, ma chere enfant, sans pouvoir m'empêcher de vous caresser : assurez bien tous les Montgons, que je ne vous en respecte pas moins, & faites mille compliments à M. votre beau-pere. Je n'ose rien dire à Me. votre belle-mere, n'ayant pas l'honneur d'être connue d'elle, quoique je crois avoir celui de la connoître, par tout ce que vous m'en avez dit, &c.

LETTRE IV.

A la même.

Ce 16 Septembre.

IL eſt vrai, ma chere fille, que vous avez un agréable établiſſement, & que ſi vous ſaviez la bonté du Roi pour vous en cette occaſion, la joie que vous en avez redoubleroit encore. Mais il n'eſt pas beſoin d'exciter votre reconnoiſſance, & je deſire que vous remontiez plus haut. Tout vient de Dieu; c'eſt lui qui vous place auprès d'une jeune Princeſſe deſtinée à régner. Vous y êtes avec des femmes qui joignent à leur bonne conduite une grande piété : il eſt à croire qu'il vous convie auſſi, & qu'il veut que vous les égaliez dans la conduite. Je ſais les bonnes impreſſions qu'il y a dans votre cœur, & que vous n'êtes retenue que par le reſpect humain : il faut devenir plus hardie. Vous voilà, en quelque maniere, ſéparée des occaſions propres à vous détourner : attachez-vous à votre devoir, qui, joint aux affaires domeſtiques, ſuffira pour vous occuper. Com-

mencez à servir Dieu avec cette bellemere, dont vous admirez tant la vertu: & revenez; de sorte qu'on ne vous distingue point de vos compagnes. Pardonnez cette petite exhortation à la tendresse que j'ai pour vous, & à celle que vous me marquez en toute occasion. Le Duc du Maine n'a pu vous faire réponse: ayez quelque indulgence pour votre petit frere d'autrefois. Revenez quand vous voudrez.

Nous ne reviendrons point de Fontainebleau avant le 8 ou le 10 de Novembre, à moins qu'il n'arrive des choses que je ne prévois pas, &c.

LETTRE V.

Au Roi d'Angleterre.

SIre, V. M. n'aura pas de peine à croire que je n'ai pu lui écrire, puisque je ne l'ai pas fait: il y a huit jours que je suis dans une grande foiblesse, qui m'empêche d'aller à St. Germain: c'est une grande peine pour moi de ne pouvoir redoubler mes soins auprès de la Reine, dans un temps où elle est dénuée

de toutes consolations. V. M. vient pourtant de lui en donner une par la lettre qu'Elle a écrite au Roi, qui certainement est au-dessus de tout ce qu'on en peut dire, bien-loin d'avoir à y suppléer : je voudrois de tout mon cœur qu'elle fût publique : elle augmenteroit encore le zele & l'estime qu'on a pour V. M. Celle dont elle a voulu m'honorer, me comble de joie : j'ose dire que je mérite la continuation de ses bontés, par l'ardent & sincere attachement que j'ai pour ce qui lui est le plus cher & pour V. M. Nous la verrons un jour rétablie, & alors les malheurs de sa jeunesse deviendront son bonheur & sa gloire. Je suis avec le profond respect que je vous dois, &c.

LETTRE VI.

A M. le Duc de Beauvilliers.

JE voulois vous envoyer tout ce qui s'est trouvé de M. de Cambray dans la cassette de M. le Dauphin. Mais le Roi a voulu brûler lui-même ces papiers. Je vous avoue que j'en ai un grand regret. Jamais on ne peut rien écrire de si beau & de

ſi bon. Si le Prince que nous pleurons a eu quelques défauts, ce n'eſt pas pour avoir ſuivi des conſeils trop timides, ni pour avoir été flatté. On peut dire que ceux qui vont droit ne ſont jamais confondus.

LETTRE VII.

A M. le Marquis de St. Mexant.

SI j'avois contribué au mérite de Mlle. votre fille, Monſieur, vous auriez raiſon de me remercier : car je ſuis perſuadée qu'elle vous ſera d'une grande conſolation, tout le reſte de votre vie. Sa ſageſſe paſſe ſon âge : & ſa piété eſt ſi ſolide, qu'elle réſiſtera, je crois, à tout ce qu'elle va voir & entendre de la corruption du monde. Elle eſt douce, polie, & ſait vivre, comme ſi elle avoit été nourrie à la Cour. Elle eſt gaie, complaiſante : &, en vérité, Monſieur, je ne lui connois point de défaut. Si la vertu faiſoit l'établiſſement des filles, elle en auroit un grand, & ſauroit bien en remplir les obligations. Elle feroit un honneur infini à l'éducation de St. Cyr : mais il eſt vrai que la ſienne a trouvé un heu-

reux naturel. Ne regardez pas ce que je vous dis, Monſieur, comme des flatteries, mais comme des vérités que je ſuis ravie de vous dire par le plaiſir qu'elles doivent vous faire.

LETTRE VIII.

A M. l'Abbé de Glapion (1).

A St. Cyr, ce 15 *Décembre* 1718.

VOus ne pouviez, Monſieur, manquer d'une très-bonne éducation avec le pere que vous avez : & vous ne pouvez mieux faire que de l'imiter en tout. Vous trouverez en lui tous les ſentiments & toutes les pratiques d'un homme vertueux, avec toute la politeſſe & le ſavoir vivre qu'on voit dans les plus honnêtes gens de la Cour. Il faut tâcher d'allier ces qualités au ſavoir que vous prendrez dans les différentes études néceſſaires à la profeſſion que vous voulez embraſſer. Si vous vouliez être Religieux, je vous conſeillerois de vous contenter d'une médiocre

(1) Frere de Me. de Glapion, Dame de Saint Louis, & Séminariſte à Chartres.

ſcience ; il vous faudroit une grande piété & une parfaite ignorance du monde. Mais les Eccléſiaſtiques ont ſouvent commerce avec lui ; je deſirerois donc les leçons de M. votre pere : car avec ce Latin & ces plaiſanteries de College, on eſt fort inſupportable aux honnêtes gens : & le bien qu'on a à traiter avec les Eccléſiaſtiques en ſouffre. Je crois votre lettre très-exacte, & dans toutes les regles de l'art de bien dire : mais elle ne me paroît pas conforme à celles du bon goût : je l'aurois voulu plus ſimple : vous auriez pu vous ſouvenir que vous n'écriviez qu'à une femme. Votre bon cœur eſt preſſé de reconnoiſſance & d'amitié pour moi : je vous permets de le dire ; car je ſuis fort touchée de ces ſentiments, & ce ſont des vertus : mais il falloit le dire ſans chercher des termes giganteſques & des expreſſions plus propres à une déclamation qu'à une lettre. M. votre pere & Me. votre ſœur vous diront mieux que moi comment il faut écrire; mais j'ai voulu vous donner cette marque d'amitié, comme je ferois à mon enfant, & vous aſſurer que je ſerai toujours la même pour vous. Je finirai plus réguliérement quand vous ſerez un homme.

Fin du Tome cinquieme.

MÉMOIRES
ET LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME XII.

Contenant le Tome VI^e^. des LETTRES.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME SIXIEME,

CONTENANT

Les Lettres réciproques de Madame de Maintenon & de Mad. de Caylus sa niece.

NOUVELLE ÉDITION.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXVIII.

TABLE

DES LETTRES

Contenues dans ce Tome sixieme.

LETTRE I. *De Mad. de Caylus à Mad. de Maintenon.* page 1
II-IX. *De Mad. de Maintenon à Mad. de Caylus.* 3
X-XXIX. *De Mad. de Caylus.* 11
XXX. *De Mad. de Maintenon.* 44
XXXI-XXXVI. *De Mad. de Caylus.* 47
XXXVII. *De Mesd. de Caylus, de Dangeau, & de Maintenon.* 57
XXXVIII. *De Mad. de Caylus.* 59
Réponse. 61
XXXIX-XLIII. *De Mad. de Caylus.* 62
Réponse. 71
XLIV-XLIX. *De Mad. de Caylus.* 72
L. *De Mad de Maintenon.* 80
LI-LIII. *De Mad. de Caylus.* 81
Réponse. 81
LIV. *De Mad. de Maintenon.* 88
Réponse. 89
LV. *De Mad. de Caylus.* 90

LETTRE LVI - LVIII. *De Mad. de Maintenon.* page 91
LIX. *de Mad. de Caylus.* 94
LX. *De Mad. de Maintenon.* 96
LXI. *De Mad. de Caylus à Mlle. d'Aumale.* 97
LXII-LXV. *De Mad. de Caylus à Mad. de Maintenon.* 99
Réponse. 103
LXVI. *De Mad. de Maintenon.* 106
LXVII-LXVIII. *De Mad. de Caylus.* 108
LXIX. *De Mad. de Maintenon.* 112
Réponse. 113
LXX-LXXI. *De Mad. de Maintenon.* 115
LXXII. *De Mad. de Caylus.* 119
Réponse. 122
LXXIII — LXXIV. *De Mad. de Caylus.* 124
Réponse. 131
LXXV. *De Mad. de Caylus.* 132
LXXVI. *De Mad. de Caylus à Mad. de Glapion.* 134
LXXVII. *De Mad. de Maintenon.* 135
LXXVIII - LXXIX. *De Mad. de Caylus.* 137
Réponse. 140
LXXX. *De Mad. de Caylus* 142
LXXXI - LXXXV. *De Mad. de Maintenon.* 144
LXXXVI. *De Mad. de Caylus.* 150

LETTRE LXXXVII. *De Mad. de Maintenon.* page 152
LXXXVIII-XC. *De Mad. de Caylus.* ibid.
Réponse. 157
XCI. *De Mad. de Caylus.* 159
Réponse. 160
XCII. *De Mad. de Caylus.* 161
XCIII — C. *De Mad. de Maintenon.* 164
CI. *De Mad. de Caylus.* 186
CII-CIV. *De Mad. de Maintenon.* 187
CV. *De Mad. de Caylus.* 195
CVI. CVII. *De Mad. de Maintenon.* 197
Réponse. 203
CVIII — CXVI. *De Mad de Maintenon.* 204
CXVII. *De Mad. de Caylus.* 224
Réponse. 225
CXVIII-CXX. *De Mad. de Maintenon.* 227
CXXI. *De Mad. de Caylus.* 235
CXXII-CXXXV. *De Mad. de Maintenon.* 237
CXXXVI. *De Mad. de Caylus.* 263
CXXXVII-CLV. *De Mad. de Maintenon.* 266
CLVI. *De Mad. de Caylus.* 305

Fin de la Table.

LETTRES

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
ET DE MADAME
DE CAYLUS.

LETTRE PREMIERE.

De Madame de Caylus à Madame de Maintenon.

D'Un ſimple œillet on eſtimoit l'hommage
Au bon vieux temps : or tel étoit l'uſage :
Et pour certain en tous lieux on tenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde :
Car ſeulement au cœur on ſe prenoit.

Si vous vouliez, Madame, faire revivre en ma faveur ce bon temps, j'aurois lieu d'être contente, & sûre que mon présent auroit tout le mérite qui vous le fait offrir : mais incertaine de mon sort, je n'ose me nommer :

Or, devinez qui je puis être :
Mon cœur étoit à vous dès sa tendre saison ;
Par mes seuls sentiments vous devez me connoître ;
Le goût qui les reçut devança la raison :
Elle s'en applaudit, & faisant disparoître
Les vains, les frivoles desirs,
A vous plaire, à vous voir je bornai mes plaisirs :
Or, devinez qui je puis être.

A ce présent, je voudrois bien
Joindre quelque chose du mien :
Mais je connois ce que vous êtes ;
Et le peu de cas que vous faites
De l'encens le mieux apprêté,
De ces brillants honneurs qui tournent tant de têtes ;
Aliments de la vanité,
Dont le vrai caractere est la fragilité.

En ce jour, que puis-je mieux faire
Pour vous prouver ma vive ardeur
A chercher ce qui peut vous plaire ;
Que de vous présenter mon cœur ?

Un cœur, au moins, eſt choſe plus ſolide
Au tribunal où la raiſon décide :
Vous connoiſſez le mien : vous ſavez ce qu'il vaut :
J'oſe le dire, il eſt, tout comme il vous le faut ;
Reſpectueux, tendre, & fidele,
Pour vous ſe ſentant chaque jour
Une inclination nouvelle,
Pour vous Quiétiſte en amour ;
Des plus conſtants, des plus ſinceres ;
Un vrai cœur, en un mot, du bon temps de nos peres.

LETTRE II.

De Madame de Maintenon.

A Marly, ce 17 Juillet 1701.

JE ne ſuis pas fort portée, ma chere niece, à demander des graces : les emplois ſont en petit nombre : cependant il y a encore plus d'emplois que d'hommes capables de les remplir. M. de Vendôme ira à l'armée de Lombardie : le mal eſt fait, & le remede n'eſt pas facile. Nous menons ici une vie ſinguliere : nous voudrions avoir de l'eſprit, de la galanterie, de l'invention ; & tout cela nous man-

que entiérement : il n'en eſt plus queſtion. On joue, on bâille, on s'ennuye, on ramaſſe quelque miſere les uns des autres, on ſe hait, on s'envie, on ſe careſſe, & on ſe déchire.

LETTRE III.

1705.

De quoi vous plaignez-vous, ma chere niece? de ce que je ne vous ai pas écrit ſur la mort de M. de Caylus? Vous ſavez ſi je m'y ſuis intéreſſée : & nous ne devons pas en être aux compliments : je ſuis ſi malade & ſi vieille que je me réduis aux lettres néceſſaires. Qu'eſt-ce que cette dépendance que vous voulez avoir de moi? vous êtes en âge & en poſſeſſion de vous bien conduire : que voulez-vous changer à la veille de ma mort? Vous ne ſerez pas aſſez folle pour vous remarier : vivez en bonne mere : ne rentrez pas dans le monde : choiſiſſez un certain nombre d'amies : voyez peu d'hommes, & que ce ſoient d'honnêtes gens : vivez à la vieille mode : ayez toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme :

défiez-vous des plus ſages : défiez-vous de vous-même : croyez-en une perſonne qui a de l'expérience & qui vous aime. Vous êtes encore jeune & belle : au nom de Dieu, ne vous commettez point : occupez-vous de vos enfants : ſervez Dieu ſans cabale : ne mépriſez perſonne, & ne vous entêtez de rien : ſuivez la vie commune : ſoyez ſimple, & pardonnez à ma tendreſſe cette petite inſtruction ; elle vaut bien un compliment.

LETTRE IV.

VOus devez être ſur vos gardes : vous avez des ennemis & des envieux : on eſt généreux quand on voit les gens malheureux ; mais cette généroſité eſt ſi peu véritable, qu'on ne peut plus les ſouffrir quand ils ſont heureux. Si on vous voit bien avec moi, c'eſt ce qui vous attirera encore plus d'ennemis. Ne donnez aucune priſe : prenez un milieu entre vous livrer à la ſociété, ou vous abymer dans la retraite : vous ne pourriez ſoutenir ce dernier parti, & l'autre vous éloigneroit plus de Dieu que ne feroit la Cour. M. l'Abbé Gobelin, qui avoit du bon ſens,

fut ravi, quand il me vit quitter l'Hôtel de Richelieu pour m'aller établir à St. Germain : & je vois souvent qu'il avoit grande raison. Adieu, ma chere niece : songez qu'on vous observe. Je vous recommande à Dieu : tout ira bien, si vous êtes à lui.

LETTRE V.

1705.

QUe vous êtes sage de tout abandonner à Dieu sans tant de prévoyances ! elles sont bien inutiles. Nous ne savons ce que nous voulons : & il paroît que Dieu se plaît à renverser souvent tous nos arrangements. Je vous prie de me choisir à votre grand loisir une robe : il est nécessaire qu'il y ait de l'or : il faut parer le personnage, tandis que la personne ne doit penser qu'à une biere. On est déchaîné ici contre vous ; on dit que vous n'avez jamais été dévote que par politique, & que vous pensez sérieusement à vous remarier. Votre conduite forcera vos ennemis à se taire. Ne vous allarmez point de ce que vous entendrez dire de moi ; je suis sur le théâtre : on me nomme

ſouvent. Il eſt tout-à-fait diſgracieux de finir ſa vie avec des gens avec qui on ne l'a pas commencée.

LETTRE VI.

1706.

VOus faites l'office du Diable, quand vous prétendez faire plus que je ne vous demande, & que vous voulez me tenter par une étoffe des plus belles ; j'y réſiſte, car la miſere que je connois me rend avare. Votre lettre ne m'a rien appris : je ſavois la ſage réponſe du P. de la Tour ; il eſt ſage en tout. Plût à Dieu qu'il ne fût pas à la tête d'une Congrégation, où l'on a, dit-on, des maximes ſuſpectes ! Pour vous, ma chere niece, laiſſez dire le monde, vous ne pouvez trop le haïr & le mépriſer. Soutenez votre piété, & montrez que votre réputation ne dépendoit pas d'un parti qui vous aimoit & vous admiroit. Aimez le mépris où vous allez être, & ſur-tout contentez Mr. le Curé de Saint-Sulpice. Ne vous chagrinez pas de ce qu'on dit : on ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant. Adieu ; la bataille gagnée en Ita-

lie me détermine à mettre ma belle robe : je m'habillerai de verd, si on prend Barcelone, & de couleur de rose, si l'Archiduc est fait prisonnier.

LETTRE VII.

CE qui m'arrive aujourd'hui à l'occasion de M. l'Évêque d'Auxerre n'est point ce qui me détermine à faire à mes parents la déclaration que vous trouverez ici, qui est de ne plus rien demander pour eux. Qu'ils en usent comme ils feront après ma mort : ils s'adresseront aux Ministres : ils feront agir leurs amis. J'avois cru en être quitte en vous mettant tous en état d'achever ce que j'avois commencé pour votre fortune. Mais je vois Madame de *** bien persuadée que je dois marier ses filles ; ses garçons viendront après ; le vôtre suivra : les petits de Murçay croissent : le pere prétend à tout ce qui vaque : Me. de St. Hermine me présente tristement une grande fille que j'ai grand tort de ne pas établir, & qui sera suivie de cinq autres ; M. de St. Hermine veut un Gouvernement : le petit Villette va venir aussi. Considérez, ma

chere niece, avec un peu de raiſon & d'équité, ce que ſeroit mon perſonnage auprès du Roi, ayant tous les jours de nouvelles graces à lui demander. S'il me les accordoit, il n'auroit plus à diſpoſer de rien; s'il me les refuſoit, il m'affligeroit; s'il m'affligeoit, il auroit trop de bonté pour n'en être pas fâché: & je ſerois donc la triſteſſe de ſa vie! Croyez-vous que Dieu ait eu ce deſſein en m'approchant de lui? Voilà, ma chere niece, ma derniere réſolution. Je vous verrai tous avec beaucoup plus de plaiſir, n'ayant pas à craindre vos propoſitions: je les ſaurai par le Roi, qui les tiendra de ſes Miniſtres: je lui répondrai ce que je pourrai pour vous ſervir: & je le ferai plus hardiment, & peut-être plus utilement, quand il ne me ſaura point prévenue. Quoi qu'il en ſoit, je ne changerai pas de deſſein: & je ne l'ai pris qu'après y avoir bien penſé: je me ſuis conſultée long-temps; & je ſuis ferme. Faites confidence de ma réſolution à tous mes parents.

LETTRE VIII.

JE voudrois vous voir souvent, ma chere niece : mais les tristes idées que j'ai de ma place, jointes à une vieillesse qui est à charge aux autres & à moi-même, tout cela me décourage, & fait que je me renferme dans mon cabinet à St. Cyr. Conduisez-vous donc indépendamment de moi, me prenant quand vous le pourrez, & me laissant sans vous en mettre en peine. Je vous recommande de faire dire treize Messes à l'Autel de la Vierge de Notre-Dame, 13 à Ste. Genevieve, 13 au Saint-Esprit, & 13 au Roi Jacques.

LETTRE IX.

MOn petit doigt m'a dit que les nouvelles d'Angleterre sont bonnes : il faut se consoler par-là des autres contradictions. Je croyois aller à St. Cyr : le Roi m'en a empêchée : il doit venir chez moi à deux heures : peut-être n'y viendra-t-il point. J'ignore parfaitement ce que je

ferai demain : tout ce que je fais, c'est que je suis fort importune aux autres & à moi-même. Je me suis fait apporter ce matin, non *les annales célebres, où les faits de mon regne sont tracés*, mais une quantité prodigieuse de guenilles que j'ai distribuées. Ne parlons point de mes parents : ils ne sauront qu'à la vallée de Josaphat tout ce que j'ai fait pour eux : j'essuye souvent leurs reproches : & il n'y a que Dieu qui sache ce que je souffre.

LETTRE X.

De Mad. de Caylus à Mad. de Maintenon.

QUe je suis mere, ma chere tante! c'est-à-dire, que je suis folle! que je suis déraisonnable! & que je serai malheureuse! Le bruit d'une promotion me transporte, m'agite, me trouble. Vous ne voulez point parler au Roi, vous voulez que nous allions par les voies ordinaires: je le sais, je l'approuve tous les jours encore plus intérieurement que je ne vous le dis. Cependant le cas arrive-t-il? la démangeaison de vous écrire me prend,

& je ne puis m'empêcher d'y succomber. Je n'y succombe pourtant, qu'à condition que vous lirez ma lettre, que vous la jetterez au feu sans me faire de réponse, & qu'il n'en sera pas question entre nous.

Mon fils est bien jeune, à la vérité : il n'a point encore fait de Campagne dans la Gendarmerie ; mais s'il avoit eu de quoi acheter un Régiment, ou que le Roi eût eu la bonté de m'en donner un à la place du Guidon, il seroit Colonel, & le seroit d'une façon qui me paroîtroit plus importante par rapport au service, en commandant un Corps, que n'ayant à payer que de sa personne. J'ai acheté l'Enseigne, dans l'espérance de lui voir faire ce pas un peu plutôt. Enfin, ma très-chere tante, si la paix se fait, voici la derniere promotion, mon fils ne sera rien : car qui n'a point un brevet de Colonel, est un zéro, à ce qu'on dit, parce que les services ne sont comptés que de ce beau jour-là. C'est un petit garçon plein de courage & d'ambition : je dois répondre à son zele par mes soins : & vous, ma chere tante, vous devez, ce me semble, me pardonner, d'autant plus que vous savez bien, que ce n'est qu'une consolation que je cherche en vous écrivant,

qui n'aura aucune ſuite après l'expoſition du fait.

LETTRE XI.

PUiſque le Roi a travaillé de ſi bonne heure avec M. Pelletier, il auroit bien dû avoir un peu de muſique : voici le plus triſte des jours. Je voudrois tourner en repos le vuide où vous me laiſſez : mais je me ſens une diſpoſition léthargique qui paſſe la raillerie : je ne m'en vanterai pas à nos Dames : elles ſeroient aſſez vaines pour s'imaginer que leur abſence y auroit part. Je ne fais aucune nouvelle : & je vous écris, ma chere tante, bien moins pour vous que pour moi. M. de Meaux & le Pere Daniel me tiennent bonne compagnie : plus je lis le premier, & plus j'en ſuis édifiée & charmée : il n'y a rien de ſi droit & de ſi ſimple que tout ce qu'il preſcrit pour la conduite : il ne falloit pas ſe jouer avec lui à des manieres trop affectueuſes pour ſon Directeur. Il eſt ſurprenant combien cet homme répandu au-dehors, au point où il falloit néceſſairement qu'il le fût, étoit pourtant intérieur. Je dirois bien, je vous

assure, comme mon pere qui avoit été son Prosélyte, & qui disoit, qu'il aimeroit mieux une page de M. de Meaux, que tous les volumes de ces Messieurs. Ce n'est point la complaisance qui me fait parler ainsi : mais il faut que je vous suppose un aussi grand loisir que celui où je suis, pour m'aviser de vous entretenir de mes lectures. S'il étoit à mon choix de faire autrement, vous m'auriez trouvée au retour de la recréation dans votre chambre. Je vous avertis que je me porte assez bien pour soutenir le carrosse, soit dit sans vous déplaire, & en attendant vos ordres, avec une soumission digne de récompense.

LETTRE XII.

JE vous ai vue passer de la fenêtre de Me. d'Espinoy où j'étois allée faire ma cour à Monseigneur. Je ne vois rien dans votre billet qui ne puisse être montré à Me. Voisin : il contient une leçon qui sera mieux reçue de vous que de moi. Je serai ravie que nous ayons un peu Mad. la Duchesse de Bourgogne : il me semble qu'il y a long-temps que nous ne l'avons

vue dans notre cabale. Je voudrois que la conversation se tournât aussi-bien que la derniere fois, qu'elle fût retenue sans s'en appercevoir. Au nom de Dieu, ma chere tante, évitez par bonté de donner des idées aussi tristes que la fin de votre billet. La politesse, la charité Chrétienne ne permettent point qu'on fasse imaginer rien de semblable à ceux qui vous sont aussi attachés. Faites écrire ou parler quelqu'autre pour vous, si vous voulez qu'on croye ce que vous dites de votre esprit: vous ne seriez pas plus aimable, quand vous emprunteriez toutes les graces de votre brillante jeunesse. Je ne saurois m'empêcher d'être en colere, quand vous parlez de vous-même, si je l'ose dire, avec aussi peu de respect: la raison que vous m'avez faite, s'y oppose entiérement: & celle que je me fais aujourd'hui a bien de la peine à approuver une médecine qui m'empêchera de dîner demain avec vous: n'est-ce pas en prendre deux pour une? Si je faisois une liste de tout ce qui me fâche, votre extrême, votre farouche, votre injuste, votre barbare modestie seroit bien à la tête. C'est elle qui place un Chérubin à votre porte. Cependant Me. de Maillebois seroit bien placée à la fin de votre priere: elle n'y seroit qu'un

moment; si elle vouloit y demeurer davantage, je vous jure que je la prendrois par le bras. Votre retraite étouffe entiérement mon peu d'imagination. M. le Maréchal d'Harcourt n'est pas mieux; mais Me. la Maréchale pense sur tout comme une héroïne, & réussit à faire penser son mari en Chrétien. Je ne dormirai point que vous ne soyez contente; je me dirai toujours avec dépit, si au moins ma tante ayant rempli ma tête avoit vuidé la sienne!

LETTRE XIII.

CRoiroit-on que le paquet que je vous envoye est un effet du transport de la reconnoissance que j'ai du soin & des bontés que vous avez pour moi dans ma maladie, & qu'après m'être bien demandé, que pourrois-je faire qui fît plaisir à ma tante? je n'ai trouvé que deux vieilles écharpes, une coëffe qui fait mal au cœur, une jupe assez raisonnable? Au moins recevrez-vous ce présent, sans craindre que mes femmes le regrettent: J'y ajoute un louis pour vos estomacs. Si, de toutes les visites que vous faites, de toutes les audiences que vous donnez,

vous en tiriez autant, vous feriez fort heureufe. Il fait bien beau aujourd'hui : il eft trifte de demeurer dans fon lit & dans fa chambre, quand je fonge fur-tout que je pourrois me promener avec vous ; mais c'eft une confolation de penfer que mes amies y font & qu'elles vous amufent. Je me porte affez mal : j'ai une incommodité que vous voudriez bien avoir.

LETTRE XIV.

JE vous vois tous les matins que je n'ai rien à vous dire : & aujourd'hui que j'aurois voulu vous parler d'une affaire qui me regarde, Monfeigneur eft avec vous, Mr. d'Orléans gratte à votre porte, & le Roi va vous envoyer chercher. Le fait eft, que jufqu'à cette heure, toute ma faveur auprès des Miniftres ne m'a rien valu ; mais qu'il s'eft préfenté enfin une occafion qui peut devenir affez bonne. Je l'ai conté naturellement à Mr. Voifin : & l'affaire étant conclue, je l'ai prié de dire au Roi ce qui m'en revenoit. Nous vous en dirons davantage tantôt. Ce mot n'eft que pour le foula-

gement de ma délicatesse, qui veut que je sois toujours la premiere à vous instruire de ce qui me regarde.

Vous vous reposez de nous: & nous, bien-loin de nous reposer, au moins moi, je me prépare une journée qui me serre le cœur : je compte l'employer à écrire une infinité de lettres que je remets depuis long-temps, & à guetter M. Desmarets que je n'ai pas encore vu. Je ne suis plus étonnée de rien : présentement ce sont les filles qui interceptent les billets doux de leurs meres.

Je ne savois point que le portrait du Roi fût pour le Comte de Lisle; & je ne croyois pas avoir reçu un ordre décisif. Je n'ai rien vû de si leste que Brunelet & Brindi, ni de plus agréable que leur conversation. Je voulois me mêler de leur faire quelques questions sur le Catéchisme. Mais comme ils m'ont dit d'un ton doctoral, qu'ils le montroient aux autres, mon dessein d'instruire s'est tourné en crainte d'être interrogée.

LETTRE XV.

DAns une négociation, le succès est, ce me semble, ce qui fait valoir le négociateur. Ainsi je ne vous dirai point combien d'insinuations, de tours, & même de légéretés d'esprit, j'ai mis en œuvre pour ce dîné si difficile. Je vous dirai seulement qu'ayant appris que les Desmarets alloient à Paris aujourd'hui, je n'ai point voulu leur parler de demain. Ils m'ont paru si difficultueux, que je crois qu'ils auroient rompu leur voyage.

J'ai fait vos compliments à Mr. le Maréchal d'Harcourt, & à Madame, qui pendant que vous étiez chez moi hier avec Mr. le Duc d'Orléans, vous attendoit chez vous, pour vous voir avant de partir. Je suis bien sûre que vous priez Dieu de bon cœur pour son mari, & que vous lui souhaitez une bonne santé. Je le lui ai dit bien souvent. Mais si vous aviez été témoin comme moi de son attendrissement pour le Roi, je suis persuadée que vous seriez aussi contente de son bon cœur, que de son bon esprit.

Si vous ordonniez ma mort à la fin de votre lettre, j'y consentirois, & trou-

verois même que vous auriez raiſon. Jugez ſi ne me demandant que ma conſervation, je vous l'accorderai. Oui, ma tante, j'aurai ſoin de moi. Je ne ſortirai que pour aller chez vous. Et je ne ſuis fâchée que de ce que ce n'eſt pas un ſacrifice. Il n'y en a point que je ne ſois prête à vous faire.

J'irai avec le plus grand plaiſir du monde & ſans nul inconvénient m'établir ſur ce lit de repos, & même dans le moment, ſi vous avez beſoin de fuir. Sans doute que nous aurons Me. de Dangeau ! Je vais pourtant y envoyer. Il faut avoir la Ducheſſe de Noailles. Ma chambre eſt grande, & peut plus aiſément la contenir : & Mlle. de Noailles eſt ici, qui obſerve de loin ſi vous l'avez ſouvent ou non.

Ce n'étoit pas ſans deſſein, que je m'étois miſe à jouer au Piquet avec Me. d'Elbeuf, ma fenêtre ouverte. Je croyois que toute la Cour ne reſpiroit que la promenade. Mais comme elle eſt le ſéjour des contre-temps, il a fallu qu'un inſtant avant que vous paſſaſſiez, M. le Maréchal de Villars qui nous a vues de loin ſe ſoit approché avec la confiance d'un grand Général pour ma défaite. Vous avez paſſé comme un éclair, & le

jour s'est fermé sans retour. J'attendois au moins le Brelan. Me. de Dangeau de désespoir est allée se jetter dans l'eau. Pour moi, je suis demeurée pour toute ma ressource avec une très-froide Chanceliere, qui, pour comble d'agrément, m'empêchoit de vous écrire. Mlle. d'Aumale vous aura dit, par quelle raison Me. d'Espinoy n'a pas été à la promenade. Et j'ai pris part à la peine que vous auriez de ce que ce grand mérite s'est trouvé capable d'une omission. Si on ne m'avoit assurée que vous vous portiez bien, je crois que je me serois désespérée ce soir.

LETTRE XVI.

1708.

LA foule impénétrable de votre chambre m'a empêchée de vous rendre moi-même la réponse que je vous devois. Comme je ne suis pas incorrigible, j'aurai toujours à l'avenir un billet à la main, quand j'aurai quelque chose à vous dire. Nous souffrons assez impatiemment que vous remettiez à Lundi pour dîner en compagnie : & il nous paroît

que demain n'auroit point dû faire de préjudice à ce Lundi : mais il faut se conformer à vos volontés, toutes cruelles qu'elles sont. Me. Voisin m'a juré solemnellement que le dîné seroit édifiant : elle est trop honnête personne pour se parjurer : ce qui, joint à l'envie qu'elle a de vous plaire, doit vous assurer d'une modération, qui, comme vous dites, convient à tout. Pour moi, ma chere tante, je renonce au café, & je jouerois à la paume, s'il étoit bienséant à une femme d'y jouer, pour vous montrer que j'ai au moins le mérite de déférer à vos sentiments. Savez-vous que cette déférence est si grande pour ce que vous pensez & ce que vous dites, que j'ai eu un mouvement de complaisance en moi-même sur ce que vous ne trouvez rien à reprendre en moi que mon régime ? Mais je n'ai pas été long-temps dans cette flatteuse erreur : s'il y a quelque chose de vrai, je ne le dois qu'à ce que je ne vous vois guere : & j'avoue que s'il étoit à mon choix, j'aimerois mieux perdre un peu de votre estime & satisfaire mon goût. Je crains que cette délicatesse ne vous fasse dire en vous-même, que vos pauvres nieces sont devenues folles ! Je vous promets de ma part qu'en voilà pour long-temps.

J'ai trouvé Me. de Dangeau fort abattue, fort affligée; mais au milieu de son affliction, un fonds d'espérance fondée sur ce que son fils mangeant bien, dormant bien, ayant bon visage, n'ayant presque point eu de fievre pendant une longue suite d'accidents, il n'y a pas d'apparence que la masse du sang soit corrompue, comme on le craint. Apparemment, tout ce désordre n'est venu que sur ce que le Chirurgien qui lui a coupé la cuisse la premiere fois, n'a pas coupé la moëlle, qui s'étant allongée s'est durcie par la suite. Elle est fort touchée de votre souvenir & de votre tristesse : elle connoît trop votre cœur, pour douter de l'envie que vous auriez de lui donner des marques de votre amitié.

LETTRE XVII.

Me. de Dangeau étoit assez tranquille aujourd'hui, & Me. Voisin un peu mieux de son rhume : je vais souper chez elle. Vous ne manquerez point d'occasions de placer un présent pour Mr. de Pelporé : ainsi vous ferez bien de prendre un temps où il pourra vous fournir les seuls amusements dont

vous me paroissez susceptible. Je suis bien aise par une infinité de raisons, que Me. la Duchesse de Bourgogne soit mieux : & je souhaite que votre nuit s'en ressente : l'étoffe verte trouvera sa place.

J'ai oublié de vous dire que Me. d'O vous mandoit par moi que Me. la Duchesse d'Orléans a pris médecine aujourd'hui. Je suis si honteuse de ma faute, que je ne puis en accompagner l'aveu d'aucun tour, encore moins d'une gentillesse.

Malheur à la beauté que vous ne voulez point reconnoître pour telle! mais plus grand malheur encore à la ressemblance!

Le Duc de Berwick m'a donné cette lettre : & après ce qui m'est arrivé, vous croyez bien que je ne l'oublierai pas. Il n'y a rien que je ne doive espérer pour ma santé de vos visites & de vos souhaits : j'en ressents les effets aujourd'hui, je me porte fort bien.

LETTRE XVIII.

DEpuis que je suis revenue de la Messe, je n'ai pas trouvé un instant à pouvoir vous écrire un mot, d'abord, parce

parce qu'il falloit me repoſer, & enſuite par un enchaînement de monde à me déſeſpérer : un homme d'affaires, une viſite agréable, une déſagréable, gens oiſifs, Piquet dont je ne me ſouciois point, converſation à ſoutenir, malheureux à reconforter, du nombre deſquels a été notre pauvre ami Laſſai : la tête me fend ; l'heure de vous faire réponſe ſe paſſoit : cependant, ma chere tante, il faudroit dîner demain, j'en ai beſoin : je ne ſache point que notre amie ait de nouveau chagrin : mais elle a été frappée d'une façon dont elle ſe reſſent toujours malgré ſon courage.

Mlle. de Croiſille, précédée par votre billet, devoit m'annoncer une journée plus tranquille : ſa phyſionomie annonce ce que vous m'en mandez : je n'en ai jamais vu une plus modeſte, ni rien de ſi poli que ſes diſcours : en un mot, elle eſt digne d'être convoitée à St. Cyr.

C'eſt de la place même & du bureau de Mr. Deſmarets que je vous écris ; & quoique cette date ne ſoit qu'une copie de Me. la Princeſſe d'Harcourt, qui data de votre toilette une lettre à un de ſes Juges, je n'ai pu réſiſter à l'envie de vous en impoſer.

Je ne vous parle point de ma ſanté ;

j'ai une traînasserie qui me désespere.

A tout ce que je vois ici, le Roi d'Espagne sert bien Monsieur d'Orléans. Au milieu de tout cela, divertissons le Roi, dînons, jouons, allons à la Musique, demain à la Comédie, & sur-tout, ma chere tante, portez-vous bien, prenez garde au froid, soyez sans égard pour les autres, & faites votre volonté comme vous nous le promettiez l'autre jour. Je finis en disant de tout mon cœur: Ainsi soit-il!

LETTRE XIX.

IL est bien juste qu'étant aussi souvent malade, je le sois quelquefois à propos. Un mal de gorge, une fluxion & un peu de fievre que j'ai eu cette nuit, m'ont tiré d'affaire, tant du dîné de M. le Grand, que d'un ordre qui m'étoit survenu de Me. la Duchesse de Berry d'aller dîner chez elle. Mais comme il n'y a point de plaisir sans peine, je ne saurois non plus avoir l'honneur de souper avec le Roi, comme Mr. le Moine me l'avoit annoncé. Ce n'est pas tout: je me vois par-là privée du Piquet, supposé que votre dégoût soit

passé. Vous pouvez fort bien soutenir Madame d'O toute seule : & je le crois si bien, que je parierai contre elle tout ce qu'elle voudra. Je ne suis fâchée que de n'en être pas témoin ; mais je crois que le respect, la prudence, l'envie de me ménager pour le dîné de demain, exigent que je demeure dans ma chambre & dans mon lit tout aujourd'hui. Vous voulez donc toujours, ma chere tante, que je gagne doublement quand je perds à la ressource ? M. Blouin me dit hier au soir, que le Roi me donnoit un petit logement au grand-Commun pour mon fils. Vous savez que je n'en demandois pas tant : & c'est lui qui n'a point voulu entendre à cette chambre de Clément, qui faisoit toute mon ambition ; mais puisque cela est fait, j'en suis bien obligée au Roi, & j'en suis fort aise. Nous y perdrons ce merveilleux jardin, qui fournit de si excellents fruits.

Soit pour vous remercier, soit pour me réjouir avec vous, je ne puis m'empêcher, ma chere tante, de vous dire combien je suis ravie que le Roi aît donné au Maréchal d'Harcourt une marque de bonté, à laquelle il est infiniment sensible : ne voulez-vous pas bien me flatter que je vous donnerai un jour, à vous &

à Me. la Ducheſſe de Bourgogne, une fête à Pontalie, dont je me fais Concierge, & où je compte aller faire mes remedes?

LETTRE XX.

Généreuſement & noblement, je donne le pas à la Finance; vous aurez aujourd'hui Me. Deſmarets, & Me. de Ventadour même ſe rendroit juſtice. Je crains que Me. de Levis ne ſoit pas arrivée; vous pourriez ſans indiſcrétion avoir les autres. Pour moi, ma chere tante, le dîné d'hier m'a fait tant de bien, & ce que vous m'écrivez me touche ſi fort, que ce ne ſeroit pas aſſez de marcher, je volerois. Je ſuis ſi bien repoſée, que je commence à être laſſe du repos: je voudrois bien me lever par votre ordre, mais je n'oſe l'eſpérer, tant vous avez une cruelle diſcrétion! Cependant ſongez à moi après dîné; c'eſt bien deſcendre, mais je vous envoye une piece de ruban couleur de feu pour vous gagner. Les Dames de la bouche du Roi ont ſi bien fait leur devoir, que pour moi je crois que je ne mangerai d'ici à Mercredi; je

me porte fort bien d'ailleurs, & je n'ai de mal que de passer le temps du travail de Mr. de Pontchartrain dans mon lit. Si c'est là avoir l'esprit galant, je ne m'en corrigerai pas: ce siecle, tout grossier qu'il est, me l'a donné tel en me faisant vivre avec vous. Nous voici à ce mois de Janvier, qui devoit éclaircir tant de choses! L'article des pensions est capital pour moi; cependant je me sens le courage de soutenir cette différence dans mes affaires: ce n'est point-là ce qui me va au cœur. Vous devez savoir, ma chere tante, ce qui touche vivement le mien. Qu'il est flatteur pour ceux que vous vîtes hier, de vous voir le lendemain affamée de solitude! La solitude ne vous le rendra pas, & vous ne reviendrez point ce soir affamée de nous: je meurs de peur; je n'abuserai point de Me. de Dangeau; mais quand elle est abattue avec vous, comptez qu'elle le seroit infiniment davantage avec d'autres.

La discrétion est belle, mais elle est triste, & réduit ma discrete personne dans une grande extrêmité: je passe de l'espérance d'un bon dîné, d'une bonne compagnie, à une solitude d'une frugalité outrée, & dont je ne vous parlerois pourtant pas si votre dîné n'étoit fait. Je suis

chez moi seule; si le Piquet familier vous amuse, ordonnez, je vole.

LETTRE XXI.

EN entrant chez moi, j'ai vu sur ma table le plus beau service de porcelaine. Mon premier sentiment a été de desirer qu'il fût pour moi : un sentiment plus noble m'a fait souhaiter qu'il vînt de vous. Je ne sais comment vous vous trouvez de la visite qu'on vous a rendue pour moi. L'air de haut en bas dont on m'y a traitée, quoiqu'à vos genoux, n'est pas ce qui m'en blesse le plus : mais de venir troubler un moment de plaisir que vous aviez & d'avoir fait venir cette Me. de Villacerf, qu'il m'a fallu entretenir dans l'anti-chambre, ne sachant lequel valoit mieux, ou de vous laisser tête-à-tête, ou de vous amener ce tiers, c'est ce qui me tue. Un sentiment d'amour-propre m'a déterminée à la garder, de peur que vous ne crussiez que c'étoit moi qui l'amenois. Enfin, nous en parlerons ; mais je vous réponds qu'à l'avenir ma porte sera bien fermée. Dormez bien cette nuit ; & demain je me porterai merveilleusement.

Me. de Roussi m'a écrit pour me prier de vous dire qu'enfin son mariage se fait, si le Roi y veut bien donner son consentement ; ce qu'elle ne veut que vous sachiez, que pour que vous soyez avertie, si le Roi vous en parle ; car c'est Mr. de Pontchartrain qui doit instruire le Roi. Elle a trouvé à la fin que la Principauté de Monaco ne pouvoit regarder que la fille aînée : ainsi elle s'y met jusques par-dessus la tête pour établir son fils. Vos anciennes bontés pour elle & pour Me. sa mere font qu'elle compte toujours sur vous : je ne l'en désabuse pas, sur-tout quand il n'est question que de quelques discours qui passent par moi ; je vous les écris aujourd'hui, parce que nous ne serons pas seules, & que Mr. de Pontchartrain doit parler incessamment. Votre Ministre est aussi importun que lui.

LETTRE XXII.

1709.

JE n'entends point dire sans envie, que vous êtes sortie à six chevaux, & que vous avez été voir nos amis (1), & vous

(1) Les pauvres d'Avon.

promener : peut-être même vous serez-vous mise hors d'état d'accepter aucune proposition; mon appartement est pourtant le plus frais : nous avons des joueuses à choisir. Ordonnez, & par grace, donnez un peu plus d'exercice à la Sur-Intendante de vos plaisirs : ma charge dépérit tous les jours entre mes mains, ce qui est aussi triste qu'humiliant.

Je suis trop occupée du malheureux état des affaires de Mr. Pelart, pour ne vous en pas dire un mot. Boudin, qui est bien le meilleur homme du monde & le plus attaché à Mr. Fagon, veut suivre cette affaire auprès de Mr. Desmarets, pour prévenir la douleur sensible du premier Médecin, s'il voyoit l'abyme où ces gens-là vont tomber, supposé qu'ils ne soient pas promptement secourus. Il est au fait; il mene bien la parole; il est merveilleux quand il s'agit des intérêts des autres : il ne vous demanderoit que la permission de dire ce que vous avez déja dit & écrit plusieurs fois, & de le dire de votre part, ce que vous pensez à coup sûr, ce que vous ne refuserez pas, qui est, que vous voudriez bien qu'on évitât tout ce qui pourroit chagriner Mr. Fagon. Boudin est si bien instruit, qu'il saura lever les difficultés, à mesure qu'on

les lui fera : nous en fait-on à nous? Nous ne ſavons plus que dire, au moins moi, qui trouve toujours que le dernier qui me parle a raiſon. La Ducheſſe de Noailles a mal au cœur : je vous en félicite, & je la plains. Je ſouhaite que Me. d'O humaniſe la divinité qu'elle attache à ſes parfums ; j'en ai prié ſon importance en faveur de ma foibleſſe. Votre ſanté eſt un miracle ; vous m'êtes un exemple de courage. Je rougis ſouvent de mes frayeurs.

LETTRE XXIII.

HA ! que ſi j'étois livrée à moi-même, que je ne fuſſe pas ſoutenue par le compte que je vous rends de tout ce que je fais & de tout ce que je penſe, & par la bonté avec laquelle vous avez parlé de moi à Mr. Deſmarets, qui, indépendamment de toute l'affaire, m'a été au cœur d'une façon à ne s'effacer jamais, & ſi même je n'étois pas relancée chez moi par l'homme du monde le plus vif, le plus preſſant pour ſes amis, je vous aſſure que j'aurois laiſſé-là une affaire qui pourtant doit faire le repos de

bien aimable ; voilà une jolie fin d'année : il faudra commencer l'autre de même.

LETTRE XXV.

MR. Defmarets a parlé au Roi : me voilà foulagée d'un pefant fardeau, & bien touchée que ma demande ait été reçue avec bonté ! Le Roi a trouvé la fomme qui m'avoit été offerte, un peu forte : mais comme elle ne fe prend point fur lui, j'avois cru pouvoir la propofer, telle qu'on me l'avoit propofée à moi. Je ne fuis ni infatiable ni déraifonnable : je vous prie, ma chere tante, de l'en affurer, s'il vous en parle : un don du Roi, quel qu'il foit, me pénétrera d'une tendre reconnoiffance, fi j'ofe parler ainfi ; je ne voudrois pas, fans fon aveu, être la plus riche perfonne de fon Royaume. Mr. Defmarets change toute l'affaire, & fur cette même affaire, quelle qu'elle foit, il me fera trouver une fomme qui fera réglée par le Roi : remerciez-le donc bien, ma chere tante, remerciez-le pour vous, remerciez-le pour moi, & l'affurez que je ne parlerai point de cette grace, quoiqu'il m'en coûte de ne pas montrer ma reconnoiffance.

N'auriez-vous point au moins la complaisance de convenir qu'à mesure que les jours s'allongent, ils deviennent plus tristes? En voici deux plus ténébreux que la nuit même; il faut espérer que le Soleil luira demain pour nous, sous les auspices de Mr. Voisin, & qu'il nous tiendra lieu d'Aurore : la pensée est poétique, & convient au lit d'Ange dans lequel notre Aurore repose.

Je me sentois quelque reste de beauté, mais elle vient de tomber par la lecture de votre billet ; je comptois au moins sur une petite musique ce soir; je tournerai donc mes pas du côté de Mr. & de Me. Voisin, ce qui sera suivi d'une visite à Mad. la Princesse de Conti, ne pouvant tarder davantage à y aller : j'espere que vous aurez bientôt votre tableau, & je me fais un grand plaisir de celui qu'il fera. Je ne puis me résoudre à voir Madame la Princesse, par la colere où je suis du mal qu'elle nous fait aujourd'hui; nous en dirons de bonnes demain de tous ces gens-là: c'est ma consolation. Dans la vigueur où je suis, Chaillot m'auroit fait tous les biens du monde, & j'aurois remis volontiers mes coquetteries à un autre jour.

LETTRE XXVI.

JE ne vous ai point voulu agacer ce matin, parce que j'ai cru que le repos & la retraite vous étoient absolument nécessaires : je me suis même souvenue que vous pouviez avoir beaucoup de lettres à écrire ; mais après dîné, si vous n'avez point de rendez-vous, ne seroit-il pas bien raisonnable de prendre un peu de récréation, de recevoir une visite si longue & si courte que vous la voudrez, de jouer un peu au Piquet, ou d'y regarder jouer ? Tout au moins je m'en flatte, pendant le travail de Mr. de Pontchartrain, seule ou en compagnie. Enfin, je suis à vous d'effet, de volonté, & par mon oisiveté ; je m'offre de tout mon cœur, sans considérer que je suis née offerte. Que je vous plains des visites de demain ! Si les partager avec vous pouvoit en diminuer le poids, j'irois avec empressement. En attendant, je suis bien aise d'avoir Me. d'Haussy ; c'est toujours avoir quelque chose de vous. Deux louis que je vous dois & que je vous porterai, ne vous tenteroient-ils point ?

LETTRE XXVII.

VOtre maiſon de la ville ne ſauroit être un rempart contre mes propoſitions. Il n'eſt pas poſſible, quelque affaire que vous y ayez, quelque remede, quelque repos que vous y cherchiez, qu'il n'y ait un intervalle pour un peu de récréation. L'éloignement ne doit point entrer dans les égards que vous voulez avoir continuellement, puiſque je me fais porter. Tout ce qui pourroit me retenir, c'eſt qu'en m'offrant, je ſens que je n'offre rien, & qu'en demandant de vous voir, je demande beaucoup. Mon magaſin n'eſt pourtant point mal rempli par une petite amie que je vis hier au ſoir. Permettez-moi de vous repréſenter ſur le Roi, qu'il ne faut pas toujours examiner bien rigoureuſement le degré d'ennui : il faudroit en changer comme s'il vouloit *changer de ſotte*, & ſonger, de préférence à tout, à paſſer un temps aſſez pénible pour vous : hier il avoit de l'humeur ; cela ſe pouvoit-il autrement ? Il étoit accablé de chaud & de laſſitude. Comme il n'y a que la vérité qui puiſſe tirer d'embarras, permettez qu'ayant

oublié de vous dire que Me. d'Espinoy a prié Blouin de prendre son temps pour demander pour elle une audience au Roi, je vous l'écrive : on me demandera si je vous l'ai dit ; & j'aurois été toute déconcertée, si je n'en avois rien fait : le reste est superflu. Vous savez, ma chere tante, mon amitié & ma reconnoissance pour elle : & moi je sais quelque chose de bien meilleur, c'est que vous l'estimez, & que vous vous intéressez véritablement à ce qui la regarde. Je ferai des amitiés de votre part à Me. de Mailly ; & je crois que vous ne m'en désavouerez pas. A l'égard de Me. de Miossens, j'en suis si honteuse, que tout ce que je pourrai faire, sera de lui rendre votre réponse : après quoi, je couperai bien court. Adieu, ma chere tante ; toute réflexion faite, je désavoue le sentiment que je vous montrai l'autre fois : toutes nos cheres Dames vous demeurent ; usez-en, & pour vous & pour elles : & moi, Sur-Intendante de vos plaisirs, je laisse ici tous les miens.

C'est toujours pour son fils que Me. d'Espinoy parlera. L'affaire du mariage est tombée ; il n'en a pas été question.

LETTRE XXVIII.

CE n'eſt pas troubler le repos que vous m'avez ordonné, que d'avoir l'honneur de vous écrire : il faut bien prendre quelque plaiſir, & je n'en ſache point un plus grand d'ici à Samedi. Il court un bruit qui m'inquiete, que le Maréchal d'Harcourt fait prendre à l'armée des vivres comme pour quelque expédition ; je le voudrois & le crains. J'ai reçu une lettre de ce Général, qui ne m'en parle pas, comme vous pouvez croire, mais bien de votre ſanté, dont il s'informe toujours avec ſoin : il me prie de vous faire ſa cour, de vous aſſurer de ſes reſpects, & de vous répéter ſouvent, que, s'il ne vous écrit point, c'eſt par égard pour vous. Il couroit ces jours-ci à Verſailles un bruit, qui n'eſt, je crois, qu'une ſottiſe ; mais les ſottiſes embarraſſent quelquefois les têtes foibles ; on dit qu'il y a des partis répandus & des gens cachés aux environs de Paris : Mr. Blouin devroit, ſans rien dire, faire tenir des Gardes de chaſſe ſur le chemin de St. Cyr, le matin & le ſoir, pour plus grande ſûreté.

Je ne me porte point trop mal, quoique mon mal ne ſoit pas ceſſé. J'eſpere que j'en ſerai quitte avec du repos & de l'ennui ; remede que j'obſerve exactement. Je me tranſportai hier en eſprit chez Mr. Deſmarets : il doit être bien content de la défenſe de ſon gendre ; ſi nous pouvions la rendre encore plus glorieuſe ! J'avoue que je le ſouhaite aſſez pour paſſer par-deſſus mes craintes particulieres. Il ne manquoit à votre grande lettre que quelques mots de Madame la Ducheſſe de Bourgogne : pour la mienne, je crois que vous trouverez que tout y eſt ſuperflu. De quoi s'aviſe Mr. de Pontchartrain d'être long, ſans que nous en profitions ? La belle ſoirée perdue ! Je ſuis ſortie de chez moi avec une confiance merveilleuſe, Me. de Dangeau m'a fait rentrer dans ma miſere. Mais eſt-il poſſible que le Roi ne fût pas charmé de nous voir ? Quoi qu'il en arrive, les quatre heures, qui reſtent juſqu'à dix, nous paroîtront plus longues qu'à l'ordinaire. Si j'en ſuis malade, c'eſt par amitié pour vous : Mr. Fagon en convient ; tant les triſteſſes de ma chere tante frappent l'imagination de la petite & très-tendre niece !

LETTRE XXIX.

JE ne suis point contente d'avoir passé mon après-dîné, à amuser notre Duchesse : j'allois y renoncer, quand vous êtes partie ; nos Dames m'ont quittée presque en même-temps que vous. Je réfléchis sur votre semaine ; & je ne la saurois trouver bien ordonnée, qu'il n'y ait un peu plus de la petite niece : pourquoi n'en pas vouloir quelquefois avec la petite famille ? Elle seroit aussi hébétée au jeu que vous le voudriez : elle travailleroit si sagement, elle écouteroit ou feroit la lecture avec tant de plaisir ! Enfin (& c'est peut-être bien-là le meilleur pour la faire recevoir) elle partiroit au moindre signe. Si vous voulez la laisser au monde, elle vous assure, sans hypocrisie, qu'elle retrouvera pour lui encore plus de temps qu'il ne lui en faut : elle ne voit, après tout, que les cabales, qu'elle voit assez avec vous, ou ces Maréchaux de France, qui ne la charment pas au point de ne s'en pouvoir passer : elle craint les Ministres, elle n'aime point les Princesses ; si c'est le repos que vous lui voulez, elle n'en trouve qu'avec vous ;

ſi c'eſt ſa ſanté, elle y trouve ſon régime & ſa commodité : en un mot, elle trouve tout avec vous, & rien ſans vous. Après ce ſincere expoſé, ordonnez, mais non pas en Néron.

Savez-vous qu'il eſt arrivé un Courier d'Angleterre ? Des connoiſſeurs en phyſionomie prétendent que les nouvelles ſont excellentes ; & malgré tant de biens qui nous arrivent, vous nous mettez en pénitence. Je me porte à merveille aujourd'hui. Je me ſuis ſi bien miſe à l'ombre, que je ne vois goutte en vous écrivant. Vous voudriez bien ne pas voir plus diſtinctement ce Mr. de Pontchartrain, ſi ſavant dans l'art d'ennuyer.

LETTRE XXX.

De Mad. de Maintenon.

1711.

J'Ai trouvé Me. de Dangeau ſi triſte au dîné & au jeu, que j'ai cru le devoir finir : n'eſt-ce point qu'elle ſe trouve encore mal ?

Madame la Dauphine vient de me cou-

ter la converſion de Me. de Liſtenoy (1). Comme je connois l'amitié que vous avez pour elle, & que je ſuppoſe qu'elle en a pour vous, donnez-lui de bons avis, empêchez-la de ſe jetter dans aucunes extrêmités : qu'elle prenne une piété ſimple qui puiſſe durer; ne la laiſſez pas jetter dans les nouveautés : enfin, ma chere niece, aidez-la dans le plus grand deſſein qu'elle puiſſe avoir, & qui me donne une grande joie par rapport à elle, & pour Madame la Dauphine. Je compte d'aller à St. Cyr, il faudroit jouer le ſoir.

Je ſouffre, toutes les fois que Me. de Dangeau parle au Roi. . . . . de Madame de . . . . il ſait . . . . que Me. de Dangeau n'ignore pas; ainſi, il regarde ces diſcours affectés comme des piéges, & il n'aime point cela. Madame la Princeſſe me dit hier que Madame d'Orléans ne ſe ſoucioit pas que ſon fils allât à Marly. Je lui contai ce qui s'étoit paſſé là-deſſus, elle en fut fort

(1) Elle étoit fille de Me. la Comteſſe de Mailli, niece de Me. de Maintenon, & ſœur de Meſd. de Mazarin & de Polignac.

surprise ; cette grande Princesse, sans s'expliquer ouvertement, me fit entendre qu'elle est très-instruite de tout ce qu'on dit de plus secret. Si Me. de Levis n'est point arrivée, il faut avoir votre cousine, & m'armer de patience : car ma surdité m'est fort inutile contre sa bruyante conversation.

RÉPONSE.

Il est vrai que j'aime fort Me. de Listenoy, & qu'outre les raisons de proximité, j'ai été très-touchée de l'amitié qu'elle m'a témoignée depuis que je suis ici : elle a de l'esprit, & est très-capable de réflexion. Je lui ai déja parlé conformément à ce que vous m'écrivez ; je crois que vous en serez contente par la suite. Celui qu'elle a choisi pour faire sa confession générale, ne m'est connu que par la confiance de presque toute ma famille : je l'ai vu assister à la mort Me. de St. Hermine & son fils ; il m'a paru d'un caractere doux & raisonnable : nulle âpreté dans sa dévotion ; les livres qu'il a conseillés jusqu'à présent ne sont point suspects : j'espere enfin, ma chere tante, que vous en serez contente, par rapport à elle, & par rapport à votre Princesse,

qui mérite bien toute l'amitié que vous avez pour elle, & même toute la prévoyance & la sollicitude que cette amitié nous donne.

LETTRE XXXI.

De Mad. de Caylus.

1711.

LE Maréchal de Joyeuse se meurt, ou est mort. Son Gouvernement, le retour du Maréchal d'Harcourt, le besoin qu'il a des graces du Roi, à cause du délabrement de ses affaires, & du nombre excessif d'enfants que vous lui connoissez sans ceux que vous ne lui connoissez pas, santé que le chagrin a fort altérée : voilà, ma chere tante, ce qui m'occupe en ce moment, mais avec tant de vivacité, que ma main s'est portée, comme malgré moi, à ma plume. La perte du Gouvernement de Tournay ne pourroit-elle point fournir une raison à opposer aux prétendants qui ne sont pas dans un pareil cas? Vous êtes vous-même, ma chere tante, trop bonne amie pour ne pas pardonner les imprudences qui n'ont que ce motif : ainsi je ne saurois être

en peine de vous exposer mes inquiétudes & mes desirs. Voilà un billet bien indiscret; heureusement je ne m'en apperçois qu'après l'avoir écrit.

LETTRE XXXII.

NOtre petite amie est toujours malade : elle est pleine de confiance & de courage ; elle croit que ce sera le dernier accès de son mal. Je suis passée chez vous pour voir si un peu de Piquet, tiré de ma poche, seroit rejetté. Mais vous n'êtes pas revenue de votre Thébaïde ; & tout se met en mouvement pour le retour du Roi. Il a travaillé ; il ne sera pas question de joie de tout le jour. J'ai dîné chez Mr. Desmarets : je n'y allai point hier ; il est triste, & piqué contre les Généraux : je m'imagine qu'il a besoin de vous voir. Je crois sans peine que c'est un remede à tous maux. Je joue d'un grand malheur. Les visites me viennent toujours dans le temps de vos messages. Je n'avois pu que parcourir votre lettre : mais enfin je l'ai lue à mon aise, & j'en suis enchantée. Le motif que vous me donnez pour adoucir mes maux, est bien flatteur pour moi ;

mais

mais ce n'est ni celui-là, ni la peur de devenir insupportable à ceux qui ont la bonté de s'y intéresser, qui me fait assurer que ma santé est bonne : c'est qu'en effet, ma chere tante, je suis en état d'aller chez vous, & d'être couchée, si vous voulez me ménager pour le Brelan. Je crois qu'après que vous m'aurez un peu dorlotée, je serai en état d'entreprendre une plus grande fatigue. Enfin, je ferai tout ce que vous voudrez, & je n'irai chez vous qu'avec une volonté bien souple entre vos mains. Il est vrai qu'une rentrée dans le monde pour George Dandin sera tout-à-fait bienséante. Aussi il y a long-temps que je la méditois. Mais ce seroit trop écrire, & je vais me conserver. Je veux me flatter que le Roi ne me reconnut point hier : j'aime mieux qu'il en coûte à mon visage, & pouvoir supposer qu'il auroit eu la bonté de me dire un mot.

LETTRE XXXIII.

QUe n'ai-je toutes les graces d'un esprit léger, pour introduire dans votre solitude la plus légere de toutes

les quenouilles? Elle est jolie, si vous voulez : mais après cela, elle vous est donnée par une personne, qui, quand elle sera à votre côté, voudroit bien ne la pas perdre de vue, & dont la situation présente n'est pas fort agréable, & qui peut vous assurer qu'elle compte se divertir aujourd'hui comme on ne se divertit point. Que peut-elle voir en effet, que des femmes dont le systême est si différent du sien, qu'elles ne peuvent jamais être à l'unisson, fût-ce même sur les fichus & sur les coëffures? Je m'entendrai dire que j'ai un visage à faire contre, vous savez bien quoi, & que si aujourd'hui ou demain on étoit dans l'état où je suis, on sauroit prendre des spécifiques que les Médecins de la Cour ne donneront jamais : mais c'est trop discourir; partez, ma quenouille : il n'y a point d'ironie à dire que je vous envie; rien n'est plus vrai. Parlons sérieusement, voici une chose qui m'embarrasse : c'est la Duchesse de St. Pierre, qui part demain au soir avec un regret infini si elle ne vous voit pas; le mérite qu'elle a acquis dans ses voyages me met fort dans ses intérêts; & son prompt départ vous mettroit à couvert des suites : cependant je ne veux point, comme vous dites quelquefois, payer de votre per-

sonne pour me faire valoir à Utrecht.

Passe pour le Cedra envoyé à Me. de Dangeau, passe encore pour toutes les caresses; il faut avouer que toute sa personne y invite assez; mais St. Cyr! & St. Cyr sans moi! quelle nouvelle! je sens, en ce moment, la jalousie la plus vive, l'envie, jaune fille d'enfer, &

Tout ce que la rage fait dire
Quand elle est maîtresse des sens.

J'avois une légere espérance de pouvoir moi-même vous rendre cette lettre du Maréchal d'Harcourt : mais n'ayant pu avoir l'honneur de vous voir, je crois, comme elle ne gagneroit rien à vous être présentée de ma main, qu'elle ne perdra pas non plus à vous être envoyée : il me mande qu'il se plaint à vous de ce que mon importance m'empêche de lui écrire. Je viens de chez Monsieur le Dauphin; on m'a refusé la porte; les exceptions sont dangereuses : l'appétit est revenu; il se joue avec beaucoup de gayeté : tranquillisez-vous donc, ma chere tante, je n'ai rien appris d'aujourd'hui. L'indignation continue parmi les honnêtes gens; les autres traitent ce crime de bagatelle. Je sais bien mauvais gré au So-

leil de luire avec tant d'éclat dans mon cabinet, quand vous n'y êtes pas.

LETTRE XXXIV.

IL y a bien long-temps, ma chere tante, que je n'ai eu l'honneur de vous voir, & il s'est passé tant de choses qui en ont prolongé la durée, que j'ai toutes les peines du monde à comprendre qu'il n'y a pourtant que trois jours. Vous avez eu la fievre cette nuit, vous l'aurez encore ce soir; vous avez joué au piquet sans moi. L'accident arrivé au Maréchal d'Harcourt, tient aussi une place considérable dans la durée de ce temps; mais j'ai appris que nous dînerons demain avec vous; nos Dames y comptent. Si vous vouliez ajouter à cette consolation celle de nous avouer que vous avez trouvé Mr. Pelletier, tout court qu'il est, un peu long, nous aurions lieu d'être contentes de vous. J'espere que je vous montrerai bientôt un Ouvrage qui vous fera voir que mes peines, tant de corps que d'esprit, ne m'empêchent pas de penser à ce qui vous peut plaire. Je ne vous mande point des nouvelles du Maréchal d'Harcourt, parce que Me. de Villefort vous

en a dit de ma part; il prend demain de l'émétique, & part après demain. Vous êtes seule; je voudrois bien que votre cabinet fût aussi inaccessible aux lettres & aux tristes pensées qu'aux personnes, pour m'y transporter en corps, en esprit, & en argent, si vous le voulez. Est-il vrai que vous n'avez que le tête-à-tête de Janneton pour toute ressource? Quand vous me voudrez, Mlle. d'Aumale m'appellera par la cheminée... Voilà vos ordres. J'accepte avec plaisir la partie que vous m'offrez, quoique fondée, si je ne me trompe, sur un principe qui n'a rien de bien agréable, ni dont je puisse convenir. La fin de votre billet est d'une injustice extrême: je n'y puis faire d'autre réponse que celle-ci:

Et Phedre dans son cœur me rend plus de justice.

Je suis aussi touchée de votre derniere bonté, que si je n'y étois pas accoutumée. J'ai appris des choses qu'il est bon que je vous dise, & que je ne puis écrire.

LETTRE XXXV.

JE viens d'éprouver tout-à-l'heure l'espece de crainte qu'on a pour les gens qu'on aime : vous aviez envie d'être seule, & je n'ai osé vous dire que j'aurois été bien-aise de vous parler un moment. J'ai donc recours à ma ressource ordinaire, pour vous rappeller une conversation que j'ai eue avec vous dans la forêt de Fontainebleau. Je vous y dis, ma chere tante, que je n'avois d'autre vue en ce pays-ci pour moi, que celle d'y jouir de votre commerce ; mais que j'y avois une extrême passion d'y attacher mon fils auprès de Monsieur le Dauphin ; ce qui seroit très-important pour lui, soit que je le marie, ou ne le marie pas sitôt. Si Mr. de Caylus vivoit, il seroit encore Menin ; grace qui, comme vous savez, ne lui avoit été accordée que par vous & pour moi : mon fils a les mêmes raisons, & n'a pas les mêmes sujets d'exclusion. Si le Roi ne rend pas à Mr. d'Antin une place dont il s'étoit défait, & qu'il n'y ait personne dans la famille pour qui il la demande, croyez-vous, ma chere tante, que j'y puisse penser & que j'aye quel-

ques démarches à faire? ou croyez-vous qu'il faille attendre que mon fils soit un peu plus connu? Je vous expose mes pensées assez mal digérées, parce que je sais que je ne hasarde rien avec vous: mais sûrement après vos bonnes graces, il n'y a rien que je souhaite plus passionnément, que de voir mon fils attaché à Monsieur le Dauphin.

Le Roi va tirer. Madame la Dauphine se porte assez bien: j'ai été savoir de ses nouvelles: elle m'a fait l'honneur de me faire entrer; & je puis vous assurer, ce que vous croirez sans peine, qu'il n'y a rien de plus fleuri que son teint; je crois qu'elle alloit se remettre au lit; elle compte pourtant vous aller voir. Me. de Villacerf s'est évanouie véritablement en entrant dans sa chambre: j'y étois encore; l'émotion de cet accident, jointe à la foiblesse de mes jambes, m'a presque invitée à en faire autant. Vous aurez ce qui fait le plaisir de votre jeu: je n'ai osé convier Me. d'O, nous aurons Me. d'Elbœuf.

LETTRE XXXVI.

IL est vrai qu'on ne sauroit trop prendre garde devant qui on parle, ni trop peu parler. Mais je suis affligée de tout ce qui vous confirme dans la crainte que vous avez du monde; un peu de société vous est nécessaire. On est bien à plaindre de voir au travers d'un nuage, surtout quand il est aussi aisé de l'ôter! Il me sera aisé de vous obéir à l'égard de Me. d'Haussy. Sa douceur, & l'envie qu'elle a d'acquérir du mérite, donnent une grande facilité & un grand courage pour les avis: elle me paroît lire avec plaisir des livres de piété; je ne m'incommode en façon du monde pour elle: elle est souvent dans ma chambre, comme n'y étant pas pour moi. Soyez assurée de ma protection à la Chancellerie, & que je seconderai de mon mieux les grandes vues que vous avez à la Cour; il est bien vrai qu'elles sont grandes, & que je serois bien heureuse, en les secondant, de les imiter dans leur perfection.

L'adieu est bien long jusqu'à demain: n'y a-t-il point de Chancelier en robe courte, qui me soit favorable? Croyez-

vous, ma chere tante, que l'impatience que j'ai toujours de vous voir ne soit pas redoublée par ce que vous avez eu la bonté de m'écrire ? Si les moindres choses qui me viennent de vous me vont au cœur, jugez de l'effet de votre derniere lettre. Je n'avois garde de parler de ce qui regarde Mr. & Me. Desmarets ; j'espere que vous serez de plus en plus persuadée que je sais me taire. Me. de Remiremont m'a priée de savoir de vous, si vous n'auriez point à St. Cyr quelques Demoiselles, qui, ne voulant point être Religieuses, & ne pouvant se marier, voudroient quelques prébendes de Remiremont : elle seroit ravie d'en avoir : vous savez qu'il faut les preuves des meres.

LETTRE XXXVII.

1712.

Me. de Caylus.

POur cette fois le ballot est arrivé ; le Roi est au Conseil ; profitez de votre solitude : nous irons l'interrompre dès qu'il nous sera permis.

ME. DE DANGEAU.

M. Ducas, qui se porte bien avec ses lingots, nous ouvrira les portes, à ce que je pense.

ME. DE CAYLUS.

Le ballot est chez vous à la Ville. Mais M. de Torcy n'y étoit plus : nous allons lui écrire.

ME. DE DANGEAU.

On le mettra dans le Traité de paix : là, là, vous voilà interrompue dans votre solitude, & c'est tout ce que je veux.

ME. DE MAINTENON.

Je suis plusqu'interrompue, je suis inquiete : pourquoi un Conseil ? Seroit-il arrivé des nouvelles ? Je ne puis croire qu'elles soient mauvaises : vous êtes de si belle humeur !

ME. DE DANGEAU.

On n'a pu achever le Conseil : il n'y a rien de mauvais. Il me semble que vous

devriez ſavoir que M. Ducas eſt en ſûreté : il eſt à la Martinique.

Me. de Caylus.

Ecrivez encore quelque choſe, ou tout au moins renvoyez ces quatre belles lignes, pour que nous ne les perdions pas, quelque honte qu'elles nous faſſent.

Me. de Maintenon.

Voulez-vous de mon dîné?

Me. de Dangeau.

En pouvez-vous douter, quand ce ne feroit que pour ne pas vouloir du nôtre? Je vous promets de n'avoir pas tout mon eſprit dans mon eſtomac.

LETTRE XXXVIII.

SOyez en repos, ma chere tante, ſur le perſonnage que je vous ferai faire. Je ſuis auſſi délicate que vous-même, & beaucoup plus que je ne le ferois pour moi. J'aime bien Me. de Dangeau : mais ſi je ne voyois qu'elle trouve

ſon plaiſir avec vous, ſi je ſoupçonnois qu'il y entrât de la complaiſance, des égards, de la conſidération, autre choſe enfin que la véritable amitié & le goût perſonnel, je ne vous la propoſerois pas. Elle ſera avec ſa famille juſqu'à la promenade, c'en eſt autant qu'il lui en faut : ſa véritable récréation eſt d'être avec vous. Savez-vous, ma chere tante, qu'en vous abymant, c'eſt nous jetter, nous autres, dans un puits? Avec Me. Voiſin ! miſéricorde ! Vous me faites tranſir : nous y dînerons demain : elle l'accepte avec plaiſir, nous mande-t-elle, & c'eſt bien fait de lui donner le pas : j'irai un peu fourrer-là mon nez pour la compagnie. Je reviens aux perſonnages : vous faites celui que vous avez toute votre vie fait, le ſeul qui vous convienne, celui de ravir & de charmer, au moins nous autres, & tous ceux qui ne ſe ſoucient que de ce qui s'écrit dans la gazette. Vous êtes-vous ſouvenue de Ste. Marthe ma patronne ? J'ai reçu un bouquet de Mlle. d'Aumale ; mais je voudrois vos prieres & les ſiennes. Eſt-ce la grande ſolitude aujourd'hui, ou une ſolitude mitigée ? Le temps s'écoule ; & je n'entends parler de rien. Je crains.....

Les gens qui n'ont qu'une affaire ſont

dangereux : & quand l'oisiveté s'y joint, c'est encore pis ; ces réflexions ne m'empêchent pas de revenir à la mienne. Que les autres vous soient insupportables, je vous le passe : mais que vous le soyez aux autres, voilà ce que je ne puis supporter. Est-il possible, après les nouvelles d'hier, celles d'hier au soir, & ce que vous a dit votre petit doigt ce matin, que vous ayez des pensées si noires & si injustes ? . . . .

RÉPONSE.

CE n'est ni chagrin, ni humilité qui me fait refuser Me. d'O : c'est une persuasion bien fondée que les Dames se divertissent mieux chez elles que chez moi, ce qui est très-raisonnable. Il n'en est pas de même de vous, ma chere niece : je voudrois vous avoir, & il est cruel qu'un plancher soit assez fort pour nous séparer, & pas suffisant pour empêcher le bruit. J'ai emporté ce matin les clefs de ma chambre dans ma poche pour vous sauver de Janneton. Si M. Boudin vous permet demain la Messe, j'y consens, à condition que vous ne sortirez pas de la niche : ne bouffez pas tant qu'à l'ordinaire, afin de pouvoir vous mettre un

moment à genoux, & qu'on vous place comme moi au bas de l'Eglise; il faut ensuite vous mettre au lit, & nous attendre sur les trois heures. J'ai passé une douce journée avec Mlle. d'Aumale. J'ai eu une heure quatre petites filles d'Avon: la plus grande, qui m'a paru la plus ignorante, nous a dit, qu'au long de la journée, elle offre son travail & ses peines à Dieu: n'est-ce pas-là être bien avancée? Mr. le Chancelier est avec le Roi; mais ce sont gens où il y a peu de sûreté: ils en ont peut-être pour trois heures, & se sépareront peut-être dans une demi-heure: ce sont ces incertitudes-là qui me tuent. Ce seroit une fin bien heureuse de vous dire qu'il n'y en aura jamais dans l'amitié que j'ai pour vous: ce qui se rapporteroit, & à l'incertitude & à la fin: mais on n'y fait plus tant de façon, & pour finir à la mode, j'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE XXXIX.

De Madame de Caylus.

ON me dit, en ce moment, que le Roi va chez vous à cinq heures, qu'il a travaillé avec son Ministre. Ainsi

nous sommes sans espérances. Cependant comme on ne s'en défait pas aisément, je vous donne avis que je suis chez moi, que je n'en partirai point, parce qu'une agréable sympathie m'a donné un mal auquel vous êtes encore moins sujette que moi. Il est temps de renouveller les fonds. Mais sans reproche, nous avons bien joué, & bien perdu pour cent francs; aussi ne craignez pas que je vous en redemande si-tôt. Je ne sais du tout quels beaux yeux vous ont si fort éblouie. Il n'en est guere qui fassent tant d'effet. En gardant le lit, je me suis préservée du froid, & préparée à la grande journée de demain : celle d'aujourd'hui m'a paru triste. Et, en vérité, je n'en trouve de bonnes que celles où je *cabale*. Des pillules, que je pris hier au soir, & qui n'ont pas eu la complaisance de faire leur effet de bonne heure, feront que vous n'aurez que les *cheres Dames*. Je ne leur porte point d'envie; car je ne suis point envieuse de mon naturel. Mais je voudrois bien partager les plaisirs de votre soirée, & être témoin de votre déconfiture. Vous voyez, Madame, que le présent ne fait pas oublier l'avenir, & que le plaisir de vous voir aujourd'hui est déja passé, quoique je n'en aye pas encore joui.

Je vous ai envoyé un livre si fort à la hâte, que je n'ai pu vous avertir de passer la généalogie de l'Auteur, & de lire sur-tout les notes. J'espere qu'elles vous amuseront : elles tiennent plus de place que tout le reste du livre. Il est vrai que la Duchesse de Noailles a donné un peu de vie ; mais je sentois qu'elle prenoit sur la mienne : je me porte pourtant bien ce soir. Je vous envoye ce livre, que l'Abbé Genest vouloit vous présenter : je m'en suis chargée, pour vous épargner une révérence & un compliment dans quelque passage.

M. d'Harcourt n'est pas sans espérance que les affaires du Nord ne forcent l'Empereur à faire aussi promptement la paix que vous le desirez, mais qu'il faut toujours s'attendre qu'il résistera le plus qu'il pourra. La Duchesse de Noailles vous prie de croire que l'Ambassadrice, à qui elle donne à souper, n'aura les entrées chez elle que long-temps après que vous en serez sortie. Dans le temps que Mlle. Léger est entrée, j'allois mettre la main à la plume. Un rayon de Soleil, qui paroît assez mal-à-propos, me donnoit de belles pensées. Je ne verrai donc point mes cheres Dames, disois-je, & elles n'y gagneront rien : point de ref-

source! Il n'y a rien où se reprendre. Mlle. Léger vous aura fait le détail de mon soulagement. Mais j'en aurois besoin d'un autre. Qui ne vous voit pas, ne goûte rien. J'ai donc un regret infini de ne pouvoir partager avec vous le dos de Mr. Pelletier. Vous devriez bien envoyer chercher cette grosse d'O. Pour moi, je suis très-contente que vous vous accommodiez des niaises, & je renonce au premier rôle. On ne sauroit donc être tranquille un seul jour. Le moyen que je me repose! vous avez donc la fievre. N'est-ce point assez que mon estomac me reproche ces vilaines asperges? Il faut que mon esprit me les reproche aussi: je suis dans les remords, dans la crainte, & bien peu d'espérance pour demain. Nous n'avions garde de ne pas vous ordonner de dîner demain avec nous. Et je ne vous conseille pas de vous commettre à notre Empire, quand vous ne voudrez pas nous voir. Nous en sommes des plus affamées. Pour moi, je sens que ma santé en a grand besoin.

LETTRE XL.

J'Ai vu dans ma chambre tout à la fois le plus grand des Princes, une Dauphine plus aimable que celle dont Me. de la Fayete ſut faire un portrait ſi charmant; un Dauphin, l'effroi des Courtiſans & les délices du peuple, ma tante, & ma tante jouant au piquet pour m'amuſer, Me. de Dangeau: enfin, que me manquoit-il? & que me reſte-t-il, que le ſouvenir de ma gloire & de mes plaiſirs paſſés?

Notre affaire n'eſt pas faite: mais nous eſpérons qu'elle ſe fera. Il y a quelque apparence que Mad. la Ducheſſe de Berry n'aura pas le ſol, qu'elle parlera à Mr. le Duc de Berry, que Me. de Pompadour arrivera avec cette éloquence qui charme Mr. Fagon, & que Me. de la Vieuville ſera dans nos intérêts. Voilà où nous en ſommes. Je n'ai ni vos inquiétudes, ni votre courage.

LETTRE XLI.

1714.

L'Affaire de Me. de Gouvernet eſt bien traverſée : le compte que je vous en veux rendre, n'eſt que pour continuer à vous en inſtruire, comme je le ferois dans une converſation.

Mr. de Torcy a rendu la lettre de Me. de Gouvernet la grand'mere, & a fait au Roi la recommandation de la Reine d'Angleterre. Le Roi a répondu qu'il avoit entendu parler différemment de cette affaire par Mr. Voiſin & par Mr. Deſmarets, mais qu'il falloit qu'il la rapportât au Conſeil d'Etat. Cet incident eſt fort mauvais pour nous, parce que nous aurons contre nous Mr. le Chancelier & Mr. Deſmarets ; ce dernier par un Banquier de Lyon à qui Me. de Virville a marié ſa fille : ce Banquier eſt riche & dans les affaires, homme d'eſprit & de reſſource, & très-bien avec le Contrôleur-Général, qui pourtant n'auroit naturellement rien à voir dans cette affaire. Il n'eſt queſtion que d'obtenir ou d'empêcher que le Roi ne faſſe pour cette ſuc-

ceſſion ce qu'il a fait à la mort de l'autre Mr. Hervart, dont vous vous ſouvenez bien, puiſque vous l'obtîntes du Roi. Nous en avons le Brevet, que j'ai fait voir à Mr. Voiſin : les mêmes raiſons ſubſiſtent: & la conjoncture eſt plus favorable par la conſidération de la Reine d'Angleterre & par les malheurs de Me. de Gouvernet, qui n'a plus que cette reſſource, & qui, comme vous ſavez, n'eſt pas moins digne d'eſtime que de pitié.

La grace que Me. de Gouvernet demande au Roi, ne la favoriſe en rien perſonnellement : puiſqu'aucun des effets de la ſucceſſion de ſon frere ne doivent ſortir du Royaume. Elle la met ſeulement en état de rendre juſtice à ſa famille, & de faire un partage conforme aux loix, à l'ordre naturel, & aux uſages reçus parmi des gens de cette condition : ce qui par un cas particulier, & qui demande une attention digne de la bonté & de la juſtice de Sa Majeſté, ne ſe pourroit plus eſpérer, ſi Me. de Gouvernet étoit jugée morte civilement, ſa repréſentation n'ayant point de lieu dans la coutume où les biens du Sr. d'Hervart ſont ſitués. Me. de Gouvernet ſa ſœur n'héritant point, cette grande ſucceſſion paſſe toute entiere à l'Abbé de Gouvernet & à Me. de Virville ſa ſœur,

Mr. le Marquis de Gouvernet étant mort, il y a plusieurs années. La Marquise de Gouvernet, qui est à Londres, disposera de son bien, selon ou contre les loix. Si c'est selon les loix, le Roi, qui ne veut que la justice, la verra satisfaite : si c'est contre, tout ce que Me. de Gouvernet aura fait deviendra nul.

LETTRE XLII.

Zephyr est arrivé tantôt dans ma chambre avec une si grande quantité d'oranges, qu'il en gémissoit sous le poids; mais je n'ai pu y donner, en ce moment-là, toute l'attention que j'aurois voulu. Mr. de Contade étoit dans ma chambre : & vous croyez bien que j'avois quelques questions à lui faire. Je lui en ai fait sur Mr. le Duc, dont il m'a dit beaucoup de bien; il ne savoit rien des lettres, ni interceptées, ni reçues, ni écrites; & ce n'est qu'ici qu'il l'a appris. Il m'a dit aussi beaucoup de bien du Comte de Mailly, sans que je lui en parlasse : de mon fils, il n'avoit garde de m'en dire du mal. A Mr. de Contade a succédé M. le Ml. d'Harcourt, qui m'a proposé de faire apporter son dîné : j'y

ai consenti : un instant après, Me. la Duchesse de Guiche lui a envoyé demander la soupe : je me suis trouvée tout-à-coup dînant en très-grande compagnie, mais la fin du dîné du Roi m'a tirée d'intrigue. Je suis seule, & je reviens aussi-tôt à l'envie que je porte à Fanchon ; mais Mr : Thibault, homme très-considérable dans mes affaires, entre dans ma chambre avec une liasse de papiers à faire trembler. Vous quitter pour lui est une action si héroïque, qu'elle demande récompense. Un peu de Piquet ce soir, pendant le travail de Mr. Voisin, me paroît nécessaire à toute la cabale. Je ne sais pourtant si Me. de Dangeau ne voudra pas se reposer : mais je fais si bien sans elle, que si vous donniez tant soit peu moins à vos passions, vous en seriez bien-aise. Puisque j'ai la plume à la main, il faut que je vous écrive une chose que je ne trouverois peut-être de long-temps à vous dire. Est-il vrai que notre ami Mr. le Gendre a une mauvaise affaire sur le corps ? qu'il court risque d'être révoqué ? J'en serois vraiment bien fâchée : c'est le petit Bontems qui me l'a dit. Adieu, ma chere tante, je vous quitte pour Mr. Thibault : & en vérité, il ne vous vaut pas.

LETTRE XLIII.

1714.

LA Duchesse de Noailles ne sauroit encore sortir aujourd'hui, moins pour son mal, que pour quelque chose qu'on a mis à son pied; & ce quelque chose n'est point un parfum. J'en suis bien-aise, je vous l'avoue. J'aurai une raison indispensable d'aller chez vous, sur-tout après l'allarme de ce matin. Je me porte si bien, que si je ne craignois de vous déplaire, j'irois à l'instant vous dire tout ce que je sais. Le Roi n'ira-t-il chez vous qu'à trois heures? De-là dépend ma sortie pour éviter quelques pas de plus. Voyez combien je me ménage & vous obéis. Votre retraite est-elle simplement de repos pour éviter les importuns du Château? Je vous envoye une lettre de M. de la Feuillade: il est pénétré de reconnoissance pour vous. Il n'a pas tort. Que je sache au moins de vos nouvelles.

RÉPONSE.

J'ai une médecine à prendre, à rendre,

& beaucoup de lettres à écrire : je suis assez libre avec vous, pour n'y avoir nulle contrainte : mais je n'ai point assez de pouvoir sur moi pour me livrer aux écrits ennuyeux, quand je suis à portée de vous entretenir ; conservez-vous donc pour ce soir, pendant la longue séance de Mr. de Pontchartrain. Mr. le Duc de la Feuillade est reconnoissant de peu de chose : je voudrois de tout mon cœur qu'il fût content.

LETTRE XLIV.

De Mad. de Caylus.

IL y a plusieurs jours que je garde cette lettre du pauvre Bonrepos, pour vous la lire moi-même. Je m'imaginois que vous en seriez moins importunée, & qu'il seroit plus court de retirer sur le champ celle qu'il veut faire donner au Roi. Mais cette maniere d'abréger est comme la négligence de Me. de Coulanges. Je vous envoye donc mon paquet, qui ne vous est présenté que pour que vous soyez informée, en cas que le Roi vous en parlât, & vous aurez la bonté de me ren-

voyer la lettre qui est pour lui. Puisque la vertu nous manque, montrons-lui que nous savons nous en passer : adonnons-nous sans scrupule au libertinage. Je ne sais ce que l'Académie dira du mot *acoquinée* : mais j'en sens, moi, toute l'énergie avec vous. La Duchesse de Noailles veut bien vous donner à dîner demain. Il ne fumera point dans mon cabinet. J'imagine que votre journée pourra être assez douce, la matinée tranquille, le dîné raisonnable, & le piquet charmant. Et comme un de vos grands plaisirs est d'en faire à ceux qui en manquent, & à ceux que vous aimez, je vous annonce les niaises & les amies fort contentes de la distribution de cette journée.

LETTRE XLV.

JE n'ai point été chez vous, ma chere tante, parce que le nez prié (1) est encore à naître. Je ne me suis point proposée, parce que le nez proposé est né en ma personne pour vous. Je goûte le

---

(1) *Le nez prié*. Les gens qui sont de tout.

repos & la solitude ; fort aise de trouver qu'elle me plaît. Je m'en vais faire au Pere le Tellier une visite, que je médite depuis long-temps. Je jouerai la comédie ce soir avec plaisir. Quoi? la comédie? Mr. Voisin, Mr. Desmarets ne vous donneront pas la moindre envie de jouer au piquet? N'aurez-vous nul égard à tout l'argent que vous me gagnâtes hier? Je suis piquée au vif. Vous m'avez insultée dans ma perte, & vous m'y laissez sans aucun égard. La demie est sonnée : Mr. Voisin est passé il y a long-temps, & je n'ai plus d'espérance.

LETTRE XLVI.

1714.

Il y auroit bien des Charges vacantes & bien des Charges données, avant que je pusse vous joindre. J'ai pourtant un ami qui veut que je vous parle : c'est Mr. d'Huxelles. Sachez donc que s'il ne demande pas d'être Capitaine des Gardes, son allure, qui n'est pas leste, & les cinq cents mille francs qu'il faut donner, mettent un frein à la passion qu'il a toujours eue d'avoir une Charge qui l'attachât auprès de

la personne du Roi. Si pourtant Sa Majesté lui faisoit l'honneur de penser à lui, je crois qu'il trouveroit de l'argent & des jambes, au moins pour trois mois dans l'année. Je vous écris, Madame, dans l'espérance de recevoir la récompense du sacrifice que je vous fis hier de ce dîné du Roi. J'attends dans mon lit le mystérieux Léger : j'ai de l'effilé à ma tête pour enseigne de mes desirs.

Le repos, le silence & le chaud vous sont nécessaires : mais il est pourtant triste de n'avoir que la seule Fanchon : que ne puis-je me glisser sous sa forme, pendant l'absence du dos de Mr. de Pontchartrain ! je bavarderois, je lirois : mais je ne vous dirois rien du chagrin de Monsieur le Duc, parce que je n'en sais rien. Selon que les visites rendront, je vous écrirai, puisqu'au moins cette maniere de pénétrer jusqu'à vous est sans inconvénient.

Vous devriez bien me permettre de vous envoyer Me. d'O, pendant que Mr. Voisin travaillera avec le Roi : je serois de moitié avec vous, & serois ravie de sentir que je joue. J'ai été si seule cet après-dîné, que je me suis un peu endormie à la fin. Envoyez-moi, je vous prie, vos ordres pour demain : m'en tiendrai-je simplement à la Messe ? Je suis inquiete de

votre état, ma chere tante : vous n'étiez pas bien hier au soir.

LETTRE XLVII.

1714.

VOilà un jour qui ressemble bien à ceux où je ne dois pas avoir l'honneur de vous voir : on ne voit goutte dans ma chambre, & j'y suis au coin de mon feu, après avoir dîné avec Me. de Dangeau, que vous pouvez voir présentement sans danger; elle convient qu'il n'y a que le premier aspect qui étonne, & que l'événement d'hier ne nuit à personne : il n'y en a de plus aucune dont elle se soucie : & elle aime assez personnellement Monsieur du Maine. Il est bien simple, s'il croit que Madame la Duchesse est bien-aise : je sais qu'il s'en faut de beaucoup, & qu'elle croit que c'est diminuer le rang de ses enfants, que d'y en associer d'autres : voilà tout ce que je sais.

Cent francs que vous gagnâtes hier au soir, ne pourront-ils point mettre quelque sel dans votre piquet ? Je puis vous assurer du moins, que Me. Voisin en trouve la dose suffisante. Quoi qu'il en

ſoit, vous ne ferez pas mal d'augmenter un peu la compagnie. La pauvre groſſe d'O fit hier la roue autour de votre niche, juſqu'au moment de la concluſion : Me. Voiſin ne voulut point tourner la tête derriere elle, pour n'être obligée à aucune civilité : il faudra la voir aujourd'hui : Me. Deſmarets fis hier une action héroïque, mais vous feindrez de l'ignorer. Me. Voiſin profita ſi peu de la leçon que contenoit votre billet, & que ma groſſe tête avoit jugé devoir faire un effet ſi merveilleux, qu'ayant prié Me. Deſmarets, Me. de Roquelaure, tout ce que la France a de plus brillant, elle contre-manda tout, ſans autre cérémonie, pour venir dîner avec vous. Cependant Me. Deſmarets l'envoya prier le ſoir de venir ſouper avec nous : on y vint, on y fut reçu à merveille, & on perdit vingt écus, que nous partageâmes, Me. de Dangeau & moi, en vérité, comme des pauvres. Adieu, ma chere tante : je vous ſuivrois, la mort entre les dents.

LETTRE XLVIII.

QUe dites-vous, ma chere tante, de la nouvelle qui vient d'arriver d'Espagne? Un coup aussi hardi de la part de la Reine ne fait-il pas trembler? & la destinée de Me. des Ursins ne fournit-elle pas de grands sujets de méditation? Mr. de Cambray est très-mal : je suis assurée qu'on prie bien Dieu pour lui à St. Cyr, & que vous ne vous y oubliez pas. Je ne voudrois pas une autre Charge à la Cour, si les plaisirs se soumettoient comme ils le devroient, au titre de ma Charge. Comme nous avons appris d'un bon Auteur, que tout est supposition, je suppose que vous vous divertirez demain. Me. Voisin m'a fait dire fiérement que vous le lui aviez déja mandé, & que vous n'étiez pas en peine de sa réponse sur une semblable question. Me. de Dangeau sera revenue ce soir, & pour votre jeu, si vous le voulez. Pour moi je suis toujours à votre service ou à votre refus, également contente, pourvu que vous le soyez, & que vous ne me traitiez pas en Néron.

LETTRE XLIX.

L'Etat où vous êtes sur le Roi, est précisément celui où je me trouve chez moi : mais après tout, ma chere tante, tenons-nous-en à ce que vous voyez, & jouissons même de ce que tout le monde convient qu'il est beaucoup mieux aujourd'hui. Je ne manquerai pas de vous mander tout ce que j'apprendrai, puisque vous me l'ordonnez. Je regardois comme un crime d'aller vous entretenir de choses tristes : c'est ce qui me retenoit la main : les gaies ne viennent point à mon esprit. Je suis dans un état assez naturel, & j'espere véritablement que je n'aurai que ce qu'il faut.

Mr. Boudin a vu dîner le Roi, & lui trouve l'air moins abattu, & en tout, assez bien. Le Cardinal de Rohan eut hier une conversation avec le Procureur-Général, qui mériteroit de vous être rendue : ils ne se persuaderent ni l'un ni l'autre : mais cependant le Procureur-Général parut résolu de faire des efforts auprès du Cardinal de Noailles : s'il est sincere, on pourroit espérer plus de lui que de qui que ce soit : il est bien cruel de

voir que ces gens-là mettent le Roi dans l'état où nous le voyons, & ayent en même-temps l'insolence de dire que ce sont les autres !

LETTRE L.

De Mad. de Maintenon.

JE me suis fait apporter ce matin (car je me hâte de me dépouiller, de peur qu'on ne me dépouille bientôt) une quantité prodigieuse de robes que j'ai distribuées. Je vous envoye ce qu'il y avoit de plus précieux : la palatine d'hermine est très-chaude & très-incommode, parce qu'elle tourne toujours : les mitaines sont trop étroites pour un bras si court : les couvre-pieds sont fort raisonnables, & je n'ai aucun mal à en dire. Je m'en vais à St. Cyr : je compte de revenir chez Me. la Duchesse du Lude : après cela, je viendrai attendre le piquet, pendant que Mr. de Pontchartrain travaillera avec le Roi. Bon jour, la petite niece ; voilà des oranges, des livres, & l'on a dû vous porter des faisans ; si je pouvois vous faire des présents plus solides, je le ferois d'aussi bon cœur.

RÉPONSE.

Je ne ſais de quel côté me tourner ; pour louer, pour admirer, pour me réjouir : je n'ai jamais vu tant de choſes enſemble, ni rien de ſi aimable : que vos préſents ſont rares ! mais que vous vous entendez bien à en faire ! la lettre me tranſporte : la ſolidité de Dubois a beau me rappeller à la chaleur de la palatine, à l'utilité des mitaines, aux boutons d'or, aux plus belles toilettes : le billet m'enchante, & il faut l'avoir lu plus d'un jour pour donner attention à tout le reſte ; les *belles annales* que vous vous êtes fait apporter ce matin ! la ſolidité ne ſe trouve pas moins dans vos préſents que l'agréable ; & tout eſt pour moi renfermé dans votre ſouvenir.

Le dîné que je vais faire, me peſe trop, & mes regrets pour celui que je perds ſont trop cuiſants, pour ne vous en pas dire un mot : je crois même que vous auriez une élégie, ſi je ſavois faire de bons vers : mon eſtomac eſt débile & ſouffreteux : je n'ai point dormi : j'ai un viſage, vous ſavez à quoi faire contre ; cependant il faudra être gaillarde & avoir le mot pour l'étranger. Dès que je ſerai

quitte du Ragofqui, j'écris fon nom à la Françoife, j'irai chez vous, attendre, avec mon ouvrage, ou avec un livre, la récompenfe de ma docilité : & je vous avertis que je ne prendrai jamais pour moi ce que vous dites hier, qu'il falloit ne vous compter pour rien : vous ne voudriez pas payer la plus belle action de ma vie par une injuftice auffi dure que celle-là.

LETTRE LI.

1715.

JE ne fais fi c'eft fympathie, du moins je m'en flatte : mais en lifant ce funefte billet, qui m'apprend vos coliques & vos tranchées, j'ai été faifie de tranchées & de coliques, qui m'ont fait fortir de l'Eglife. Je fuis foulagée, & je le ferois bien autrement, fi c'étoit un figne que vous l'êtes auffi. Votre billet a de quoi mettre le trouble dans toute une ame, fenfible, comme je le fuis, à l'oppreffion où vous tient le genre humain. Vous ferez au moins foulagée de la part de Mr. d'Heudicourt, dont les propofitions font très-déraifonnables, Valincourt le lui dira;

comme il est fort des mes amis, & que je ne puis souffrir qu'il soit Janséniste, je l'ai joint avec le Cardinal de Rohan, pour qu'il approfondît toute cette inique cabale : je puis bien vous répondre qu'il revient tous les jours de la grande opinion qu'il avoit du Cardinal de Noailles, & que ses procédés lui déplaisent beaucoup.

L'agonie du Curé de St. Sulpice me trouble infiniment : je regrette la perte que vous faites en lui, celle de l'Eglise, & la mienne : nous ne saurions être un seul jour sans peine. Dans le dessein que vous aviez hier de vous faire lire quelque chose qui vous amusât, je crus ne pouvoir trop vous éloigner de ce siecle-ci, tant par l'antiquité que pour les mœurs; mais je fus jalouse de mes Philosophes : je me couchai pourtant avec la même obéissance, que je me laissai, l'autre jour, arranger & mettre à mon aise par la main du monde qui m'est la plus chere & la plus respectable : comment est-il possible que cette obéissance ne vous fasse pas voir que je suis née pour St. Cyr ? Le pauvre Ste. Maure est enchanté de vous, & sa reconnoissance n'a pas tardé à venir jusqu'à moi. Mr. le Duc d'Orléans, Madame sa femme, & Me. Sforce allerent à l'Etoi-

le, il y a trois jours : on ne voulut point de Me. de Castres, qui dit avec son air doux : *Ils vont noyer dans le vin leur grande douleur.* Voilà de ces traits qui la font passer pour méchante, mais que je lui pardonne.

LETTRE LII.

JE garderai donc le lit toute ma vie! je suis mieux aujourd'hui, mais il faut faire un jour par docilité ce qu'on fait un autre par nécessité : ce qui gagne insensiblement, ou très-sensiblement, pour parler comme Me. de Montespan, toute l'année. Je viens de recevoir une lettre de M. d'Auxerre, écrite en sortant de l'Assemblée, par laquelle il me mande que le Cardinal de Rohan a fait un discours dont il est très-content, & même touché. Je vous en donne avis, non pour vous faire la cour de mon beau-frere, mais par l'espérance que j'ai que l'impression qui a été faite sur son esprit, peut être la même dans les autres : Dieu le veuille, ma chere tante ! je l'espere de vos éloquentes prieres. Vraiment ! voilà un vilain tour que vous nous jouez !

& il y a une méchanceté horrible à nous le déclarer avec un tel ſang froid.

J'ai bien compris qu'il n'y avoit rien à faire à des avis auſſi incertains, quoique vraiſemblables. Mais il faut tout conſulter dans la place où vous êtes. Il eſt certain que nous rendrions un grand ſervice à l'Etat, de faire vivre le Roi en l'amuſant. Mais ſans nous conduire par de ſi grandes vues, nous nous en rendrons un ſi grand à nous-mêmes, que nous nous y ſacrifierons tout entieres, ſans rien faire d'héroïque. Puiſque vous vous contentez de moi, vous n'aurez que moi. Mais ne craignez pas que j'abuſe toujours de cette modération. Il eſt aſſez bouffon de ſe quitter pour s'écrire.

LETTRE LIII.

1715.

NE faut-il pas être bien malheureuſe, pour que Me. de Champinelle, que je ne vois jamais, entre par une porte, tandis que vous paſſez par l'autre ? Vous m'avez déja refuſé deux fois, mais je ne

me rebute point. Songez que le Roi n'est pas encore rentré, & qu'il doit travailler avec son Chancelier. Je suis assez reposée : il y auroit charité à me vouloir. J'ai trouvé le Maréchal de Villeroi fort sérieux sur cette incomparable Princesse. Pour moi, je vous avoue, quoique je sois bien persuadée qu'il n'y a pas une autre conduite à tenir que celle que vous conservez, que je tremble d'un si grand changement. Une personne, qui a un tel pouvoir sur elle, doit être un Ange ou un Diable; mais c'est un Ange.

Je ne sais si vous savez, que Me. d'Elbœuf avoit fort avancé le mariage de Mr. de Gontault avec une fille du Chancelier, & qu'on le rompit hier de haut en bas. Vous n'aurez pas de peine à deviner de quel côté est le haut : la plus haute noblesse est bien basse.

Me. Desmarets m'a paru toute regaillardie : mais je souffrois fort impatiemment de ce qu'elle & Me. d'Elbœuf vous arrêtoient au vent. Il se fait nuit, & Mr. le Chancelier pourroit être entré.

Si nous sommes encore inquietes, il vaut mieux l'être ensemble. Si je me présente devant vous, me donnerez-vous le sceptre d'or à baiser ?

Ne doutez point que ce pauvre Bon-

repos n'attendît une permission de vous pour partir. Je vais lui écrire pour le faire souvenir d'une vérité, que son expérience doit lui avoir apprise, que les sorties sont toujours libres dans ce pays-ci. Mais j'assaisonnerai cette liberté de quelque amitié de votre part, à laquelle il est toujours très-sensible. Que vous faites bien de vous reposer! Il me semble que j'en ai moins mal aux reins. Vous avez évité les Pelletiers, qui vouloient vous remercier : vous n'en auriez pas été quitte pour eux. Adieu, ma chere tante, vous êtes au repos, profitez-en le mieux que vous pourrez. Quand on fait, comme moi, son unique plaisir de vous voir, il y a entre vous voir & ne vous voir pas, une différence infinie.

RÉPONSE.

Bon jour, ma chere niece ; je me porte bien, quoique j'aye mal dormi d'avoir trop mangé : je voudrois que vos excès d'hier vous laissassent la force d'en faire de pareils demain. Je crois ne pouvoir mieux reconnoître l'extrême bonté de nos cheres Dames qu'en les refusant, & en leur rendant la liberté, qui me paroît le souverain bien : le Roi les assujettit assez, sans que je m'en mêle ; & j'étois vérita-

blement si lasse des conversations de la journée, que je n'aspirois qu'au repos. Si vous voyez Mr. le Maréchal de Villeroi, tâchez de lui faire entendre raison sur Madame de Berry : ne devons-nous pas tous entrer dans ce qui plaît au Roi ? Il veut une Cour ; elle paroît vouloir en rassembler une : n'en cherchons pas davantage, & attendons du temps l'effet du pouvoir qu'elle a sur elle. Je trouve que c'est beaucoup, s'il est vrai qu'elle ait éloigné cet homme sans qu'on l'y ait forcée : & cela me paroît ainsi. Il n'y aura encore rien ce soir, mais nous serons demain bien abandonnées au plaisir. J'embrassois Brindy (1) comme votre fils, & avec l'inclination que j'ai pour ses semblables.

LETTRE LIV.

UNe petite grace que le Roi m'a faite hier, m'inquiete si fort, que je crois que je voudrois ne l'avoir pas reçue. Il y a deux mois ou environ, que j'eus

(1) C'étoit un paysan d'Avon, qu'elle catéchisoit, dont elle avoit donné le nom, en badinant, au fils de Me. de Caylus.

avis qu'on avoit ſaiſi aux Invalides une grande quantité de mouſſeline, & que c'étoit une confiſcation à demander. J'en écrivis un mot à Mr. Voiſin, qui me répondit, qu'il n'étoit pas temps d'en parler : depuis je n'y ai pas penſé. Le Miniſtre, ſans m'en rien dire, en a parlé au Roi, qui m'a tout accordé : façon de ſervir ſes amis bien obligeante ; cependant elle me met au déſeſpoir. Il a donc été queſtion de moi, ſans que je vous en aye avertie ! Je le vis hier tout le jour, ſans qu'il m'en ouvrît la bouche. Je vous dirai demain à quoi cette affaire ſe réduit : mais je voudrois l'abandonner entiérement, plutôt que d'avoir ſur le cœur le poids que j'y ai.

RÉPONSE.

Je ne ſuis pas ſi délicate que vous ; & je n'ai ſenti que de la joie, quand le Roi me dit hier au ſoir qu'il vous avoit donné dix mille francs ſur une confiſcation, qu'il deſtinoit auſſi quelque choſe pour moi, dont je ferai des aumônes. Je le remerciai en lui diſant, que ce ſecours venoit bien à propos pour envoyer à Barcelone : & quand mon rideau fut fermé, je fis pour plus de dix mille écus de projets,

avec la résolution de vous exhorter à ne pas dépenser votre argent dans huit jours : car il me paroît que vous le jettez très-volontiers. Mon sommeil en fut retardé bien long-temps, & il ne me passa point par l'esprit que vous eussiez dû m'avertir : je ne vis que de l'argent, & le plaisir de le distribuer : faites de même, ma chere niece, & ne le mettez par sur une carte. Je suis encore très-abattue. Mr. Voisin est un homme admirable.

LETTRE LV.

C'Est à l'heure qu'il est que je vais faire des projets & des résolutions sensées : mais hier, & cette nuit, je ne pouvois penser à cet argent qu'avec amertume. Quoi ! disois-je, je parle des affaires de tout le monde à ma tante, & je ne lui dis pas un mot d'une qui me regarde, & qu'elle apprend par le Roi ! peu s'en fallut que je ne visse le procédé honnête de Mr. Voisin, que comme un assassinat. Enfin, ne voyons donc plus que l'argent que je ne mettrai point sur une carte, je vous le promets : il payera le voyage de mon fils, & me fera

payer les avances de Mr. Thibaut. Faudra-t-il que je remercie le Roi? je crois qu'il faudroit prendre un temps où il n'y aura personne. Il n'est pas étonnant, mais bien fâcheux, que vous soyez encore si abattue: l'Abbé de Lignerac m'a pourtant bien loué la bonté de votre visage.

LETTRE LVI.

De Mad. de Maintenon.

JE serois assurément très-aise de jouer avec vous; mais en me le proposant, vous m'envoyez une lettre à lire, qui est très-raisonnablement longue: vous m'ordonnez en même-temps d'écrire à M. d'Hudicourt: tout cela ne prendra-t-il pas presque tout mon temps? Je ne suis pas destinée à vivre pour moi: je vais donc écrire à un homme, qui a une tête de bois, sans nulle raison, & qui se soucie peu de mes sollicitations. Je suis dans mon lit, assez lasse de mon voyage, & l'esprit rempli de sujets tristes. Mr. Fagon m'assure que l'état où vous êtes aujourd'hui est une preuve convaincante que vous n'aviez besoin que d'une évacuation; je fais ce que je puis pour le croire, car

mes raisonnements m'affligeroient trop. Bon soir à ma chere niece, jusqu'à demain à sept heures. Mr. le Chancelier ne fait que commencer son travail : il vient de dire au Roi tout ce que Mr. le Cardinal de Rohan fait pour tirer d'affaire Mr. le Cardinal de Noailles : & vous savez ce que le parti en dit jusqu'ici : je suis blessée d'une telle injustice.

LETTRE LVII.

BOn jour, ma chere niece; je crains bien que la nuit n'ait pas été fort tranquille. Je ne reviens point de la foiblesse de notre Roi. Si vous, ou votre fils, alliez mourir, vous seriez bien-aise de votre détachement pour toutes les choses du monde, & vous ne voulez pas vivre comme vous voudriez mourir ! Il n'a fait sa déclaration qu'après trois ans de réflexions : on peut espérer qu'elle sera ferme. Adieu, mon enfant.

LETTRE LVIII.

JE voudrois de tout mon cœur que vous vous portassiez aussi-bien que le Roi ; il est dans son lit avec le plaisir du repos, qui n'est pas peu de chose, quand on a été épuisé de fatigue. J'ai consulté Mr. Fagon sur votre état : il dit qu'il le trouve assez sérieux, & qu'il demande un grand ménagement. Il seroit à desirer si vous êtes destinée à demeurer dans votre chambre, qu'elle fût un peu plus commode. Je suis consolée d'une partie de Trianon rompue, puisque vous n'y auriez pas été. J'irai demain à St. Cyr, & je compte d'être à quatre heures & demie chez vous : il faudroit m'attendre avec une belle partie de piquet, & que Me. Desmarets en fût. Je demandai hier de vos nouvelles à Mlle. Plantier : elle me confia, après mille agréments, que vous preniez du quinquina. Vous voyez bien par ce billet, ma chere niece, que j'ai du loisir. Mr. de.... travaille avec le Roi : je suis dans une chambre enchantée, & je croirois l'être, si je ne sentois un mal de tête & une lassitude qui m'avertit que je suis mortelle : mais j'apper-

çois un miroir qui me dit que je suis morte. Vous n'apprenez rien que vous n'ayez prévu : vous êtes Chrétienne, & il n'y a rien en tout cela qui offense Dieu: la réputation sur le cœur est établie : imaginez-vous que la peur lui fit prendre un tel parti. Où en seriez-vous ? la Providence conduit tout. Je crois qu'il ne faut rien dire, mais le presser de venir ici, sans contrarier son projet, disant seulement qu'il est assez important pour le consulter ensemble. Votre état, ma chere niece, me serre le cœur; profitons de la contrainte où il faut vivre à la Cour, & de l'oubli de nous-mêmes.

LETTRE LIX.

De Mad. de Caylus.

CE n'est point une nouvelle indifférente pour vous, ma chere tante, d'apprendre que Mr. le Cardinal d'Estrées m'a envoyé ce matin, le plus galamment du monde, dans une belle bourse, 300 liv. que j'ai données aussi-tôt à Me. de Conflans : cette pension sera payée jusqu'au temps où la Duchesse d'Estrées aura

laissé des logements vacants à l'Abbaye. J'aurai, de plus, bientôt pareille somme d'un autre homme, dont je sais remuer les entrailles. Je vous vis partir, vous suivant du cœur & des yeux, sans vous donner le moindre signe de mes regrets, tant nos Dames vous serroient de près! La soirée me paroissoit si longue, à la suite d'une journée où il n'y avoit eu que de la langueur! j'en fus moi-même si accablée, que de dépit je me couchai devant Me. d'Elbœuf. Il me sembloit que je portois toutes vos peines sur mon corps: du moins, il est bien certain qu'elles sont toutes dans mon esprit.

J'ai chargé Me. de Soubise du placet pour le Cardinal de Rohan, & je l'ai piquée d'honneur : il faut nous servir de tout.

Il y a bien long-temps, ce semble, que je n'ai eu l'honneur de vous voir, ni de vous écrire : je n'appelle pas, comme vous savez, vous voir, que ce ne soit un peu plus seule. Je revins hier si sagement chez moi, que je m'imaginois mériter de grandes louanges.

Je me suis acquittée de votre commission pour le Cardinal : il défere très-naturellement, & point en Courtisan, à vos conseils. Il ne parlera plus de cette affaire :

il trouve que vous avez en cela, comme en tout, grande raison, & il seroit bien fâché de causer le moindre embarras au Roi. L'acharnement qui est ici contre Me. des Ursins, est porté au-delà de tout ce que vous sauriez imaginer. On fait ce qu'on peut pour me corrompre : car j'appellerois corruption infâme, de saisir cette conjoncture pour paroître piquée de ce qu'elle n'a pas si bien fait en dernier lieu pour mon beau-frere, qui lui a d'ailleurs de l'obligation : peut-être même que l'affaire est toute différente de ce qu'on me l'a dite ; mais quoi qu'il en soit, elle est malheureuse : elle est mon ancienne amie, & je vous assure, ma chere tante, que vous ne lui avez rien avancé qui ne soit bien vrai : je la plains infiniment.

LETTRE LX.

De Mad. de Maintenon.

EN envoyant cette lettre, ma chere niece, mandez qu'elle est écrite à la fin d'une fievre de trente heures, bien promenée pour chercher du repos. Rougissez d'être esclave de la coutume, au point

point d'être démontée de ce que votre fils ne suit pas le train ordinaire, qui l'auroit sûrement dérangé. A quoi vous sert tout l'esprit que vous avez ? & pouvez-vous être désespérée, quand ce jeune homme n'a rien à se reprocher ? Voyez-le, je vous prie, fuyant un jour de bataille, ou faisant une fripponnerie bien avérée. Tout son tort est d'avoir trop de sagesse : plus je pense à cette aventure, plus j'y trouve de sujets de consolation. Vous ne mépriseriez pas les discours du peuple ! & qui l'est plus que le courtisan ?

LETTRE LXI.

De Mad. de Caylus à Mlle. d'Aumale.

1715.

LA seule consolation, Mademoiselle, à laquelle je sois aujourd'hui sensible, & que j'ai reçue depuis notre cruelle séparation, me vint hier par le mot que vous mîtes au bas de votre Mémoire, & par la lettre de Me. de Glapion. Qu'il faut être malheureuse pour être consolée ainsi ! Le sujet des commissions est affreux : il

me le paroît encore plus aujourd'hui, que dans le premier moment : j'ai senti pourtant quelque plaisir de faire encore quelque chose pour ma tante. Je n'ose lui écrire : quand me permettra-t-elle de la voir, de l'entretenir, de pleurer avec elle? Je ne chercherai point à dissiper sa trop juste douleur par des nouvelles du monde : je n'en entends point qui ne me percent le cœur, & je l'aime trop pour ne pas ménager sa sensibilité. J'en entendrai moins au Luxembourg, où je compte aller ce soir : je quitte pourtant la personne de Me. de Dangeau avec beaucoup de regret. Dubois vous dira combien il est surprenant que ma santé se soutienne : tout ce que j'en veux, c'est qu'elle me permette d'aller à St. Cyr, dès que ma tante y consentira : si vous entrevoyez, Mademoiselle, un moment favorable pour le proposer, levez bien, je vous en conjure, toutes les difficultés : je ne menerai point de femmes avec moi : je ne suis ni difficile ni incommode en rien : je partirai au premier attendrissement : je vous remets mes intérêts les plus chers, & mes desirs les plus vifs entre les mains : que j'aille voir de mes propres yeux ce miracle de sainteté & de courage ! quel coup ! quelle chûte ! & quelle fermeté !

LETTRE LXII.

A Mad. de Maintenon.

1715.

LEs nouvelles que j'ai de votre santé, ma chere tante, soutiennent la mienne. Une partie du miracle qui s'opere en vous, réjaillit sur moi : plus de colique, & ce qui l'a suivie est si peu de chose, que je ne daigne pas m'en plaindre. Mon fils le Chevalier m'écrit de Perpignan qu'il n'est point parti pour l'Espagne : il conduira son Régiment à Montpellier, où il sera réformé : il viendra ici, & sa conduite me dira combien il est triste d'être mere. J'attends aussi mon mélancolique. J'ai de quoi souffrir & les loger parfaitement. Je ne vois presque plus Me. de Dangeau, parce qu'elle se pique d'une belle passion pour son mari. Quand me permettrez-vous d'aller à St. Cyr ? je m'y traînerois de mon pied. Le Concierge du Luxembourg vient de me dire enfin qu'on me laisse mon logement : je vais donc m'y arranger. J'ai trente louis à vous : à quel pauvre voulez-vous que je

les donne ? car ſi vous êtes laſſe des hommes, vous ne l'êtes pas encore des malheureux.

LETTRE LXIII.

1715.

Notre Curé (1) a de grands ſoins de moi : c'eſt un ſaint Paſteur : je ſuis trop heureuſe d'être dans ſa Paroiſſe : mon habitation eſt commode, jolie, ſolitaire, & ſi ſéparée, que je ne crois pas que je puiſſe jamais m'appercevoir du voiſinage, ſur-tout ſi l'on me laiſſe l'Abbé de Choiſy, dont le train & la perſonne ne reſſemblent à rien de ce qu'on voit dans ce nouveau monde. J'entends, dès le matin, le chant des coqs, & le ſon des cloches de pluſieurs petits Couvents, qui invitent à prier Dieu. Depuis que je ſuis ici, je ne vois rien qui ne ſoit conforme à mes triſtes penſées. J'attends mes enfants avec une impatience mêlée de crainte. Ne vous verrai-je point, ma chere

(1) Languet de Gergy, Curé de St. Sulpice.

tante? est-il aussi triste d'être niece, que d'être mere?

LETTRE LXIV.

Mr. d'Auxerre me rapporta hier au soir des nouvelles de St. Cyr, qui m'inquietent: j'envoye savoir, ma chere tante, comment vous avez passé la nuit. J'ai vu notre Curé: il est affamé de vous voir: il se tue, à force de travail: je ne vois personne qui ne soit content de lui. Quelque chose me reprit hier assez fort: j'ai dormi cette nuit, & le reste est calmé. Les ouvriers sont encore chez moi. J'entrai un moment dans mon petit jardin, il est à peu près grand comme deux fois votre petite chambre de St. Cyr: cependant il y a deux cabinets extrêmement couverts, des palissades, des chasselas, des légumes, des fleurs: assurément le terrein est employé: j'ai une écurie que je n'embarrasserai pas sitôt par mes équipages.

LETTRE LXV.

10 *Septembre.*

C'Est un délice que de se lever matin : je regarde par ma fenêtre tout mon empire, & je m'enorgueillis de voir sous mes loix douze poules, un coq, huit poussins, une cave que je traduis en laiterie, une vache qui paît à l'entrée du grand jardin par une tolérance qui ne sera pas de longue durée : je n'ose prier Madame de Berry de souffrir une vache : hélas ! c'est bien assez qu'elle me souffre ! je verrai pourtant ce que produira la protection de Madame de Clermont, sous laquelle je me mettrai. Je prierai, dans les termes que vous me prescrivez, qu'on m'envoye d'Avon, ou votre favorite, ou ma pauvre petite Moucheux. Mon Brindi, (Mr. le Comte de Caylus) est arrivé, plus grand, plus noir, plus rouge, que vous ne sauriez l'imaginer : je suis bien contente des sentiments qu'il m'a montrés : le pauvre enfant vouloit vous aller voir à St. Cyr : il croit qu'il n'y a qu'à se présenter, & ne sait pas que chez vous la solitude est encore plus impéné-

trable que la Cour. La Duchesse de Noailles m'a mandé qu'elle me viendroit voir aujourd'hui : c'est pour la seconde fois : je lui dirai tout ce que vous m'écrivez pour la vraie niece : la fausse ne trouve pourtant guere plaisant de voir ses projets si reculés. La pauvre Barneval est ici, & pour huit jours seulement, chez Me. de Brancas : passé ce temps, elle ne sait où donner de la tête : je voudrois bien la pouvoir prendre chez moi. Me. d'Elbœuf, Me. de Mailly, Me. de Pompadour, Mesd. de Remiremont & d'Espinoy, Mr. le Maréchal d'Harcourt me demandent de vos nouvelles, avec le même empressement que si vous étiez encore Reine de l'Univers. Me. de Dangeau devoit vous écrire hier : nous nous rencontrâmes à la Messe aux Carmes, où je vais par le jardin en chaise : ce qui ne durera, non plus que la liberté de ma vache, que jusqu'à l'arrivée de cette Duchesse. Bon jour, ma chere tante, louez un peu ma soumission de ne pas envoyer tous les jours à St. Cyr.

RÉPONSE.

En quelque humeur qu'on soit, ma chere niece, on se déshabitue mal aisément de ce qui plaît. Il me sembloit que

depuis long-temps je n'avois reçu de vos lettres. Je ſouhaite de tout mon cœur que votre Hermitage au milieu de Paris vous donne autant de plaiſir que vous me le dites ; mais je vous ſoupçonne quelquefois du deſſein de me diſſiper, quoique vous ſoyez bien rentrée dans vous-même & bien triſte. Je vous recommande Mlles. de Conflans : n'ont-elles que leur logement ? Voyent-elles Mr. le Curé de St. Sulpice ? La Ducheſſe du Lude leur donne 50 écus tous les ans : n'en pourroit-on tirer davantage ? Remerciez bien, je vous conjure, toutes les Dames que vous me nommez : je ſuis très-ſenſible à leurs bontés. J'ai reçu la lettre de Me. de Dangeau, plus agréable, plus aimable que vous ne le pouvez croire : je ſuis indigne d'y répondre. Si votre converſation eſt du ſtyle de vos lettres, elle ne me feroit pas tant de mal que celle de mon pauvre Duc du Maine, dont j'ai été deux jours malade : du reſte, je me porte bien, je ſuis tranquille, & je vais dans les claſſes voir des enfants, que Me. de Dangeau admireroit bien. Je ne ſaurois croire que Me. la Ducheſſe de Berry vous refuſe de paſſer dans le jardin en chaiſe : mais au pis aller, vous n'aurez pas plus de chemin à faire par la rue.

Outre le peu de vivacité que j'ai pour répondre à la jolie lettre de Me. de Dangeau, je suis bien-aise de pouvoir dire encore quelque temps que je n'écris qu'à vous: & vous voyez même que ce n'est pas de ma main. Je prends part à la joie de notre amie de voir Mr. de Dangeau augmenter dans la piété: c'est une bien grande consolation pour elle, qui apparemment le verra mourir saintement: son cœur est trop bon pour ne pas espérer; elle est admirable de me dire qu'elle se souvient de mes discours: ses actions, depuis qu'elle est au monde, sont bien au-dessus de tout ce que je puis dire, & vous savez à quel point je l'estime; mais je crains toujours qu'elle ne vous échappe, si elle perd Mr. son mari, & qu'elle ne se mette dans un Couvent, où elle se souviendra de moi par les mécomptes qu'elle y trouvera. Il faut bien vous dire, avec cette charmante écriture, que je vous aime toutes deux bien tendrement.

LETTRE LXVI.

De Mad. de Maintenon.

11 Septembre 1715.

JE vous conjure de ne point envoyer d'exprès ici sur les petites fievres que vous me connoissez depuis si long-temps, & qui n'ont point de suite ; vous saurez souvent de mes nouvelles par nous-mêmes, & vous en aurez toujours par Mr. Mauduit, homme d'affaires des Dames de St. Louis, qui n'est pas loin de chez vous. Je ne puis donc entrer jamais pour rien dans les ménagements de votre santé ! Je vous fais bien mauvais gré de ce que vous sortez toujours trop-tôt : vous êtes trop bien instruite, pour douter que vos prieres dans votre lit ne soient aussi agréables à Dieu qu'à l'Eglise, quand il vous met hors d'état d'y aller.

Je vis hier Mr. le Curé de St. Sulpice, qui est bien content de vous : je l'assurai de la sincérité de votre conversion, (1)

---

(1) Me. de Caylus, née Calviniste, avoit été Quiétiste, puis Janséniste, & enfin Catholique.

& je n'y eus pas grande peine : il est persuadé de votre droiture. J'approuve fort votre projet pour le ménage, & j'admire votre jardin. Mille amitiés à Me. de Dangeau : je comprends l'état de son mari : un attachement & une habitude de cinquante-cinq ans laisse un grand vuide dans la vie. Je viens à votre seconde lettre : vous avez raison de regarder mon cœur dans les présents que je vous fais. J'ai bien cru que vous seriez bien-aise de voir de mon écriture : je n'ai encore écrit à personne; & ce que je vous écrivis me mit en sueur à être nécessitée de changer de tout. Ne vous vantez pas de mes petits présents, pour épargner votre cousine (1) : elle vint hier ici, & Mlle. d'Aumale la refusa ; (*elle avoit reçu ordre de tout refuser daus ces premiers temps*) elle tourna fort court, & je la crus en colere ; mais j'en reçus le soir une lettre toute pleine de raison & d'amitié : dites-lui bien qu'après un tel exemple, personne ne peut plus se présenter pour me voir : il faut que je me repose.

Je reprends ma lettre pour vous dire que je vous envoye deux petits coffres

---

(1) Me. la Maréchale de Noailles.

aſſez commodes ſur une toilette : ils vous ſeront précieux par le chiffre qui eſt deſſus. Je voudrois bien que la piété eût plus de part aux réſolutions du Comte de Caylus : les autres projets ſont ſujets au changement. Je ne puis plus tenir ma plume : je n'ai de mal que cette foibleſſe, mais c'en eſt un qui me réduit à ne rien faire ; ce qui eſt un martyre pour moi. Vos lettres me font plaiſir. Madame d'O a envoyé ſavoir de mes nouvelles : faites-lui mes remerciments : il n'y a qu'à envoyer chez vous, dites-le bien à nos cheres Dames.

LETTRE LXVII.

De Mad. de Caylus.

13 Septembre 1715.

VOus voyez avec quelle ſoumiſſion je vous obéis, malgré l'impatience que j'avois de vous remercier, ma chere tante, de votre derniere & grande lettre : je ne me ſers que de la voie du pauvre Léger. Ce qu'il vous en coûte pour écrire, trouble bien le plaiſir que j'ai de voir de votre écriture : au nom de Dieu, ma chere

tante, ne me donnez cette consolation que quand ce vous sera à vous-même un amusement. Je ne suis pas sortie de mon lit depuis Dimanche, je m'en trouve bien : tout est passé, ne soyez donc plus piquée contre moi : je serai très-raisonnable à l'avenir. Vous pouvez, ma chere tante, être assurée que Mr. le Curé de St. Sulpice sera de plus en plus persuadé de ma sincérité : & s'il étoit permis d'avoir en cela des vues humaines, je m'abandonnerois au plaisir de montrer que ce n'étoit pas pour vous faire ma cour, quoiqu'à vous dire la vérité, j'étois ravie que mes sentiments se trouvassent conformes aux vôtres. Il y a deux jours que je n'ai vu Me. de Dangeau ; j'espere que le troisieme ne se passera pas, sans que nous parlions bien de vous. Je n'ai point encore entendu parler de ma cousine. Je me garderai bien de me vanter des présents que vous avez la bonté de me faire : ces deux petits coffres me seront aussi précieux que vous l'avez jugé : trop de raisons les rendent tels.

La grosse d'O étouffe chez elle : elle envoya ici en arrivant, & me manda qu'elle viendroit me voir le lendemain : cependant elle n'est pas venue. A coup sûr, quelque misere l'en empêche, ou de

ſa ſanté, ou de manque de carroſſe: je lui dirai que vous vous ſouvenez d'elle, & je lui ferai plaiſir. Me. d'Eſpinoy & Me. de Remiremont ne ſe démentent point ſur les témoignages de leur amitié: je trouve en tout la vérité de vos conſeils, & combien vos jugements ont de ſolidité.

Mon fils le Chevalier a pris la poſte pour revenir; mais il s'eſt arrêté à Auxerre pour y attendre mes ordres: je lui ai mandé d'achever ſa courſe juſqu'ici: la vie que je mene l'ennuyera bientôt: dîner & ſouper tête-à-tête avec une mere malade & triſte, qui ſe retire de bonne heure, n'eſt guere ſoutenable à ſon âge; mais je ferai de mon mieux: je n'ignore pas que c'eſt mon premier devoir: ſon frere viendra à mon ſecours.

M. & Me. d'Aubigné ont de grands ſoins de moi: ce ne peut être que pour vous plaire.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter à cette longue lettre, que mon logement eſt ſi écarté, que Me. de Berry vint, il y a deux jours, voir le Luxembourg, & je ne m'en apperçus pas: je ne le ſus que quand elle fut partie: il y a un détour pour arriver chez moi, qui me charme: on croit entrer dans un village.

LETTRE LXVIII.

MOn retour s'est aussi bien passé qu'il se puisse, après vous avoir quittée : je trouvois seulement qu'on me ramenoit beaucoup plus vite qu'on ne m'avoit amenée : tout sentiment à part, je m'en porte à merveille, & je suis beaucoup plus vigoureuse que vous ne croyez.

Je n'ai point trouvé de nouvelles en arrivant, & s'il y en a, M. le Maréchal de Villeroi vous les dira. On dit que M. de Louvigny est mieux. La journée ne se passera pas sans que je voye Me. de Dangeau. J'ai oublié ce que vous m'avez dit pour M. de la Vrilliere, & le nom du valet de chambre de M. le Cardinal : j'ai recherché ces deux choses dans ma tête toute la nuit, sans les pouvoir retrouver.

J'ai reçu des nouvelles d'Espagne, par lesquelles on me mande que le Roi se porte bien. Il n'est plus question du Chapeau d'Alberoni : le Cardinal del Giudice n'a pas si tort à Rome qu'on l'avoit cru.

Je viens d'avoir un message de Me. de Dangeau, plus pour vous que pour moi.

Bon jour, ma chere tante, je ne perdrai assurément pas une seule occasion de vous écrire, & même sans occasion.

Voila mon livre : on réimprime Télémaque, corrigé par M. de Cambray lui-même : dès que je l'aurai, je vous l'enverrai : on s'en promet l'âge d'or.

LETTRE LXIX.

De Mad. de Maintenon.

12 *Septembre* 1715.

VOtre état me prive d'une grande consolation : plus je me dégoûte de tout ce que je vois, & plus je sens que je m'accommoderai de vous. Madame la Princesse fut une heure avec moi, & m'amena Mlle. de Clermont plus belle que jamais : elle l'envoya à la promenade avec Madame la Duchesse, & me l'annonça avec un sourire qui fut reçu assez froidement (1). Je suis bien-aise de

---

(1) Me. de M. croyoit qu'elle entroit dans ce qui se tramoit contre M. le Duc du Maine & contre ses enfants.

l'élévation de M. le Cardinal de Bissy; mais c'est une joie modérée. Je voudrois bien que le Cardinal de Polignac fût tiré de l'indigence où il est : on m'écrit de Varsovie pour que je l'oblige à payer ses dettes.

Les enfants gagnent toujours quelque chose au déménagement : j'ai plus trouvé de richesses que je ne croyois en avoir : je crois que ce que contient le vieux sac noir vous fera plaisir : je mêle toujours quelque avarice à mes libéralités; je vous prie donc de me faire présent d'une sonnette d'argent. Adieu, ma chere niece; je ne puis écrire : je sue continuellement, & je ne dors point.

RÉPONSE.

Me. de Caylus se tient fort honorée des présents que vous faites à Mlle. de Murçai : vous l'avez toujours traitée en mere : ce qui n'a pas moins fait sa gloire que son bonheur : en un mot, ma chere tante, je suis touchée au dernier point de ces marques de votre bonté; mais je ne saurois vous dire l'effet qu'a produit en moi la vue de cet aimable caractere; & combien je suis pénétrée de ce que vous m'avez donné cette consolation. Je

porte vîte mes regards sur une petite cassette qui m'arrive, & que je reconnois: elle est seule digne de renfermer toutes vos lettres & ces charmants billets, ma consolation & mon plaisir. Que de choses me sont arrivées de votre part aujourd'hui! mais j'abrege les remerciments que vous n'aimez point, & je fais taire ma reconnoissance.

Votre solitude va devenir telle que vous la desirez : quand elle sera bien établie, vous craindrez moins les conséquences d'une permission que celles d'un refus; vous verrez qu'il est impossible que je vive sans vous voir. Mon fils m'écrit de Gênes, en homme qui veut faire ses conditions : il ne se trouve pas assez rassuré par mes lettres : je suis persuadée qu'il ne résistera pas à la derniere, & que je l'aurai bientôt ici : vous savez si je le veux contraindre : il y a pourtant des mesures à prendre pour assurer son Régiment à son frere. Une des grandes marques d'amitié que vous puissiez me donner, c'est, ce me semble, cette reconnoissance que vous voulez conserver pour Madame de Berry. Pour moi, ma chere tante, j'en ai pour vous, & là se bornent tous mes sentiments. Mon fils me mande qu'il quitteroit sa patrie, qu'il porteroit sa tête

fur un échafaud, plutôt que de continuer à servir : j'ai toutes ses lettres qui annoncent une résolution bien prise.

LETTRE LXX.

De Mad. de Maintenon.

16 *Septembre* 1715.

JE m'étois bien doutée que ce qui sortiroit du petit sac noir vous feroit plaisir, & je comprends aussi l'inquiétude où tant de richesses vous mettent. Quelque accoutumée que je sois à être bien servie, je ne l'ai jamais été si promptement que je le suis sur la sonnette : le son en est un peu Laffay, je ne l'en aime pas moins.

Je suis très-édifiée du dîné que vous avez donné à Me. de Dangeau : nous serions tous assez riches, si nous ne voulions que le nécessaire : elle s'est bien pressée de me renvoyer l'argent du jeu : je ferai tenir son aumône à Avon. Faites-lui, je vous conjure, bien des amitiés pour moi : elle fait une grande partie du seul regret que je puisse avoir au monde : car d'ailleurs ma retraite est délicieuse : elle le comprendra bien.

L'état de Me. d'O me touche sensiblement. Je serai toujours bien-aise de savoir des nouvelles de la *cabale*. Vos lettres sont charmantes : elles ne sentent point les Dames de Cour. Si on les trouvoit, on nous croiroit des Dames d'Avon : encore est-ce trop près d'une maison Royale. Dites bien à la Duchesse de Noailles qu'elle m'a rendu un grand service en ne me voyant pas : sa mere me pressoit fort : depuis qu'on sait que ma vraie niece ne m'a pas vue, personne n'ose plus le proposer.

LETTRE LXXI.

29 Septembre 1715.

IL me paroît que Me. de Dangeau & vous, vous vous trouvez souvent à l'Eglise ; je crains que vous n'y alliez trop ; car vous êtes une vieille catarreuse, ou catarreuse qui devez éviter le froid : du reste, c'est le plus aimable rendez-vous que vous puissiez prendre, & même le seul bon : heureuse celle qui est dans un oratoire bien fermé ! J'ai trois cents trente pas à faire de ma chambre à la grille, & je m'en apperçois dans mes jours de foibles-

ſe, qui ſont fréquents. Dites-moi à-peu-près comment vos journées ſe paſſent : & ne vous abandonnez pas trop à la ſolitude : vous êtes encore trop jeune : vous avez des enfants, peu de bien, & vous devez conſerver des amis pour la ſociété & pour les ſervices. Votre ami, M. de Valincour, a cherché dans ce temps-ci à m'être obligé, & m'en a écrit avec une grande honnêteté. M. Beſſe qui ſeul m'inſtruit des nouvelles, me dit hier qu'il avoit cru toucher de l'argent de ſes penſions, mais qu'il étoit venu un ordre de ne plus payer : je ſongeai d'abord à vous : il me paroît que vous avez pluſieurs amis dans le Conſeil des Finances. Il faut que je faſſe une pauſe : je reprendrai tantôt ma lettre, qui ſera longue.

Si votre fils aîné perſiſte dans ſon deſſein, il ne lui faudra pas grand bien : je crois qu'il partagera volontiers avec vous celui qu'il a ; mais je crois auſſi qu'il en faudra beaucoup au Chevalier. Si je me laiſſois aller à mon inclination, je vous prierois de venir demain, quoiqu'il nous doive coûter d'une telle entrevue : mais quand je penſe que du moment qu'on ſaura que je vous aurai revue, j'aurai une douzaine de Dames qui me demanderont la même faveur, je ne puis m'y réſou-

dre : & ce ne feroit pas une retraite, si je les voyois toutes feulement une fois l'an : confidérez ce que je vous dis-là ; ma chere niece : vous êtes trop raisonnable pour ne pas voir ce qui me convient.

J'ai une occupation affez trifte, c'eft d'écrire aux pauvres miférables que j'affiftois, qu'ils ne doivent plus compter fur moi pour rien de réglé : & une bonne partie de mes aumônes étoit fixe, & je les payois toujours par avance : ce n'eft pas que je n'aye autant d'argent que j'en avois, fi l'on me tient ce qu'on m'a promis ; mais je connois trop l'état des Finances pour ne pas craindre. Entre toutes ces charités, une des plus confidérables étoit les Bénédictines de Moret, qui feront obligées de fe féparer, fi la Providence ne leur fournit quelque fecours : M. de Caumartin eft leur Seigneur : il me femble que vous le connoiffez fort : ne pourriez-vous point l'engager à foutenir un Couvent dans fa terre ? Elles n'ont rien touché depuis trois ou quatre ans.

M. le Cardinal de Rohan me donnoit avec une grande exactitude 500 liv. ou environ, à toutes les Communions du Roi : il l'a fait jufqu'à la derniere ; je doute qu'il reçoive les mêmes aumônes à dif-

tribuer : je ne lui demanderai plus rien, s'il continue l'aumône qu'il faisoit par mes mains à la Reine d'Angleterre : je le prie de la lui envoyer directement. Adieu, ma chere fille, je ne puis comprendre qu'il n'y ait pas encore un mois que nous nous sommes séparées : il me semble qu'il y a dix ans que je n'ai vu ce Roi, qui n'en a que cinq. Je suis bien-aise de vous savoir en quelque commerce avec M. le Maréchal de Villeroi, M. d'Harcourt, & le Duc de Noailles : ces trois hommes-là ne sont pas ce qu'il y a de plus mauvais à la Cour. Vous pouvez compter que je m'y connois bien ; & que si je ne m'y connoissois pas, j'apprendrois aujourd'hui à m'y connoître.

LETTRE LXXII.

De Mad. de Caylus.

MOn parti est pris sur le Régiment de mon fils : toute sa famille approuve que je le vende : j'aurai 40000 francs de dettes de moins, & 20000 écus de plus, dont je pourrai dans la suite acheter un autre Régiment à mon fils, si la guerre

revient, si son dégoût se dissipe, ou si le temps le mûrit : en attendant, son ancienneté de Colonel court toujours : voilà les raisons qui m'ont déterminée, & qui m'ont fait écrire au Duc de Noailles, que je m'abandonnois entiérement à lui pour la vente de ce Régiment : je n'en ai point eu de réponse : je n'en suis pas étonnée ; il en attend apparemment de ceux qu'il avoit en vue : il a d'ailleurs bien d'autres affaires : il a bien voulu aussi se charger du mémoire de ma pension : les ordonnances & les payements de toutes ont été suspendus ; & il n'est rien arrivé à M. Besse de particulier : on ne sait encore ce qui en sera décidé : cette décision m'est de quelque importance : mais ce que je compte, ma chere tante, pour infiniment davantage, c'est l'inquiétude que vous en voulez bien prendre.

Mon fils est arrivé, tel qu'il nous a paru dans ses lettres, ferme dans sa résolution, que tous les événements d'ici confirment de plus en plus. Il m'a dit qu'il auroit un grand desir d'avoir l'honneur de vous voir : je lui en ai su bon gré : je lui laisse la liberté d'être seul, tant qu'il veut : je suis bien-aise les soirs quand la compagnie est sortie, de le retrouver : il n'est point triste, & a vu beaucoup

beaucoup de choses, entre autres Me. des Ursins, avec laquelle il a eu une conversation de trois heures. Je ne crois pas qu'il y ait de contraste plus parfait que celui de ces deux caracteres : ce qui me fait espérer que comme l'âge & les aventures fâcheuses ne corrigent point l'ambition, que l'ambition pourra bien ne pas venir à un homme qui n'en a pas à l'âge où il lui siéroit bien d'en avoir. Comptez que cette femme n'est point désabusée de faire encore quelque personnage ; je ne sais pas bien où, ni comment, mais le sentiment en est dans le cœur. Toutes les vertus morales sont dans ce petit garçon, à la réserve de la piété, qu'il faut espérer toujours : en attendant, c'est une compagnie fort aimable que j'ai avec moi. Le Chevalier n'a point encore fait de sottise qui soit venue à ma connoissance ; je vis sur cela comme il faudroit faire sur-tout, au jour le jour.

Il est vrai que je ne vois point le C. de Rohan par toutes les raisons qui vous ont été mandées, & parce qu'aussi il n'est pas en trop bonne santé. J'ai remis toutes nos affaires entre les mains de Me. d'Espinoy & de Me. sa sœur. Me. de Villette a été bien mal, mais elle est hors d'affaire. Me. de Dangeau vint avant-hier ici,

où elle ne trouva que ses deux sœurs que je vous cite souvent : nous fûmes toutes bien-aises de nous voir rassemblées. Je ne vois point Me. d'O par l'éloignement de quartier & la difficulté des voitures : mais j'ai su qu'elle s'étoit rendue malade réellement par ses médecines de précaution.

Ma paresse, ou mes infirmités, car il y entre de tout, me sauveront peut-être de la petite-vérole, dont on dit qu'il y a une grandissime quantité. Me. de Chauvelin en est morte, après avoir vu mourir son mari, ensuite son fils. Il faut que je me garde avec vous, ma chere tante, de la démangeaison de trop écrire, & que je me souvienne des exemples, & des leçons que j'ai reçues de vous, de songer plus aux autres qu'au plaisir présent que l'on goûte.

RÉPONSE.

JE suis bien-aise que vous suiviez le conseil du Duc de Noailles pour le Régiment. C'est grand dommage que Mr. le C. de Caylus n'ait pas de piété : un très-honnête homme ne me paroît pas loin de Dieu : il n'auroit qu'à le prendre pour l'objet & la fin de tout ce qu'il fait : car il

n'eſt pas néceſſaire d'être toujours à l'Egliſe : je n'ai point vu de projet ſubſiſter ſans ce fondement : du reſte, je vous trouve très-heureuſe d'avoir une ſi bonne compagnie dans la perſonne d'un fils que vous aimez ſi tendrement.

Je ne ſuis point ſurpriſe de ce que vous dites de Me. la Princeſſe des Urſins : j'ai cru le voir dans ſes diſcours.

J'ai appris de bien des côtés l'état de Me. de Villette : ſi elle mouroit, vous ſeriez chargée de ſes enfants : car je ne lui vois aucun parent bon à montrer de ſon côté.

Je ſuis vraiment en peine de Me. d'O : M. d'O voit quelquefois Mlle. d'Aumale : il me paroît que leurs viſites ſe paſſent à pleurer.

Benoît ayant oui dire que je prends du quinquina, m'apporta hier douze bouteilles de ce bon vin ; je fus ſi touchée de cette honnêteté, que j'allai le voir un moment au parloir : ce ne fut pas ſans larmes de part & d'autre. Un frere de Me. de Glapion m'écrit qu'il a oui dire que j'ai renvoyé tous mes gens : que toute la Nobleſſe du Royaume devroit venir pour me ſervir, & qu'il s'offre à commencer. Ne reconnoiſſez-vous pas-là les ſentiments de ſa ſœur ?

Mr. de St. Sulpice ne m'écrit point, ſans me dire que votre ſanté ſe rétablit. Je lui manderai de vous croire ſur votre parole : j'ai mes raiſons pour ne vouloir pas qu'il compte ſur d'autres. Ne vous contraignez pas pour m'écrire, ni pour ne me pas écrire : mais comptez que vos lettres ſont mon ſeul plaiſir, & le ſeul que je deſire. Léger m'a dit que vous êtes fort triſte : ſurmontez-vous là-deſſus, ma chere niece ; la triſteſſe n'eſt bonne, ni pour ce monde, ni pour l'autre. Croyez-en une perſonne aſſez gaie de ſon naturel, aſſez triſte par état, & fort inſtruite des maux inſéparables des ſoucis.

LETTRE LXXIII.

De Mad. de Caylus.

MR. de St. Sulpice n'a pas de tort de vous parler de ma bonne ſanté, j'en ſuis ſurpriſe moi-même. Je me trouve à peu près ſur un certain article, comme il y a dix ans : en vérité, on ne ſait ce qui fait du bien ou du mal. Non, ma chere tante, ſoyez aſſurée que je ne me contraindrai jamais pour vous écrire.

Je fais de mon mieux sur la tristesse : je sais trop combien vous ayez raison : elle n'est bonne à rien : mais, ma chere tante, je suis prise par trop d'endroits, & tous si sensibles ! Mon fils m'est en effet une compagnie fort agréable : j'espere que la piété lui viendra : ses mœurs sont si bonnes & ses intentions si droites ! tant de vérité & d'éloignement du mal me persuadent que Dieu le touchera : il a toujours dans la tête de vous aller voir : il ne m'est point encore revenu que son frere ait fait de sottise. La petite Brindinete seroit-elle Molitar ? J'en ai grand'-peur.

Nous avons joué une partie de l'après-dîné avec Mlle. de Courcillon : son petit nez paroît devoir être un jour celui de la grand'mere. Nous ne voyons point du tout Me. d'O : j'ai été chez Me. de Levis, qui ne me paroît entendre raillerie, non plus que moi, sur ce que vous ne voulez pas nous voir. Je dis de vos nouvelles à beaucoup de gens qui s'en informent, & qui desirent que je vous les nomme : la liste ne laisseroit pas d'en être encore assez longue : mais cette lettre l'est trop.

LETTRE LXXIV.

NOus savons briller à peu de frais, quand nous avons l'habileté de nous faire croire si souvent à l'Eglise : ma dévotion dépend de ma santé : je n'y vais qu'une fois par jour : encore y en a-t-il où je n'y vais point. Nous sommes assez commodément à St. Sulpice dans une Chapelle, où il n'entre que des personnes de mérite : il n'y eut jamais un lieu plus commode, il n'y eut jamais un temps plus propre pour se détacher du monde, & pour se donner à Dieu : il faudroit être bien incorrigible & bien malheureuse, pour ne le pas mettre à profit. Je souffre beaucoup du trajet que vous avez à faire pour communier : pourquoi ne pas prendre le logement d'en-haut, où vous avez un Oratoire, auquel tient une petite Chapelle où vous communieriez avec une grande facilité ? Il est vrai que vous ne seriez plus de plain pied à la Communauté & au jardin : mais ne pourroit-on point vous descendre en chaise, quand vous seriez foible ? Ne pourroit-on pas même, quand vous le seriez au point de ne pouvoir sortir, faire monter la Com-

munauté dans votre chambre, aux heures où vous aimez à vous y trouver? Vous seriez plus à portée des classes. Quant au dérangement, (qui est ce qui vous arrêtera le plus) ce qui est en-haut aujourd'hui ne sera-t-il pas aussi-bien dans votre appartement bas? Vous vous moquez de moi, direz-vous, de me donner des conseils pour l'arrangement : j'avoue que je ne m'y entends pas aussi bien que vous : mais personne aussi ne s'entend comme vous à prendre toutes les incommodités sur elle : savez-vous, ma chere tante, que c'est prendre sur-tout ce que vous aimez, sur cette sainte maison qui fait toute votre consolation, sur chacune de ses filles, qui donneroient toute leur vie, leur sang pour vous conserver? Je ne m'abandonne point à la solitude : je ne la crains, ni ne la cherche. Si mes amis m'abandonnent, je ne courrai pas après : jusqu'à présent, je ne vois que trop de monde. Je me leve, c'est-à-dire, je m'éveille à huit heures, je prie Dieu dans mon lit, j'y fais ma lecture Chrétienne, & ensuite mon petit déjeûné : quand je me sens vigoureuse, je vais à la Messe; & quand j'en suis revenue, j'écris, si j'ai à écrire : je donne vogue à mes affaires; je donne audience à un

Mr. Thibault, à un créancier, à d'autres gens d'affaires, dont les uns me découvrent que ce Mr. Thilbault est un frippon, qu'il faut pourtant ménager jusqu'à ce que les grandes affaires de l'Etat puissent permettre à Mr. Fagon de prendre quelque connoissance des miennes, & que je voye avec lui le remede qu'il faut appliquer à ce désordre. Je dîne, je soupe seule, ou avec mon fils. Pour l'ordinaire, après mon dîné, mon fils & moi, nous jouons ensemble au trictrac: je cause avec lui, je travaille, il me fait la lecture: sur les quatre ou cinq heures, il me vient du monde, quelquefois trop: à huit heures, tout part: je demeure dans ma solitude. J'ai retenu une fois Me. de Barneval & Mr. d'Auxerre, plus pour mon fils que pour moi: il est si assidu à me tenir compagnie, je crois qu'il lui est si bon qu'il s'en fasse une habitude, que j'ai grand soin qu'il ne s'ennuye pas trop.... Voilà, ma chere tante, quelle a été ma vie jusqu'à ce jour. A l'égard des amis qui me sont demeurés, ils ne sont pas fort en état de me rendre service, à la réserve de Mr. Fagon, sur lequel je compte beaucoup: si celui-là me manque, il ne faut plus se fier à personne. Je vous mandai, il y a deux jours, que Mr. le Duc

de Noailles m'étoit venu voir, qu'il étoit entré avec bonté dans l'affaire de mon fils : il veut bien aussi parler de ma pension ; mais il ne me rassura guere sur le bruit qui court, qu'elles seront retranchées du tiers. Mr. de Valincourt soutient, par les visites qu'il me rend, le personnage qu'il vous a montré dans ce qu'il a eu l'honneur de vous écrire : je l'ai toujours reconnu pour un fort honnête homme. Mon fils & moi vivrons avec Brindi comme avec notre enfant : c'est ainsi que je fais mon projet.

Mr. le Maréchal d'Harcourt me fit aller d'autorité, il y a quelques jours, chez Madame de Berry : je m'adressai à la pauvre d'Avaise : je demandai un moment où toute la France n'y seroit pas : je l'obtins : j'y fus une minute : on me traita honnêtement : je sortis de-là, hors de moi, trempée de sueur & dans une agitation qu'il vous est plus aisé de comprendre, qu'à moi de l'exprimer. Je conçois vos raisons, ma chere tante, pour que je n'aille point encore à St. Cyr : je les avois devinées : mais la Duchesse de Noailles ne sera pas en état d'y aller, quand même vous le lui permettriez, qu'elle ne soit accouchée, à moins que la jalousie ne lui fît trouver des forces. Il

me passe une chose par la tête, qu'il faut que je vous dise, malgré la longueur de cette lettre : ne seroit-il point possible, que je trouvasse aux environs de St. Cyr une chambre ? quand ce seroit dans une maison de paysan, je ne m'en soucierois pas, pourvu qu'elle pût passer dans le monde pour une maison de campagne, où j'irois prendre l'air : il ne seroit pas naturel que vous me refusassiez, dans le voisinage, l'entrée de St. Cyr : j'y serois plus ou moins, selon qu'il vous conviendroit : & personne alors ne seroit en droit de se plaindre. Quand on a vécu avec les gens, on les devine sans qu'ils parlent : il y a trois jours que je disois à Me. de Dangeau tout ce que vous m'écrivez sur les pensions que vous faites. Je ne serois pas à portée de parler à Mr. de Caumartin, quand il seroit en état, lui, de m'entendre : mais il n'y est pas : il est du nombre de ceux qui ont été remerciés : il est, à ce que j'ai ouï dire, fort mal dans ses affaires. Me. de Dangeau se seroit volontiers chargée de le toucher. Je vous rendrai compte du Cardinal de Rohan, dès que je l'aurai vu : je vous assure d'avance, qu'il fera ce que vous desirez, s'il lui est possible. Me. de Barneval est fort incertaine sur sa pension : c'est l'état où nous som-

mes tous : mais elle eſt fort reconnoiſſante de la charité que vous avez pour elle. Ce qui nous rend ſans reſſources, c'eſt que nous ſommes un nombre de gens, honnêtes gens à la vérité, pleins de probité, d'honneur, mais de la vieille Cour, mais bons à rien. Je ne réponds point, ma chere tante, à la fin de votre lettre : celle-ci n'eſt que trop longue : & je vous conſeille d'en reprendre la lecture, autant de fois que vous avez été à m'écrire la vôtre. Bien des gens s'adreſſent à moi pour ſavoir de vos nouvelles : de ce nombre ſont quelques-uns de mes Maréchaux, entre autres le Maréchal de Tallard.

RÉPONSE.

J'Ai à répondre à deux de vos lettres, ma chere niece, l'une du 1^r^. de ce mois, & l'autre du 6. Il y a deux projets dans la premiere, aſſez extravagants : l'un regarde mon logement ici, & l'autre, la maiſon de plaiſance que vous voulez prendre dans le village de St. Cyr. Le premier auroit de plus grandes incommodités que celui où je ſuis : ce n'eſt pas la peine de vous l'expliquer. Quant au ſecond, il ne feroit peut-être pas impoſſible d'avoir une chambre à Trianon, ou

à la Ménagerie : mais comment nous joindrions-nous ? Il faudra y penser au printemps. Je suis très-contente de la description, elle est mêlée de solitude & de compagnie : cet endroit-là me paroît à souhait. On dit que Mr. Fagon est très-occupé : je crains qu'il ne puisse vous donner le secours dont vous avez besoin. Mr. le Maréchal d'Harcourt a bien fait de vous faire aller chez Mad. de Berry : car après tout, vous lui devez être obligée de votre logement : il ne faut pas mettre sa grandeur d'ame à être ingrate. Je voudrois que vous pussiez obtenir qu'on vous changeât de voisins : il est triste d'être entre des espiegles & de beaux esprits.

LETTRE LXXV.

De Mad. de Caylus.

CE n'étoit pas sans quelque soupçon du jugement que vous avez porté de mes deux projets, que je vous les avois confiés : non que je ne les crusse moi-même très-raisonnables, mais par la connoissance que j'ai de cet oubli de vous-même, d'un côté, & de cet esprit de Néron, de l'autre. Cependant, ma chere

fante, vous convenez que je pourrai aller à la Ménagerie ou à Trianon. Pourquoi me remettre au Printemps? Hé! l'hyver me tuera, avant que je puisse profiter de la belle saison. Il est vrai que M. Fagon est fort occupé, & que mes affaires en souffrent : mais c'est pourtant mon bel endroit. Me. de Dangeau n'est point malade : j'ai passé le jour chez elle. Le Maréchal de Villeroi m'avoit envoyé demander hier au soir, si je voulois lui donner à dîner, ou me trouver chez Me. de Dangeau. Ha! bon Dieu! m'écriai-je, lui donner à dîner! je ne suis pas si sotte : il n'y a point de comparaison entre en recevoir ou en donner : j'irois à quatre pattes pour éviter ce dernier inconvénient, dussé-je y faire la plus méchante chere du monde. J'ai donc été au rendez-vous. On ne veut point à Charenton de la fille de Me. de Barneval. Me. de Villette est hors d'affaire : j'en suis ravie, & pour elle, & pour sa famille elle a quelques vues pour notre Régiment. Je n'aurois jamais cru avoir un souvenir tendre pour Benoît, vous me l'avez inspiré. Pour le frere de Me. de Glapion, il ne m'étonne pas, il a raison. Qu'il seroit aimable de vivre avec de telles gens! que ceux qu'on trouve ici sont différents.

LETTRE LXXVI.

De Madame de Caylus à Madame de Glapion.

IL eſt vrai, Madame, que la durée de la derniere fievre m'avoit extrêmement inquiétée, & que je croyois la viſite de M. le Maréchal de Villeroi peu propre à rétablir une ſanté languiſſante : je l'avois pourtant bien prié de nous ménager : c'eſt quelque choſe que nous en ayons été quittes pour un mal de tête. Je me ſerois ſervie des avis que vous me donnez, Madame, ſi je n'avois été dans la néceſſité, de répondre préciſément à ce qu'on m'a écrit, & j'ai cru qu'il falloit remettre cette penſée à une autre fois. Cependant, Madame, j'en ſuis bien touchée, & avec autant de raiſon, pour le moins, que vous en avez eu de l'être, d'une lettre où je faiſois bien naturellement les honneurs de votre maiſon, comptant que vous n'avez toutes de plus grand intérêt que la conſervation de ma tante & ſa commodité : il ſemble qu'elle en a de tout oppoſés. Non, Madame, M. d'Auxerre ne vous croit point de ces pauvres Re-

ligieuses qui s'ennuyent : ayez meilleure opinion de son discernement, & croyez que quelqu'un qui m'appartient d'aussi près, quand il ne vous auroit jamais vue, ne pourroit ignorer au moins une partie de ce que vous êtes. Je crains bien de n'avoir pas reçu M. votre parent, comme je le devois : je ne lus la fin de votre lettre, qu'après qu'il fut parti ; mais j'aurois dû le connoître à sa politesse. On m'a flattée de l'espérance de voir un jour Mlle. d'Aumale à Paris : que je serois aise de la tenir un peu chez moi, & de bien causer avec elle ! Adieu, Madame.

LETTRE LXXVII.

De Mad. de Maintenon.

11 *Octobre* 1715.

ENfin, je suis parvenue à savoir l'état de votre santé, quoique M. d'Auxerre ne me voulût parler que de votre beauté. Vous êtes souvent couchée, & vous n'allez point en carrosse ; mais comment accommodez-vous cette sagesse avec l'impatience que vous marquez de faire huit lieues pour me venir voir ?

Je ne crois pas devoir y consentir : considérez, d'un autre côté, que dès le moment que je vous aurai revûe, il faudra disputer quelques semaines contre les autres, les voir à la fin une à une, & ensuite toutes à la fois : votre cousine relevera pendant ce temps-là, & je serai toujours troublée d'un projet de dîné, de visites & de dispute : vous êtes si sensée, que je ne saurois croire que vous pensiez autrement que moi. Vous me direz : cela est vrai, mais je meurs d'envie de vous voir : je vous répondrai que si j'en pouvois demeurer à vous, je vous prierois de venir demain. Je vis hier M. le Maréchal de Villeroi, plus pathétique que je ne l'avois vu : il pleura beaucoup, & je pleurai si bien, que je ne suis pas encore bien remise de la nuit qu'il m'a fait passer : il ne me parla point de votre soupé : il n'y eut pas le moindre badinage entre nous : il fut quatre heures avec moi : il est persuadé qu'on retranchera les pensions, & croit que tout ce qui vous regarde doit passer par le Duc de Noailles (1).

Me. de St. Pars trouve que M. d'Auxerre

(1) Alors Président des Finances.

vous ressemble comme deux gouttes d'eau : la ressemblance avec un beau-frere n'est pas fort honnête ; mais elle est si sensible, qu'elle ne peut s'en taire. Vous voyez par ce trait qu'au moins Me. de St. Pars ne ressemble pas à Me. de Glapion.

LETTRE LXXVIII.

De Mad. de Caylus.

C'Est précisément parce que je veux aller à St. Cyr, que j'ai tant de soin de ma santé ; d'ailleurs, je ne suis pas fâchée qu'on ne me croye point en état de faire des visites : mais je consens, ma chere tante, quoiqu'avec peine, de laisser couler encore un peu de temps : je veux ce que vous voulez, quoiqu'il m'en coûte : il n'y a que la Duchesse de Noailles qui m'embarrasse ; car pour toutes les autres, j'en triompherois aisément : pourroient-elles trouver injuste que j'aye des préférences ? aux amies la parenté doit être une raison : aux parentes, l'amitié & l'attachement particulier, s'il y a encore quelque justice dans le monde. Ce n'étoit donc pas sans raison que je crai-

gnois tant la visite du Maréchal de Villeroi ! voilà celle que, malgré tout son mérite, vous deviez vous retrancher : elles ne sont plus bonnes qu'à vous tuer. Je ne veux point croire encore que les pensions soient retranchées : cette pensée me meneroit à des projets un peu trop violents : à chaque jour suffit son mal, j'en ai eu jusqu'à présent plus que je n'en pouvois porter. Il faut me consoler par la ressemblance flatteuse que j'ai avec M. d'Auxerre : je ne crois pourtant pas que Me. de Glapion eût consenti volontiers que vous me l'eussiez écrit ; mais je vous en remercie, car elle m'a fort divertie. Le Cardinal de Rohan vous verra bientôt : il compte qu'il y aura quelque chose pour Moret : mes Princesses Lorraines feront de leur mieux auprès de Me. la Princesse de Conti ; mais elles me dirent qu'elles l'avoient trouvé par avance découragée sur cette bonne œuvre, parce qu'il lui étoit revenu que vous n'y vouliez plus rien donner. Me. de Dangeau vint dîner avec moi, il y a deux jours : elle étoit toute abattue, & pas encore remise d'une visite qu'elle avoit rendue à Madame aux Carmélites, où son cœur avoit souffert. Me. de Levis est à Provins. Mon Philosophe & mon Brindi sont tous

deux aſſez raiſonnables, chacun en leur eſpece ; voilà, ma chere tante, tout ce que je ſais, ou tout ce que je puis avoir l'honneur de vous écrire. On dit que les poſtes ſont ſûres, mais la défiance l'eſt davantage.

LETTRE LXXIX.

De Mad. de Caylus.

CE n'eſt, ma chere tante, que pour le plaiſir de vous écrire, que je vous écris : ainſi ma lettre ſera fort courte ; je ne ſais pourtant ſi je n'ai point oublié de vous dire que j'ai vu le C. de Rohan ; qu'il s'adreſſera directement à la Reine d'Angleterre pour ce qui la regarde ; & qu'à l'égard de Moret, il fera tout ce qui dépendra de lui ; mais qu'il ne ſait encore de quoi il ſera le maître. Je continue à me bien porter. Je n'ai point vu Me. de Dangeau ; je ſais ſeulement qu'elle eſt en bonne ſanté : celle de Me. de Villette a de la peine à revenir, je pourrai lui vendre mon Régiment, ſi elle, de ſon côté, peut vendre ſa Charge. J'écrirai directement à M. le Duc d'Orléans

pour ma penſion : je ferai rendre ma lettre par le Maréchal de Villeroi. Voilà où j'en ſuis, avec beaucoup d'autres choſes peu agréables ; mais je ſuis contente de mes enfants, & fort tranquille chez moi. Je ſuis infiniment occupée de ce qui ſe paſſe à St. Cyr : je vous ſuis dans toutes vos heures : je m'y tranſporte en eſprit : on ne s'apperçoit ici en façon du monde d'être dans la dépendance d'un palais : les ouvriers ſont & ſeront encore long-temps chez moi : je ſuis toujours dans ma petite chambre haute, accablée par la quantité de meubles. Je viens de recevoir une viſite du petit Léger : il eſt fait à peindre : il m'aſſure qu'il eſt fort ſage : il a tout l'air de dire vrai. Après la promeſſe que je vous ai faite, je n'oſe entamer une autre page.

RÉPONSE.

J'Ai perdu votre lettre : Mlle. d'Aumale m'aſſure qu'elle me va dire tout ce qui y étoit.

Je ſerois bien fâchée que le Duc de Noailles vous abandonnât ; il m'a toujours paru vous aimer : il me revient de tous côtés qu'il eſt accablé de travail. Vous m'aſſurez toujours que vous vous

portez bien : mais je voudrois ſavoir le détail de cette bonne ſanté ; eſt-ce que vous n'avez plus rien, ou l'avez-vous ſans accident ? N'êtes-vous plus foible ? dormez-vous ? j'attends réponſe ſur tous ces articles-là.

Brindelette dit qu'elle ne ſe ſouvient plus de rien : ſon mérite paſſe celui de Molitard ; l'une prend les manieres & les impreſſions de St. Cyr, l'autre les quitte. J'ai reçu ce matin une lettre de vous. Pourquoi m'annoncez-vous d'abord qu'elle ſera courte, vous qui ſavez que mon unique plaiſir eſt de les lire ? Si M. le Cardinal de Rohan donne quelque choſe à Moret, il faut que je le ſache. Dites un mot à vos Princeſſes Lorraines, pour voir ſi elles ne pourroient point toucher le cœur de Mad. la Princeſſe de Conti, pour ces pauvres filles-là : ce ſont des Saintes qui meurent de faim : elle leur donnoit autrefois, & avoit même la bonté d'y aller : elle pourroit leur attirer quelques aumônes & quelques quêtes, ſi l'on en fait encore à la Cour : ſi elles paſſoient par Me. la Ducheſſe de Ventadour, nous y aurions quelque crédit : il faudra que ce Couvent-là ſe ſépare, ſi la charité n'en prend ſoin.

Faites-moi ſavoir, je vous prie, où

l'on en eſt pour les penſions, & ce que vous aviez du Roi. M. le Maréchal de Villeroi eſt un bon ami : il faut, ma chere niece, s'accommoder au temps; il y a plus de ſageſſe à cette conduite, que de lâcheté. C'eſt beaucoup que vous ſoyez contente de Mrs. vos enfants : car c'eſt-là le ſenſible.

Vous me répondez bien froidement ſur Me. d'O : y auroit il quelque choſe qui vous auroit ſéparées? Je ne vois plus en elle que ſa douceur, ſa bonté, & l'attachement pour tout ce que nous avons le plus aimé.

LETTRE LXXX.

De Mad. de Caylus.

IL y a quelque choſe de bien terrible dans l'air, il en faut convenir : combien d'obſtacles pour tout ce qui peut faire plaiſir aux gens raiſonnables? Le Roi d'Angleterre cauſe ici de grandes inquiétudes à ceux qui ſont véritablement dans ſes intérêts, quoique l'Ecoſſe ſoit comme en ſûreté pour lui, & que par la diſpoſition du camp du Duc d'Argile, il ne puiſ-

ſe, à ce qu'on dit, ſortir d'où il eſt, qu'il ne ſe trouve entre deux feux, tant le Comte de Marr le tient ſerré. Mais les Provinces d'Angleterre, qu'on diſoit être ſoulevées, ou prêtes à ſe ſoulever, ne le ſont point: & vous ſavez mieux que moi, puiſque vous avez vu la Reine, la belle action qu'à faite le Duc d'Ormond, de ne vouloir être ſuivi de perſonne, & de s'expoſer ſeul à deſcendre dans un pays ennemi. Ce qu'il eſt devenu, auſſi-bien que le Roi d'Angleterre, depuis qu'ils ſe ſont embarqués, voilà notre ſujet de crainte. Les Anglois qui ſont à Paris dans les intérêts du Roi Jacques, ſe plaignent du peu de ſecret de St. Germain; & les ſoupçons contre Midleton ſont tels qu'ils ont toujours été, quoiqu'un de ſes enfants ait été arrêté par l'ordre de Mr. le Duc d'Orléans, comme il alloit paſſer en Angleterre pour ſuivre le Roi ſon Maître. Voilà, ma chere tante, tout ce que je ſais, & que je tiens de Me. de Villette, qui, malgré ſon état, eſt très-bien informée: elle avoit vu le matin Bolingbrocke, qui paroît faire ſes adieux dans Paris, pour en ſortir.

On dit que Mr. Deſmarets eſt attaqué pour 1600000 livres, qui ont été employées ſans les formalités requiſes. L'ar-

gent se resserre plus que jamais : l'affaire est si sérieuse, qu'il n'y a si grand & si petit, si éclairé & si imbécille, qui ne soit dans la consternation.

La pauvre la Jonchamp me serre le cœur : le procédé noble de son mari mériteroit une autre récompense.

LETTRE LXXXI.

De Mad. de Maintenon.

25 *Octobre* 1715.

JE ne saurois croire que le Duc de Noailles vous abandonne, à moins que je n'en voye une plus grande certitude : il me paroît vous aimer, il est honnête homme ; il faudra voir l'effet de la Régence. Mr. le Maréchal de Villeroi insista bien sur ce qu'il faut que ce soit lui qui entre dans toutes vos affaires, & qu'il seroit fâché avec raison, si d'autres s'en mêloient.

Mr. d'Auxerre m'avoit dit que vous n'aviez que dix mille francs de vos pensions, & le compte que vous m'en envoyez, me dit seize mille francs. J'ai reçu une grande lettre de Me. de Dangeau, &

& une peinture bien naturelle de son état : je crains toujours qu'elle ne perde bientôt son mari, & que vous ne la perdiez ensuite. Elle m'écrit qu'elle va aux Carmélites, & qu'elle y attaque le Jansénisme : mandez-moi si elle ne me trompe point : elle se fait un grand plaisir de la solitude qu'elle projette avec vous : elle a grande raison ; elle envie le bonheur des Evêques qui me voyent, & je ne sais pourquoi je me suis embarquée à cette distinction ; mais j'espere qu'il y en aura peu qui en abuseront. Elle finit sa lettre par des assurances d'amitié, toutes pleines d'esprit & de l'agrément qu'elle met en tout. Je n'ai pas le cœur romanesque, mais je sais bien l'aimer tendrement. J'ai reçu aussi une lettre de Me. de Levis, qui me paroît ne point entendre raison sur ce que je ne la veux point voir : remerciez-la bien, je vous en conjure, de tout ce qu'elle me dit d'obligeant, & que je crois sincère. Toutes ces visites troublent fort ma paix : je n'ai pu m'empêcher, dans les commencements, de faire quelques exceptions ; ceux-là y veulent revenir : les autres me pressent ; il y en a parmi que je serois fort aise de voir ; mais de la maniére dont tout cela tourne, je ne goûterai pas assez le repos de la solitude.

LETTRE LXXXII.

Ce 27 Octobre 1715.

JE me hâte de répondre à votre lettre d'hier, ma chere niece, à cause des intérêts des pauvres filles de Moret. Il n'est point vrai que je ne veuille plus leur rien donner. Si la grande Princesse & M. le Cardinal de Rohan pouvoient leur assembler 2000 liv., j'en donnerois volontiers 3000. Il faudroit, en ce cas-là, que les aumônes passassent par la Princesse, qui a quelques domestiques qui connoissent cette maison-là : elle s'accoutumeroit à en entendre parler ; & à ma mort, il est vraisemblable qu'elle ne les abandonneroit pas. Conduisez bien cette affaire ; vous avez de bons négociateurs.

Je vous prie de me mander, s'il est vrai que M. le Duc d'Orléans ait retenu 10000 liv. de pension sur la Charge de premier Médecin, pour les donner à M. Fagon avec son habitation au Jardin des Simples. Si le feu Roi sait cela, il l'aura fort approuvé.

LETTRE LXXXIII.

1715.

IL ne faut pas ſe rendre ſur la Princeſſe de Conti : il faut tâcher de ſavoir au vrai ce que nous donnera le Cardinal de Rohan ; je penſe qu'il compte bien, qu'en lui demandant cette nouvelle grace, je lui remets toutes celles qu'il me faiſoit aux Communions du Roi. Vous mettez-vous encore en peine d'entendre dire que j'ai la fievre ? n'y êtes-vous point accoutumée depuis plus de dix ans ? Ma ſanté eſt toujours la même, excepté que je ſuis plus foible qu'à l'ordinaire, & ſouvent dans mon lit. J'ai vu le Duc de Noailles : je lui ai fait vos remerciments : je l'ai prié de revenir le plus tard qu'il pourroit & cela bien ſincérement ; car je vous avoue que toutes les triſteſſes me font grand mal, en me remettant devant les yeux ce que je voudrois oublier. J'ai une curioſité que je vous prie de ſatisfaire en confiance : eſt-il vrai qu'il n'y ait plus perſonne au logis du Maréchal d'Harcourt ? ſi cela eſt, on n'a que faire d'avoir une bonne tête.

Pourquoi laiſſez-vous venir votre neveu ici ? Tâchez de me faire oublier ; & ſi vous vous le mettez bien dans la tête, vous y parviendrez.

LETTRE LXXXIV.

Ce 7 Novembre 1715.

VEnez, puiſque vous le voulez abſolument : mais après vous, je vois venir Me. de Mailly, Me. de Villette, & Me. d'Aubigné. Je vis hier M. le Duc du Maine : vous m'annoncez M. le Cardinal de Rohan. La Reine d'Angleterre ma écrit qu'elle viendroit au premier jour ; le Maréchal de Villeroi me preſſe tout de nouveau : en vérité, ma chere niece, ce n'eſt pas une retraite, ni une vie tranquille ; chaque viſite me rend toute l'amertume de la Cour paſſée, & de la Cour préſente. Je ſuis bien affligée de voir tant d'ennemis au Duc de Noailles. Je ſuis charmée que M. de Bonrepos ſoit du Conſeil : je le ſerois davantage, s'il pouvoit y faire du bien. Aſſurez M. Fagon de mon eſtime, de mon amitié, de ma reconnoiſſance éternelle.

LETTRE LXXXV.

Ce 11 Novembre 1715.

J'Ai vu M. le Cardinal de Rohan, qui ne m'a point fait de mal : il n'inſpire & ne reſpire que la douceur, la paix, & preſque la joie : je ſentois ſa vertu, ſon courage, ſon humeur, & il me ſembloit entretenir toutes les perſonnes qui lui appartenoient. J'appris hier au ſoir, en parlant de lui, que notre Supérieure, Me. de Vertrieux, lui demande quelquefois des graces, & qu'il les accorde avec trop de bonté; je crains qu'elle n'en abuſe : rien de plus indiſcret que les plus diſcretes Religieuſes.

Remerciez M. d'Auxerre de ce qu'il a fait pour Me. D...n. J'ai écrit à Me. de Dangeau, qui m'a paru le deſirer. Ne me laiſſez rien ignorer, je vous prie, de tout ce qui regarde le Chevalier de St. George, & tout ce qu'il a fait; je ſens bien la maniere dont il en uſoit pour moi en toute occaſion. J'attends de vos nouvelles ſur le voyage auquel j'ai conſenti, & qui me fait trembler pour votre ſanté. Adieu, ma chere niece.

LETTRE LXXXVI.

De Mad. de Caylus.

LEs forces de Me. de Dangeau reviennent lentement : mais je me flatte encore que nous ferons notre voyage ; & pourvu que nous soyons toutes deux en état de marcher, nous laisserons ce qui ne nous pourra suivre, puisqu'après leur en avoir fait la proposition, elles ne seront en aucun droit de se plaindre.

Me. de Villette est bien mal : elle se confessa hier : elle est tant soit peu mieux ce matin. Personne n'entre dans sa chambre que ses gens pour la servir, des Médecins, & Monsieur de St. Sulpice, ou son Confesseur ; car ce ne fut pas lui qui la confessa hier, mais un autre Prêtre de la Paroisse. On la saigna du pied après sa confession, ce qui parut la soulager : elle fut jusqu'à minuit assez bien ; le reste de la nuit n'a pas été de même, mais depuis le matin elle est mieux.

C'est aujourd'hui le neuf de la petite-vérole du Marquis de Villeroi, & il est bien : sa tante la Religieuse l'a aussi : ce qui afflige fort ce pauvre Maréchal, qui

croit, après ce qu'il vient de perdre, que tout lui va manquer. Me. de Pracontal étoit hier tout-à-fait hors d'affaire.

Je vous envoye, ma chere tante, les bonnes nouvelles d'Angleterre bien détaillées par M. de Dangeau. Il est si rare de trouver de quoi se réjouir, qu'il n'en faut pas perdre l'occasion.

Quoique Léger vous ait pu dire de la pâleur de mon visage, je me porte pourtant assez bien. Je sortis hier pour Me. de Villette, & de-là chez Me. de Dangeau, où je ne vis que gens que j'étois bien-aise de voir, Me. de Levis, Mmes. d'Espinoy & de Remiremont, qui, ne m'ayant point trouvée chez moi, me vinrent chercher là, Me. d'Elbœuf, Me. de Pompadour. Notre joie de nous retrouver ne fut pas sans regrets, ni sans parler de vous, ma chere tante : Me. de Dangeau s'amuse beaucoup avec sa petite fille : si elle osoit, elle ne sortiroit point de dessus ses genoux. Adieu, ma chere tante.

LETTRE LXXXVII.

De Mad. de Maintenon.

1715.

LA visite de Bolingbroke me paroît moins convenable à l'état de Me. de Villette, que celle de M. de Gergi.

Voilà M. Desmarets dans un étrange état ! il me fait grand pitié, & ne m'en feroit guere, s'il étoit à Maillebois en repos, comme il y a déja été. Je suis en peine du Marquis de Villeroi : il me semble que nos afflictions nous rendent plus sensibles à celles de nos amis.

LETTRE LXXXVIII.

De Mad. de Caylus.

ENfin, ma chere tante, nous avons résolu, Me. de Dangeau, Me. de Levis & moi, de partir Jeudi matin pour avoir l'honneur de vous voir : je ne fais point mention de Me. d'O par-

ce que je suis presque persuadée qu'elle aura, ou ses grandes vapeurs, ou quelques médecines qui l'en empêcheront: je le lui proposerai pourtant. Quant à moi, je sors des obstacles que je pouvois craindre : malgré de si heureuses apparences, je ne laisserai pas d'envoyer encore Mercredi un exprès vous porter la confirmation de notre voyage. Le pauvre M. de Villeroi va verser, dans votre sein, son renouvellement de douleur ; & voilà ce que votre destinée & votre bonté vous font avoir de bons amis! pour moi, ma chere tante, je vous déclare que ce sera contre ma volonté & mes résolutions, si je fais autre chose que de me réjouir de votre vue. Si je pouvois, en me moquant des bons cœurs, endurcir le mien!

M. de Bonrepaux fera son devoir pour M. de Goulher : j'attends ses ordres pour faire agir Valincourt auprès de M. le Comte de Toulouse. On m'interrompt, ma chere tante.

LETTRE LXXXIX.

Ce 12 Novembre 1715.

NE vous appercevez-vous point, ma chere tante, qu'il y a bien long-temps que je n'ai eu de vos nouvelles? Tout m'abandonne : Me. de Glapion même & Mlle. d'Aumale ne m'écrivent plus. Je ſais que vous eûtes hier la viſite de M. le Cardinal de Rohan, & j'ai une grande impatience de le voir depuis : j'eſpere qu'il ne vous aura pas tant fait de mal que d'autres que vous avez reçus : il vous aura dit ce qu'il veut faire pour Moret : Me. la Princeſſe de Conti donnera cinq cents francs, parlera à M. le Duc d'Orléans pour tirer quelque choſe de lui ; ce qui me fait eſpérer que nous parviendrons à faire la ſomme que vous croyez qui ſuffit, pour que ces pauvres filles ne ſe ſéparent pas.

Le marché de mon Régiment eſt conclu, mais de parole ſeulement ; le jeune homme qui l'achete a beſoin d'une procuration qu'il faut aller chercher en Bretagne.

LETTRE XC.

Ce 16 Novembre 1715.

ENfin, notre voyage eſt arrêté pour la ſemaine prochaine, parce que ſuivant votre conſeil & la bonté que vous avez de vouloir bien avoir égard aux empreſſements de nos cheres Dames, nous ferons notre premiere viſite en corps : la Ducheſſe de Noailles même en ſera, malgré ſon énorme groſſeur; mais nous coucherons aux environs de St. Cyr en faveur de la femme groſſe & de l'hémorroïſſe ; c'eſt ce qui fait que je ne puis encore vous mander préciſement le jour. La petite de Courcillon eſt ſans fievre : ce qui me fait un grand ſoulagement : je craignois beaucoup que cette conſolation ne fût enlevée à notre amie. Il n'y a point de nouvelles du Roi d'Angleterre : tant mieux, puiſque c'eſt une marque que ſon trajet ſe fait. Je vous ferois mal le détail de tout ce qui ſe dit, & je ſais qu'il vous ſuffit de ſavoir en gros que ſes affaires vont bien. J'ai été bien ſoulagée, ma chere tante, de recevoir deux de vos lettres tout à la fois : je ſuis bien-aiſe que

vous ſoyez contente de notre Cardinal: eſt-il poſſible que celui-là ſoit nôtre, & que l'autre..... Il faut ſe taire; mais en effet, le Cardinal de Rohan mérite d'être vôtre. Je vous envoye une lettre de M. de Fréjus : il me vient voir de temps en temps; il me ſemble auſſi qu'il eſt à nous. Pour le pauvre M. de Villeroi, dès qu'il a un jour, il le donne, ou à Me. de Dangeau, ou à moi : il eſt comme une ame en peine. Je garde votre compliment à M. Fagon pour la premiere viſite qu'il voudra bien que je lui rende : ſon fils m'a dit qu'il falloit encore le laiſſer quelque temps. Je ne crois pas que Me. de Villette ſoit ſitôt en état de vous importuner; & quoiqu'elle ne ſoit plus dans un danger preſſant, c'eſt une femme bien malade. Le Maréchal d'Harcourt donne ſa charge de Capitaine des Gardes à ſon fils : c'eſt une grande grace qu'on lui fait, mais je le trouve encore plus heureux que ſon fils. Je ne manquerai pas de faire à M. d'Auxerre, de votre part, les remerciments que je lui avois déja faits d'avance. Il eſt à la campagne avec mes enfants. Permettez-moi, ma chere tante, de vous repréſenter que de voir la Reine d'Angleterre, c'eſt voir une fille de Ste. Marie, & que vous en ſerez repoſée quand

nous aurons l'honneur de vous voir. A l'égard du Maréchal de Villeroi, que j'honore pourtant beaucoup, ce n'eſt pas trop mal fait de le refuſer : je ne lui ſaurois pardonner ſa derniere viſite, qu'il m'avoit promis de ne pas rendre ſi tragique. Mr. du Maine, vous l'aimez : il a beſoin de conſolation & d'être fortifié ; c'en eſt fait, il n'y retournera de long-temps. Vous trouverez ſans doute, & vous aurez raiſon, que depuis que je ſens que j'ai la permiſſion de vous voir, je ſuis fort indulgente pour les autres : il eſt vrai, ma chere tante, que cette eſpérance met dans mon ſang un baume que je ne connoiſſois plus.

RÉPONSE.

Ce 17 Novembre 1715.

JE reçois dans ce moment deux lettres de vous, ma chere niece, l'une du 12, l'autre du 16 ; toutes deux dans le même paquet ; j'y vais répondre par ordre. Je ne parlai point de Moret à Mr. le Cardinal de Rohan ; vous ſavez que je ſuis timide à demander. Vous ferez une grande charité, ſi vous tirez quelque choſe pour ces pauvres filles : l'avenir m'inquiete plus

pour elles que le présent; je compte qu'elles sauront l'aumône qu'on leur fera, qu'elles en feront leur remerciment directement, & qu'à ma mort les Princesses ne les abandonneront pas, étant accoutumées à les soutenir.

J'ai toujours eu dans l'esprit ces jours-ci Mlle. de Courcillon: je crains que cette consolation ne manque à cette pauvre femme, & que Dieu, qui est jaloux, ne veuille son cœur tout entier. Mr. d'Antin est bien honnête, il m'a fait raccommoder un tableau; & quand je l'en fis remercier, il fondit en larmes: larmes de courtisan. Vous voyez, ma chere niece, que je ne vous avois pas oubliée, & que c'étoit à moi à être étonnée de n'avoir point de vos nouvelles. Est-ce que vous ne couchez plus à l'Hôtel de Conti, que vous me parlez des environs de St. Cyr? Il ne vous faut pas une médiocre maison.

Le Cardinal, qui n'est plus le nôtre (1), est plus à plaindre que nous. Je ne crois pas que vous fassiez plaisir à Mr. Fagon de vouloir le voir: Mr. Boudin vous le dira encore mieux que moi; mais il me semble qu'il ne veut voir personne. Mr. le

(1) Le Cardinal de Noailles.

Maréchal d'Harcourt eſt bien traité; & je trouve qu'il ſera mieux chez lui qu'à la ſuite du jeune Roi. Mr. du Maine eſt bien à plaindre! Il étoit favori de ſon Roi & de ſon pere, & tout lui manque préſentement : j'eſpere que ſa Religion le ſoutiendra. Je ne puis penſer à votre viſite, ſans fondre en larmes : que ſera-ce en vous voyant?

LETTRE XCI.

De Mad. de Caylus.

Ce 21 *Novembre* 1715.

NOus coucherons toutes à la Ménagerie, où Mr. Blouin a bien voulu nous faire mettre quatre lits : vous me direz peut-être, pourquoi pas cinq? C'eſt que j'ai ſuppoſé qu'il étoit impoſſible qu'il n'y en eût pas une des cinq qui manquât; & pour la queſtion que vous me faites à l'égard de la maiſon de Mad. la Princeſſe de Conti, elle eſt démeublée, ſans quoi nous y aurions été toutes à merveille.

Me. de Villette eſt conſidérablement mieux : Mr. le Curé de St. Sulpice la voit

de temps en temps, & je n'ai rien à faire là.

Je ne ſais aucune nouvelle d'Angleterre : je ſuis inquiete de ce pauvre Roi. La Reine ne veut-elle donc point expédier ſa viſite ? Faut-il que nous trouvions encore des Princes ? Ce n'eſt pas que je ne ſente que je lui ſacrifierois tout, à l'exception de ma viſite de St. Cyr. Nous pleurerons, mais il y a de la douceur même dans ces larmes : de plus, comme il faut commencer par-là, le plutôt que nous aurons pleuré ſera le mieux. Ma ſanté eſt ſi bonne préſentement, & je ſuis ſi peu ſûre de ſa durée, que j'ai grand regret au temps que je perds.

Je n'importunerai point M. Fagon, & je n'irai le voir que quand ſon fils & M. Boudin me diront que je le puis ſans l'incommoder. Adieu, ma chere tante, vous ſavez combien je vous ſuis tendrement attachée.

RÉPONSE.

SI vous ne venez point Lundi, n'y penſez plus : le beau temps rendra tout plus facile, & éloignera davantage notre douleur ; la mienne eſt beaucoup plus ſupportable quand j'ignore tout ce qui

ſe paſſe, & je vous plains infiniment d'avoir un cœur ſi ſenſible.

J'ai vu Mr. le Maréchal de Villeroi plus tragique que jamais : il n'a rien qui le conſole : Dieu le touchera peut-être à force de malheurs. Mr. le Curé de St. Sulpice eſt venu ici. L'état de Me. de Villette me fait pitié ; il croit que vous la voyez ; j'en doute. On nous fait eſpérer ici que l'argent paroîtra au mois de Janvier par ce qu'on va faire ſur les billets : je le ſouhaite bien ardemment.

Que vous êtes heureuſe d'être Chrétienne & raiſonnable ! Je vous vois ſervant Dieu, & travaillant dans votre lit, ou dans votre chaiſe, environnée de vos enfants, & les portant à la vertu : dans cette idée, je vous embraſſe de bon cœur.

LETTRE XCII.

De Mad. de Caylus.

ME. de Villette, que nous croyions hier beaucoup mieux, a reçu tous ſes Sacrements ce matin : je n'en ai été avertie qu'après : j'y ai couru, mais je ne ſuis point entrée dans ſa chambre, &

il eſt vrai que je ne l'ai pas vue depuis qu'elle eſt ſi mal. Je ſais qu'elle a reçu les Sacrements avec beaucoup de Religion, & qu'elle a mis ordre à tout avec un grand courage : elle eſt dans une tranquillité & une ſoumiſſion à la volonté de Dieu bienheureuſe. Ses femmes & ſes Médecins, & tous les gens qui l'approchent pour la ſervir, en ſont fort édifiés: elle n'étoit plus aſſez accoutumée à moi, & nous étions trop bien enſemble, pour que j'aye cru néceſſaire de la faire tourmenter pour la voir : il me ſuffit qu'elle ait fait tout ce qu'elle devoit ; & de témoigner à ſon fils qu'il trouvera en moi une ſœur tendre & une amie fidelle : il viendra chez moi d'abord pour y paſſer les premiers jours.

J'ai eu bien du déplaiſir & de l'inquiétude, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir : mon fils le Brindi s'étoit fait une méchante affaire; Mr. le Maréchal de Villeroi l'a accommodée : il eſt vrai que ſon tort eſt ancien, & qu'en dernier lieu il n'avoit pu faire autrement que de ſoutenir ce qu'il avoit une fois avancé : il aſſure fort qu'il eſt incapable de faire à préſent les mêmes ſottiſes que l'année paſſée. Je vis hier la Ducheſſe de Noailles en très-bonne ſanté. On dit que le

Duc de Noailles est transporté de joie : je ne le vis pas : il n'étoit ni chez lui, ni chez Me. sa femme. Je me trouvai hier en carrosse dans les rues de Paris & dans le même quartier : j'allai chez Mr. Desmarets, que je trouvai au bout du plus bel appartement du monde, très-mal éclairé, seul, assis, par habitude, je crois, à son bureau : Me. sa femme étoit en-haut avec deux Généraux, dont le Maréchal de Tallard étoit un : voilà le monde. J'ai besoin, pour terminer l'affaire de Mr. de Goulhere, de savoir quel est son emploi & dans quel lieu il est ; il me faudroit aussi un placet ou mémoire que je ferai donner à Mr. le Comte de Toulouse par M. de Valincourt, qui a eu l'honnêteté de songer à un autre emploi, au cas que celui-là ne fût pas conservé ; & cela, avant que je lui en aye parlé. J'espere donc d'une façon ou d'une autre, que votre ami Mr. de Goulhere ne demeurera pas sur le pavé. Vous n'avez point mal jugé, ma chere tante, de la tranquillité de ma retraite ; à la privation près d'avoir l'honneur de vous voir, je serois aussi contente qu'on le peut être dans cette misérable vie ; mais je ne puis, je vous l'avoue, m'accoutumer à cette privation. Il y a aussi le point des em-

barras d'affaires que la dureté du temps augmente beaucoup. Il est survenu un accident fâcheux à la vente de nôtre Régiment :

Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous mette en repos.

Il m'a donné un esprit assez tranquille, & un cœur un peu trop tendre pour les gens que j'aime. Je suis contente de mon fils aîné : c'est un honnête homme & un aimable ami. Je vois souvent Me. de Dangeau, & ce m'est toujours un nouveau plaisir.

LETTRE XCIII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 15 *Décembre* 1715.

JE reçois en ce moment votre lettre d'hier & la nouvelle déclaration : on en jugera par le succès. Je vous écrivis dès hier, & ma lettre ira à vous par Mr. de Guignonville, & pour cause. Brindi deviendroit-il Fermier général ? Rien ne doit plus surprendre.

Quand vous vous trouverez dans cette compagnie, dont vous m'avez parlé, dites-lui que j'y voudrois être. Je suis fâchée de ce que notre Cardinal souffre.

Ce 17 *Décembre.* Pourquoi vois-je une lettre de Me. de Dangeau, & rien de vous? J'ai vu ce matin Mr. Blouin, qui m'a apporté de la part du jeune Roi, son portrait qu'il a barbouillé lui-même: le présent & la visite m'ont fait plaisir, mais ne m'ont pas donné de joie.

J'ai reçu une lettre de Me. d'Aubigné, ma belle-sœur, tout-à-fait raisonnable: elle est très-discrete & ne demande jamais rien; elle me parle pour la premiere fois de ses affaires, & me mande qu'elle a une grande confiance dans les bontés de Mr. le Duc de Noailles: rien n'est plus à sa place que d'être protégée par un gendre. Je n'ai pas peur de loin. Adieu, ma chere niece: je vais reprendre mon carreau pour faire des lacets pour la cabale. Je crains bien que la mode n'en passe, car ils sont très-jolis.

Ce 18 *Décembre.* On nous assure ici que la petite-vérole a renouvellé à Paris avec beaucoup de pourpre: Dieu veuille conserver le jeune Roi! Nous avons perdu cette nuit une Professe de vingt-deux ans, Me. de Nobleval, qui promettoit beau-

vent à vous; & je vous vois dans un Couvent, tranquille & fort aimée. Je suis en peine des pleurs de Madame d'Orléans: vous lui avez rendu de si bons offices auprès de moi, que je suis toute attendrie pour elle: qu'est-ce que c'est? Je crains toujours pour M. du Maine; il n'y a qu'elle, vous & moi qui l'aimions: & son plus grand démérite est d'avoir été trop chéri du Roi. Je supporterois bien plus aisément l'ingratitude des uns & l'oubli de tous, que l'amitié qu'on me témoigne; & ce Prince redouble la sienne pour moi; de sorte que je me retrouve dans le monde par l'intérêt que je prends à un certain nombre de gens, toujours prête à pleurer leurs peines, sans partager leurs plaisirs.

J'ai écrit à Me. d'Aussi pour la soutenir dans le bien. Le bois est-il cher à Paris? Je m'intéresse encore au bien du peuple. J'embrasse bien tendrement Me. de Dangeau: je n'ai pas d'autres étrennes à lui donner, que la continuation d'une estime, d'une amitié & d'une inclination dont je ne pourrois me défaire, quand je le voudrois. La pente que j'ai à l'avarice, est bien augmentée depuis que j'entends crier misere de tous côtés, & qu'on ne voit plus d'argent. Je serois trop

à

à mon aiſe, ſi j'étois moins ſenſible. Que voulez-vous me dire ſur l'Angleterre ? Vous me faites tous entendre que tout eſt perdu. J'envoyai avant-hier à St. Germain témoigner mes inquiétudes à la Reine : elle me manda que tout ce qu'on diſoit de bon & de mauvais étoit également incertain, qu'il n'y avoit que Dieu qui ſût où eſt ſon fils ; qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit débarqué, il lui écriroit.

On vient de m'apprendre que les nouvelles d'Angleterre ſont bonnes, & qu'une Province, récemment révoltée, facilitera la jonction des Ecoſſois avec les Anglois du même parti.

LETTRE XCV.

Ce 9 Janvier 1716.

VOs lettres ſont tout le délaſſement de ma triſte vie ; je les attends avec impatience, & je les reçois toujours avec joie. Je veux que nos lettres ſoient de dates différentes ; elles ſeront plus longues & nous donneront moins de peine. L'état de M. Deſmarets me paroît fort bizarre. Les vingt mille écus ſur les Etats de Languedoc ſont un grand plaiſir à ceux qui

vous voyent avec cinq mille liv. de rente. Votre piété & votre raison sont de grands trésors.

M. le Chancelier (1) vous manqueroit-il pour le conseil, aujourd'hui qu'il a moins d'affaires que M. Fagon ? Voilà donc Me. la Duchesse d'Orléans plus malheureuse que jamais ; tant les chagrins sont à proportion des grandeurs! Les projets des bals nous sont venus par les gens d'affaires. Je voudrois bien qu'il me fût permis de haïr M. le Duc (2) de tout mon cœur! La confiance que j'ai en votre amitié, ne m'empêche pas de me conduire avec quelque discrétion.

Il est vrai que tous les d'Aubignés sont des gens de la vieille roche ; mais ils ne sont pas d'aussi bonne compagnie que vous. On doit à M. de Canillac l'ordre & la justice dans les affaires : son attachement pour le Duc du Maine me le faisoit déja aimer. Je hais bien cette gouffe de M. le Cardinal de Rohan ; mais quand il en sera guéri, il partira ; & que devien-

(1) M. Le Chancelier Voisin, peu consulté par le Régent.

(2) Il étoit l'ennemi de M. le Duc du Maine.

dra l'accommodement? Est-il vrai que le Pape est malade?

Ce 10 *Janvier.* Ce matin il m'est venu trois pensées sur mon carrosse : la premiere, de le donner à Me. de Dangeau ; la seconde, de vous le prêter ; la troisieme, de le vendre au profit de mes pauvres. Décidez, Madame.

Ce 11 *Janvier.* M. le Maréchal de Villeroi m'a écrit ce matin la bonne nouvelle de l'arrivée du Roi d'Angleterre en Ecosse, & la Reine me l'a confirmée un moment après : elle a donc enfin un instant de joie.

Je ne comprends pas où j'ai eu l'esprit quand j'ai eu tant de curiosité de savoir d'où viennent les larmes de Madame d'Orléans : c'est honorer la mémoire de son pere, que de déplorer les égarements de son mari.

Vous souffrirez quelque chose en demandant l'aumône à M. le Régent : j'en attends le succès.

J'ai grand'peur de ces bals, quoiqu'on nous dise qu'on y observe beaucoup d'ordre ; ce n'est pas à ceux-là que le Régent & les Présidents dansent. J'ai ici M. l'Archevêque de Rouen, pénétré de la lettre qu'on fait écrire aux Evêques : il m'a apporté tous ses déplaisirs ; on l'insulte tous

les jours, en lui disant qu'il ne faut plus compter sur ce que le Roi a fait : son cœur souffre par toutes sortes d'endroits ; il part demain. Taisez-vous là-dessus, c'est à nous à souffrir. Je ne vous dis rien de la beauté de vos lettres : je vous paroîtrois flatteuse, & à mon âge il ne faut pas changer de caractere.

Ce 12 Janvier. J'arrive de la Messe, & j'apprends que deux petits de Glapion, qui sont au Séminaire, sont très-mal de la petite-vérole ; qu'une Dame de St. Louis, des meilleures de la maison & propre à la Supériorité, quoiqu'elle n'ait, je crois, que trente ans, a reçu cette nuit tous ses Sacrements ; qu'une excellente Sœur Converse va les recevoir, & que nous avons la petite-vérole : je ne vois ici que des visages affligés ou effrayés. M. le Curé de St. Sulpice me paroît honnête homme : je ne parle plus, qu'en doutant, des gens que j'estime le plus. Le discours de M. l'Evêque de Troyes est infâme (1). Son

---

(1) M. l'ancien Evêque de Troyes ayant dit que M. le Régent devoit abandonner tous les Evêques acceptants : *Non, Monsieur,* lui dit le Maréchal d'Uxelles, *M. le Duc d'Orléans ne peut ni ne doit les abandonner : & quand ils feroient encore plus mal, il ne les abandonnera pas.*

neveu en reçoit la récompenſe. Mes fievres, tenant de leur premiere cauſe, me donnent toujours un ſerrement de cœur, qui me fait croire que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde. Je ne vous voudrois pas ces jours-là ; car je ne fais que pleurer : venez les jours où je ſuis plus raiſonnable. Je ne ſerois pas trop fâchée que M. le Duc d'Orléans eût un attachement nouveau : je verrai, ſi vous en devinez la raiſon. Il eſt vrai que notre Cardinal n'eſt pas de l'Egliſe de France : mais ſa préſence, ſes conſeils, ſa fermeté ne ſont pas indifférents; je ne crois pas qu'il conſeillât aux Evêques de ſigner cette lettre qui fait tant de bruit. Je vous remercie du diſcours que vous m'envoyez, quoique je n'en liſe aucun ſur cette matiere : mais je ſuis bien-aiſe qu'ils ſoient tous dans cette maiſon, qui certainement n'eſt pas ingrate.

M. le Maréchal d'Harcourt me fait trop d'honneur de penſer encore à moi. Je n'ai plus le courage de cauſer : il fait un mariage bien aſſorti.

LETTRE XCVI.

Ce 31 Janvier 1716.

IL y avoit treize jours que je n'avois reçu de nouvelles. Je pensois que nous en viendrions à ignorer qui la France a pour Roi. Mon premier soin n'a pas été de répondre à votre lettre : c'est le plaisir de toute la semaine. Je suis bien fâchée que l'histoire du bal se trouve véritable. Vos deux Maréchaux de France ont-ils dit à M. le Duc du Maine qu'il ne devroit point aller à ce Conseil de Guerre ? M. de Courcillon doit être cru sur ce qui est de bienséance. Ce n'est pas assez d'être proclamé en Ecosse, il faut du bruit en Angleterre. Je vous répondrai à loisir sur Me. de Mailly.

J'ai pensé d'abord, comme vous, sur ce qui regarde la Duchesse de Noailles : elle a raison de trouver sa fille trop jeune ; mais le mariage qu'on propose est si essentiel au repos des Noailles, qu'on ne peut s'empêcher de l'approuver : elle a encore raison de ne pas vouloir se ruiner pour ses enfants. Je lui conseillerois de sacrifier quelque chose pour plaire à

ſon mari, comme d'aller juſqu'à 50000 écus : mais il n'eſt pas juſte qu'elle ſe fît pauvre, notre Roi l'ayant fait ſi riche. Il eſt fâcheux pour vous, & il le ſeroit pour moi, d'entrer dans une affaire où il eſt ſûr qu'on déplaira : rien n'eſt plus ſage que le diſcours que vous lui tîntes.

J'ignorois l'Ambaſſade de M. le Duc de la Feuillade : je ne ſais que ce que vous me mandez. De quel côté eſt-ce que les gens de guerre tournent? Je ſuis bien en peine de M. du Maine. Notre petite-vérole continue, & pas une ne meurt, mais toutes vont à l'extrêmité.

Je crois *la groſſe* très-aſſidue auprès de Me. la Ducheſſe d'Orléans. Le Maréchal de Villars ſeroit bien ſage de faire un voyage, le premier de Février. Je ſuis inquiete ſur M. du Maine, depuis que vous m'avez mandé qu'il va à ces Conſeils. Un mot de vous me raſſure, au moins pour le paſſé.

LETTRE XCVII.

Ce 4 Février 1716.

VOus passez trop légérement sur votre sollicitation à Mr. le Duc d'Orléans : je reconnois bien Mr. le Maréchal de Villeroi à celle qu'il lui a faite, sans vous en rien dire : il en usa de même pour moi à la mort de la Reine-mere : il demanda au Roi une pension pour moi, quoiqu'il ne m'eût jamais parlé. Je suis bien-aise que la Duchesse de Noailles ait fait ce que son mari desiroit : il ne doit pas à l'avenir lui faire des propositions qui la ruinent. L'état de Mr. le Duc du Maine m'afflige, & le Régent pourra se repentir de la figure qu'il fait faire à Mr. le Duc : il n'y a qu'à se taire sur Me. la Duchesse. Le personnage de Mr. d'Antin est terrible. La ligue dont vous me parlez, fait trembler (1) : & je vois bien que je ne trouverai pas le repos dans ma retraite.

Je ne saurois me flatter sur le Préten-

(1) Apparemment celle des Bretons.

dant, tant qu'il n'y aura pas de bruit à Londres. Il eſt vrai que voilà un beau ſoleil : mais ce n'eſt pas lui qui fait les beaux jours.

Je crois Me. de Ventadour une très-bonne femme : elle a le cœur très-noble : elle m'a demandé à me voir cet été : je ne la refuſerai pas, mais il n'en faut rien dire.

Ce 5 Fév. Je croirois les affaires du Roi d'Angleterre en aſſez bon état, s'il y avoit moins de tranquillité à Londres. Il me ſemble qu'on attend pour l'argent ce qui ſe paſſera à la Monnoie. Mr. le Duc du Maine ne me paroît pas ſi inquiet que nous ; il ſe flatte peut-être : ce qui eſt encore meilleur que de voir toujours ce qu'il y a de pis. Rien n'eſt plus galant que le diſcours du Régent ; mais je crains que ſans refuſer, il ne faſſe rien ſur les penſions. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Mr. le Maréchal de Villeroi d'un ſtyle plus tragique que celui de Racine ; & paſſant même Longe-Pierre. Un joli chapelet ſiéra bien à Mlle. de Courcillon : car je ne la crois pas encore Janſéniſte.

Je n'envoye rien à Me. de Barneval, parce que je n'ai point d'argent : juſqu'ici on m'a payée exactement ; mais les aumônes que je fais étant preſque toutes des

pensions, je me défais fort vîte de ce que je reçois : je demeurai le mois passé assez long-temps avec six louis & demi pour tout trésor. J'avois fait autrefois le petit fonds que vous me conseillez, dont je disposois même après ma mort : mais à la diminution de l'argent, on me conseilla de le mettre avec celui de St. Cyr. Nous le donnâmes, & nous ne pûmes le retirer. Je suis assurée que Mr. le Duc de Noailles se met en pieces pour nous servir, & c'est ce qui me prouve l'extrêmité où l'on est : ne soyez pourtant pas en peine de moi ; Maintenon me suffit pour ne pas mourir de faim.

Le Conseil réservé, s'il se fait, détruira bien vîte les autres Conseils. Je crois la Maréchale de Noailles bien étonnée de n'avoir rien de.... on dit qu'elle est bien riche. Voilà trois pieces de vaisselle pour les pauvres : voilà le chapelet pour la petite belle : voilà huit cents francs pour Me. de Mailly, & voilà M. Mauduit porteur de tout cela.

LETTRE XCVIII.

Ce 16 *Février* 1716.

QUel paquet reçus-je hier au ſoir, ma chere niece ? & quel malheur d'être ſenſible au bien public & particulier ! mais change-t-on dès qu'on eſt en retraite ?

Voilà donc Me. de Mailly à l'aumône ! j'en bénis Dieu de bon cœur comme les dévots, mais non avec la même indifférence. Si je paroiſſois, on eſpéreroit de plus grands ſecours : & il me paſſeroit ſouvent dans l'eſprit, que j'ôterois le pain aux pauvres pour donner des confitures à Me. de Mailly. Vous ne me dites rien de ſes enfants : ſont-ils à ſa charge ? Mr. & Me. de la Vrilliere ſavent-ils cette extrêmité ? elle devroit renvoyer ſes domeſtiques. Quand je vins ici, je n'avois pas de quoi donner le deuil aux miens : je les congédiai, & je leur ai envoyé de l'argent à meſure qu'il m'en eſt venu : ils m'auroient trop coûté à nourrir. Continuez à l'aſſiſter, ma chere niece, avec le plus de vraiſemblance qu'il ſe pourra.

Vous m'avez fait un grand plaiſir, en

m'épargnant la peine de donner un dégoût au Maréchal de Villars, que je n'aurois pas vu : je ne veux pas augmenter le nombre des distingués : il fait bien sagement de s'éloigner. Je trouve Me. de Rutland assez heureuse d'aller en Amérique : & si Me. de Dangeau, & vous, preniez ce parti-là, je vous réponds d'une troisieme. J'étois très-fâchée de savoir le mariage de nos amis rompu : car il me paroissoit bien convenable; mais la maniere est encore plus affligeante que le fait. Est-il possible qu'il n'y ait nulle espérance de raccommodement? Tous les gens de bien y ont intérêt : le Roi se trouvoit par-là entouré de ce qu'il y a de meilleur à la Cour, & les voilà retranchés les uns contre les autres. Me. de Ventadour en mourra. Je ne puis vous dire à quel point cette affaire me touche, & en vérité, elle me touche trop. Voilà Me. de Parabere dans une entiere liberté. Me. de Ventadour m'écrit d'une maniere fort touchante, mais très-succinte : je ne reviens point de voir que c'est le Maréchal qui rompt ce mariage. Je le lui ai vu desirer ardemment : & il craignoit qu'il ne se rompît par le défaut du tabouret. La lettre de Mr. le Duc du Maine ne m'apprend rien de bon ni de mauvais.

Votre amitié fait honneur à Me. de Noailles, toute riche, toute grande Dame qu'elle est.

LETTRE XCIX.

Ce 17 Février 1716.

Est-il vrai qu'un Espagnol, qui avoit épousé une fille de Mylord .... donne de l'argent à tous ceux qui veulent passer en Ecosse ? Je n'exclus point Me. de Dangeau, je l'aime trop : mais je vois de grandes difficultés à nous joindre.

Je ne plains point Me. de Mailly de faire mauvaise chere : punition de l'avoir fait trop bonne : elle a de la piété.

Notre Supérieure a un neveu qui vient d'entrer Exempt dans les Gardes du Corps, par un procédé de Mr. de Charost bien obligeant pour moi. Ce neveu a une Compagnie à vendre dans le Régiment de Mr. le Prince d'Espinoy, qui veut un homme de condition, & ceux-là n'ont point d'argent. Ce neveu présente le fils d'un Président de Rouen, qui jusqu'ici n'a pu être agréé. Je ne puis refuser une recommandation auprès de Me. la Prin-

cesse d'Espinoy : car vous savez que souvent on aime mieux celle à qui on recommande, que celle pour qui on parle : & certainement j'aime mieux Me. d'Espinoy que Me. de Vertrieux : le neveu est homme de qualité, très-pauvre, & qui n'a de ressource que cette Compagnie. M. le Comte d'Aubigné m'a bien dit des choses : on est fâché de les savoir, & encore plus inquiet, si l'on ignore tout. Vos lettres, ce me semble, font le milieu entre ces deux extrémités. Qu'est devenu le Maréchal de Berwick? paroît-il à la Cour? comment est-il avec la Reine d'Angleterre.

On m'a dit que les Jansénistes font ce qu'ils peuvent pour gagner M. l'Evêque de Lisieux : Me. de Dangeau ne le retiendra-t-elle pas? Je crains pour les Brancas M. de Berwick : car il est fort du parti. J'ai toujours cru que Me. la Princesse de Conti voudroit remplacer Me. de Longueville : je desire de tout mon cœur de m'être trompée.

M. Vaudemont est-il à Paris, & en quel état? J'ai reçu ce matin une lettre de M. le Maréchal de Villars, qui me dit que vous l'avez empêché de venir. Je lui ai répondu que je vous en étois fort obligée : & du reste, je lui fais beaucoup

d'honnêtetés : je le trouve heureux de s'éloigner de ce Conseil.

Je viens de recevoir un Courier de M. le Maréchal de Villeroi, avec toutes ses justifications, qui me font voir qu'il n'y a point de raccommodement à espérer : il prend M. du Maine, Me. de Dangeau & vous à témoin ; je voudrois bien que cette affaire-là ne diminuât rien de l'amitié de Messieurs de Rohan, des Princesses Lorraines, & de Me. de Ventadour pour vous : car j'y compte fort, & que vous les trouverez les mêmes dans tous les temps. Mais que deviennent mes pauvres ? Mes amis m'intéressent, mais mes pauvres me touchent.

LETTRE C.

Ce 19 Février.

AUtre lettre de Mr. le Maréchal de Villeroi, qui, malgré ses peines, a la bonté de me mander que le petit Roi s'est trouvé mal : cette nouvelle nous seroit venue par Versailles, & m'auroit plus inquiétée : ma tendresse pour cet enfant me dit bien toute celle que j'avois

pour celui qui nous manque. J'apprends aussi que les affaires du Roi d'Angleterre sont en mauvais état : les pensées de Dieu sont différentes des nôtres.

Je commence à répondre à votre lettre. Je ne me souviens point du tout de mon favori M. le Duc de Fronsac : il est.... mais je tremble pour Mr. votre fils, & je voudrois que ces malheureux jours fussent finis. Je n'entends pas parler de M. le Chancelier : il est sage, & ne veut pas se commettre ; Il sait bien qu'il est des exceptés, & Pere temporel de St. Cyr : ainsi la porte ne lui en sera pas fermée. Il a une conduite qui ne lui donne point d'exclusion, & peut-être reviendra-t-on à sa bonne tête, quand on aura essayé de tous ces cerveaux brûlés. J'aime mieux M. le Prince Charles que Me. d'Elbœuf ; ainsi je trouve fort bon qu'il soit Gouverneur de Picardie. Il y a long-temps qu'on m'a dit que M. le Prince d'Espinoy épousoit Mlle. d'Albret : que la belle-fille soit digne de la belle-mere ! je plains Mlles. de Barneval, si elles perdent leur mere : je ne puis plaindre ceux qui meurent.

Le Maréchal de Villars ne mérite-t-il point la lettre que je lui ai écrite ? Je ne l'ai pas soupçonné d'être du nombre

des Courtisans qui se sont déshonorés il y a six mois (1). Me suis-je trompée ? Je n'ai pas oui parler du mariage du Prince de Dombes, j'ai peine à le croire. Vous savez l'estime que j'ai toujours eue pour Me. de Castries : dites-lui là-dessus ce que vous jugerez à propos, il n'est plus question de moi. Il est vrai que vous ne m'écrivez pas des choses fort agréables, ma chere niece ; mais ce seroit encore pis, si vous ne m'écriviez pas du tout ; car ce qui me reviendroit me mettroit dans de grandes inquiétudes, & je sais par vous la vérité : j'avoue qu'elle ne nous est pas favorable. Il me reste encore assez de sensibilité pour me réveiller souvent : & la seule envie de savoir comment les jours gras se sont passés par rapport à vous, me feroit envoyer mon Courier. La pauvre Me. de Barneval n'est donc pas assez heureuse pour mourir ! Vous en avez usé selon cette prudence que j'admire en vous, dans l'affaire de Mrs. de Rohan & de Villeroi. Ce dernier me paroît content de vous : je crains plus les Courtisans que les Auteurs. Je vois bien qu'il ne faut pas espérer un raccommo-

(1) En cassant le Testament du Roi.

dement. M. le Maréchal d'Harcourt a raiſon de ſe tenir dans ſa famille : la campagne vaut mieux que Paris. On me mande pourtant que les Provinces ſont dans une grande miſere. J'apprends de mauvaiſes nouvelles du Roi d'Angleterre.

LETTRE CI.

De Mad. de Caylus.

Ce 27 Février 1716.

C'Eſt aujourd'hui la conférence : elle doit être déciſive : le Chancelier dit qu'il faut finir l'affaire, le Régent, qu'elle l'eſt, & tout le reſte, qu'elle ne le peut être. Bien des gens ſenſés ne croyent point que celle des Princes puiſſe être jugée : la requête que les Ducs viennent de préſenter, y jette un nouvel embarras, & fournit, ce me ſemble, un nouveau prétexte à M. le Régent : par-là, les Ducs ſe ſont ôté le pouvoir de juger ainſi, en tout, je trouve que cette requête eſt plutôt un bien qu'un mal. M. d'Argenſon eſt mieux : mais il a pourtant encore une petite fievre qui le mine.

Me. la Duchesse de Noailles a un rhumatisme qui la fait beaucoup souffrir.

Le Cardinal de Polignac a reçu une lettre du Cardinal del Giudicé, qui lui mande pour nouvelle que Me. des Ursins vient en France, apparemment pour quelque chose de bien important, puisqu'on envoye un si grand personnage. Que dites-vous de l'effronterie de cet Italien ?

Je suis un peu lasse : il n'y paroîtra pas demain ; mais je vous ai laissée bien abattue, ce me semble : ce qui m'inquiete bien davantage.

LETTRE CII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 27 Février 1716.

JE n'écrirai point aujourd'hui à M. le Duc du Maine par discrétion : il ne faut pas abuser de la bonté qu'il a de m'instruire de tout ce qu'il m'est nécessaire de savoir pour me réjouir ou pour m'affliger. Il y a tant de mesures à garder, que l'on ne sait que dire. Le petit mot de M. de Dangeau

m'a fait plaisir : je n'en ai point de plus grand que d'être en commerce avec ceux qui ont aimé le Roi : il en coûte quelques larmes, mais elles sont plus douces que celles qu'on verse sur l'ingratitude des Courtisans.

St. Cyr ne me fournit rien pour remplir mes lettres : nous n'y entendons parler que de maladies. Je voudrois soulager mes pauvres ; mais je n'ai point d'argent. Je suis toujours dans l'incertitude, quoique j'aye fort à me louer du traitement qu'on me fait : je ne laisse pas d'être inquiete pour St. Cyr : les peines suivent par-tout. Il est triste de dépendre des gens qu'on n'aime point. Le sort du Duc du Maine me prouve que j'ai bien fait de ne m'être pas élevée.

LETTRE CIII.

Ce 8 *Mars* 1716.

JE commence dès aujourd'hui à vous répondre, ma chere niece, & par un article que je pourrois oublier : c'est la lettre que j'ai reçue ce matin de M. de Murçai, qui veut que j'écrive à M. le Régent ou du moins au Duc de Noailles,

pour le payement de la pension de ses enfants. Je vous prie de lui dire que je ne puis faire ni l'un ni l'autre, & qu'il ne me faut plus compter. Puisque vous êtes en commerce avec M. de Fréjus, remerciez-le de ce qu'il m'a envoyé : dites-lui que je me tiens trop honorée de son commerce, pour le céder à Mlle. d'Aumale, & que je suis fâchée de ne le pas voir; mais je crains fort que l'année ne se passe avec la petite-vérole. Vivez de bonne heure en vieille, comme j'ai fait, & vous vivrez aussi long-temps que moi. Je suis bien-aise de la maniere dont M. votre fils en use avec vous : il ne fait que son devoir : mais qui est-ce qui le fait ? que tant de vertus ne soient pas inutiles ! Les enfants des hommes auroient grand tort de faire du mal à celui que vous nommez Abel : car il n'en voudroit faire à personne. Où ira-t-il si la Lorraine n'ose le garder ? L'Archevêque de Rouen est comme Job, affligé dans son corps, réduit dans son lit, affligé dans son cœur par l'état de la Religion, & de la perte que nous avons faite, insulté par tous ceux du parti, vilipendé en pleine audience, pour un procès qu'il ne peut perdre, mais qu'on veut plaider pour le traiter de calomniateur. L'affaire du pre-

mier Président sera un surcroît de douleur. Il me paroît que les Prélats, qui soutiendront le bon parti, voudroient que M. le Cardinal de Rohan ne s'éloignât point: il ne peût pas faire ce qu'il feroit s'il étoit de l'Eglise de France : mais il parlera au Régent avec plus de poids, d'autorité & de facilité. Il soutiendra M. le Cardinal de Bissy & tous les autres : son nom & son mérite sont d'un grand poids. Si j'osois le prêcher, je lui dirois qu'il faut joindre à ses talents la piété qui les fait valoir.

Ce 9 *Mars*. Je voudrois savoir les démêlés de votre frere, & de votre neveu: je serois bien fâchée qu'ils dégénérassent du courage de leurs peres.

Soyez ferme dans le dessein de ne point augmenter votre dépense, & d'arranger l'avenir : ce n'est que la vanité qui nous porte à vouloir tant de choses : le nécessaire, même abondant, ne va pas loin. Tout ce que votre Philosophe voit & entend, doit le confirmer dans sa résolution : la durée en fera le mérite devant les hommes. Dieu veuille la rendre utile au salut ! Je suis bien-aise que l'état de M. Desmarets ne soit pas si mauvais qu'on l'avoit dit : celui de M. le Duc du Maine trouble fort mon repos. S'il est vrai

que Me. la Duchesse & M. d'Antin gouvernent M. le Duc, notre Prince sera à plaindre. Sans être habile en politique, j'ai bien compris que la tranquillité des Anglois seroit mauvaise à tout le monde; mais la nature de leur Gouvernement me fait espérer que ce repos sera bientôt troublé.

Ce 10 *Mars.* J'ai reçu ce matin une lettre de M. le Maréchal de Villeroi, qui me paroît aussi affligé que les premiers jours. St. Cyr pourra bien devenir un lieu de tourment pour moi : on ne paye d'aucun côté, & la dépense journaliere est forte : on ne subsiste que par le crédit, acquis en payant comptant. Il m'est revenu que dans le Conseil des Finances, où l'on demanda les vingt mille écus que le feu Roi a donnés aux Demoiselles qui sortent, Fagon s'étoit recrié, en disant qu'un Régiment en subsisteroit. Oui, s'il étoit question d'établir St. Cyr : mais bâti à la satisfaction de toute la Noblesse de France, il doit être sans doute soutenu. Vous voyez, ma chere niece, que je ne manque pas de peines : je serois bien fâchée que ce propos revînt au pere de Fagon.

Je suis en peine de M. de Guignonville : vous connoissez mon imbécillité sur les

affaires : & vous ſavez auſſi que je ne vivois pas pour moi ; de ſorte que je ne ſais déja plus où j'en ſuis. Ce détachement de tout m'attire aujourd'hui bien des peines ; cependant je ne m'en repens pas.

LETTRE CIV.

Ce 15 *Avril.* 1716.

TOut ce qui me plaît à vos ſoupés chez vous, eſt l'intérêt de la Ducheſſe de Noailles, que vous accoutumez à la bonne compagnie ; du reſte, je ne crois pas que vous y ſoyez à votre aiſe, & la dépenſe & le déſordre me font de la peine. Que deviennent à tout cela vos deux enfants ? Le Maréchal paroît bon & fidele ami, mais je le crois tyrannique.

Je conſens au voyage du Cardinal de Rohan, par la raiſon du retour en cas de beſoin : je crains bien même qu'on ne le faſſe pas revenir. Il me ſemble que ce temps eſt toujours rempli de parties de plaiſirs : la belle ſaiſon, la ſortie du Carême inſpirent quelque joie. Me. la Ferté eſt bien propre à inſpirer le ſilence aux gens ſenſés. La promenade au bois de Vincennes

Vincennes est encore des maisons dont vous me faites souvenir. Je tâcherai de profiter pour M. du Maine des choses que vous & d'autres m'apprenez. Le paquet de M. de la Haye est mauvais : je ne le crois pas capable de l'avoir imaginé pour plaire à Madame de Berry, mais bien d'être entré dans quelque politique de Madame d'Orléans, qui, dans de certains temps ménage sa fille.

Il faut donc aimer les Quiétistes : je le veux bien. M. le Chancelier ne trouve pas l'Etat mal gouverné : il espere de la Chambre de Justice : il n'est pas engoué de sa faveur : il me parut assez tranquille, & toujours sage. J'approuve fort un remerciment à M. d'Antin : il est, comme tous les autres, composé de bon & de mauvais.

M. le Chancelier ne me dit rien de la Noblesse.

M. le Curé de St. Sulpice seroit une grande perte. Madame de Ventadour m'écrit une grande lettre sur la merveilleuse représentation du jeune Roi, & trouve qu'il ressemble à celui que nous pleurons. Je ne puis croire que sa santé ne soit pas intéressée à de si longues contraintes.

Ce 16 Avril. La Reine d'Angleterre

ſort d'ici : vous vous doutez bien que cette viſite m'a fait plus d'honneur que de plaiſir ; elle étoit précédée de celle de Madame d'Havrincourt, qui m'a bien fait pleurer nos pertes ; elle y eſt ſi ſenſible, que mon amitié pour elle en eſt augmentée.

Vous ſavez qui j'ai vu. Il y eut des temps où je me trouvai fort bien avec M. de Fréjus : il y en eut d'autres, terribles par rapport à la Religion ; mais je n'aurois pas été malade, ſi j'en étois demeurée à lui. Les larmes que je verſai avec Me. d'Auſſy, me donnerent une douleur de tête dont je ne ſuis pas encore remiſe. J'attends demain M. le Duc du Maine, & ſa converſation me fait peur. Adieu, ma chere niece, juſqu'à Lundi, ſi quelque contradiction nouvelle ne s'y oppoſe pas.

LETTRE CV.

De Mad. de Caylus.

Ce 3 Mai 1716.

VOus ne voulez point à ce que m'a dit M. le Maréchal de Villeroi, que j'envoye à St. Cyr : mais vous voulez bien, ma chere tante, que je profite des occasions qui se présentent : celle de M. de Fréjus me fait plus de plaisir qu'une autre, parce qu'il vous dira des choses agréables du jeune Roi ; mais l'Eglise vous serrera le cœur.

Il y a bien du bruit dans la Maison de Conti : la mere a dit à son fils des choses qui la font blâmer de tout le monde : on est bien à plaindre d'avoir tort avec de telles gens. Les portes du Luxembourg fermées révoltent tout le quartier, & raniment les faiseurs de chansons. Mais ce qu'il y a de pis, c'est que la Chambre de Justice ne produit encore rien, & qu'on ne sait ce que devient l'argent qui a été porté à la Monnoie ; tout le monde, au moins ceux que je vois, est dans un état si souffrant, que la vie en

devient trifte de plus en plus. C'eft demain la noce de nos Rohans, que je ne prends point du tout à cœur. J'apprends que M. le Maréchal de Villeroi vient de partir tout-à-l'heure pour aller à St. Cyr; que de chofes il vous dira! il fe foulagera, & vous accablera : pourvu encore, qu'il ne vous aille pas donner un accès de fievre! Paffons vite au Curé d'Avon, que je vis l'autre jour avec grand plaifir; ne le verrez-vous point auffi? ou ne l'avez-vous pas déja vu? Il ne dit rien de trifte; il me paroît même que nos amis font riches; ils le font en effet, puifqu'ils ne defirent rien. Nous avons eu un accident, qui a été réparé par le Sacrement, & qui n'eft pas même arrivé à un de nos néophytes.

Le vieillard de la Ducheffe de Noailles eft mort le même jour que fon argent eft fini. Me. Fagon eft morte fubitement. M. fon mari l'a appris d'une façon qui devoit le tuer. On lui tait ce coup de foudre : on le laiffe aller jufqu'à la porte de la chambre : là on l'affomme de ces mots : *Madame eft morte.* Il fut faifi : il fe porte mieux. Adieu, ma chere tante; je vais me coucher à votre intention.

LETTRE CVI.

De Mad. de Maintenon.

Ce 4 Juin 1716.

JE ſuis bien fâchée de la Maréchale d'Harcourt pour les familles qu'elle afflige.

Il faut eſpérer que de l'extrémité où eſt l'affaire de l'Egliſe, naîtra quelque changement : ou bien il faut ſe préparer à un ſchiſme ; la propoſition d'aller à Maintenon eſt impraticable. Paparelle eſt très-criminel, & les exemples ſont néceſſaires : cette affaire-là ne m'agite point. J'ai bien cru que l'état de la Maréchale d'Harcourt vous affligeroit & vous occuperoit : je crains fort qu'elle ne ſoit morte. Je partirois pour Conſtantinople, comme votre fils, ſi j'avois quelques années de moins.

Ce 5 Juin. Je ne manquerai aucune occaſion de concilier les perſonnes dont nous deſirons l'accommodement ; mais il me ſemble que Me. de Ventadour a raiſon de ne pas vouloir ſe ſéparer de Mrs. de Rohan. Vous prenez un bon parti ſur les

pensions : votre sagesse est un grand trésor : c'est la maudite opinion, qu'il faut faire comme les autres, qui a tout perdu. On nous mande que les portes du Luxembourg n'ont été fermées que parce que vous vous y promeniez trop tard : n'estimez-vous pas, après cela, nos Nouvellistes ? Je ne vous reconnois pas à cet exercice outré. Me. la Princesse de Conti a toujours été du parti : elle se contraignoit pour le Roi, & le trompoit : je ne lui ai jamais donné le plaisir de croire qu'elle me trompât aussi, quelque parole qu'elle eût donnée en ma présence. Je lis avec plaisir le Journal de M. de Dangeau : j'y apprends bien des choses dont j'ai été témoin, mais que j'ai oubliées. Personne ne contribue plus que vous à mon amusement, ma chere niece ; vous me mandez de vos nouvelles & de celles de nos amis : vous faites mes commissions sans en paroître fatiguée : que me faut-il de plus ? J'apprends que la Maréchale d'Harcourt est morte : j'en suis bien fâchée pour deux familles, qui méritoient d'être heureuses.

Ce 6 Juin. Je vis hier M. le Duc du Maine moins abattu de corps & d'esprit, mais avec tout l'ennui de la plus triste vie. Je n'ai point trouvé la Reine aigrie

contre Bollingbrock : elle ne le soupçonne pas de trahison. J'espere que j'embrasserai bientôt ma fausse niece, (Madame de Caylus) ce qui ne me sera pas indifférent. Entre vous & moi, M. & Me. Desmarets veulent me voir, & je ne le veux pas ; soutenez-moi bien sur la retraite : un autre parti seroit ridicule. Il ne me convient de m'exposer, ni aux faux empressements des heureux, ni aux ennuis des disgraciés, ni aux murmures des mécontents, ni à la curiosité des indiscrets.

Ce 8 Juin. Il est vrai, Madame, qu'il n'y a pas grand'chose à répondre sur votre lettre ; mais on doit être content, le jour qu'on n'apprend rien de fâcheux : il est encore vrai qu'on craint tout pour le lendemain : car il me semble que tout est disposé pour quelque événement terrible sur les affaires de l'Eglise. Je vous plains le jour que vous irez faire votre cour à Madame de Berry. On dit que tout augmente de prix, depuis ce qui s'est fait sur la monnoie ; ainsi l'un revient à-peu-près à l'autre. Beaucoup de gens disent que la suppression des billets sera toujours un bien : mais est-on assuré qu'on n'en remettra pas, si l'on en espere la moindre utilité ? Je vous prie, ma chere niece, de demander de ma part, à notre Maréchal, d'ob-

tenir de Me. la Duchesse de Ventadour les entrées libres chez elle pour Madame d'Haussy : rien ne peut lui faire plus d'honneur dans le monde : mais rien aussi ne peut lui nuire davantage que de ne les pas avoir. Si Me. de Villefort n'a pas su se les conserver, c'est son affaire : mais cette pauvre petite femme ne doit pas en pâtir. Je répondrois que Me. de la Lande n'en sera pas fâchée : Me. d'Arcy ne sera peut-être pas de même : démêlés d'enfants, qu'il faut compter pour rien : je suis persuadée que ma priere ne sera pas désagréable à Me. de V. La misere de Me. d'Haussy m'attendrit tous les jours pour elle : nous n'aimons point à voir les ouvrages de notre Roi renversés, & renversés si promptement.

LETTRE CVII.

Ce 19 Juin 1716.

N'Est-il pas vrai, ma chere niece, que nous fûmes plus affligées de nous quitter, que nous n'avions eu de joie de nous voir, quoique j'eusse passé une journée entiere dans la même place, sans en sentir la moindre lassitude, si ce n'est d'a-

voir un peu trop parlé, dont je suis désaccoutumée ?

Je vis hier Me. la Duchesse de Chevreuse, qui me donna un grand mal de tête; je la trouvai toujours la même : elle me dit mille choses obligeantes de la part de Madame de Levis, qui me toucherent; mais je n'y répondis point, voulant oublier tout & être oubliée : elle me dit ce que M. le Duc veut faire demain contre M. le Duc du Maine; ce qui n'a pas peu augmenté le mal de tête de cette nuit. Je voudrois bien ne me plus souvenir de ce que j'ai laissé à la Cour : c'est trop d'en avoir les agitations avec l'ennui de la solitude. Les *Mémoires* de M. de Dangeau m'amusent très-agréablement : c'est dommage qu'il n'écrive pas aussi lisiblement que nous! Je ne crois pas qu'il y ait de mal à me les faire lire par Mlle. d'Aumale : elle voudroit en extraire ce qui me regarde, & quelques autres articles. Je m'adresse à vous pour en demander la permission, afin qu'il la refuse plus librement, s'il le juge à propos.

Ce 20 Juin. Vous savez que notre chere Dauphine disoit que Me. d'Harcourt ressembloit à la vertu : vous voyez qu'elle soutient en tout ce personnage : M. d'Harcourt est trop heureux, si Dieu

lui fait miséricorde : que faisoit-il sur la terre ? Remerciez bien M. de Dangeau de la permission qu'il me donnera sur ses *Mémoires* : ils sont si agréables, que j'ai tout lu : vous entendez ce que cela veut dire. Ne s'est-il point trompé, quand il dit que feu M. le Duc tenoit une boutique ? Je ne me souviens point de lui dans nos plaisirs : mais comme il a écrit tous les jours, il est plus aisé que je me trompe que lui : il m'écrit quatre mots fort galants : il y a long-temps que je n'avois ouï parler de la beauté de mes yeux : je les ai encore assez bons pour vous écrire souvent.

Ce 9 Juillet. Madame la Princesse aura de la peine à faire huit lieues pour me voir : ne sait-elle pas qu'il ne peut y avoir aucune utilité à ce qu'elle me dira ? J'ai vu M. le Duc du Maine qui me paroît toujours moins effrayé que moi sur ce qui le regarde : je ne l'ai pas trouvé fort vif sur l'affaire de M. de Berwick. Me. de Dangeau m'a envoyé ce matin des vers de Geneve à la Sorbonne : ils sont très-mal copiés, & il y manque même un vers entier ; du reste, ils sont assez jolis. Les *Mémoires* m'amusent toujours. Voilà donc la guerre de l'Empereur avec le Turc déclarée ! je voudrois que M. votre fils y

fût avec quelque inſpecteur ; ce qui eſt difficile. Vous ne manquerez pas d'expédients pour tromper Me. de Mailly : il vaut mieux s'en ſervir que la laiſſer dans le beſoin. Vous êtes trop aimable pour ne pas voir qu'il ne convient pas à une perſonne retirée, & retirée pour de ſi bonnes raiſons, de paſſer ſa vie à concerter des rendez-vous : quand le jeune Roi aura des hommes, on ſera moins empreſſé à me voir.

RÉPONSE.

JE vis hier une lettre de M. de Châlons votre ami, qu'il écrit à un des ſiens du Parlement de Dijon, qui me paroît ſi bien, que je ne doute pas qu'elle n'ait votre approbation. Je vous l'enverrois ſi je pouvois imaginer qu'il ne vous l'eût pas envoyée lui-même. Les zélés du parti ſont bien animés contre l'Auteur des vers que vous avez lus, & prétendent que c'eſt un homme à pendre. Pour ceux de leur libelle, ce ſont des Saints qu'il faut canoniſer : ainſi de tout. Vous donc, ma chere tante, qui ne vous reſſentez en rien de la corruption du ſiecle, ne condamnez pas à la peine d'un exil inſupportable, une petite niece, qui ne l'a

pas mérité. Vous aurez aujourd'hui le Maréchal de Villeroi, qui ne vous laissera rien ignorer. Je n'ai donc, ma chere tante, qu'à vous donner le bon jour, & dire que j'envie tout ce qui vous voit.

LETTRE CVIII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 11 Juillet 1716.

VOus êtes trop prudente pour écrire en Espagne, ni pour en rien recevoir que vous ne puissiez afficher : il me semble que c'est l'endroit délicat, & on ne cesse de dire que toutes les lettres sont ouvertes. Non, vous n'avez point l'air d'une plaideuse, mais vous ne pouvez trop penser à vous procurer du repos pour l'avenir ; car il vient un temps où tout nous manque. On nous assure que la chambre de Justice finira bientôt par des taxes sur tous les Financiers, & qu'il n'y a que ce moyen pour avoir de l'argent, & pour établir le commerce. Les espérances sur les affaires de la Religion ne sont pas bonnes : Dieu nous abandonneroit-il à

Je n'ai rien à dire sur Me. de Maisons : ce qui s'est passé sur son mari n'est pas glorieux à sa mémoire : je ne sais s'il est public : notre Chancelier y fait un beau personnage. Il faut suspendre son jugement sur la Chambre de Justice, & en juger sur l'événement. Vous êtes excessive dans vos présents : ma favorite en est charmée. On attend avec impatience la vraie niece : on croit que c'est une nation qui donne toujours : on en sentira la différence, & moi aussi.

Me. de Dangeau m'a envoyé ce matin un Mémoire de M. du Maine, très-bien fait, ce me semble; mais que servent les raisons contre un homme (M. le Duc) qui dit qu'il a une aversion pour ce pauvre Prince, comme on a pour certaines bêtes ?

Ce 13 Juillet. En vérité, ma chere niece, je ne saurois croire que vous ne renonçassiez de bon cœur au plaisir de me voir, si vous pouviez comprendre ce que je souffre des visites que je reçois. Elles sont mauvaises à mon salut, à ma santé, à mon repos, à ma conduite : les conversations ne sont pas agréables, & l'on entend toujours recommencer ce qu'on voudroit ignorer : & les nuits sont cruelles.

M. le Maréchal de Villeroi a bonne opinion de la Chambre de Justice; mais il ne croit pas qu'elle finisse sitôt.

LETTRE CIX.

Ce 12 Juillet.

MR. Couturier passe, ce me semble, pour fort honnête homme; mais je crains qu'il n'ait pas de fonds. Il me paroît qu'on est plus déchaîné que jamais contre la Chambre de Justice; on criera toujours tant qu'on ne verra point d'argent.

J'attends avec impatience le troisieme livre des *Mémoires* qui m'amusent si fort, mais que je lis trop vîte. Je voudrois fort que Madame d'Orléans fût bien: & tout cela, par rapport à M. du Maine, dont l'état me déchire le cœur. M. de St. Sulpice ne profitera pas beaucoup, à ce que je crois, de son zele pour la sainteté de M. le Duc, qui ne me paroît pas fort touché des bonnes œuvres. Je plains fort M. Chamillard; & je lui ai écrit, quoique je ne me croye pas trop bien avec lui.

M. le Maréchal de Tessé m'écrit une

lettre de trois pages, pleine d'esprit, de sentiments, de délicatesse; & tout cela, pour nous demander de ne point envoyer de Demoiselle de St. Cyr à une place de Régale dans une Abbaye, qu'il vient d'obtenir pour une de ses parentes : j'aimerois mieux y payer sa pension, que d'écrire de si belles choses.

Ce 22 Juillet. Je n'imagine point de fin dans les affaires de l'Eglise que par la rétractation ou la condamnation de M. le Cardinal de Noailles : la premiere lui seroit honorable aujourd'hui : il a reçu assez d'encens : tout autre accommodement ne sera point, ce me semble, avantageux à la Religion, & n'empêchera pas les progrès du Jansénisme.

LETTRE CX.

JE commence à répondre à la derniere Gazette : la longueur me met dans la confusion ; mais c'est le plus agréable supplément à l'absence. Plus j'ai pensé à Mlle. de Courcillon, plus j'ai trouvé que je ne devois pas m'en charger, quand j'aurois une chambre à lui donner. M. le Maréchal de Villeroi est bien malheureux

de ne pouvoir aimer qu'un objet inaccessible ! il m'a proposé de parler pour votre pension : je l'ai prié d'attendre, dans la crainte qu'il ne gâte quelque chose, & qu'il n'y ait quelque tracasserie entre le Duc de Noailles & lui par M. le Duc d'Orléans : on voit bien des moyens pour gâter, & nul pour réussir. Je n'espere aucun accommodement aux affaires de l'Eglise. On m'a dit, ce matin, que la Chambre de Justice finira dans deux mois : je ne le crois pas. Il est, ce semble, encore plus difficile de finir les affaires des Princes : on dit que M. le Comte de Toulouse veut bien céder quelque chose pour la paix, parce qu'il est sage, & que M. le Duc du Maine tient ferme à ne rien céder : ce qui en lui s'appellera foiblesse. J'ai vu Blouin, ce matin, qui m'a fait souvenir de l'empressement avec lequel M. du Maine vint au lever du Roi, à la mort de M. le Duc, pour parler en faveur de celui qui le persécute à présent : on ne comprend pas en effet le sujet de sa haine : je la pardonnerois au Prince de Conti, qui a souffert réellement de la prévention du Roi contre les Princes du Sang ; mais M. le Duc a tout ce qu'il a pu desirer, & avant de l'avoir demandé. Le Régent est incompréhensible de ne les pas

remettre à la majorité : il ne décideroit rien. M. du Maine croit qu'il vaut encore mieux être dégradé par la violence, que de l'être de son consentement : je ne crois point qu'en cela vous le trouviez déraisonnable. Le grand-Prieur a beaucoup d'esprit : je ne suis pas surprise qu'il ait bien parlé. C'est dommage que la disgrace d'Alberoni n'ait pas été plus longue ! On m'a expliqué les lettres des Régiments, en faveur de l'ancienne Catholicité ; ils ont raison. Il n'est pas nécessaire, ma chere niece, de vous dire qu'il ne faut pas qu'il paroisse que je dis un mot sur les Princes, non que je me cache d'être dans les intérêts des nôtres ; mais on pourroit dire ce qui ne leur conviendroit pas. Me. de Simiane ne vous pardonnera jamais votre changement : Dieu veuille le récompenser ! vous soutenez présentement la foi que vous avez combattue. Rien n'est plus raisonnable que ce que vous me mandez de Me. de Dangeau à l'égard des Chevaliers de St. Lazare : elle est charitable, & les pauvres Goulhers lui ont toujours fait pitié. On ne peut trop estimer M. de la Feuillade sur son procédé avec M. de Chamillard. Quand il feroit vrai que les préventions de M. le Cardinal de Noailles feroient fin-

ceres, je ne comprends pas comment il ſe pardonne d'anéantir l'Epiſcopat.

Ce 6 Août. Bon jour. On m'aſſure que la paix avec le Turc ſe fera bientôt. A l'égard de votre fils, attendez le temps des réflexions, qui, je crois, viendront tard dans cette tête-là.

Me. de Ventadour, prête à quitter le Roi, me veut parler ſur ſon éducation. On dit, mais c'eſt peut-être dans le parterre, que M. Deſmarets rentre dans les Finances, qu'il ſera Contrôleur-Général, & le Duc de Noailles Sur-Intendant. Tout ce qu'on dit d'Eſpagne eſt affreux : il y a ſans doute de l'exagération.

LETTRE CXI.

Ce 20 Août 1716.

UN meſſager de M. le Duc du Maine interrompit hier au ſoir ma lettre : vous croyez bien, ma chere niece, que la ſienne ne m'inſpira pas de la gaieté : elle ne m'apprit pourtant rien de nouveau. J'ai toujours bien cru que nos Princes ne tiendroient pas contre M. le Duc, ni les édits du feu Roi contre le Parlement, qui ſe fait un honneur & un plai-

sir d'anéantir ce qu'il avoit enregistré : il faut attendre un temps plus favorable. Je voudrois bien savoir par où les amis de M. le Duc soutiennent ce qu'il fait contre ses plus proches parents, & contre les intentions de son bienfaicteur, sans qu'il puisse lui en revenir ni gloire ni utilité. Votre ami, M. de Valincourt, est-il bien à son aise entre M. le......, son intime, & son maître (le Comte de Toulouse,) dont cet intime se déclare l'ennemi? Comment peut-on blâmer M. le Comte de Toulouse d'avoir été au Parlement, n'étant point parent? Le Duc de Noailles a un grand courage : Dieu veuille le bénir! je n'entends point parler de lui. Les Jésuites sont accoutumés aux révolutions, & se tireront de celle-ci comme des autres. Je croyois que M. le Chancelier avoit empêché l'établissement des Anabaptistes : & je savois la conduite de M. de la Houssaye : toutes les erreurs sont indifférentes à ceux qui ne sont pas bons Catholiques : vous voyez ce que deviennent les objets de votre admiration. Je n'ai pu lire sans étonnement la docilité de M. le Duc d'Orléans pour le Parlement : il pourra s'en repentir. Je suis moins surprise du retardement de M. le Cardinal de Noailles : il ne s'est jamais dé-

menti là-dessus. Je suis bien fâchée de l'état de M. de la Vrilliere, pour lequel on doit craindre jusqu'à la fin : je suis plus indifférente sur celui du Prince de Conti.

Me. de Dangeau a une humeur merveilleuse, & il falloit d'aussi grands malheurs que les nôtres, pour lui ôter la joie : elle la retrouve à sa campagne, parce qu'elle n'y voit personne. Je plains plus Me. de Pompadour que Me. d'Elbœuf. La présence de M. le Cardinal de Rohan ne peut être que bonne : il fortifiera & consolera le bon parti ; mais il n'y aura pas d'accommodement, & je ne sais si l'on doit en desirer un mauvais. Redonnons à notre commerce son ancienne liberté : le Régent a bien autre chose à faire qu'à lire nos lettres !

Le 30 au soir. Rien n'est plus ennuyeux que ces visites qui filent : on s'ennuye moins quand on n'attend personne. Il y a bien des heures dans le jour, où Me. la Princesse d'Espinoy voudroit être avec vous.

Me. la Duchesse de Sforce n'est point propre à égayer un repas : son fort est le raisonnement. Le Prince de Conti ne mourra point : on dit à Paris qu'il a forcé Madame sa femme de s'enfermer avec

lui. Pouvois-je prendre un autre parti que celui que j'ai pris, ma chere niece? J'admire les louanges qu'on me veut donner là-dessus: me voudriez-vous à Paris, recevant des visites? je jouerois là un beau rôle.

Ce 31 Août. J'attends demain M. l'Archevêque de Rouen, qui me confiera ses peines sur l'état de l'Église: tout ce que je vois me parle de ses malheurs.

M. le Duc du Maine sort de ma chambre, sensible comme il l'est en tout, mais rien moins que foible; jamais conversation ne fut plus triste & plus courageuse. Adieu: je suis poursuivie en quelque lieu que j'aille: je suis née pour mourir des maux d'autrui. Je finis hier ma journée par les matines pour le service du Roi: jugez de l'état où je suis.

LETTRE CXII.

Ce 2 Septembre 1716.

C'Est quelque chose que M. le Duc n'obtienne pas de précipiter son affaire: il peut arriver bien des choses avant la St. Martin: j'ai de la peine à comprendre un accommodement. Je n'ai point

douté que M. le Prince de Conti ne se tirât de la petite-vérole : la mort n'en vouloit qu'à ceux qui nous étoient chers. Me. de la Vrilliere sauve-t-elle sa beauté avec sa vie ? Il me semble qu'elle n'en abuse point. Ne soyez point en peine de moi : qu'ai-je de mieux à faire que de languir ?

Vous passez trop légérement sur le Duc de Noailles, quand vous dites qu'il a besoin de courage & d'expédients : son état est-il empiré ? La disposition de Mr. d'Elboeuf en faveur de Mlle. de Noailles est admirable, & mérite tout ce qu'on en dira. Si elle vit encore, & qu'elle soit assez malheureuse pour se soucier de mes compliments, dites-lui que je n'écris point sans parler d'elle. Je vous donne plein pouvoir pour les agonisants qui auront cette foiblesse; mais s'il en échappe quelqu'un, au nom de Dieu, qu'il ne vienne pas m'en remercier. L'état de Me. d'Elboeuf est assez touchant pour exciter l'éloquence que Me. de Pompadour a héritée de M. son pere.

Ce 3 Septembre. J'appris à Me. de Dangeau le personnage de M. de...... dans la proposition des Anabaptistes : elle a peine à croire qu'il ait tort. ......

La journée d'hier ne se passa pas si

agréablement entre Me. de Dangeau & moi, que la soirée du Jeudi : elle me fit le matin un long éclairciſſement ſur le Janſéniſme, dans lequel elle me montra tout ce que j'avois cru voir en elle ; il n'y a point de Janſéniſtes : c'eſt un prétexte pour perſécuter les plus honnêtes gens : leurs mœurs ſont reſpectables : le contraſte de M. le Cardinal de Noailles & de M. le Cardinal de Rohan n'y fut pas oublié : tout ce que nous appellons le bon parti vouloit plaire au Roi par intérêt, &c. Voilà ce qui fut amplement traité entre nous & fort franchement de part & d'autre : elle dit avec raiſon que les femmes ne devoient point ſe mêler de parler là-deſſus, & qu'elle n'y vouloit point entrer. Nous nous ſéparâmes pour aller à l'Egliſe : nous dînâmes, & nous entrâmes dans une autre converſation ſur l'affaire des Princes : elle a une grande eſtime pour la fermeté de M. le Duc, & croit qu'il ſeroit capable de bien gouverner. Nous finîmes par des propoſitions de venir paſſer quelques jours ici, dont la plus ſenſée fut de vous mettre dans ces beaux greniers qui ne peuvent être remplis, & qui en effet ſont très-vuides. Elle me pouſſa à bout ſur tout cela, & je demeurai ſi épuiſée, que je

n'ai presque pas dormi. Au premier mot que j'en dis à Mlle. d'Aumale, elle me répondit qu'elle s'étoit apperçue, dans ce qu'elle avoit eu à traiter avec Me. de Dangeau, qu'elle ne revient jamais de ses idées. Il ne faut donc plus disputer, ma chere niece, mais vous conformer par amitié à mes raisons ou à mes bizarreries. Je vous prie donc de venir ici le moins que vous pourrez, de m'avertir quand vous y viendrez, & de ne plus dire un mot pour obtenir la permission d'y coucher.

Je suis bien fâchée de voir la conduite que la Duchesse de ** tient avec son mari, qui la rendra très-malheureuse à l'avenir: je sais tout ce que vous avez fait pour la rendre raisonnable. Vous m'avez si bien mise dans les intérêts de M. de Levis, que je suis fâchée du dégout qu'on lui donne, en mettant le Comte d'Evreux au Conseil de guerre.

LETTRE

LETTRE CXIII.

Ce 6 Septembre 1716.

N'Allez pas croire que les disputes dont je vous ai rendu compte, ayent mis la moindre froideur entre Me. de Dangeau & moi. Je lui répondis, ce me semble, avec beaucoup de douceur sur le Jansénisme : & les instances qu'elle me fit pour demeurer ici quelquefois, étoient accompagnées de tant de tendresse, qu'il faudroit être la brutalité même pour n'en être pas touchée. Je ne comprends pas qu'on puisse avoir tant de goût & d'amitié pour une personne qui ne peut plus être un objet de pitié, de dégoût & de tristesse. Dites-lui, je vous prie, que je viens de recevoir une lettre d'elle, datée du 25 d'Août, fort longue, ce qui ne lui arrive pas souvent, & toute remplie d'agréments, ce qui lui arrive toujours. Elle me propose, pour mon amusement, de lire quelques Histoires divertissantes, & m'assure que tout me seroit permis en l'état où je suis : je le voudrois bien, & n'en ferois point scrupule : voyez ce que vous pourriez me prêter ou acheter :

consultez vos lecteurs ; car il me semble que vous avez des amis de toute espece.

8 *Septembre*. Vous êtes plus vive que moi sur le Jansénisme : je vous le pardonne : il faut bien souffrir que chacun pense à sa mode. Il est vrai que la conformité des sentiments augmente bien l'amitié : je l'ai éprouvé en vous ; & la maniere dont vous êtes, me doit consoler sur Me. de Dangeau. On m'a dit que M. le Duc de Noailles & Me. la Maréchale d'Estrées ont donné des soupers au Régent, dont la Duchesse de Noailles n'a pas été : je m'en suis réjouie : c'est le meilleur personnage qu'elle puisse faire ; & si c'est le Duc qui l'exclut, c'est la meilleure preuve qu'il puisse lui donner de son estime : mais pour un homme chargé d'un fardeau si pesant, il donne bien du temps à ses plaisirs. J'ai de l'inquiétude sur lui. Il me semble que les choses ne se raccommodent pas, & je trouve qu'on l'espere moins qu'on ne faisoit il y a trois mois. Je crois, comme M. le Cardinal de Rohan, que son voyage sera inutile.

M. le Maréchal de Villeroi me parla de lui de la maniere la plus obligeante : je vous le dis sans dessein : car il ne me paroît pas que cette affaire se puisse re-

nouer, non plus que les autres : il n'a pas manqué de me dire, que si M. le Cardinal de Noailles ne finit, il sera ôté du Conseil de conscience.

Je ne suis jamais pressée du retour du messager : les nouvelles qu'on reçoit de Paris, ne réjouissent point les solitaires. J'attends M. le Duc du Maine : ce sera sa quatrieme visite dans cette semaine : je ne puis me croire retirée. Je reconnois bien le P. de la Tour (1) à ce que vous m'en mandez : il a toujours donné des conseils très-sages, mais peu suivis.

LETTRE CXIV.

Ce 11 Septembre 1716.

MOnsieur le Duc du Maine sort de ma chambre : je l'ai trouvé le même, persuadé qu'il ne faut pas se dégrader de son consentement, mais souffrir ce que la loi du plus fort voudra faire, & y revenir en temps & lieu. Je n'entends pas l'endroit de votre lettre, où vous dites qu'ils ne pourront revenir, s'ils ne se

(1) Général de l'Oratoire.

laiſſent condamner : c'eſt un raiſonnement tout contraire : la défenſe n'empêche pas l'oppreſſion. Le Prince de Rohan a répondu en honnête homme : on eſt étonné d'en trouver encore. Jamais le Régent n'a eu une volonté ſi ferme que nos Meſſieurs d'Antin & de Torcy. On dit que M. le Duc d'Orléans répond que les affaires de l'Egliſe ſeront finies dans ce mois-ci, & qu'il n'y a rien à craindre du côté de Rome.

Ce 12 Septembre. J'ai paſſé une mauvaiſe nuit ; & pour me repoſer, je dis que je ſuis en retraite, afin de n'être pas interrompue : mais les méditations ſur toutes les choſes dont on me parle, ſont bien terribles. Que vous avez raiſon, ma chere niece, de vous récrier ſouvent ſur les défauts des hommes ! Conſervez bien M. de Fréjus, s'il eſt tel que vous le croyez ; car ſous ce regne, on aura beſoin d'un homme de ce mérite & de ce caractere. M. le Duc du Maine me parut bien content de M. ſon frere, & de Me. la Ducheſſe d'Orléans : mais que peuvent-ils, que s'affliger enſemble ? De la maniere dont on m'a parlé ces jours-ci, M. le Duc de .... eſt dans les plaiſirs de ſon Maître, & s'y conforme en tout. Si le Roi d'Eſpagne maigrit & part de cette manie-

re-là, il ſera difficile de ne pas ſoupçonner Alberoni.

Liſez, je vous prie, la lettre de la Dlle. de St. Cyr : je n'ai pu refuſer ce mouvement de vanité pour l'éducation d'ici ; mais à ce qu'elles vont trouver dans le monde, que leur ſervira-t-elle ?

LETTRE CXV.

Ce 14 *Septembre* 1716.

JE vous envoye la petite mignature que vous deſirez : comme elle eſt de mon invention, je la trouve fort dévote : il faut s'approcher bien près de la Croix pour recevoir cette goutte de ſang. Dieu ne vous en laiſſera pas manquer.

Je ſuis bien fâché du nouveau dégoût que Madame la Ducheſſe d'Orléans vient d'avoir.

Je n'ai point lu les Arrêts : le préambule ne me plairoit pas, & je n'entends rien au reſte : mandez-moi l'effet qu'ils produiſent.

La propoſition de M. le Duc d'Orléans au Premier Préſident eſt, ce me ſemble, une déclaration bien nette qu'il prend le parti du Janſéniſme ; il eſt bien à craindre

qu'on ne ſe ſépare de Rome. Je crois que la déſunion du Chancelier & du Duc de Noailles ſeroit à deſirer.

LETTRE CXVI.

Ce 6 Octobre 1716.

JE reſpire, en me diſant qu'il peut arriver bien des choſes avant le 15 de Novembre, que j'appréhende certainement plus que la mort. Votre peur vous diſpoſe plus à la petite-vérole que la préſence de la petite-vérole même. Mlle. d'Aumale prétend que je dois prier tous mes amis de ne point venir ici, de crainte que vous ne nous apportiez le mauvais air.

Je plaindrois bien ceux qui s'amuſeroient à lire nos lettres. Il ne faut pas héſiter à voir le Prince le plutôt que vous pourrez; vous êtes encore trop jeune pour renoncer à tout; & vous en avez beſoin; mais quand cela ne ſeroit pas, il eſt toujours plus ſage de ne ſe point ſingulariſer. Je voudrois de tout mon cœur que l'union de M. de.... & de Me. d'Orléans augmentât tous les jours, tant pour elle que pour nos Princes, qui les touchent de trop près pour être dégradés. Je n'ai

point vu la Déclaration contre les gens d'affaires. M. le Duc de Noailles me l'avoit promise, en m'assurant que j'en serois fort contente : voilà comme les jugements sont différents. Je savois l'affaire de M. d'Argenson, mais non que M. le Duc de Noailles fût plus brouillé avec lui, que tous ceux dont la Chambre de Justice est composée. Je crois vous avoir déja dit que tout le monde loue M. le Cardinal de Rohan : on lui donne un raisonnement qui paroît bien précis : on prétend qu'il a dit que les Prélats de l'Assemblée ont fait tout ce qu'ils ont cru devoir faire en conscience, & que tout est fini de leur part; que si les autres Evêques trouvent que l'Assemblée en a trop fait, qu'ils en fassent moins dans leurs Mandements; que si l'Assemblée n'en a pas assez fait, qu'ils en fassent davantage; que si le Pape en est content, à la bonne heure. Il me semble qu'on ne peut répondre là-dessus, si ce n'est qu'on voudroit que tous les Evêques se brouillassent avec Rome. Le procédé de M. le Cardinal de Rohan sur le Secretaire est fort de mon goût : je serois bien fâchée qu'il se fût trop avancé.

LETTRE CXVII.

De Mad. de Caylus.

Ce 12 Octobre 1716.

IL n'y a rien de plus avancé ſur les taxes. Le Traité avec la Hollande & l'Angleterre n'eſt pas encore public : tout eſt dans le même état. Me. d'Olonne eſt morte de la petite-vérole, ayant fait ſon teſtament avant d'entrer dans la chambre de M. ſon mari, comptant ſur une mort certaine. Cette maladie ne diminue pas, comme vous voyez, mais elle eſt plus parmi les gens de condition que dans le peuple. Me. d'Armenonville paye le tribut de ſa grande élévation : on eſpere pourtant qu'elle n'en mourra pas. M. le Cardinal de Rohan a trouvé des chemins bien Janſéniſtes, ce ſera bien pis au retour. J'ai impatience d'apprendre ſi M. le Duc du Maine vous a autant affligée que vous vous y attendiez : je ſuis en peine auſſi de ſavoir des nouvelles de Mlle. de Glapion. Bon jour, ma chere tante, mon cœur ſuit & envie tous ceux qui vont à St. Cyr.

RÉPONSE.

Ce 22 Octobre. Vous ne sauriez douter, ma chere niece, que je ne fusse très-aise de vous voir, & je regrette souvent d'être éloignée de vous.

Il est heureux que nos Evêques ne se partagent pas : je suis en peine sur M. de Rouen : je sais qu'on le demandera, & encore plus certainement, qu'il ne relâchera rien : il voudroit ne point aller à l'Assemblée du 20 Novembre, & je crains qu'il ne déplaise. J'espére aussi que M. le Cardinal de Rohan ne se commettra pas : je ne puis vous dire à quel point retentissent ses louanges dans toutes sortes d'états : il ne doit pas être fâché contre ceux qui l'ont fait entrer dans cette affaire. Ce seroit un grand bonheur que le Régent connût la cabale des Jansénistes : & notre Cardinal ne doit rien oublier pour conserver ce qu'il a acquis d'estime auprès de lui, pourvu qu'il conserve la vérité toute entiere. Les réponses modestes du Cardinal de Noailles sont de ma connoissance. Il est fâcheux que vous ne puissiez aller au Palais-Royal : mais si on ne travaille pas aux pensions, vous êtes moins pressée de marcher. Je souffre des

souffrances de Me. de Levis. Il est surprenant que Me. le Duchesse puisse surprendre : mais son zele pour M. de Lassay au son du tambour n'a pas laissé de m'étonner.

Les Héros ne sont pas toujours propres à élever des enfants. Les Jansénistes ont grand soin de répandre que le Pape se relâche. L'action de Me. d'Olonne est belle. C'est dommage qu'une telle femme meure ! Le Traité qui déplaît, étoit absolument nécessaire, à ce que disent les politiques. Je vous remercie de m'avoir sauvé la visite de M. de Polignac.

Ce 23 Octobre. Les Caylus, dites-vous, ne sont pas bons à grand'chose, sans en excepter les vôtres. Le Philosophe a-t-il fait quelque nouvelle sottise ? J'envie bien l'état de cet homme, qui passe sa vie en bonnes œuvres.

Si votre état continue à ne pouvoir aller au Palais-Royal, il faudra bien que vous en écriviez au Régent, & en même-temps au Ministre des Finances ; car il est fort répandu qu'on va régler les pensions.

Il est inutile de vous recommander Me. de Mailly : je la crois assez raisonnable pour demander vos conseils, & vous assez bonne pour les lui donner.

Ce 24 Octobre, M. de Fréjus eſt venu ce matin : les matieres qu'on traite aujourd'hui ſont ſi différentes de celles du temps paſſé, que je ne puis dire que notre converſation ait été réjouiſſante : mais, en vérité, il y a plaiſir à l'entendre & à lui répondre. Il ne m'a rien dit de nouveau. Ne vous laſſez point de m'écrire, ou du moins de m'aimer.

LETTRE CXVIII.

Ce 18 Novembre 1716.

UNe dévote de la Providence vint ici, il y a quelques jours, avec une Dame qui venoit querir ſa fille : elle raconta à nos Dames qu'elle alloit à Toulouſe pour établir une Communauté ; qu'elle avoit des lettres de M. le Duc du Maine, adreſſées au Parlement, & que M. l'Archevêque de Toulouſe y donnoit ſon conſentement. Enſuite elle diſpenſa de grandes louanges à l'éducation qu'on donnoit à St. Cyr, & demanda avec inſtance qu'on lui en confiât les Réglements. Nos filles ſont fort ſimples : (1) elles cru-

---

(1) Cela a bien changé depuis : & quelque inſ-

rent, sans hésiter, qu'elles feroient une bonne œuvre de leur donner nos regles; mais comme je ne suis pas si simple qu'elles, j'ai craint d'abord que ce ne fût un établissement du parti, qui remplaçât celui de Mondonville, dont apparemment vous avez oui parler. Confiez ce que je vous dis à M. de Fréjus, qui pourra peut-être avertir M. l'Archevêque de Toulouse d'être sur ses gardes: il ne convient pas que je sois nommée, à moins qu'il n'y eût de l'utilité pour la Religion. Pressentez M. le Cardinal de Rohan, je vous prie, pour savoir pourquoi il veut l'Archevêque de Rouen à cette Assemblée; car il sait qu'il est d'un caractere à ne pas consentir au moindre relâchement: ainsi il ne peut que se brouiller à la Cour, dont il auroit besoin à chaque moment, pour soutenir la persécution que le parti lui fait: je crois que le mieux que nous pourrions faire, seroit de consulter notre Cardinal, & nous en tenir à son avis. J'ai vu aujourd'hui M. Chamillard comme malheureux: il me paroît qu'il reçoit en Chrétien tout ce qui lui est arrivé.

---

tance que j'aie faite, je n'ai pu obtenir ces Réglements.

Ce 19 Novembre. Savez-vous que les filles de Port-Royal sont en liberté ? Vous pourriez bien voir le Port-Royal rétabli. J'embrasse Me. de Dangeau.

LETTRE CXIX.

Ce 24 Novembre 1716.

SI dans les fêtes qu'on donne, on ne s'attendoit pas à tant de plaisir, on en auroit davantage : c'est l'imagination qui gâte tout, à force de tout embellir. J'ai été surprise de l'accouchement de Me. de Levis : je ne puis m'en réjouir, quand je pense qu'elle...

Mes Prêtres me racontent aujourd'hui ce que vous m'avez écrit il y a quinze jours : je les écoute sans peine, & j'entends avec plaisir les louanges qu'on donne à M. le Cardinal de Rohan. A propos de lui, M. le Maréchal de Villeroi est dans un grand étonnement de ce qu'il ne m'est pas venu voir. Il me dit là-dessus ce qu'on pourroit dire sur mes anciens amis : il n'est pas aisé de lui faire entendre raison ; mais pour vous, qui l'entendez fort bien, empêchez bien notre Cardinal de se faire une contrainte pour

me voir ; & confiez-lui, de façon à le persuader, que c'est sincérement que je ne veux voir personne : ce seroit une grande fausseté d'affirmer l'opposé de ce que je pense, & de vouloir jouir du mérite de la retraite avec celui de l'empressement des Courtisans.

Ce 25 Novembre. On est charmé surtout de ce qu'il laisse les intérêts du Grand-Aumônier, pour ne parler que de ceux de l'Eglise. Peut-être dans la suite on sera moins favorable à l'Episcopat, que le feu Roi ne l'étoit : car tout le crédit des Jésuites a toujours échoué à cet endroit-là. Il est donc essentiel de profiter des moments où ce corps n'est point avili. J'ai bien entendu accuser de Jansénisme M. l'Abbé Fleury ; mais je n'ai pas cru que M. de Beauvilliers & M. de Cambray l'eussent ignoré. Le Pere de la Ferté est mal payé de son désistement. Le changement du Maréchal d'Huxelles seroit un grand coup dans l'affaire présente. Un rhume, qu'on arrête la nuit à force de pavots, me tourmente beaucoup le jour, & me force à vous quitter jusqu'à demain.

Ce 26 Novembre. Le Cardinal de Noailles fait bien tout ce qu'il faut pour dégouter le Régent ; mais le Duc de Noailles & le Procureur-Général raccom-

modent tout. Ce que vous me mandez ſur les penſions ſeroit aſſez raiſonnable : mais qui entend raiſon comme vous ? & qui ſe ſacrifie à l'Etat ? Le zele pour le bien de l'Egliſe eſt encore moins rare, que le zele pour le bien de la Patrie.

J'ai jetté les yeux ſur les curioſités de Paris, mais pas aſſez pour voir ſi je m'en amuſerai. M. de Tigny eſt venu me dire la perplexité où eſt M. l'Archevêque de Rouen : il eſt perſuadé qu'on ne peut, en aucun cas, toucher à ce que l'Aſſemblée a fait : il ne peut changer d'avis : il voit qu'on ne le veut que pour le nombre : il ne préſume pas aſſez de lui-même, pour croire qu'il entraînera les autres : on le dira pourtant, s'ils demeurent tous fermes. Il eſt véritablement très-incommodé, & ſi vous l'aviez vu, au dernier voyage qu'il a fait, entrer dans ma chambre à la renverſe, appuyé, ou plutôt tombé ſur deux écuyers, avec le viſage large, qui eſt augmenté d'un tiers depuis un an, vous ne lui conſeilleriez pas de venir : il comprend qu'il déplaira ; mais il craint bien plus de déplaire à Dieu, & de trahir l'Egliſe, par cette eſpece de déſertion d'une Aſſemblée où il feroit du bien. Voilà de ces états attriſtants.

Je ſuis ravie de ce que vous avez Me. de Remiremont; & ce bon nez dont vous parlez, a vu depuis fort long-temps, qu'elle étoit faite pour vous plaire : je ne la crois pas ſi bonne que l'autre; mais en pareille matiere, ce n'eſt pas toujours la raiſon que l'on conſulte. J'aime fort le nom des Paraberiſtes : j'ai conſeillé à Mlle. d'Aumale de s'en parer : elle l'a fait avec ſuccès. Le Traité avec la Hollande ſeroit, ce me ſemble, une bonne nouvelle.

Ce miſérable M. d'Auxerre n'a pas même un bon carroſſe ? voilà de quoi le raccommoder avec moi. La fievre s'eſt laſſée de ma perſonne : mais le rhume tient bon.

LETTRE CXX.

Ce 28 Novembre 1716.

VOus aurez peine à croire ce que je ſouffre de la Chambre de Juſtice : cependant je m'en trouve accablée par toute les recommandations qu'on me demande auprès de M. le Duc de Noailles, trop juſte pour y être acceſſible : je ſuis ſi perſuadée de leur inutilité, que je les refuſe toutes : & s'il faiſoit des exceptions, que

de querelles j'aurois ! Je compte toujours ſur des parties de ce que vous aurez avancé à M. de Solanet, à Me. Chanteloup, & à Charlot. Mes lettres ne peuvent être longues, que lorſque j'ai ſous les yeux votre aimable gazette, & que je réponds aux articles qui m'intéreſſent : quand ce ſecours me manque, je n'ai pas le mot à dire : & les incidents de St. Cyr ſont funeſtes. La bonne Dame de la Providence ſait de quels moyens il faut ſe ſervir pour réuſſir : elle ſe récria ſur l'éducation de St. Cyr, & marqua une envie extrême d'en avoir les réglements. Me. de... *ouvrit le bec, laiſſa tomber ſon fromage*, & ſans me dire un mot, donna le livre de la maiſon : elle vint triompher de ſon aventure à la récréation, & fut bien ſurpriſe de ce que je lui dis fort froidement qu'elle avoit fait une ſottiſe. Je voudrois ſavoir la ſuite de cette aventure : il n'importe par où : M. l'Archevêque de Toulouſe vous parlera, je crois, bien franchement : quant à M. du Maine, il eſt très-propre à être dupe. Vous ne pouvez croire combien je ſuis touchée de ne pouvoir ſervir Me. de Choiſy, & Me. de Groiſy, & pluſieurs autres ; mais je ne doute point que le Duc de Noailles ne ferme la porte aux recommandations : entre vous & moi, je ne puis être

fort fâchée de voir ces Dames moins riches : elles le feront encore plus que vous, & je ne suis point affligée de votre pauvreté : la Noblesse me touche davantage.

Ce 29 Nov. Notre Supérieure se meurt, & Me. de Glapion tremble de lui succéder. Je fais ce que je puis pour me flatter sur les intérêts de nos Princes, & je crains d'un autre côté d'en être plus affligée, si je ne mets tout au pis. Leurs mémoires me paroissent bons ; mais ils ont de puissants ennemis : qu'est-ce que du papier contre le crédit de M. le Duc ? Il me paroît qu'on se récrie moins sur la sainteté de M. le C. de Noailles. Vous savez que j'ai bonne opinion du cœur & de l'esprit du Maréchal de Villars. Je sors d'une quinte si violente, que Mlle. d'Aumale & Mlle. de la Tour étoient en pleurs. Je ne saurois dire quatre paroles de suite. Adieu, mes amis : me voir, c'est me tuer.

Ce 30 Nov. La Supérieure se meurt sur ma tête : on lui donne présentement l'Extrême-Onction : son Confesseur, (1) qui est le mien, est venu reconnoître son poste dans ma chambre, pendant qu'elle se

(1) C'étoit M. Briderey, qu'elle ne goûtoit plus depuis qu'elle le soupçonnoit de Jansénisme, à cause de ses liaisons avec M. le C. de Noailles.

préparoit : & malgré que j'en aye eu, il m'a fait assez parler pour hâter ma fin. Vous ne trouverez point ce discours plaisant ; mais avec vous, tout est bon. Mlle. d'Aumale meurt d'ennui de tout ce qu'elle voit ici : toute la maison est en larmes. Me. de Glapion, qui nous étoit une ressource, nous va manquer, si elle est élue : & son élévation ne la consolera pas : on n'entend donc que gémissements : je me suis enfermée avec vous, & je n'ai pas la force de vous écrire.

LETTRE CXXI.

De Mad. de Caylus.

Ce 3 Décembre 1716.

LA mort & l'affliction me poursuivent par-tout : M. le Maréchal d'Harcourt est tombé en apoplexie : vous êtes, ma chere tante, ma seule consolation. Si la pauvreté étoit honteuse, les plus riches ne seroient guere présentement en droit d'insulter aux plus misérables. Vous n'avez jamais vu, ma chere tante, & vous ne sauriez vous imaginer, l'extrêmité où l'on est : on ne peut tirer un sol de per-

ſonne. J'ai reçu l'argent que vous m'avez envoyé, comme ſi c'étoient les galions. Je ne ſais aucune nouvelle du Roi d'Angleterre: Mr. le Maréchal de Villeroi vous en dira : il vous apprendra la mort de Me. de Louvois, ſi vous ne la ſavez pas: c'eſt une grande perte pour les pauvres.

Adieu, ma chere tante; permettez-moi d'eſpérer encore au Lundi; vous trouverez ſans doute que je ſuis bien incorrigible ſur l'eſpérance. Le Roi ſe porte bien, mais d'une opiniâtreté épouvantable: ce qui ne ſe corrigera point.

Ce 4 Décembre. Il me paroît que ma tante ſe rend bien commune aux Evêques: n'en déplaiſe à leur ſainteté, ils ne ſont point meilleurs à voir que d'autres. M. d'Auxerre veut s'en mêler auſſi, & m'inſulte, parce qu'il a des privileges que je n'ai pas, & que je mérite mieux que lui. Mon hiſtoire eſt vraie, & la meilleure que j'aye entendu raconter depuis que je ſuis ici, où l'on n'eſt occupé que de la diſette d'argent, qui redouble tous les jours. Perſonne ne paye, & dans peu je ſerai réduite à vivre du lait de ma vache & des œufs de mes poules. Le pain eſt pourtant à bon marché; mais rien n'eſt ſi cher que l'argent. Un de mes in-

times amis a fait banqueroute. Ne voilà-t-il pas bien des gentilleſſes que je vous écris? C'eſt ainſi, Madame, qu'on a de l'eſprit à Paris : auſſi me garderai-je bien d'écrire à ma tante. Je vous donne le bon ſoir. Je n'aime point à écrire quand la nuit eſt venue : je baiſſe infiniment avec le Soleil : je me porte à merveille : j'en ſuis toujours honteuſe.

LETTRE CXXII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 4 *Décembre* 1716.

MA tendreſſe augmente tons les jours pour Petin, quand je penſe qu'il ne s'en paſſe guere que je ne vous écrive par lui, ou que par lui je ne reçoive de vos lettres.

Je plains infiniment M. le Cardinal de Rohan d'être chargé en chef d'une ſi triſte & ſi importante affaire : d'un côté, ſon honneur & ſa conſcience, de l'autre, le repos de toute ſa famille & le ſien : cruelles extrémités! j'en ſouffre, vous en ſouffrez : combien n'en doit-il pas ſouffrir? Le Parlement tombera apparemment ſur

la malice horrible d'avoir inventé & imprimé une piece ſous le nom d'un Prélat reſpectable par tant d'endroits.

Ce 5 Décembre. Me. de Berry pourra être une ſainte : elle a beaucoup de chemin à faire : mais elle eſt encore jeune : Dieu veuille changer ſon cœur ! Dieu veuille qu'elle édifie plus qu'elle n'a ſcandaliſé ! Je ne ſais point ce qui s'eſt paſſé entre le Duc de Noailles & le Duc de la Force : je vois très-peu de gens, & ils n'oſent me parler de mon neveu : ils craignent ſans doute mon amitié pour lui : je ſuis véritablement en peine. Je vous envoye ce que je crois vous devoir. Il y a long-temps que M. le Maréchal de Villeroi n'a envoyé ici : je ne ſais ſi ſa délicateſſe voudroit que je m'en plaigniſſe : mais *ma ſolidité* s'accommode fort de ſavoir de ſes nouvelles par vous.

L'âge corrigera l'opiniâtreté du Roi : on n'eſt ni opiniâtre, ni incorrigible dans cette race-là. Il eſt vrai que c'eſt un grand malheur pour lui d'être Roi ſans avoir été ſujet : mais M. de Fréjus & notre Maréchal y remédieront peut-être.

LETTRE CXXIII.

Ce 14 Décembre 1716.

IL faut au moins que la brutalité que je vous montrai hier, m'attire aujourd'hui votre confiance par les douceurs que je vais vous dire. Je me trouvai fort bien avec vous quand vous proposâtes de vous en aller, & je ne pus vous dire adieu sans larmes, toutes de tendresse pour vous : ceci s'adresse à vous deux : vous n'étiez pas à la Ménagerie, que je songeai à vous écrire. Je vous envoye cinquante pistoles, que je n'osai vous donner hier. Je ne vous parlai point de l'état de mes affaires, qui n'est pas bon, quoiqu'on me traite à merveille : mais le peu d'argent que j'avois étoit demeuré entre les mains de nos Dames de St. Louis, qui l'ont mis avec le leur pour sauver la perte des diminutions : & aujourd'hui elles ne peuvent retirer ni l'un ni l'autre.

Je ne voulus pas hier disputer contre Madame de Dangeau : mais il faut que vous alliez incessamment chez Madame la Duchesse d'Orléans, & que vous lui fassiez bien de très-humbles compliments

pour moi, & des amitiés à Me. la Maréchale de Rochefort. Il faut être sage, & ne se piquer de rien. En savez-vous assez pour suivre l'affaire de M. de Goulher? J'attends avec impatience les nouvelles de Me. de Villette. Mille amitiés à notre Duchesse de Noailles : j'approuve fort le dessein que vous avez fait de la voir souvent. Mais il faut aller au Palais-Royal : la grandeur d'ame ne consiste point à fronder ceux qui ont l'autorité en main, quoiqu'il manque à cette autorité quelques formes légitimes ; je vous réponds que les mânes de notre Roi ne vous feront là-dessus aucun reproche inquiétant.

LETTRE CXXIV.

Ce 19 Décembre 1716.

VOici le premier moment, ma chere niece, où je puis espérer de répondre à cette gazette, mon unique amusement. Je n'eus pas la force Mardi de vous faire des questions : je vous aurois demandé ce qui fait votre liaison avec le Cardinal de Bissy : je crains pour vous les N. dans les conjonctures présentes.

La

La taxe imposée à M. de Guignonville, me fâche tout-à-fait : il y a quarante ans qu'il me sert avec une grande affection : & il me semble qu'on devoit s'en souvenir, puisque je ne le rappellois pas. Les espérances que vous me donnez sur l'affaire des Princes, m'ont fait grand bien : mais je crains de tomber de plus haut, si elles tournent mal. Je vais faire une pause.

M. l'Evêque de Chartres, qui ne fait qu'aller & venir de Paris ici, croit que l'affaire de l'Eglise sera terminée dans quinze jours : il prétend que nos Cardinaux ne se sont point trop avancés, comme on l'avoit dit. Mais les héréfies ne meurent pas si vîte. C'est tout de bon que je n'ai pas la force d'écrire, & encore moins de dicter.

Ce 20 Décembre. Me. de Dangeau toute incapable qu'elle est de se méprendre, a apporté quatre volumes de M. de Dangeau, dont il y en a deux que nous venions de rendre : faites donc qu'elle nous en renvoye deux autres ; elle a aussi oublié le livre de tous les Ordres Religieux, que nous lui renvoyons. L'Histoire d'Angleterre & celle de la Ligue nous ont charmées ; je doute que les *beautés de Paris* ayent le même succès : cherchez

donc, mon enfant, quelque chose qui m'amuse : car, en vérité, j'en ai besoin. Vous voulez m'adoucir le sang sur l'affaire de nos Princes : leur Mémoire me paroît convainquant. Il est certain qu'il n'y a que la douceur à opposer aux fraudes de Brindy : que feriez-vous par les menaces? M. d'Antin ne soutient pas son caractere, qui étoit, de mon temps, de ne se plaindre jamais de personne, de louer tout le monde, & de tout ménager par-là : il a grand tort par rapport à vous : mais ils ont la loi du plus fort. Le Duc de Noailles est tout propre à manquer à un rendez-vous. La Duchesse vient de partir : je l'ai trouvée plus froide, & plus... qu'elle n'étoit.

LETTRE CXXV.

Ce 31 *Décembre* 1716.

MOnsieur l'Evêque de Chartres me mande de Paris que les affaires de l'Eglise s'accommoderont. Je vois, comme un grand malheur, qu'elles demeurent en l'état où elles sont : mais je ne puis comprendre un bon accommodement.

On m'écrit qu'il y a des Commissaires

nommés pour l'affaire des Princes : je ne puis me garantir d'en être allarmée.

N'est-ce pas une grande nouvelle, que le Traité d'Angleterre & de la Hollande soit signé? & n'est-ce pas une cruauté d'éloigner la Reine? Elle m'a fait l'honneur de m'envoyer ce matin M..., que j'ai entretenu : mais il ne sait rien. Si quelque projet pouvoit promettre de la douceur présentement, ce seroit celui que vous faites pour les montagnes d'Auvergne : cependant il pourroit arriver telle chose, que vous seriez mieux dans une ville. Je crois, comme vous, qu'il faut attendre au mois de Janvier pour voir si on fera quelque chose sur les pensions. Ce que vous me mandez de l'humanité du Roi, me fait grand plaisir. Il faut espérer qu'il rendra à la France celui que nous avons tant de raisons de regretter, nous qui l'avons si bien connu. Vous êtes encore assez jeune pour voir tout cela: pour moi, je n'ai qu'à prier & à mourir : & je n'en suis pas fâchée.

LETTRE CXXVI.

Ce 1 Janvier 1717.

MOnſieur le Duc de Noailles prétend que M. de Guignonville eſt très-bien traité, & lui ſe regarde comme perdu : j'en ſuis véritablement affligée. Je ſuis bien fâchée de l'état où eſt Me. de Levis. Vos raiſons pour voir le Cardinal de Biſſy ſont bonnes : il faut bien ſe réſoudre à l'implacable inimitié du parti. Que je ſerois fâchée que notre Cardinal perdît la réputation qu'il s'eſt acquiſe dans cette malheureuſe affaire ! Nous avons été charmées de l'Hiſtoire d'Angleterre, & lu avec plaiſir celle de la Ligue : nous avons pris en averſion la *Cyropédie* : Louis XIII nous amuſe fort, en paſſant les affaires étrangeres & bien d'autres endroits.

Donnez toujours aux pauvres dont vous avez bien voulu vous charger.

Je n'entends point ce qui regarde le Pere Daniel : mais eſt-il vrai que votre Avocat de Toulouſe eſt un fou qui donne de mauvais conſeils à nos Princes ? Il eſt impoſſible, ma chere niece, que ma bouteille ſoit fermée : on a des amis aux-

quels on s'intéresse : les lettres entrent par-tout, & excitent quelque curiosité sur des sujets qui en valent la peine : tout cela trouble & attriste au point, que je voudrois retourner en Amérique : c'est dommage que quatre-vingts ans s'y opposent! Votre état me touche : il n'y a nulle ressource ici pour la diversion, & la maladie affoiblit l'esprit comme le corps.

LETTRE CXXVII.

Ce 8 Janvier 1717.

IL est temps de commencer à répondre à la Gazette : le premier article est les Princes.

Madame de Villette ne me donne pas tant d'espérance que vous : & je la crois bien instruite là-dessus : je vous soupçonne souvent de vouloir m'épargner des peines. J'avois lu la lettre de M. de Rheims, ou plutôt parcouru : car ces matieres-là m'ennuyent fort. Il n'y a plus rien à ménager par rapport au Parlement : tout est renversé : il est, ce me semble, difficile de comprendre comment les choses se rétabliront. Pourquoi vous êtes-vous ennuyée chez le Maréchal de Villars ? il me

ſemble que vous voyez ce qu'il y a de meilleur à Paris : ne vous laiſſez pas aller à la triſteſſe : à quoi ſert-elle ? Il eſt heureux & édifiant que les Evêques ſoient fermes & unis. J'aurois grand regret à la réputation de notre Cardinal : car je l'ai vu en bon chemin.

Je ne doute point de la bonne foi du Duc de Noailles, & de ſes vœux, & de ſes efforts pour que ſon oncle ſorte d'affaire avec honneur.

On ne peut répondre ſur l'article de Mlle. de Charolois : l'aventure du Chevalier de Caylus n'a de mauvais que l'imprudence d'être allé où il étoit : mais comment enfermer un homme de ſon âge ?

Ce 10 *Janvier*. Je voudrois bien que les démêlés des premiers Gentilshommes de la Chambre fuſſent les ſeuls troubles de la Cour : je ſerois en grand repos, hormis ſur M. le Maréchal de Villeroi, qui mérite qu'on s'intéreſſe à lui. Si le Régent eſſayoit de la fermeté qu'il vient d'avoir ſur la lettre de M. de Rheims, il s'en trouveroit mieux. Je ſuis véritablement fâchée de la conduite de Madame la Ducheſſe d'Orléans : & je ne comprends pas Mme. de Sforce : car ſans la regarder comme une héroïne, il me ſemble que ſes intérêts iroient mieux, ſi cette

Princesse avoit plus de crédit. Les bals solitaires sont, ce me semble, une grande nouveauté. Me. de Courcillon est toute faite pour mourir de la poitrine : Dieu veuille qu'elle ne tue pas Me. sa belle-mere, qui ne s'épargnera pas pour la sauver de toute façon ! Le Duc de Noailles seroit-il assez bon pour croire que les repas des Présidents les réunissent ? Le public ne peut compter là-dessus : plus ils se verront, & plus ils se déplairont.

Je crois assez M. le Maréchal de Tallard : ce n'est pas une petite marque d'estime que je lui donne : mais il est vrai que j'ai cru lui voir un peu d'amitié pour moi, & de reconnoissance de toutes les inquiétudes que j'ai eues quand je lui en voyois : s'il espere pour nos Princes, je me flatterois : car il a le pressentiment bon, & connoît bien la Cour. La politesse de Me. la Princesse d'Espinoy est extrême de n'avoir pas voulu me dire à moi-même ce qu'elle écrit à Mlle. d'Aumale : vous savez parfaitement ce que je pense des deux sœurs.

Ce que vous me dites du Comte de Charost est admirable. Je n'ai compté pour rien la visite de M. le Duc à M. le Comte de Toulouse. Le Maréchal de Villars a raison de vous desirer : mais comment

vous accommodez-vous de Me. sa femme ? Ce que je vous écris ne me fatigue point : & je vous ai déja mandé que c'est ma seule récréation.

Ce 11 Janvier. Ce seroit un grand bien pour l'Eglise & pour l'Etat que le Régent fût mécontent des Jansénistes. Il ne manque donc à votre projet d'Auvergne qu'un Confesseur ! & vous imaginez de lui donner une bonne pension pour le retenir auprès de vous : il n'y a guere de Province, où il ne se trouve un honnête homme : on ne les a pas commodément ; mais je vous crois aussi raisonnable sur ce sujet-là que sur les autres : votre Evêque n'est pas immortel. Je lis des guerres civiles, qui me font craindre la campagne. Voici un Courier de M. le Maréchal de Villeroi, qui me mande qu'il viendra Jeudi, apparemment pour me dire adieu.

Vous avez raison de compter sur l'inimitié irréconciliable du parti : ils connoissent tout ce qu'ils ont perdu en vous. Mon commerce avec Me. des Ursins est totalement fini : que nous dire ? & est-ce la peine d'écrire, pour moraliser & gémir ?

M. de Guignonville m'attriste, en m'apportant de l'argent : jugez si je suis touchée de son état. Conservez votre santé

jusqu'à ce que vous soyez vieille : quand on n'est plus jeune, la vie n'est bonne à rien.

LETTRE CXXVIII.

Ce 17 Mars 1717.

JE brûle les feuilles de votre Gazette, à mesure que j'y réponds.

Cet Archevêque de Rouen, que vous croyez qui prend les choses sérieusement, me vint voir sur le bruit de ma fievre : il me consola, & je craignois d'en être accablée. Il m'échappa de dire, par rapport au Jansénisme, que tout étoit perdu : il se leve là-dessus avec la vivacité d'une aigle, & me dit : „ Tout n'est pas » perdu : il ne faut ni le dire, ni le pen- » ser : le Clergé de Paris est en grand » désordre : mais il n'en est pas de mê- » me par-tout : j'ai seize ou dix-huit cents » Curés, dont trente-deux ont rejetté la » Constitution ; de ces trente-deux, il y » en a un ou deux qui veulent revenir ; » le Parlement de Rouen me soutient fort » bien : je tombe, en suivant les regles, » sur tous ceux qui font des fautes re- » préhensibles ; j'ai cinquante ou soixante

» maiſons de filles dont je ſuis content :
» il eſt vrai qu'il faut veiller continuel-
» lement : mais je ſuis Evêque pour cela ".
N'eſt-il pas vrai que ce diſcours eſt conſolant ? Liſez-le, je vous prie, à M. de Dangeau.

Bon ſoir : je n'en puis plus, ma tête eſt auſſi foible que mes jambes. Toute la jeuneſſe va en Hongrie : que devient M. votre fils ?

LETTRE CXXIX.

Ce 5 Avril 1717.

MR. le Maréchal d'Huxelles paſſoit mieux ſon temps à Paris qu'il ne fait à la Cour, depuis qu'il joue un grand perſonnage ; je ne ſuis donc pas ſurpriſe qu'il ait quelque tentation de quitter ; mais il demeurera par les mêmes raiſons qui l'ont engagé à ſortir du repos où il étoit. On n'a plus guere de ſanté à l'âge de M. de Dangeau, & l'on traîne un reſte de vie bien triſte ; grande pénitence pour les malades, & pour ceux qui ſont auprès d'eux : je crains que Me. de Dangeau n'y ſuccombe. Je ne manquerai pas de remercier M. le Maréchal de Villeroi de ce qu'il

a dit au Régent, quoique très-assurée qu'il l'auroit fait pour vous seule.

M. le Cardinal de Rohan me fait grand'pitié : il se tue pour un travail très-désagréable, & ne peut guere en recevoir que du déplaisir ; il sert la Religion, c'est ce qui doit le soutenir.

On nous annonce tous les jours quelque nouveau don de M. le Régent (1) sur les taxes : & l'on murmure beaucoup de cet emploi de l'argent des gens d'affaires. L'Abbé Dubois a bien de l'esprit.

Je suis bien-aise que le Prince de Conti n'aille plus en Hongrie, à cause du Prince de Dombes. La visite de M. du Maine me serra bien le cœur : son état l'étouffe : car il est forcé à faire ce qu'il fait : il me répondit bien obligeamment sur vous, quand je lui fis vos remerciments. Les bains à la Samaritaine me paroissent si assortis à tout le reste, que je ne puis les désapprouver,

Ce 10 *Avril.* Vous avez, je crois, raison de regarder la visite du Maréchal d'Huxelles comme un retour vers vous : c'est toujours un bonheur qu'un homme comme lui ait vu de près la mauvaise

(1) A ses Maîtresses.

foi de nos adverſaires : je crois que les Jéſuites ont les papiers qui furent pris autrefois au P. Queſnel, & envoyés ici par l'Archevêque de Malines ; c'étoient eux qui les donnoient par cahiers au Roi : & j'ai paſſé dix ans à les lire tous les ſoirs ; on y voit les intrigues & les commencements de tout ce que nous voyons aujourd'hui : toute cette iniquité a été préparée de loin.

M. le Maréchal de Villeroi m'a écrit une grande lettre pour me faire un portrait achevé du jeune Roi ; il ſait bien à quoi je ſuis encore ſenſible. Comment le Duc de N. prendra-t-il ce que le Maréchal de Villeroi a fait pour vous ?

Notre Supérieure eſt un peu mieux, mais encore aſſez mal pour donner de l'inquiétude. Tout ce qui ſe paſſe dans les affaires de l'Egliſe eſt ſi embrouillé & ſi différent d'un jour à l'autre, que je ne ſais plus de quel parti ſont ceux dont j'entends parler. Je n'ai pas encore lu ce que vous m'avez envoyé.

Ce 11. Avril. Je vis hier Me. la Ducheſſe de N. ; elle arriva à onze heures, nous cauſâmes juſqu'à midi : Mlle d'Aumale venoit de temps en temps ranimer le tête-à-tête ; nous dînâmes toutes enſemble, & je ne la revis plus qu'à ſix heu-

res du soir, un quart-d'heure, que j'employai à tout ce qui pouvoit lui plaire le plus.

Je me suis fait lire la lettre de nos Evêques, dont je suis très-contente : je n'y trouve ni hauteur, ni satyre ; tout m'y paroît plein de modération, de douceur, de sagesse : je croyois reconnoître souvent le caractere de celui qui est à la tête ; j'y sentis la charité, l'humanité de St. Paul avec l'autorité de l'Episcopat : il y a une honnête hardiesse, une sage liberté dans ce qui s'adresse au Régent dans la Déclaration, du respect & de l'attachement pour le Pape dans le témoignage qu'il rend au feu Roi. L'exhortation qu'il fait à M. le Duc d'Orléans sur les engagements de son Baptême, & sur ce qu'il doit à la Religion, m'a paru admirable ; si les Jansénistes avoient fait une telle piece, elle feroit bien du bruit ; peut-être suis-je prévenue, mais c'est à vous que je parle.

Ce 12 *Avril.* Si vous pouviez venir avant Me. de Dangeau & avec elle, ce seroit assurément un plaisir de plus pour moi : voilà ce que mon cœur vous répond : mais la raison vous dit, que loin de multiplier vos visites, il faudroit les éloigner, pour me faire oublier aux autres,

& pour me faire oublier à moi-même tout ce qui n'eſt plus pour moi. Je penſai plus d'une fois hier à l'éloignement du Chevalier de Caylus ; pleurez-le, je vous le permets, malgré ſes folies ; vous ſavez que j'ai le malheur de connoître les ſentiments des meres.

L'Evêque, fils de M. Fagon, a toujours paſſé pour peu de choſe ; & il me ſemble qne ſon pere deſiroit qu'il fût éloigné & réſident.

LETTRE CXXX.

Ce 19 Avril 1717.

RIen ne me paroît plus attendriſſant que ce qui vous eſt arrivé chez M. le Maréchal d'Harcourt : il eſt vrai que vous n'avez guere reſpiré depuis notre ſéparation. Je crains bien que le reſte de votre vie ne ſoit fort triſte ; on rachete bien les plaiſirs & l'enivrement de la jeuneſſe : je trouve, en repaſſant ma vie, que, depuis l'âge de trente-deux ans, qui fut le commencement de ma fortune, je n'ai pas été un moment ſans peines, & qu'elles ont toujours augmenté.

Je ne ſais rien des affaires de M. le

Duc du Maine : il m'écrit rarement ; je n'entends pas parler du Grand-Prieur. Si Me. la Princesse d'Espinoy avoit été parfaitement contente de sa belle-fille, j'en serois encore plus fâchée : quand en aura-t-elle une selon son goût ? J'espere peu de la conversion de Me. de C..... Je ne me soucie point de lire Télemaque. Dites à Me. de Dangeau, qu'elle a moins de foiblesse humaine qu'une autre, mais qu'il vient un temps où on la sent dans toute son étendue.

Nous parlerons Mercredi du Czar, qui me paroît un très-grand homme, depuis qu'il a demandé de mes nouvelles.

LETTRE CXXXI.

Ce 28 Mai 1717.

JE suis toujours inquiete de l'état où est Me. de Dangeau : & je la vois entre son mari mourant, son fils à demi-mort, sa belle-fille frappée d'un mal incurable, & un enfant de treize ans pour toute ressource, pour toute consolation. Cette image m'en rappelle une plus douloureuse encore, & l'amitié suffisoit pour m'affliger.

Je sors de la visite des trois Dames qui se sont relayées de conversation générale, & de tête-à-tête qui sont encore pires. Me. d'Aubigné, après m'avoir affadie de mille louanges d'un ton moëlleux & onctueux, me voulant persuader de la voir souvent, & moi l'assurant de l'inutilité de telles visites, elle m'a dit que quand ce ne seroit que pour se recommander à mes saintes prieres, je devrois me rendre.

Vous ne vous êtes point trompée. J'ai promis de payer la Profession de Mlle. de Barneval l'ainée, & deux cents livres de pension à la cadette. J'ai beaucoup d'argent : mais je ne puis me résoudre à laisser mourir de faim les parents de ces filles-ci, qui ne manquent de rien, tandis que leurs familles manquent de tout. Donnez deux louis par mois à Me. de Solanet.

LETTRE CXXXII.

Ce 11 *Juillet* 1717.

MLle. Gandri vient de me dire que le Czar traîne avec lui une fille, au grand scandale de Versailles, de Trianon & de Marly ; je ne puis ajouter foi à ce discours. Je viens de recevoir une lettre de

Me. d'Aumale, qui me dit que la Picardie est déja édifiée de la sainteté de sa fille.

Adieu, Madame: je crains d'apprendre de mauvaises nouvelles de la décision de l'affaire des Princes. En ce moment, M. Gabriel entre, & me dit que M. de Bellegarde me mande, qu'il veut venir ici après dîné, si je le trouve bon: c'est le Czar: je n'ai osé dire que non: & je vais l'attendre sur mon lit; on ne me dit rien de plus; je ne sais s'il faut l'aller recevoir en cérémonie; s'il veut voir la maison, les Demoiselles; s'il entrera au choeur: je laisse tout au hasard.

Le Czar est arrivé à sept heures du soir il s'est assis au chevet de mon lit; il m'a demandé si j'étois malade: j'ai répondu qu'oui: il m'a fait demander ce que c'étoit que mon mal, j'ai répondu, une grande vieillesse; il ne savoit que me dire, & son truchement ne paroissoit pas m'entendre; sa visite a été fort courte; il est encore dans la maison, mais je ne sais où. Il a fait ouvrir le pied de mon lit pour me voir; vous croyez bien qu'il en aura été satisfait.

Je ne veux point l'histoire de la finance. Voilà, pour la Duchesse de Noailles, une lettre toute pleine de miel & de su-

cre, parce qu'elle m'en écrit deux, ſans demander à me voir. Ma mémoire commence à s'affoiblir ; vous ai-je priée d'envoyer cinquante louis à M. de Ponthieu, Gentilhomme, de nos parents, & digne de cette qualité par ſon indigence ?

LETTRE CXXXIII.

Ce 6 Juillet 1717.

QUoi qu'il arrive, nos Evêques ſeront mieux à leur Dioceſe, que dans les anti-chambres des Princes. Je ne regrete que notre Cardinal, à cauſe de ſa bonne tête, & de l'accès qu'il a auprès du Régent.

M. le Duc du Maine ne me parle que de ſageſſe pour lui & pour tout ce qui l'environne : mais je ne penſe pas qu'on puiſſe réduire ſa femme à ne rien dire ; & de plus, ne ſait-on point faire parler ceux qui ſavent le mieux ſe taire ? & qu'eſt-ce que le perſonnage d'être toujours en juſtification ? Je ne crois pas que mes exhortations fuſſent fort utiles : ce ſeroit à M. de Fréjus à faire un beau perſonnage en tout ceci, & à conſeiller M. du Maine ; mais n'a-t-il pas de meſures à gar-

der avec les autres ? J'ai toujours bien ſenti que notre Prince n'eſt pas aimé : ſon frere trouve-t-il quelques amis dans cette occaſion ? Il eſt certain qu'il n'y a que vous qui penſiez comme moi. Je n'ai point envie de vous voir, nous ne ferions que nous affliger enſemble : il vaut bien mieux me laiſſer montrer à lire à Mlle. de la Tour. Que dit-on du voyage de Mlle. d'Aumale ? Je ferai mon poſſible pour diſſimuler avec M. le Maréchal de Villeroi : il ne peut ſouffrir un homme au-deſſus de lui ; & nous avons tout à craindre pour celui que nous aimons (*le Duc du Maine*).

LETTRE CXXXIV.

Ce 30 *Juillet* 1717.

ME. de Ventadour vint hier avec M. l'Abbé Perot : ils furent de bien meilleure compagnie que vous, car ils ne ſont point ſi triſtes. Je ne crois pas M. de Tallard aſſez ſage pour être fâché de rentrer dans les affaires : qu'il y faſſe du bien, & je lui pardonnerai ſon ambition.

Vous m'avez laiſſée avec une cruelle idée : on attaquera la place qu'a M. le

Duc du Maine auprès du Roi ; mon Dieu ! qu'eſt-ce que tout cela deviendra ?

Ce 31 *Juillet.* Ce ſera quelque choſe de bien triſte, ſi le réſultat du .... n'eſt que des projets rejettés : nous avons beſoin de remedes effectifs. Je penſe, le moins que je puis, aux affaires de l'Egliſe ; mais quelque compaſſion que j'aye pour M. le Cardinal de Rohan, quand il eſt ici, je vois avec peine qu'il n'y ait plus perſonne pour parler au Régent dans les occaſions preſſantes, quand il n'y eſt pas.

Ce 1 *Août.* Je tremble de ce qui doit éclore demain : eſt-il poſſible qu'on puiſſe être plus mal qu'on eſt ? je parle des autres ; car St. Cyr & moi nous ſommes traités en favoris. Ne donnez-vous plus à Me. de Solanet & à Charlot ? Avez-vous perdu tout-à-fait Me. de Chanteloup ? Voulez-vous retrancher mes aumônes, quand les miſeres augmentent ?

Ce 2 *Août.* La réduction de 10000 liv. à 4800 liv. me paroît bien grande : mais il faut ſavoir bon gré de ce qu'on laiſſe, puiſqu'on peut tout prendre : votre état va m'attacher à la vie.

Je reçois des lettres de tous mes pauvres Couvents, qui m'écrivent qu'on leur demande des déclarations de tous leurs biens : ces filles en ſont bien allarmées.

Il m'étoit déja revenu que M. le Maréchal de Villeroi s'étoit fait beaucoup d'honneur dans le monde : mais on ne m'a point dit comment : je le ſaurai, quand il vous plaira ; je comprends & je partage ſes inquiétudes ſur l'enfant ſi précieux, & vos peines ſur les vôtres.

LETTRE CXXXV.

Ce 2 Septembre 1717.

Les événements ſont conſidérables aujourd'hui, & pourroient avoir de grandes ſuites : mais j'eſpere avec vous que ſi le Régent tient bon, les autres ſe rendront. J'ai aſſez perdu la ſuite des affaires des Princes du Sang, pour ne pas entendre ce que vous me mandez ſur la ſignature de Me. la Ducheſſe d'Orléans. Que vous faites bien, ma chere niece, de tâcher de vous réjouir, ou du moins de vous diſſiper ! nos ennuis ſont mauvais à tout. Je ne fais que deſirer ſur la conduite du Pape : car je crois qu'on eſt aſſez diſpoſé à ſecouer ſon joug, s'il employoit ſon autorité : le Cardinal de Biſſy eſt bien à plaindre ! il s'eſt attiré beaucoup d'ennemis, & n'a rien pour ſe ſoutenir. Il me

ſemble que vous n'étiez point bilieuſe, mais tout eſt changé.

Ce 3 Septembre. Je dois plus d'une réponſe à Me. de Dangeau : mais le moyen de rire quand on n'entend parler que de malheurs ! Notre Maréchal ne m'a pas laiſſé ignorer la petite allarme que le Roi a donnée : il me ſemble que ſans trop de curioſité, on peut s'intéreſſer à la ſanté d'un enfant ſi précieux, à l'état des finances, & au Parlement.

Le Prince de Dombes n'en eſt que mieux, s'il eſt baſané : mais je l'aimois mieux en Allemagne qu'à Paris : je crains toujours quelque rencontre fâcheuſe. Je voudrois être indifférente pour M. le Comte de Charolois : mais, je l'avoue, il y a quelque choſe de plus. Quoique je m'attende à un ſchiſme il y a long-temps, je n'ai pu lire, ſans friſſonner, que vous le croyez proche : Dieu veuille avoir pitié de la France & de ſon Roi ! Je ſuis bien-aiſe de tout ce qui eſt avantageux au Cardinal de Rohan : & je ſerois bien fâchée d'avoir à l'effacer de la liſte des gens que j'eſtime : elle eſt déja bien courte, cette liſte !

Notre Curé de St. Sulpice eſt fort actif ; il entreprend de grandes choſes, & fera de grands biens à Paris. Me. la Du-

cheſſe d'Orléans eſt un objet de pitié ; je voudrois bien que la mort de Me. D..... augmentât les craintes où l'on m'a dit que Me. la Ducheſſe de Berry eſt tombée. Mille amitiés à notre aimable & reſpectable amie : voyez-la le plus ſouvent que vous pourrez, pour le plaiſir de l'une & de l'autre, & même pour le mien. Je me fais un grand plaiſir de l'idée d'une Dame de campagne qui envoye de ſa chaſſe à une Dame de la Cour de ſes amies. Je ne vois rien, je ne ſais rien, & je ne penſe preſque rien. Bon ſoir, ma chere niece : il faut me coucher ſur les ſix heures : mes forces ne vont pas plus loin.

LETTRE CXXXVI.

De Mad. de Caylus.

JE n'ai point vu le Maréchal d'Harcourt depuis le premier d'Octobre ; mais je ne me ſuis point apperçue qu'il fût différent de ce que nous l'avons vu depuis les fâcheuſes attaques qu'il a eues. J'ai toujours trouvé en lui ce bon ſens, cette bonne tête, ce juſte diſcernement entre le bien & le mieux. Mais il y a

tant de différence d'être considéré par une amie au coin de son feu, par une femme qui dit & qui pense à peu près les mêmes choses, ou par une troupe de gens qui n'ont dans l'esprit que cette maxime, *Plus de morts, moins d'ennemis*, que je ne suis point étonnée qu'on juge si mal d'une foiblesse, qui néanmoins ne prend que sur le corps.

Madame de Berry a passé la fête aux Carmélites : elle y alla coucher la veille avec la seule d'Avaise ; on dit que ces saintes filles sont édifiées d'elle ; je suis ravie que cette Princesse forme cette liaison. Quand elle n'aboutiroit qu'à les faire payer, ce seroit beaucoup : & on dit qu'elle a déclaré qu'elle vouloit prendre soin de leurs affaires. La petite-vérole fait ici bien du ravage. Avez-vous su la mort de cette pauvre Me. de Forcet, précédée de celle de sa fille, dont elle avoit pris cette même maladie ?

M. Fagon est depuis quelques jours arrivé dans sa retraite du Jardin du Roi : nous nous sommes fait mutuellement de tendres messages : il est sûr qu'on lui conserve son habitation, & même l'autorité sur les plantes, avec une pension de deux mille écus : ce traitement est fort raisonnable.

Comment

Comment voulez-vous que je ne me mette pas en peine, quand j'entends dire que vous avez la fievre, & que vous êtes plus abattue? L'habitude peut-elle ôter sur cela la sensibilité? *Il faut premier que mon cœur on refonde.*

Je suis fort bien ici : je ne perds pas un rayon du Soleil, ni un mot des Vêpres d'un Séminaire où les femmes n'entrent point : c'est ainsi que toute la vie est mêlée ; d'un côté, ce Palais, (le Luxembourg) & de l'autre, les louanges de Dieu.

Je reprends ma lettre pour vous faire des remercîments de la pauvre Barneval : Me. de St. Geran & elle sont encore chez l'Hospitalier Bonrepaux : jamais patriarche n'a porté cette vertu plus loin. Les troubles d'Angleterre ne diminuent pas : la révolte d'Ecosse s'étend, & le Duc d'Ormond est passé. Je vous avoue que je me sens un grand zele pour le Roi Jacques, & que je suis Tory jusques dans la moëlle des os ; nous le verrons sur le Trône de ses peres, & nous l'y verrons bon Catholique. Je voudrois bien pouvoir jouir de ces nouvelles, & faire ma cour à la Reine d'Angleterre : vous serez informée, ma chere tante, de tout ce que j'apprendrai ; c'est peut-être le seul

événement qui puisse exciter votre curiosité, j'en connois les motifs.

LETTRE CXXXVII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 11 Octobre 1717.

IL est vrai que je suis ravie du retour de Me. de Remiremont : c'est une société pour vous, aussi agréable que glorieuse. Je crains qu'on ne vous rende quelque mauvais office sur le séjour de cet Espagnol chez vous. Je serai bien surprise, si l'acceptation du Cardinal contente le Pape : c'est dommage que je me forme l'esprit si tard ! Je me serois épargné bien des peines, si j'avois su tout ce que les Papes & les Rois sont capables de faire : il y a des gens qui croyent que tout ce que M. le Duc d'Orléans fait pour adoucir, est fondé sur ce que Rome veut éclater. Il ne seroit pas mauvais d'opposer Madame de Berry à Madame la Duchesse : il en résulteroit quelque chose de bon.

Je suis très-fâchée de ce que Me. de

Levis n'a pas la livrée de Madame d'Orléans : je crois que j'aurois desiré de l'avoir. Il est vrai que la demande du Gouvernement de St. Germain m'a surprise : la De. de N. m'a donné part de ce bienfait nouveau ; mais je n'ai de force, de courage & de sensibilité que pour vous.

Ce 12 *Octobre.* La déclaration m'a paru un arrangement de paroles, qui ne veut rien dire : on y demande une décision déja accordée : on la suppose à faire, & elle est faite ; les termes respectueux pour le Pape éblouiront bien des gens qui ne sont au fait ni de cette affaire, ni du style des Caméléons : si tout cela est concerté, il y auroit, ce me semble, plus à espérer pour la paix.

Je n'ai pas grande foi au raccommodement, quand on a été brouillé d'une certaine façon & pour de certains sujets : il est impossible que ce qui s'est passé entre les grands Acteurs des Finances ne soit encore un contre-temps. Je suis surprise de ce que vous me dites du mariage de M. le Comte de Charolois.

Est-il vrai que le peuple veut s'allarmer sur la santé du Roi ? Je croyois que c'étoit une tendre inquiétude qu'on nous laissoit à vous, à moi, & à St. Cyr. J'ai reçu au-

jourd'hui une lettre de ſon Gouverneur, qui me raſſure.

Il faut remettre tous nos plaiſirs de Courbevoie à l'été prochain : dites à Me. de Dangeau qu'il faut ſonger à une niche : ceux du garde-meuble en uſent ſi bien avec moi, qu'ils ne nous refuſeront pas : je jouerai au Piquet avec Mad. la Comteſſe, & nous paſſerons là d'agréables journées : il faut que les miennes finiſſent à cinq heures ; mais j'arriverai de grand matin. Adieu, ma chere niece, je vais me coucher, pendant que tout le monde va ſouper : la vieilleſſe ſépare de tout ; mais la ſolitude eſt bonne, à moins qu'on ne ſoit mauvais ſoi-même.

LETTRE CXXXVIII.

Ce 18 Octobre 1717.

JE n'ai nulle habileté pour prévoir l'avenir : mais je vois clairement que le préſent ne va pas bien, & que les mois ſe paſſent ſans qu'on voye l'effet de ces brillantes promeſſes qui ont amuſé le peuple : il eſt pourtant certain qu'il y a des endroits dans le Royaume qui vont mieux ; on m'aſſure qu'il y a de l'argent dans le Pays Char-

train, qu'il y en a encore plus à Rouen, que le commerce y va très-bien, & qu'il se rétablit à Lyon & à Tours : si cela est vrai, il ne faut pas désespérer : on négligera l'Eglise : on relevera l'Etat.

De la maniere dont on me parle des audiences du Duc de Noailles, & de l'impossibilité de l'aborder, on n'a jamais vu Ministre faire une plus grande figure. Je refuse tout le monde : mes demandes seroient reçues avec politesse, mais négligées, & peut-être avec raison. On m'assure, mais d'assez mauvaise part, qu'on vend les équipages de M. le Duc de la Feuillade. Je suis fort aise que le Prince de Dombes se fasse aimer. Nos Princes sont admirables dans la diversité de leurs pensées, & trouvent toujours le moyen de surprendre.

Ce 19 Octobre. J'aime fort le recu au haut de la lettre : votre bel esprit devoit n'acheter que les volumes qui me manquoient : je vous assure que je les trouve à très-bon marché : vous savez que je ne puis flatter quand il s'agit d'argent.

M. le Duc de Noailles est très-content de son ouvrage : il espere beaucoup ; sa femme m'apporta une lettre de Me. de Dangeau, qu'elle finit par me mander que les gens sensés sont fort satis-

faits de la conduite de ce Président des Finances.

M. du Maine assure que cet Anglois est un homme sans honneur, sans Religion, & sans foi, & que son projet fut rejetté par le Parlement d'Ecosse. Cet homme & Dubois vont ruiner la France : hélas ! le Roi ne songeoit, un mois avant sa mort, qu'à la soulager & à l'enrichir.

LETTRE CXXXIX.

Ce 9 Novembre 1717.

ME. de Dangeau vient de partir : il me sera encore plus aisé de prendre patience, que de lui faire entendre raison. Il est fâcheux, que voulant me dévouer aux visites, il n'y ait que la vôtre que je ne puisse recevoir.

J'ai été quatre heures de suite en contrainte & en attention : c'est trop à mon âge.

Ce 10 Novembre. Je crois tout ce que vous me dites sur Me. de Dangeau; elle est bien sensible; mais je trouve que les étrangeres ne meurent pas de sensibilité : cette mort-là est réservée aux Françoises, & cependant je ne meurs point. M.

l'Archevêque de Rouen m'écrivoit, il y a quelque temps, que tout étoit accommodé. Il faut que M. de Nismes n'agisse pas tout seul : il se perdroit inutilement : c'est à vous que je le dis, car je ne dois rien dire.

Que votre fils est louable de connoître sitôt le danger de Paris ! mais qu'il est à plaindre par la difficulté de s'en garantir ! Pourquoi ne donnez-vous pas à Charlot & à mes autres pauvres selon leurs besoins ?

L'état du Roi d'Espagne est affreux, s'il n'est pas fini : son esprit n'étoit point tourné, ce me semble, à la folie.

J'ai consulté M. Besse sur vos maux : il vous conseilleroit le lait, & dit que vous ne guérirez qu'en changeant la qualité de votre sang : je ne puis douter, au bien qu'il me fait, que M. Fagon ne fût prévenu contre cette nourriture-là. Rien n'est si froid que nos lettres, parce que notre cœur est transi. Mais pourquoi penser aux plaisirs, quand on n'a que deux jours à vivre ?

LETTRE CXL.

Ce 22 Novembre 1717.

L'Etat de M. le Régent me fait beaucoup de peine : je prie souvent pour lui & pour Me. sa fille ; & je demande pour eux, peut-être pas ce qu'ils souhaitent, mais sûrement ce qu'ils devroient souhaiter. Il me paroît qu'on parle autant de la mauvaise santé du Prince des Asturies que de celle du Roi son pere.

Donnez à Me. de Solanet : d'un côté, on ne voit que miseres, & de l'autre, tant de sujets de crainte, qu'on a de la peine à se dessaisir de ce qu'on tient.

Le pauvre M. de Chamillard passa ici il y a quelques jours, & m'envoya faire des excuses de ce qu'il n'arrêtoit pas : il étoit avec Me. sa femme, qui a été le chercher sur une quatrieme attaque d'apoplexie ; je voudrois qu'il sût que je demande de ses nouvelles.

Il faut à M. le Cardinal de Noailles autant d'amis qu'il en a, pour faire passer doucement une acceptation & une protestation en même-temps ; car j'appelle ainsi cet appel.

Je ſerai très - inquiete de M. le Duc d'Orléans que j'ai toujours aimé, & qui ne m'a jamais haïe: il n'en eſt pas de même des autres malades dont vous me parlez, excepté M. de Fréjus.

LETTRE CXLI.

Ce 29 *Novembre* 1717.

JE ſuis charmée que les yeux du Régent ſoient un peu mieux ; mais ſon régime fait tout craindre: ne pourroit-il pas ſe laſſer enfin des plaiſirs ! Les affaires l'uſeroient moins vîte: je crois ſes jours utiles à la France. L'état du Duc de Noailles me paroît bien déſagréable, & je ne le crois pas fort patient ; mais on ſe trompe tant dans les jugements qu'on fait !

M. Bonnet me diſoit, il y a deux jours, que l'Archevêque de Bourges lui avoit fort demandé de mes nouvelles, & qu'il lui avoit dit que j'étois droite comme un jonc, & cela avec un ſourire, qui me fait croire qu'il me regarde comme un prodige : il aura ſans doute ajouté que je raiſonne tout auſſi-bien que lui : me voilà donc une perſonne à montrer. Il faut avouer qu'il eſt bien glorieux de vivre.

long-temps : on croit faire maintenant mon éloge quand on dit : Elle raiſonne encore juſte, elle écrit encore d'une main ferme : me voilà bien louée ! & voilà de grands ſujets d'amour-propre !

LETTRE CXLII.

Ce 6 Décembre 1717.

NE parlons donc plus de nous moins écrire, puiſque vous en êtes offenſée, & jouiſſons en paix du mérite de Petin. Je ſerois bien fâchée que M. & Me. de la Vrilliere perdiſſent leurs fils : il me ſemble qu'ils méritent l'un & l'autre d'être heureux : ils ont une bonne réputation. Mlle. de la Tour eſt un petit ſujet incompréhenſible en tout, dans ſes maladies, dans ſes goûts, dans ſes ſentiments, dans ſes jouets. M. le Duc du Maine a voulu que je viſſe ſes enfants : il a raiſon de les montrer : ils paſſerent ici hier en revenant de Rambouillet ; ils ſont à ſouhait : la contenance noble, la viſite courte ; ils parlerent préciſément comme il convient à leur âge : je n'y aurois ni ajouté, ni retranché une parole, & leur grand-pere en auroit été fort content.

Ce 7 Décembre. M. Mauduit a eu de la peine à trouver 1600 liv. Je commence à éprouver la rareté de l'argent : mais entre nous, s'ils vous plaît.

L'intrigue eſt plus puiſſante à la Cour que les liaiſons du ſang : faut-il paſſer de cette réflexion qui en entraîneroit tant d'autres, à la Ducheſſe de Noailles qui m'écrit quelques plaintes ſur M. le Duc de la Force, & ſur M. Law, comme une bonne femme, toute dans les intérêts de ſon mari : elle ne m'avoit jamais parlé de rien. M. de Guignonville me mande qu'il vous a confié toutes ſes peines : il faut voir la ſuite ; mais il me paroît qu'on va aſſez vous conter ſes douleurs, ſans penſer aux vôtres : je connois ce perſonnage-là. M. Beſſe me dit en ce moment, que le Cardinal de Polignac a écrit au Nonce une lettre un peu forte ; voilà le plus important de mes auteurs. Bon ſoir, mon enfant.

LETTRE CXLIII.

NOus allons voir ce que produira la préſence de votre Cardinal : le Régent va être vivement attaqué des deux

côtés. La prose & les vers que vous m'avez envoyés sont fort jolis, mais la matiere passe la raillerie. Au reste, je dois vous dire que je ne m'ennuye plus, depuis que je me porte bien; les prieres, mon ajustement, l'éducation de Mlle. de la Tour, remplissent la matinée: quelques instructions aux jeunes Professes, des récréations avec la Communauté, une heure de Piquet ou de Trictrac avec Mlle. d'Aumale suffisent pour l'après-dînée. J'ai été mal-saine dans tous les âges de ma vie, mais ma caducité est vigoureuse.

Je suis assez bizarre sur Me. de Dangeau; je ne veux pas la voir: je m'ennuye de ne pas entendre parler d'elle.

Ce 14 Décembre. J'attendois de grandes nouvelles hier par Petin: il pourroit bien ne s'être pas passé grand'chose: il se pourra même que le Régent accordera encore quelque Courier à Rome, dont il faudra attendre le retour; car le parti ne demande qu'à retarder: & en effet, il profite bien du temps qu'on lui donne.

Il y a plus de deux heures que j'attends M. de Villeroi: sa santé, celle du Roi m'empêchent de murmurer; mais il est ennuyeux d'attendre; & voilà comme les plaisirs les plus innocents ont leurs dégoûts.

Ce 15 Décembre. M. le Maréchal de Villeroi se préparoit à me dire bien des choses, & craignoit que le temps ne nous manquât: cependant il ne m'apprit rien de nouveau: il glissa sur les affaires de l'Eglise: il m'apporta les pieces d'esprit que vous m'avez envoyées: il me parut abattu & un peu vieilli; en vérité, ce seroit une grande perte: il est rempli d'estime pour vous, & m'assure qu'il trouve le Régent très-disposé à vous marquer la sienne: vous me manderez le succès de sa négociation: je lui parlai de Me. de Mailly, sans pourtant le charger de rien. La conversation fut assez languissante sur le temps présent: mais nous tombâmes sur le passé, & sur ceux que nous avons perdus, & nous ne pûmes finir. Il me tourmenta un peu sur le séjour que vous voudriez faire ici de temps en temps: il se moqua de moi, quand je lui dis que je ne m'ennuyois pas: il est très-incapable de comprendre que je doive, & encore moins que je puisse m'occuper de St. Cyr: & il rabattroit bien de l'estime qu'il a pour moi, s'il me voyoit montrer à lire à Mlle. de la Tour, examiner la vocation d'une postulante, ou raccommoder mes chemises.

Remerciez bien M. le Cardinal de Ro-

han, je vous prie, de ce qu'il a fait pour la penſion de deux jeunes Gentilshommes auxquels je m'intéreſſe véritablement, & que je crois avoir ôtés au parti. Vous m'annoncez M. de Guignonville pour ce matin; je ne ſais quel conſeil lui donner: & le Duc de Noailles a conduit ſon affaire, de façon à tout perdre ſi ce pauvre homme ne fait rien pour en ſortir, & à l'avoir pour ennemi, s'il cherche d'autre ſecours que le ſien. Ne ſortez de votre oiſiveté, que pour vous aſſurer de celle dont vous jouiſſez.

LETTRE CXLIV.

Le jour de Noël 1717.

JE n'ai point douté que la préſence du Cardinal de Rohan ne produisît un Courier très-preſſant à Rome, mais qui ne ſera rien de plus déciſif que ce qui ſe paſſe depuis tant d'années. Dieu veuille que la bonne cauſe n'en ſouffre pas, & que notre Cardinal ne perde rien de ſa réputation! Me. de Dangeau veut venir Mercredi, & il faut bien y conſentir: ſon ſtyle ne ſe ſent pas de la diminution de ſa joie: ſa lettre eſt admirable: elle

y emploie toutes ſes connoiſſances : Me. Guyon eſt citée fort à propos : elle compare la plénitude de ſon amitié à celle de la grace, mais tout cela avec un tour très-ſingulier : elle me fait ſeulement une demande incivile, qui eſt, de me trouver de la joie ; je n'aurai certainement que celle qu'elle m'apportera.

Ce 27 Décembre. Le premier moment de la viſite de notre amie me fit plaiſir : la ſuite me fit de la peine : elle voulut, je crois par conſcience, jouer au Piquet : elle m'attendrit à ne pouvoir retenir mes larmes : le reſte me mit en fureur ; elle finit par me déclarer que déſormais elle viendra ſans m'avertir : je ſuis entre la triſteſſe & la colere, & je me prends à vous de tout : c'eſt vous qui me remettez continuellement dans le commerce du monde : je me repens de vous écrire ſi ſouvent, de vous envoyer mille choſes, & en un mot, d'avoir la conduite d'une inſenſée, qui en deſirant d'être oubliée, fait tout ce qu'il faut pour ne l'être pas : jugez, ma chere niece, de ce que vous avez à réparer ; car c'eſt tout de bon que je ne puis ſoutenir des diſputes continuelles. Me. de Dangeau veut me faire ici un appartement qui ſera délicieux : rien n'eſt plus facile que de trouver dans St.

Cyr des logements pour vous toutes : il n'y a rien d'embarrassant là-dessus.

Je ne finirois pas, si je vous disois les projets désordonnés dans lesquels elle me veut faire entrer, qui sont aussi opposés à mon inclination qu'aux intérêts de St. Cyr, que je détruirois plus vîte que je ne l'ai bâti : n'en parlons plus ; en voilà assez pour une personne qui entend raison, qui m'aime & qui me croit vraie.

Il n'y a pas d'apparence que les affaires de l'Eglise changent de face sitôt, & ce n'étoit pas la peine de faire marcher votre Cardinal : le Maréchal de Villeroi parle toujours avantageusement de lui.

Je supporte la mort de Charlot fort courageusement : je trouve assez mauvais que vous soyez si long-temps, sans voir les Princesses de Lorraine : je les estime fort, & je suis ravie de savoir que la Princesse de Soubise est la sagesse même. On m'a dit que l'on retient présentement la jeune Princesse de Conti, & que M. son mari veut changer de conduite : on se lassera peut-être de vivre sans.....

LETTRE CXLV.

Ce 10 *Janvier* 1718.

LEs affaires de Bretagne me paroissent sérieuses : on dit que le Prince Eugene est à Londres, & je crois déja le voir nous faire la guerre dans cette Province. Quant aux affaires de l'Eglise, elles ne peuvent qu'empirer, quelque parti qu'on puisse prendre : je plaindrois le Cardinal de Rohan, si je pouvois plaindre un homme qui a l'honneur d'être la victime de son zele pour la vérité.

Je serois bien-aise que le pauvre Guignonville sortît d'affaire par M. de Noailles ; mais, en vérité, je crains que le secours ne vienne trop tard : il me paroît fort mal.

Je suis bien touchée de ce que notre Maréchal a fait par rapport aux Jansénistes : c'est une marque de courage & d'affection pour le feu Roi, qu'on ne peut trop louer. J'espere que lorsque Me. de Dangeau saura ce qui s'est passé entre nous, elle se rendra, & je consens que ce soit par complaisance, si ce n'est pas par conviction : mon projet seroit qu'elle me vît

quatre fois l'an, & vous avec elle ; que la Ducheſſe de Noailles fît de même, & vous avec elle : vous pourriez même vous joindre quelquefois. Travaillez ſur ce plan.

Ce 11 *Janvier*. Je deſire des nouvelles de conſéquence par l'intérêt que je prends au bien général : je ne ſuis plus fâchée d'en ſavoir de ceux que je n'ai pas oubliés : mais la plus forte raiſon eſt pour les Dames de St. Louis, qui d'ordinaire en ſavent de fauſſes par le marché de Verſailles & par les Provinciaux qui voyent leurs filles. Ne craignez point d'être commiſe, je ne dis pas celles qu'il ne conviendroit pas que je ſuſſe par vous. Je viens d'écrire à la Ducheſſe de Noailles pour M. de Guignonville, c'eſt-à-dire pour lui fournir un prétexte d'en parler ; car je n'en dis qu'un mot, tant je crains qu'on ne ſe fâche contre nous !

Il faut eſpérer que les démêlés des Dames déſuniront l'hôtel de C. & les Noailles. Je penſe comme vous ſur M. Deſmarets : je ne crois pas qu'il s'accommodât d'une ſeconde place, ni que le Duc de Noailles s'accommodât même d'un ſecond. Les remontrances du Parlement ſont, ce me ſemble, raiſonnables : & cela ne lui arrive pas toujours.

LETTRE CXLVI.

Ce 24 Janvier 1718.

VOus me connoiſſez aſſez, ma chere niece, pour ſavoir ſi je ſuis ſenſible à la mort de M. de Dangeau : la douleur de nôtre amie, & tout ce qui en retombera ſur vous ſont aſſurément les événements qui pouvoient le plus m'affliger. Je voudrois être à Paris pour pleurer avec elle, & prier avec vous : j'ai deux choſes à vous demander : l'une, que vous ne vous tuiez pas, & l'autre, que vous empêchiez Me. de Dangeau de précipiter ſa réſolution : elle eſt encore bien jeune, & je ſais qu'on vit long-temps.

J'admire les Bretons : toute la ſageſſe des François eſt donc dans cette Province-là ? Vous m'effrayez ſur le Schiſme ; mais j'ai peine à croire qu'il ſoit pire que ce que nous voyons. Que de choſes j'ai vues ! Me. la Ducheſſe de Bourgogne obtenoit tout ce qu'elle vouloit par des manieres & par une conduite qui auroient fait la diſgrace de toute autre. Me. de Monteſpan atteloit ſix ſouris à un petit carroſſe de filagramme, & s'en laiſſoit

mordre ses belles mains : elle avoit des cochons & des chevres dans des lambris peints & dorés : le Roi la montroit aux Ministres, comme un enfant, se récriant sur le badinage des Mortemarts : mais elle savoit tous les secrets de l'Etat, & donnoit de très-bons conseils, & de très-mauvais, selon ses passions.

Le Chancelier trouve-t-il bon que le Parlement désapprouve qu'on lui fasse une maison ?

Ce 25 Janvier. Vous savez bien que j'ai de l'inclination pour le Chevalier ; les vauriens ne me déplaisent pas toujours, pourvu qu'ils n'aillent pas jusqu'au vice & au déshonneur.

Ce 26 Janvier. Le schisme de M. d'Apt m'a transie : les barricades m'ont effrayée : j'ai compté pour peu les Princesses, mais pour beaucoup que vous vouliez prendre du lait le soir : il semble que je n'aurois plus rien à dire sur votre lettre, je vais pourtant la reprendre & y répondre.

Les remontrances des Bretons paroissent bien raisonnables, & fort respectueuses.

Ce 10 Mars. J'ai écrit & parlé trop souvent au Duc de Noailles pour avoir besoin de m'étendre sur les intérêts de Guignonville : j'ai mandé qu'il mourroit

bientôt, si l'on nous laissoit encore longtemps dans l'incertitude : il me semble que le mot de *nous* est une très-grande recommandation. Je ne crois pas que la Duchesse de Berry se fâchât du nom que vous n'avez pas voulu écrire.

Mille complimens à notre Maréchal, au seul dont je ne veux pas être oubliée.

Je ne suis pas, entre vous & moi, sans quelque inquiétude sur mes affaires & sur celles de St. Cyr : comment M. le Duc de Noailles ira-t-il solliciter M. d'Argenson ?

On dit que le Chancelier s'est brouillé avec le Régent, pour avoir soutenu le Parlement : que cette disgrace le couvre de gloire : que le Duc de Noailles en acquiert beaucoup d'avoir tout quitté en perdant un ami qui étoit l'ame des Conseils : & qu'il ne faut plus compter sur rien de bon : voilà les nouvelles de Versailles.

LETTRE CXLVII.

Ce 7 Février 1718.

LE Duc de Noailles n'eſt point embarraſſé de M. d'Argenſon : il prétend que nos affaires n'iront que mieux, parce qu'il y aura plus de temps à lui donner. Le Maréchal de Vilars eſt bien homme à quitter ſi on le chicane : ce ſeroit une perte pour les Officiers : je l'ai toujours vu aller bien droit.

Le portrait que vous faites d'Alberoni, me jette bien dans une grande incertitude ſur les jugements que nous faiſons des hommes : heureux ceux qui ne dépendent pas de leur caprice, & plus heureux encore ceux qui peuvent ſe paſſer d'eux ! Dieu nous garde du Traité dont vous me parlez !

Il ne ſe paſſe point de jour que je ne croye que le Chancelier revient : je m'étois flattée que la bonne cauſe profiteroit de ſon abſence, & qu'enfin le Régent ne voudroit point ſe brouiller avec Rome : nos Cardinaux & les bons Evêques paroiſſent vouloir faire quelque choſe de déciſif : je ne parlerai qu'à vous de cette

matiere ; mais il me ſemble que rien n'eſt plus dangereux que de demeurer comme on eſt : c'eſt en temporiſant que le parti s'eſt fortifié au point où il eſt. Ce qui s'eſt paſſé là-deſſus tourneroit à mérite à nos Prélats s'ils finiſſoient, & tournera à foibleſſe s'ils ne font rien : c'eſt mon avis, & peut-être l'avis d'une femme. Le Chancelier ſera un peu plus fort, s'il revient.

Ce 9 Fevrier. Dieu veuille inſpirer M. d'Argenſon ! il a une méchante beſogne à faire, & trouvera plus d'une pierre ſur ſes pas. Comment le Régent ſoutiendra-t-il enſemble deux têtes auſſi fortes & auſſi oppoſées que le Chancelier & le Garde-des-Sceaux ? ces deux têtes doivent ſe heurter ſans ceſſe ; & que réſultera-t-il du choc ? J'ai reçu une lettre de notre Maréchal, de dix pages, où il n'y a que des réflexions ſur ce qui ſe paſſe : je lui fais une très-longue réponſe, remplie de tout ce que j'ai cru de plus propre à lui plaire : on gagne les honnêtes gens, comme le peuple. Les moins Janſéniſtes ſont éblouis du mérite du Garde-des-Sceaux : ſi le Régent continue à ſoutenir le mauvais parti, le bon n'aura pas beaucoup de ſectateurs. Il y a peu de fermeté dans les hommes pour le bien : il me ſemble qu'il ſont plus conſtants dans le mal.

LETTRE CXLVIII.

Ce 16 *Février* 1718.

SAit-on certainement la cause de la disgrace du Chancelier? Il me paroît que la multitude est favorable au Parlement: je crois bien qu'on a trop attendu a réprimer le parti: mais ne sera-t-il pas encore plus fort, si on lui fait voir de la crainte? Est-il vrai que le Régent ait répondu fiérement aux remontrances? Mlle. de Breuillac me dit que les Savetiers chantent dans les rues, qu'il faut que le Chancelier revienne, & que c'est au Parlement à gouverner. Je vis hier M. le Curé de St. Sulpice: son embonpoint me surprit, & sa gaieté m'en donna: il me paroît plein de confiance que Dieu n'abandonnera pas les gens de bien,

Ce 17 *Février*. Je suis toujours surprise de la bonté de M. le Maréchal de Villeroi pour moi: il me semble qu'il a, depuis long-temps, rempli la mesure de ce qu'il y a de plus tendre & de plus délicat par rapport au feu Roi sur ce qui me regarde. Cependant il ne se lasse point: & le voilà encore chargé de Guignonville. J'aurois eu bien

bien de la peine à lui faire cette priere ; mais il ne l'attend pas, & continue à prévenir mes desirs en tout. Dites-lui là-dessus, ma chere niece, ce qu'il y a de plus propre à lui marquer ma reconnoissance : il est vrai que cette affaire-là me tient fort au cœur : & il est étonnant qu'elle ne soit pas finie.

On parle bien différemment de l'état du Duc de Noailles : les uns disent qu'il n'a jamais été mieux à la Cour ; les autres prétendent que non, & qu'il succombera par la force de ses ennemis.

Vous avez tant rendu de bons offices auprès de moi à la Duchesse de Noailles, & je suis si contente de la conduite qu'elle a depuis qu'elle est à Paris, que je l'aime véritablement : son mari est jeune & sain, mais il est pas immortel. Je pense souvent, que si elle le perdoit...... la persécuteroit ; elle n'est pas plus habile que moi en affaires. Vous savez qu'elle a apporté de grands biens ; mais je ne sais si on a tourné ses conventions d'une maniere avantageuse pour elle, & je ne lui vois pas un ami propre à la conduire. Je voudrois lui assurer M. de Guignonville pour les affaires médiocres, & que vous lui donnassiez M. Fagon pour les grandes : il est habile, & son pere lui a peut-être inspiré

quelque considération pour moi : je le crois un peu du parti où je ne suis pas aimée : ce qui n'est pas déraisonnable.

Il ne faut pas nous vanter des honnêtetés de M. d'Argenson : nous serions accablées, & il ne faut pas l'importuner. Je serois bien contente si vous & cette pauvre cousine étoient payées, & si St. Cyr étoit traité comme il l'a été jusqu'ici.

Je crains que M. d'Argenson ne succombe à la vie qu'il mene : je voudrois bien qu'il réussît ; mais on n'ose presque l'espérer, sur-tout ayant affaire à un homme qui ne suit pas les projets qu'on pourroit faire. La dépendance des Traités est grande, & sera utile aux Anglois, quand ils ne feroient que nous ruiner, ou empêcher notre rétablissement. Le départ de Me. la Chanceliere me fait grand plaisir, & le secret qu'on garde sur le sujet de leur disgrace, pourroit être personnel au Régent : ce seroit tant mieux, car elle dureroit : mais on le laisse bien près, pour continuer les intrigues.

Je suis fâchée du départ de M. le Cardinal de Rohan : ce qu'on veut faire iroit mieux, ce me semble, s'il demeuroit en ce temps-là à la tête des Evêques : & vous verrez qu'on renverra à Rome pour gagner encore du temps : le mot d'*encore* est bien fort

dans les conseils. On dit que les audiences du Cardinal de Noailles sont moins nombreuses.

La conduite de M. le Duc montre assez son dessein : si les repas continuent, on pourra découvrir bien des choses par le vin. Vous me dites une grande parole, que les portes secretes s'ouvriront, ou se fermeront, selon ce qui plaira à M. d'Argenson. Est-il favori avec le reste ? il est déja tant d'autres choses. Est-il vrai que Longe-Pierre est au Duc de Chartres ? Je crois que le Duc d'Orleans n'ignore pas qu'il est attaché au Duc de Noailles très-intimement. M. l'Archevêque de Rheims m'a envoyé une belle lettre, qu'il écrit au Régent avec une liberté épiscopale, & d'ailleurs très-polie & très-respectueuse.

Je suis assez en peine du compte que l'on rendra à Me. la Duchesse de Lorraine de l'état de la Cour : vous savez qu'elle est assez à la vieille mode, pour aimer son mari, ses enfants, sa famille : sa présence pourra contraindre les soupés.

LETTRE CXLIX.

Ce 20 Février 1718.

JE crois Guignonville mort; son fils veut être Fermier général. Je lui objectai d'abord la différence de sa profession à celle-là, à laquelle il pourroit bien n'être pas propre : il me répondit qu'il ne falloit que du courage pour s'acquitter de ce qu'il nous convenoit de prendre. Ses larmes pour son pere, la peine que je sentois de sa mort m'arracherent une lettre qu'il me demandoit instamment : elle n'étoit pas à une lieue d'ici, que je me repentis de l'avoir écrite, dans la peur de faire une priere incivile à des personnes à qui je dois ménager le chagrin d'avoir à me refuser. Je fus tentée d'écrire ce que je pensois à notre Maréchal; mais il m'y parut une maniere de trahison pour Guignonville, & j'abandonnai tout au hasard. Je viens de recevoir des lettres du Maréchal & du Ministre; mais elles sont, je crois, sur nos premieres recommandations. Quoi qu'il en arrive, j'ai voulu vous avertir de tout.

Ce 21 Février. J'attends M. le Curé de St. Sulpice avec un échantillon de sa manufac-

ture ; elle me fait regretter Paris : j'entrerois bien dans ses desseins.

J'ai vu filer la mousseline : votre Curé est admirable : il servira bien l'Eglise & l'Etat.

LETTRE CL.

Ce 7 Mars 1718.

MR. de la Vrilliere est d'une si grande conséquence, qu'un Courier de sa part m'a fait trembler : je n'ai pas douté que ce ne fût pour m'apprendre quelque événement terrible. Cette idée m'a fait trouver le mariage de sa fille assez froid : je lui ai écrit de mon mieux. Ne sont-ce pas deux enfants qu'on marie ensemble ? Me. de Maurepas ira-t-elle de son chef ? & Me. de la Vrilliere entendra-t-elle à bien conduire ses petits-enfants, sans se mêler des siens ? j'attends pour lui écrire, qu'elle soit grand'mere.

M. Besse vient de m'interrompre & de me dire que le Cardinal de la Trimouille a l'Archevêché de Cambray. Ne sera-ce point une retraite pour Me. la Princesse des Ursins ? Je n'entends point ce don de 50000 liv. de l'Abbé d'Estrées : n'est-ce point pour la maison qu'on lui avoit vendue ? . . .

Ce 8 Mars. Il y a quelque difficulté entre l'Evêque & celui qui est à la tête des affaires de St. Cyr, pour la signature des comptes: je ne sais ce que le Duc de Noailles voudra là-dessus; mais l'Evêque ne me paroît pas disposé à céder. Il a pour lui l'usage des arrêts & l'intention du Roi, à qui j'ai souvent oui dire : *On ne sait plus où l'on en est, dès qu'on est sorti des regles*: il est vrai que nous en sortons, quand nous avons une Demoiselle & P..... à la tête de notre Conseil; car il nous est marqué, que ce sera un Conseiller d'Etat. Les projets de campagne me font craindre quelque disgrace à la fin : les absents sont bien foibles à la Cour.

Je meurs d'envie de faire savoir à M. d'Argenson la reconnoissance que je sens de la maniere dont il a reçu Me. de Mailly. Ma confusion est extrême sur le contrat de mariage de mon grand-pere : je l'ai vu plusieurs fois entre les mains de Manseau : & je ne sais s'il l'auroit envoyé dans les papiers de Maintenon. Il est ridicule à moi d'avoir toujours vécu dans ce dégagement des choses qui me regardoient : j'en ai dit un mot à notre Supérieure, plus vive que moi sur ce chapitre. Elle a envoyé chercher les preuves de mon frere, brillantes comme le Soleil,

mais que je regarde comme un ouvrage de flatterie, fait pour une perſonne en faveur : j'en ai tiré la date du contrat de mon grand-pere.

Contrat de mariage de Théodore-Agrippa d'Aubigné, Ecuyer, Seigneur de Landes, Guillemer, & du Chaillou, Ecuyer du Roi de Navarre & Gentilhomme ordinaire de ſa chambre, fils de Jean d'Aubigné, Ecuyer Sieur de Brie, & de Damoiſelle Catherine de l'Eſtang, avec Damoiſelle Suzane de Leſay, fille de noble & puiſſant Ambroiſe Leſay, Seigneur de Surinau, & de Damoiſelle Renée de Vivonne. Ce contrat eſt du 6 de Juin 1583, reçu par Vaſſé, Notaire à Baugoin. Jamais je n'ai eu tant de peine ſur ma nobleſſe, que je viens d'en avoir en copiant tout ceci. Adieu : vous êtes trop aimable pour vous montrer à ceux que vous voulez quitter.

LETTRE CLI.

Ce 25 Mars 1718.

J'Étois toute occupée Mardi de Madame la Ducheſſe d'Orléans & de la douleur de M. du Maine; & je n'oſe encore me réjouir avec lui ; & la maniére dont

M. de Dangeau m'a écrit, me confirme dans cette timidité. Je ne prévois point que je puiſſe avoir de grande joie ; & je ſuis très-ſenſible à tout ce qui ſe paſſe : c'eſt de quoi paſſer un reſte de vie bien triſte. Ce qu'on a fait ſur la lettre de l'Archevêque de Rheims me paroît très-mauvais, ſoit que le Pape s'en fâche tout de bon, ou qu'il ne s'en fâche pas. Je trouve auſſi le réglement ſur les troupes fort mauvais : & je me mêle d'en tirer de trés-fâcheuſes conſéquences. Je ne fus jamais plus occupée de grandes affaires : c'eſt bien prendre mon temps ! Il me paroît que notre Régent devient plus ferme : tant mieux, quand il aura raiſon. Je ſuis bien loin d'être ſon ennemie : il ſait que je ne l'ai jamais été ; mais ſon changement ſur les troupes me fait une grande peine, & il s'en repentira.

Adieu, ma chere niece : vous direz tout ce qu'il vous plaira, mais nos entrevues nous attriſtent plus qu'elles ne nous réjouiſſent : il eſt pourtant vrai que j'ai envie de voir notre Maréchal : jugez, après cela, ſi je l'aime.

Ce 26 *Mars.* Le Cardinal de Biſſy eſt véritablement zélé, & je comprends aiſément l'état où il eſt : car les inconvénients ſont terribles de tous côtés. Si le

Pape n'approuve ce qui s'est passé, qu'attendre ? Votre Cardinal sera embarrassé, & avec grande raison. J'espere fort du bon tempérament de Me. d'Espinoy : le monde présent n'est pas digne d'elle ; mais elle est utile au monde.

Je ne sais si je tombe en enfance : mais le pétit ménage d'argent que vous avez envoyé à Mlle. de la Tour, me plaît autant qu'à elle : & Mardochée (Me. de Glapion) ne pouvoit le quitter hier au soir. Je voulus persuader à mon petit chien de l'envoyer au Roi, qui feroit un jour sa fortune. Il me répondit : *Ma fortune est assez faite.* Ce trait me fait souvenir de l'enfant gâté de M. de Coulanges, & de vous remercier de ses chansons, qui nous ont déja amusées : mais les chants sont ignorés, & j'ai quelque peine à les montrer, quoique j'en sache beaucoup.

Je crains que vous ne vous trompiez sur le P. Massillon : je serois ravie qu'il ne fût pas Janséniste.

Je n'avois pas deviné la lettre de M. de Rheims. Mais j'avois bien cru qu'il s'en glorifieroit, & il a grande raison : rien n'est plus beau que l'action de M. d'Argenson, & rien n'est plus obligeant que celle de M. le Duc d'Orléans dans

toutes ses circonstances. Me. de Glapion n'a pas si bon courage que notre Maréchal : on lui propose un bâtiment ici qui est nécessaire, & elle croit qu'il n'y en a déja que trop pour être détruit.

LETTRE CLII.

Ce 1 Avril 1718.

IL faudra que la conversion de Me. la Duchesse de Berry dure quelque temps, avant qu'on puisse la croire sincere. M. Besse croit qu'il y a beaucoup de vapeur au mal de la Duchesse d'Orléans. Il est vrai qu'on accuse votre Cardinal de foiblesse : mais il est vrai aussi qu'on ne voit pas que la fermeté puisse rendre nos affaires meilleures. Les particuliers en seront plus estimés ; mais le schisme n'aura-t-il pas de plus fâcheuses suites ? Il ne paroît pourtant pas possible que les Evêques ne fassent rien après l'outrage qu'on vient de faire à tout l'Episcopat : le Chancelier gouverne encore.

Me. de Dangeau me propose de coucher dans le lit de M. l'Evêque de Chartres : il ne s'en serviroit de sa vie après une telle profanation.

Je m'occupe le plus qu'il m'eſt poſſible : la ſolitude eſt moins ſoutenable que jamais : le ſouvenir du paſſé tue, le préſent met le ſang en mouvement, l'avenir fait tranſir. Ni la maiſon, ni moi n'avons un ſol : on vit préſentement d'une petite ſomme que je leur avois donnée en garde. J'attends avec impatience M. le Duc de Noailles : ne dites rien de notre état, ma chere niece : il n'y a pas aſſez long-temps qu'il eſt changé pour ſe plaindre : il n'eſt point de jour que je ne refuſe du ſecours à des gens qui en ont un véritable beſoin.

Ce 2 Avril. Je ne ſaurois regarder comme un malheur d'avoir à quitter ſa place préſentement : car il me paroît qu'elles ſont difficiles & qu'elles le deviendront de plus en plus ; mais je ne ſai ſi le premier Préſident eſt riche : il faut du bien pour s'amuſer en quel état qu'on ſoit. M. le Prince n'avoit pas grand beſoin d'hériter, & M. de Vendôme en avoit de ſe confeſſer : il faut tout eſpérer de la bonté de Dieu, & ne point juger.

Les enfants de M. du Maine ne commencent pas leur vie comme leur pere : ils ont bien du temps devant eux pour éprouver les changements de la fortune.

Les affaires de St. Cyr m'inquietent

autant que les miennes : ce seroit un malheur pourtant que le Maréchal de Villeroi & d'Argenson se brouillassent, & pour nous encore plus grand que pour les autres. Ce dernier a répondu froidement sur St. Cyr ; mais ce n'est pas là-dessus que je m'allarme. J'ai sujet de croire que le Duc de Noailles est plus propre à se donner du mouvement que du repos.

Oui, M. de Dangeau a écrit depuis 1715. J'ai quelque curiosité de voir comment il aura rendu ce qui se passe.

LETTRE CLIII.

Ce 16 Mai 1718.

MR. l'Abbé Bignon sera, je crois, un mauvais choix. L'état de M. d'Argenson étouffe notre Maréchal : il en est dégoûté. J'ai trouvé le Duc de Noailles bien instruit de l'état des Anglois de St. Germain, & bien intentionné : je ne doute pas que le Régent ne le soit ; mais je crains qu'ils ne soient pas payés.

Rien n'est plus froid que mes lettres à M. le Maréchal de Villeroi : pour lui, il écrit en Ministre. Je n'entends point pourquoi il seroit à souhaiter que le Roi

d'Angleterre fût parti avant de savoir la mort de la Reine sa mere. Vous êtes trop bonne sur Me. d'H. . . . .
. . . .

Ce 17 Mai. M. l'Archevêque de Rouen me paroît un homme mort : l'excès de son travail & la sensibilité de son cœur le tuent, c'est dommage ; il auroit fait honneur à la bonne cause, & il aura apparemment un mauvais successeur : il ne se console point de l'éloignement de M. le Cardinal de Rohan, & croit qu'il auroit sauvé de méchants pas qui se sont faits. Les affaires sur cette matiere-là donnent de l'empressement pour recevoir des nouvelles : il est bien à craindre qu'il n'y ait du bruit. M. le Comte de Toulouse plaisoit aux Courtisans par sa grande dépense, son humeur douce, & son attachement pour le Roi : on aimoit à le louer pour déprimer son frere. Mais revenons aux Rohans ; ils sont pleins d'honneur & à la vieille mode : ne pouvez-vous les unir, pour le bien de l'Etat & du Roi, avec notre Maréchal ? Le Prince de Rohan n'est pas un ignorant, & je ne suis point surprise de tout ce que vous m'en dites.

On ne prône plus tant M. le Duc ; & il faut espérer que la liaison des Princesses ne passera pas la table : pourquoi ne

me nommez-vous pas celle qui m'a mise sur la sellette ? Je plains Me. de Beauvilliers : les peines sont l'appanage de la vertu.

Les espérances que je vous vois pour le Roi Jacques, me donnent des momens de joie. Me. la Marquise de Termes me persécute pour lui donner l'aumône : j'ai peine de la faire à la cousine germaine de M. le Duc d'Antin, qui a toujours été honnête femme : elle me mande qu'on la va chasser de Port-Royal, faute de payement : ne pourriez-vous point en savoir la vérité ? Vous savez bien vous passer de plaisirs ; mais les plaisirs ne peuvent se passer de vous. Le Duc de Noailles ne peut trop vous aimer.

LETTRE CLIV.

Ce 1 Juin 1718.

CE qui se passera demain sur les remontrances sera considérable ; mais il me semble que le Régent y ayant consenti, on peut espérer que tout s'adoucira.

Ce que vous me mandez du Roi d'Espagne me paroît un roman, & même un conte de Fée, qui, d'un coup de baguette,

faisoit tout ce qu'on pouvoit desirer : voilà donc M. le Cardinal Alberoni qui attire l'attention de l'Europe : beau sujet de réflexion !

J'ai vu une lettre de Veilliene (*aujourd'hui Carmelite sous le nom de Sœur Pulchérie*) qui donne de grandes espérances de la conversion de Me. la Duchesse de Berry ; & la réconciliation avec les Dames disgraciées m'impose plus que la cellule qu'elle fait faire aux Carmélites où elle veut coucher.

Ce 2 Juin. La jeunesse de M. le Duc de Chartres ne l'excluroit-elle pas de la Régence ? gouverneroit-il un Royaume à dix-sept ou dix-huit ans ? Nous ne savons peut-être ce que nous demandons, mais j'ai un grand éloignement pour Mr. le Duc. Vous me faites plaisir de justifier ce Czar. On ne parle donc plus du Roi d'Angleterre. Je suis bien-aise que notre Maréchal ait l'intention de se divertir : c'est toujours quelque chose.

Je fais remarquer à Me. d'Haussy qu'elle jouit du bonheur de sa réputation. J'ai vu M. B... qui éclata de rire, en entrant dans ma chambre, de ce qu'il m'avoit vû marcher comme une jeune fille : il me paroît que je lui suis entrée dans la tête comme une personne très-bouffonne...

LETTRE CLV.

Ce 15 *Juin* 1718.

VOtre lettre présente à l'esprit le renversement de la France : il faut espérer que Dieu la protégera, & ne se pas lasser de la lui demander : on veut des nouvelles, & on tremble en les recevant.

Je desire & je crains l'arrivée du Cardinal de Rohan ; nous devrions pourtant être accoutumés que tout se passe en conférences, sans aucune conclusion : & c'est peut-être le mieux qui pût nous arriver. Je lirai le Manifeste du Roi d'Espagne, quoique d'ordinaire je lise peu d'imprimés ; mais je crois que celui-là en vaudra la peine.

Quelles que soient les conditions, il n'y a point de meilleur parti pour les Princes du Sang ; je crois que les étrangers n'en ont pas grande envie.

Ce 16 *Juin.* Je viens de recevoir la lettre de Me. de Mailly, qui m'a dit de terribles nouvelles : Dieu veuille nous protéger ! L'envie de vous voir redouble par l'état où sont les affaires. Bon soir, ma

chere niece : serez-vous bien sûre, si vous sortez de Paris, d'y rentrer ? Je crois déja voir des barricades : Dieu nous préserve d'un Cardinal de Retz !

LETTRE CLVI.

De Mad. de Caylus.

Vendredi 1719.

JE ne vous parlerai point, ma chere tante, de ce que je laissai derriere moi en m'avançant vers Paris : mon cœur vous est connu, puisque vous l'avez formé : & pour peu que vous compreniez les charmes de votre conversation, vous comprenez mes regrets.

J'ai trouvé Me. de Dangeau assez bien ; j'en fus reçue à merveille, parce que je la rassurai sur votre état : Me. la Princesse d'Espinoi étoit avec elle : de votre santé nous passâmes aux nouvelles publiques. La flotte Espagnole est un mystere où l'on ne comprend plus rien : les uns la renvoyent dans les ports, les autres à la Jamaïque ; quelques-uns plus opiniâtres, (& je me range de ce nombre) veulent que les vents l'ayent empêchée

d'entrer dans la Manche, lui font faire le grand tour, & deux descentes, l'une en Irlande, & l'autre en Ecosse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'est pas ici sans embarras, & qu'au Palais-Royal on en fait plus qu'on ne dit. Le Turc inquiete. On trouve qu'Alberoni a bien des ressources dans son esprit. Le Roi d'Espagne traite celui d'Angleterre d'une façon si authentique, comme Roi de la Grande-Bretagne, avec tous les honneurs dûs à ce rang, qu'on juge qu'il doit être assuré de n'en avoir pas le démenti. M. le Duc d'Orléans a fait arrêter ici le Prince de Carignan, à la priere de M. le Duc de Savoye. On l'a conduit jusqu'à Auxerre : on l'enverra sans doute dans son pays, d'où il étoit sorti sans permission.

Me. la Duchesse du Maine consentiroit volontiers à être transférée, si l'on vouloit la mettre ailleurs que dans le Gouvernement de Bourgogne : cette Princesse fait pitié : l'ardeur de son courage ne sert qu'à lui faire sentir plus vivement ses maux, elle ne sauroit y résister, ni y remédier : celui de M. le Duc du Maine, soutenu de sa grande piété, & plus fondé sur la raison, le sert mieux ; il est tranquille : rien ne trouble sa soumission aux ordres de Dieu. Me. la Princesse va met-

tre les fers au feu pour demander que leur procès soit fait. L'affaire de M. de Richelieu est encore au même état: mêmes discours, mêmes bruits: mais nous avons tant oui de propos fabuleux qui se donnoient pour des vérités incontestables, que nous sommes devenus fort incrédules.

Mlle. d'Orléans est Abbesse de Chelles: Me. de Villars se démet, & on lui donne une pension considérable (de 12000 liv). M. le Cardinal a grand soin d'une ouaille de cette conséquence; & en faveur du Jansénisme qu'elle professe avec le zele de son tempérament, il trouve tout le reste bon. Me. de Berry est à Meudon avec son vœu & avec son M. de Riom, qui n'en part que la semaine prochaine.

Toutes les troupes s'avancent sur la frontiere d'Espagne: les Officiers partent: on assure que ce ne sera pas pour longtemps. Nous donnons à l'Angleterre, au-lieu de nos troupes dont on ne veut pas, beaucoup d'argent, quoique nous n'en ayons guere: on a déja envoyé un million depuis le bruit de la descente, sans compter ce qui l'avoit précédée, & ce qui la suivra. Les troupes de l'Empereur qui sont en Flandre passeront incessamment en Angleterre, si elles ne sont déja pas-

ſées. Après tous ces ſecours, voyez ſi, malgré tout ce qui ſe dit, on n'appréhende rien de la flotte Eſpagnole.

Me. la Maréchale de Rochefort avoit fait, pendant la Semaine ſainte, la plus belle retraite du monde. M. le Duc d'Orléans, à qui elle alla parler, dès que Me. la Ducheſſe d'Orléans fut partie pour Montmartre, l'approuve: il lui conſerve ſes penſions, lui fait donner cinquante mille francs pour payer ſes dettes: elle en touche 16000: une belle lettre eſt écrite à Me. la Ducheſſe d'Orléans: elle va dans le Couvent de Ste. Eliſabeth: tout le Palais-Royal la regrette: tous ſes amis l'applaudiſſent: tous ceux qui ne la connoiſſent pas, ſont fâchés de ne l'avoir pas connue. Me. la Duch. d'Orléans revient de Montmartre, la demande, la cherche dans ſon Couvent, dit qu'elle ne le quittera point qu'elle ne la ſuive: la pauvre Maréchale eſt revenue, & tous ſes amis ſont dans une extrême confuſion. Voilà l'état où je vis hier Me. de Dangeau. Je mets fin à ma gazette; trop heureuſe, ma chere tante, ſi elle vous amuſe dans l'intervalle d'un aſſoupiſſement.

Fin du Tome ſixieme.